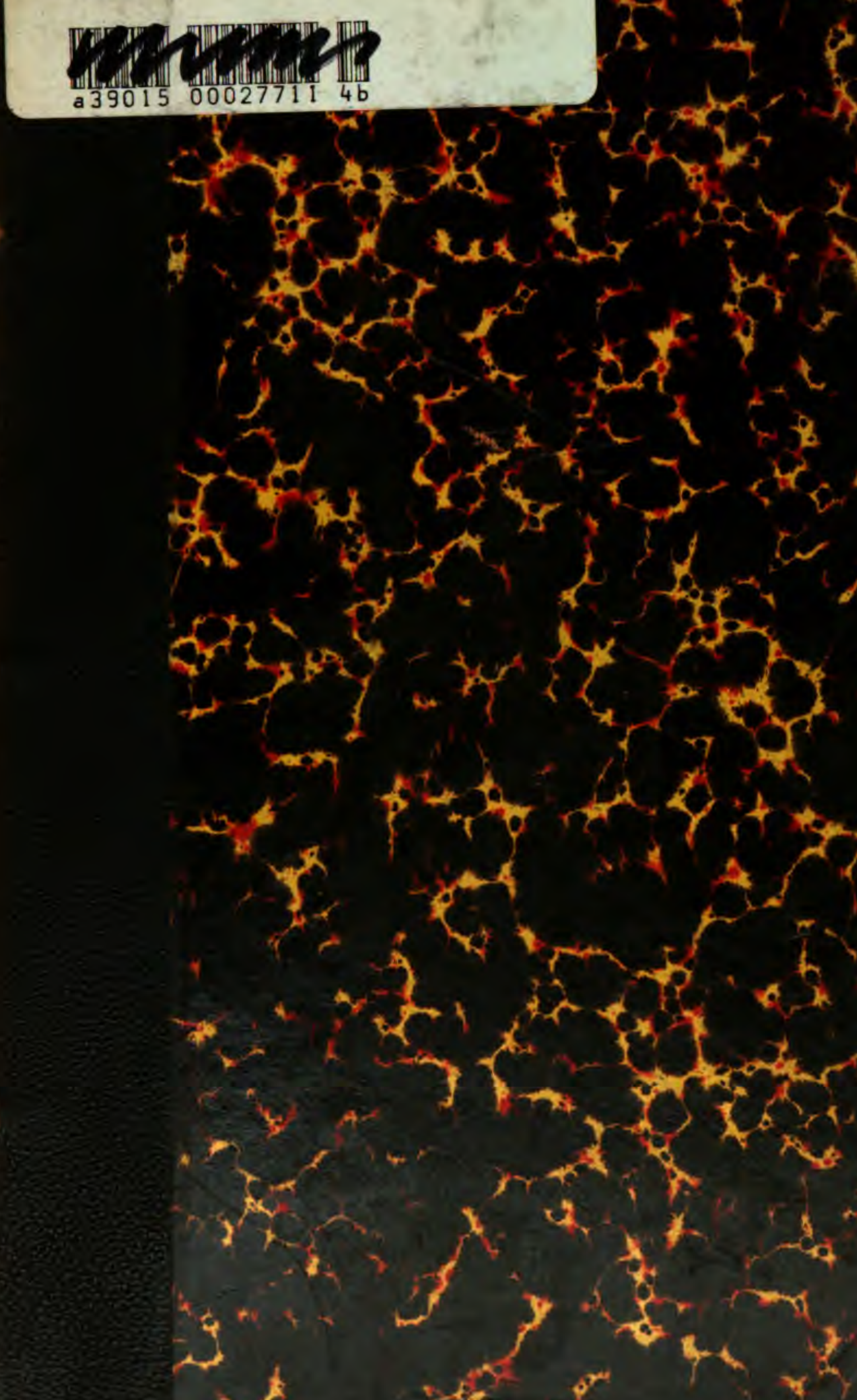
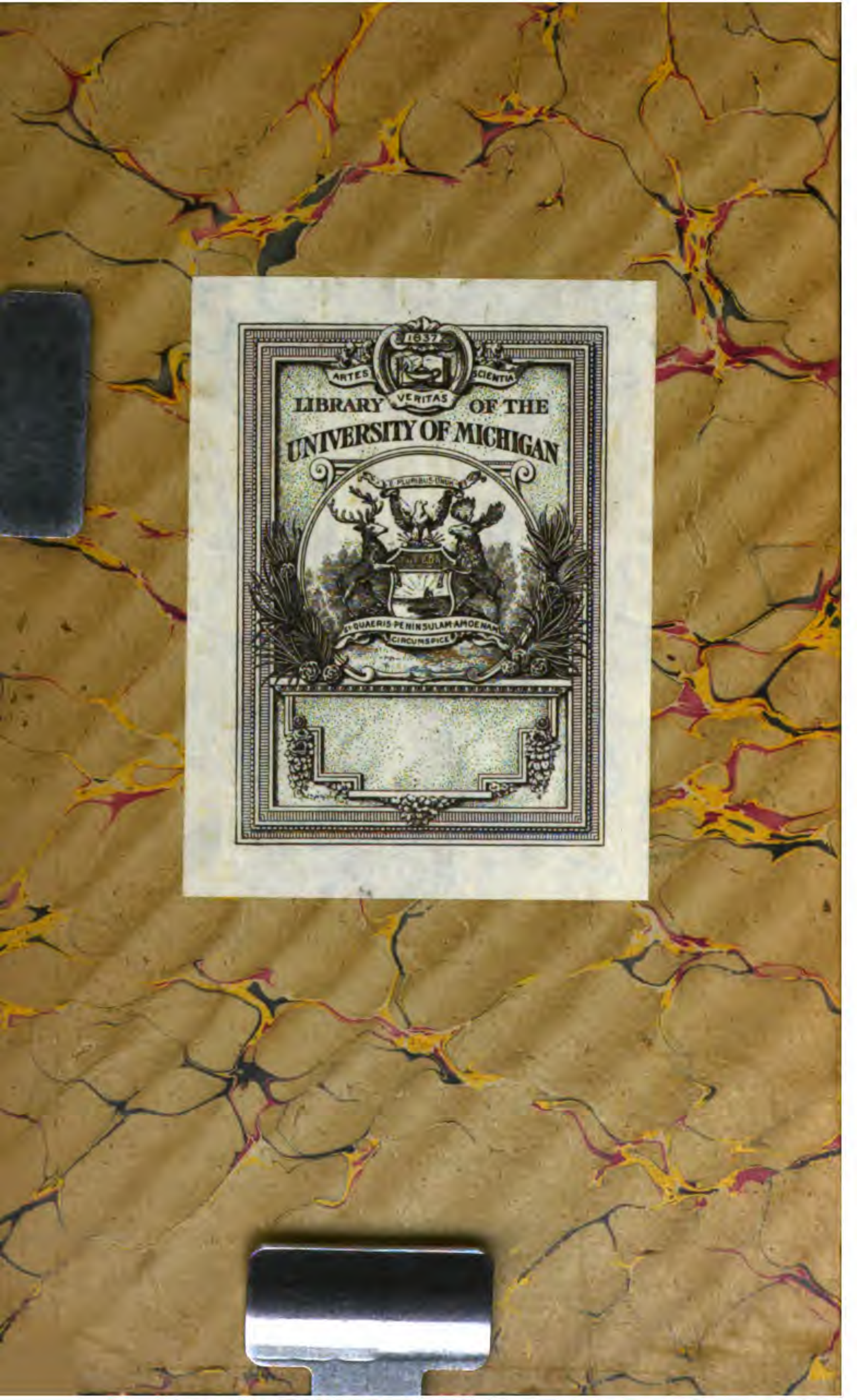
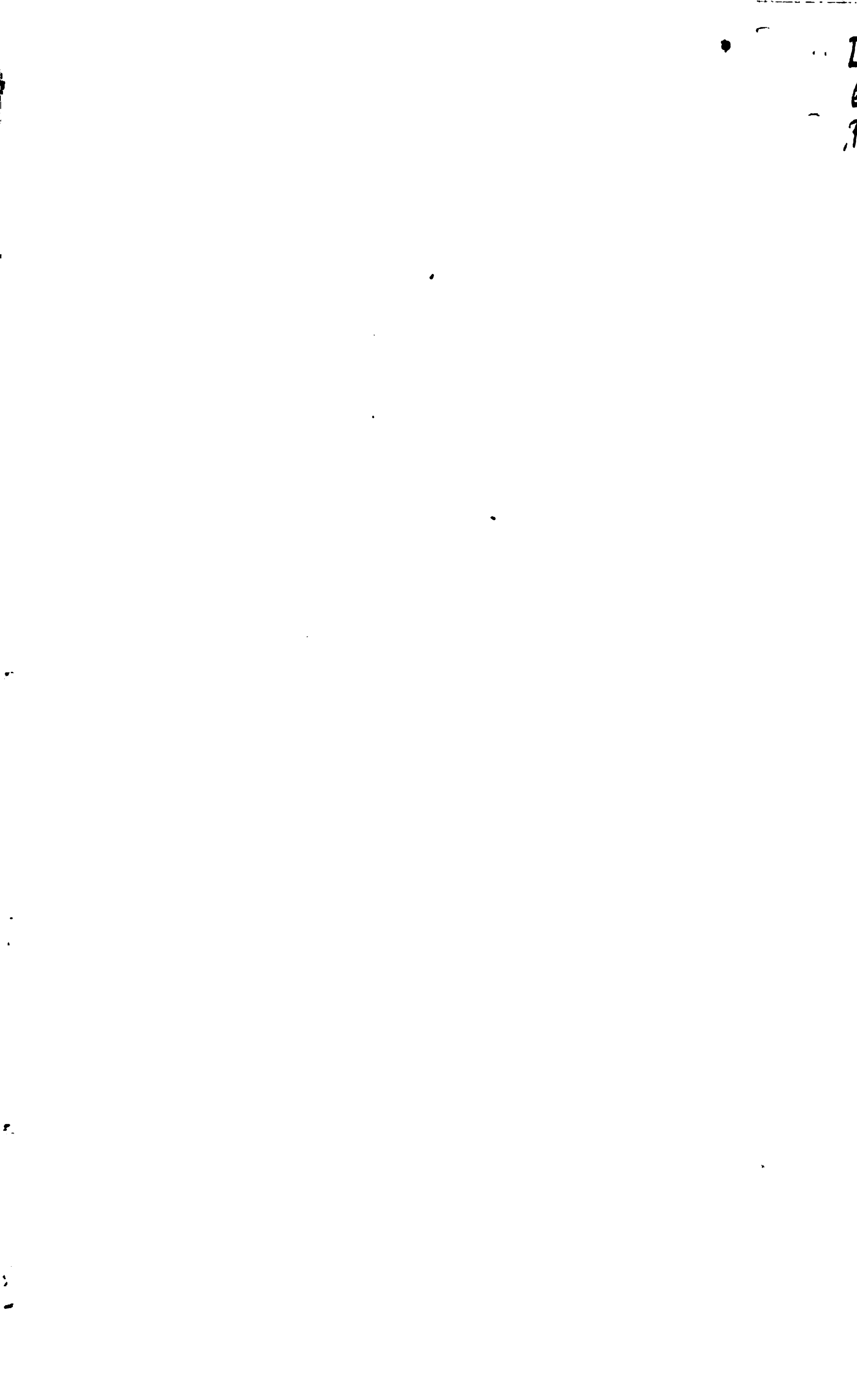

a39015 00027711 4b


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

DU MEME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

La Russie et le Saint-Siège. Études diplomatiques.

I. *Les Russes au Concile de Florence. — Mariage d'un Tsar au Vatican. — Les papes Médicis et Vasili III. — Mystification et projets d'ambassade.* Un vol. in-8° avec portrait.

II. *Arbitrage pontifical. — Projets militaires de Bathory contre Moscou. — Le tsar Fedor et Boris Godounov.* Un vol. in-8° avec portrait.

Prix de chaque vol.................................... 7 fr. 50

(*Couronné par l'Académie française, prix Thiers*)

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 1523



Héliog Chauvet

Imp. A. Maire

Dmitri dit le Faux
Musée Historique de Moscou

Plon Nourrit & Cie Edit

LE P. PIERLING

LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

III

La Fin d'une dynastie
La Légende d'un Empereur — L'Apogée et la catastrophe
Les Polonais au Kremlin

Avec deux portraits hors texte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

—

1901



[illegible]
[illegible] que de [illegible]

LE P. PIERLING, S. J.

LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

III

La Fin d'une dynastie.
La Légende d'un Empereur. — L'Apogée et la catastrophe.
Les Polonais au Kremlin.

Avec deux portraits en héliogravure



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8

1901

AVANT-PROPOS

Trois siècles nous séparent de Dmitri, et le mystère plane encore au-dessus de cet « Empereur » de Russie. La pourpre qui a brillé sur ses épaules a le don d'éblouir la vue. On voudrait le rattacher à l'antique lignée des Tsars, et lui donner pour ancêtres les Ivan et les Vasili. Sa fortune et ses revers, à défaut d'atavisme, semblent trahir des origines souveraines, et rien ne cloche ou n'étonne dans la vie étrangement romanesque de cet homme hors de pair qui a tenté le génie poétique d'un Schiller et d'un Pouchkine.

Cette fascinante hypothèse m'a, je l'avoue, quelque peu impressionné, lorsque pour la première fois les lettres originales de Dmitri à Clément VIII et Paul V, les dépêches inédites du nonce Rangoni et d'autres pièces encore tombèrent entre mes mains et passèrent sous mes yeux. A travers les rapports optimistes, la figure qui se profilait dans le lointain avait l'air et les allures d'un fils de Tsar, fier de sa naissance et sûr de son fait. Les acclamations triomphantes d'un peuple en liesse, la solennité du sacre au Kremlin, les ambassades des Rois et des Papes, donnaient à l'illusion les apparences de la réalité. Malgré tout, la preuve n'étant pas

péremptoire, j'avais soin de réserver à l'avenir « la solution définitive » des doutes au sujet de Dmitri (1).

Bien m'en a pris. Le temps a fait son œuvre et la science a marché. Des sources nouvelles d'informations ont surgi, des chimères se sont dissipées en fumée.

Longtemps on s'est bercé de l'espoir que le Vatican donnerait aux historiens le dernier mot de l'énigme. En effet, les sympathies romaines se reportaient sur le tsar Dmitri avec une préférence marquée, et le soupçon semblait légitime, qu'il les avait conquises en livrant au Saint-Siège le secret de ses origines. Il n'en est rien : on le verra. Le Pape n'a pas reçu de confidences spéciales, il n'en savait pas plus long que le nonce de Cracovie, et le nonce s'en tenait aux données officielles.

Muette sur ce point, Rome prend sa revanche sur un autre. Lorsque Dmitri inaugura son équipée par une profession de foi, lorsque, fervent néophyte, il demanda des dispenses étrangement larges, toutes ses requêtes et ses déclarations passèrent au tribunal de l'Inquisition romaine et universelle. Une bonne fortune pour l'avenir! Le Saint-Office est le juge souverain des consciences : pas de secrets pour lui, pas de réticences fâcheuses, rien d'apprêté ou de convenu. Le dossier de Dmitri a bénéficié de ces conditions. Enseveli pendant trois siècles dans la poussière des archives, il est enfin rappelé à la vie, et son témoignage sera désormais à la portée des historiens. La politique pontificale s'y laisse percer à jour; trop crédule et confiante, si l'on veut, mais s'ins-

(1) *Rome et Démétrius*, p. XXII.

pirant d'une pensée de foi, orientée vers un but supérieur, réfractaire aux compromis équivoques.

Ce n'est pas sans effort que la piste du précieux document a été retrouvée. Et, quoique jaloux ordinairement du mystère, le Saint-Office a bien voulu, cette fois, déroger à ses traditions. L'insigne faveur est due à l'initiative de Son Éminence le cardinal Rampolla et à l'auguste bienveillance de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, dont les études historiques n'ont jamais eu qu'à se louer.

Malgré la lumière que projettent sur la physionomie de Dmitri ses rapports secrets avec le Saint-Siège, la question obsédante ne s'en redresse pas moins : qui était-il? Usurpateur ou victime? Fils de roi ou aventurier de génie? Un jour, toute la Russie s'est inclinée devant lui. Après la catastrophe qui lui a coûté le trône et la vie on l'a traité d'hypocrite et de vil instrument entre des mains étrangères.

Que de fois n'a-t-on pas essayé de résoudre le problème! Si le succès n'a jamais été complet, au moins a-t-on gagné du terrain et fait avancer les approches. Aujourd'hui quelques éléments nouveaux peuvent être encore jetés dans le débat.

Au premier rang figure le témoignage de Léon Sapieha, grand chancelier de Lithuanie et légiste consommé. Ses mémoires sur Dmitri ont été naguère signalés par le prince Obolenski, mais aussitôt disparus qu'annoncés ils sont retombés dans l'oubli. L'heure est venue de leur rendre la parole. Après eux ce sont des lettres encore inédites du palatin Mniszech, du prince Constantin d'Os-

trog et de quelques autres sénateurs polonais qui nous feront leurs confidences. Elles sont toutes de l'année 1605, elles ont trait à Dmitri, et il en est de naïvement sincères. L'Italie nous donnera aussi son appoint : les nouvelles de Moscou aboutissaient au Vatican, Possevino s'intéressait vivement à Dmitri, le grand-duc de Toscane rêvait des traités de commerce, l'ambassadeur de Venise arrachait à Sigismond III son secret. Enfin, le nonce Simonetta écrivait, pour ainsi dire, le journal de la guerre entre la Pologne et Moscou, et ses dépêches, que le prince Boncompagni m'a gracieusement communiquées, sont restées jusqu'ici lettre close.

Dans ces correspondances oubliées ou inconnues se retrouvent les traits qui complètent le tableau de la Russie au début du dix-septième siècle avec ses apparentes prospérités rachetées par d'indicibles souffrances. Une reprise de la question toujours pendante est ainsi justifiée.

Ma tâche d'historien a été singulièrement facilitée par la courtoisie des illustres savants auxquels est confiée la garde des bibliothèques publiques et des archives. C'est avec bonheur et reconnaissance que ma pensée se reporte aux heures délicieuses passées dans les dépôts de Rome, Venise, Florence, Vienne, Cracovie, Stockholm, Saint-Pétersbourg et Moscou. Les trésors accumulés par les siècles nous permettent de faire revivre le passé dans la pleine réalité de ses grandeurs et de ses faiblesses, aussi faut-il avoir le courage de tout dire et de ne rien taire.

Paris, 5 décembre 1900.

LA RUSSIE
ET
LE SAINT-SIÈGE

LIVRE PREMIER

LA LÉGENDE D'UN EMPEREUR

CHAPITRE PREMIER PRÉLIMINAIRE

LA FIN D'UNE DYNASTIE

I. L'héritage d'Ivan IV. — Une dynastie prolifique. — Réfractaire aux théories malthusiennes. — Le *grand nid*. — Vasili III obsédé par le désir de la paternité. — Plaintes poétiques. — Leçon d'horticulture. — Divorce et mariage anticanonique. — Naissance d'Ivan IV. — Scandale et tolérance. — Les hautes œuvres familiales d'Ivan le Terrible. — Le kniaz Andreï en prison. — Le kniaz Vladimir à la prise de Kazan. — Grave maladie d'Ivan IV. — Vladimir en suspicion. — Mesures hostiles. — Les ovations de Kostroma. — Les manifestants condamnés à mort. — Vladimir avec sa famille à la Sloboda. — Quatre victimes. — La mère de Vladimir jetée à l'eau. — L'idée dynastique au Kremlin. — Ivan IV assassin de son fils aîné.

II. Un fantôme de tsar. — Le « maire de palais » du « roi fainéant ». — Les secrets du Kremlin. — Mstislavski, première victime. — Complot des Chouïski. — Projet de divorce. — Enquête et haute trahison. — Les Chouïski en disgrâce et en exil. — Précautions de Godounov. — Maria Vladimirovna. — Un mariage à distance. — La citadelle de Riga. — Maria revient à Moscou. — Séjour au couvent. — Mort de Dmitri, de Théodosie et du tsar Fedor. — Pressentiments et prévisions. — Fletcher et Dohna. — Boris Godounov, ses titres, sa mégalomanie, sa

I

L'héritage d'Ivan le Terrible était singulièrement lourd à porter, et les mains débiles de Fedor ne pouvaient y suffire. Le jeune Tsar n'avait rien du sombre génie de son père. L'effacement lui allait mieux qu'un farouche et savant despotisme. Même Boris Godounov, parvenu ambitieux, tour à tour altier et brutal, ne put à la longue dominer la situation. Cruellement mystifiée, trahie de toutes parts, ravagée et pillée, livrée à l'étranger, se débattant contre elle-même, la Russie n'échappa à un complet effondrement que grâce au réveil spontané et vengeur de la conscience nationale.

Les origines de ces désastres et leurs causes secrètes remontent à l'époque néfaste de l'opritchnina et au delà. Le grand kniaz de Moscou tournait depuis longtemps au basileus de Byzance, les descendants des princes apanagés prenaient rang de serviteurs, une noblesse de faveur riva-

lisait avec les boïars d'origine princière. Ce nivellement général autour du trône eut son contre-coup dans le régime foncier, lorsque les nouveaux agents du pouvoir furent dotés et enrichis aux dépens des anciens propriétaires. Ivan IV érigea en système politique le déplacement en masse des suspects, et l'occupation de leurs domaines par des hommes liges. Sauf un nombre restreint de privilégiés, toute la population, grands seigneurs et petites gens, en eut à souffrir. Au milieu de ce bouleversement de droits et d'intérêts, compliqué de luttes ardentes, de représailles et de compétitions, une formidable crise sociale s'élaborait lentement, mais sûrement. Elle éclata lorsque la race de géants qui avait fait la grandeur de Moscou vint à s'étioler et puis à disparaître.

La dynastie prolifique de Riourik semblait devoir défier les siècles : elle s'était trouvée à l'étroit dans les limites primitives de la Russie. Pour doter d'un apanage chacun de ses nombreux enfants, le grand kniaz Vladimir n'avait point hésité à morceler ses États. A peine l'ancienne unité eut-elle été à peu près rétablie par Iaroslav dit le Sage, que le territoire national fut de nouveau soumis à un partage entre des héritiers jaloux d'affirmer leur autonomie.

Cette espèce d'anarchie princière se maintint jusque vers la fin du quinzième siècle. Qu'elle fût indépendante et libre ou bien asservie sous le joug des Mongols, la Russie ne s'en démembrait pas moins à la mort de chaque kniaz, et ces tronçons d'État ne se réunissaient, au gré des circonstances, que pour s'émietter de plus belle. Dans ces conditions, les discordes familiales, les incursions hostiles, les représailles à main armée, les guerres intestines étaient inévitables. Des princes ambitieux ou réfractaires laissaient leur vie au milieu de ces luttes, et, pour venger leur mémoire, des successeurs plus ou moins

proches ne tardaient pas à surgir. L'humeur belliqueuse et entreprenante de l'époque se fût mal adaptée à des théories malthusiennes, car, si le partage périodique du territoire ne manquait pas d'inconvénients, le grand nombre des partageants favorisait, à son tour, l'expansion à l'extérieur, et l'unité dynastique renforçait l'unité de race dans un État en formation et essentiellement colonisateur. Aussi bien les kniaz russes étaient-ils jaloux de se survivre dans leur postérité, et le sobriquet de *grand nid*, donné à l'un d'eux, n'avait pas le don de les effaroucher.

Toutefois, dans la première moitié du seizième siècle, la vitalité de la race moscovite parut épuisée. Vasili III portait alors la couronne de grand kniaz. Le sang des césars de Byzance qui coulait dans ses veines, — il était fils de Sophie Paléologue, — croisé avec le sang russe d'une Sabourov, trompa les plus timides espérances : après vingt ans de mariage, son foyer domestique était encore désert. Passer le sceptre à des frères qu'il jugeait incapables de régner et dont, au reste, il n'avait guère à se louer n'entrait pas dans les vues de Vasili. La politique et le sentiment lui suggéraient qu'un fils hériterait seul dignement du pouvoir. Aussi était-il obsédé par l'idée et le désir de la paternité, et prenait-il des mesures en conséquence. Une enquête officielle fut d'abord ouverte sur la stérilité de la pauvre princesse : elle ne servit à rien, et l'on put seulement constater l'impuissance des potions et des charmes qui passaient à Moscou pour le remède suprême à tous les maux [1]. Dès lors une solution brutale se laissait prévoir. Des chroniques postérieures, évidemment interpolées, ont essayé en vain de lui prêter un faux air de poésie. Le grand kniaz aurait exhalé sa

[1] *Akty Istor.*, t. I, p. 192, n° 130.

douleur en plaintes imagées, et jeté des regards jaloux sur les oiseaux dans leurs nids, sur les poissons au fond de la mer. « Autour de moi, aurait-il dit, j'entends le frémissement de la vie, tout s'agite, tressaille et s'épanouit. Pourquoi faut-il que je sois seul privé des jouissances paternelles? » Question insidieuse, à laquelle des courtisans peu soucieux des serments conjugaux auraient répondu par cet apologue suggestif : « La plante stérile doit être déracinée et remplacée par une autre qui porte des fleurs et des fruits. » Rien n'était plus facile à saisir que le sens de cet oracle, et, si cette leçon d'horticulture a été donnée, elle a été parfaitement comprise[1]. On sait le reste : divorce avec Salomonie Sabourov, sa reclusion forcée dans un couvent, union anticanonique de Vasili avec la princesse Hélène Glinski. Cette fois, le kniaz bigame vit enfin son ardent désir se réaliser, et, en 1530, il devint père d'Ivan IV[2].

A la vérité, le nouveau « porphyrogénète », en dehors de fictions juridiques, ne pouvait passer ni pour héritier légitime du trône, ni pour descendant attitré d'un Riourik. Enfant adultérin, mis au monde du vivant de la première femme, il portait sur son front un double stigmate d'exclusion et de réprobation. Aussi avait-on pris soin de dissimuler, autant que possible, l'infraction flagrante à la loi en se réclamant de l'autorité épiscopale et des pompes religieuses : au grand scandale de l'intègre Vassian et de Maxime le Grec, le métropolite Daniel, cédant à d'importunes instances, avait approuvé le divorce et béni solennellement l'union sacrilège. Cela suffisait aux yeux de la

[1] *Poln. Sobr.*, t. IV, p. 295. — Les plaintes attribuées à Vasili se retrouvent dans les livres apocryphes.

[2] T. I, p. 314. — Le second fils de Vasili était idiot. Il n'a pas joué de rôle dans l'histoire, et il ne sera plus mentionné.

foule, qui n'y regardait pas de si près. Les boïars eux-mêmes, plus ou moins fascinés, s'inclinaient devant le fait accompli. Le bâtard de Vasili jouit donc, sans conteste, des honneurs et des droits réservés aux vrais fils de kniaz, et la lignée dynastique fut censée n'avoir pas subi solution de continuité.

L'histoire d'Ivan IV et de ses rapports avec Rome n'est plus à refaire. On se souvient de ses guerres désastreuses contre le roi de Pologne, Stéphane Bathory; des avances qu'il a prodiguées à Grégoire XIII et qui ont abouti à l'arbitrage pontifical entre les belligérants et à la joute théologique avec Antonio Possevino [1]. Le Tsar « terrible » apparaît ici sous un autre aspect : il a été le bourreau de ses plus proches parents; ses instincts sanguinaires ont précipité la chute de sa race, et c'est le bilan de ses hautes œuvres familiales qu'il s'agit de dresser.

Hanté par la crainte de voir le sceptre s'échapper de ses mains, il se croyait entouré de rivaux et de traîtres. Pendant les tristes années de l'opritchnina, ses accès de méfiance se multiplièrent, et ses soupçons le portèrent à des mesures extrêmes. Celui qui lui donnait le plus d'ombrage était son propre cousin Vladimir, fils d'Andreï Ivanovitch. Après avoir longtemps tergiversé, c'est contre lui qu'il dirigea ses premiers coups.

Le kniaz Andreï avait eu, pendant la régence d'Hélène, mère d'Ivan IV, maille à partir avec elle. On lui supposait des visées ambitieuses, il les expia dans le cachot et les fers. Son fils Vladimir partagea sa captivité, qui, d'ailleurs, ne dura que peu de mois. Haut clergé et boïars intervinrent en faveur des prisonniers, et la Noël de l'année 1541 les rendit à la liberté. On passa l'éponge sur ces

[1] T. II, liv. I, *passim*.

fâcheux incidents, et, le moment venu, Vladimir recueillit la succession de son père, devint prince apanagé de Staritsa et fut associé à la grande œuvre de la conquête de Kazan.

A cheval sur la Volga et la Kama, ce royaume tatar refoulait l'expansion des Moscovites et leur barrait le chemin de l'Asie. Le Kremlin avait juré la perte de ce centre musulman, et, l'année 1552, il tint sa parole. La résistance des Tatars s'inspira du désespoir et de la haine, la ville ne fut prise d'assaut qu'après un long siège et un épouvantable carnage. Cette victoire sur l'odieux « boursourmane » eut un long retentissement dans le pays, la muse populaire en fit ses délices et l'orna de détails fantastiques. Or, le kniaz Vladimir avait été un des héros de l'entreprise, son nom avait couru dans les rangs de l'armée, ses mérites le désignaient à la faveur du peuple. Il y avait là de quoi exciter la jalousie d'un prince méfiant à l'excès, d'autant plus que, l'année suivante, dans un moment critique, le héros se posa en rival.

Peu de mois après la brillante campagne, le tsar Ivan fut atteint d'une de ces maladies foudroyantes qui répandaient la terreur autour d'elles, et déconcertaient la science médicale du seizième siècle. On l'appelait, un peu au hasard, le mal igné. Peut-être était-ce quelque fièvre maligne qui, s'attaquant à de robustes organismes, n'en déployait que plus de violence. Toujours est-il qu'Ivan fut vite réduit à la dernière extrémité. Des symptômes alarmants annonçaient une fin prochaine, et, sans pitié pour ses angoisses, sans attendre que la couronne tombât de sa tête, les âpres compétitions du pouvoir éclatèrent à son chevet.

La situation était complexe. Le Tsar n'avait pas de fils en âge de monter immédiatement sur le trône, son héri-

tier présomptif était un enfant au berceau [1], et c'était bien à lui que le moribond voulait assurer la succession paternelle. Mais le règne d'un mineur avait de quoi épouvanter les survivants de la régence d'Hélène Glinski, témoins de ses scandales, des abus de pouvoir, et jaloux de leur propre dignité. La mère du petit héritier était Anastasie Romanov, c'est à elle que, pendant la minorité, devait revenir la régence, et le rôle prépondérant de sa famille était à prévoir. Or, les Romanov étaient de bonne race, brillamment apparentés, intelligents et actifs, ils avaient exercé les plus hautes fonctions, mais ils n'appartenaient pas à l'élite de l'ancienne noblesse, c'était plutôt l'aristocratie de faveur et de mérite qu'ils représentaient. Les fiers descendants de Riourik hésitaient à s'incliner devant les rejetons des Kochkine et des Kobyline, au risque de retomber dans l'oligarchie des boïars. L'ancien droit coutumier leur servait de point d'appui, car il favorisait les oncles aux dépens des neveux, et transmettait la succession non pas au descendant plus proche, mais à l'aîné de la famille en ligne collatérale et ascendante. Le prince Vladimir pouvait se prévaloir de ces avantages juridiques, et il devenait ainsi, par le cours même des événements, le chef naturel du parti d'opposition.

La lutte engagée immédiatement atteignit son période lorsque le Tsar exigea le serment de fidélité à son fils. L'épreuve fut prise au sérieux, et, si les uns s'exécutèrent de bonne grâce, il s'en trouva d'autres qui reculèrent sans même cacher le motif de leur abstention. Le renom de vertu d'Anastasie ne donnait pas de prise aux soupçons, mais, disaient les réfractaires, nous ne voulons pas

[1] Cet enfant, appelé Dmitri, périt, la même année, dans les eaux de Bielozéro. Son nom passa à un autre fils d'Ivan dont il sera question plus bas.

subir les Romanov, et, d'ailleurs, il vaut mieux se laisser gouverner par un homme que par un enfant. Les agissements de Vladimir renforçaient cette allusion, car, loin de rester inactif, il se concertait avec sa mère, s'entourait d'adhérents et déliait, paraît-il, les cordons de sa bourse.

La crise dura deux longues journées. Le Tsar agonisant ne retrouvait des forces que pour adjurer les boïars fidèles de veiller sur son fils, de lui conserver la couronne, fût-ce même au prix de l'exil. Quant aux récalcitrants, faute de moyens coërcitifs, il les renvoyait au tribunal de Dieu. Toutefois, il faut supposer qu'il y eut autour du moribond des pourparlers dont les dessous nous échappent, car les opposants finirent par se désister et baisèrent la croix au fils d'Ivan. Vladimir lui-même ne put résister au courant. Pris personnellement à partie, il tergiversa d'abord, puis, de gré ou de force, signa des engagements onéreux.

Les choses en étaient là lorsque le moribond revint soudainement à la santé. La réaction fut aussi prompte que le mal avait été intense. Ceux qui avaient escompté la mort du Tsar se virent en présence d'un vengeur implacable. La vision troublante d'un fils déshérité, d'un parti acharné à sa perte, resta pour toujours gravée dans les yeux d'Ivan, et il crut devoir s'entourer de précautions.

Au début, il n'exigea de Vladimir, comme réparation du passé, que des chartes de soumission dûment scellées et parafées. A la naissance d'un second fils, en 1554, il redoubla de vigilance, et le cousin suspect dut s'engager par écrit à ne pas quitter Moscou, à limiter le nombre de ses serviteurs, à dénoncer les traîtres, fût-ce même sa propre mère Euphrosine[1]. Après quelques années de

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. I, p. 460 et suiv., nos 167 à 169.

répit, un incident vulgaire, ayant toutes les apparences d'un coup monté, provoqua de nouvelles rigueurs. Vladimir avait jeté en prison un de ses valets. Celui-ci en appela hardiment au Tsar, et promit de révéler les iniquités de son maître. On était coutumier, à Moscou, de ces délations, et Ivan excellait dans l'art de la mise en scène. A grand renfort d'enquêtes et de perquisitions, on découvrit ce qu'on voulait absolument trouver, et Vladimir fut déclaré coupable. Le Tsar réunit le haut clergé, exposa ses griefs contre son cousin, fulmina des menaces, mais, se laissant fléchir, renonça aux procédés violents. Toutefois, il entoura l'accusé de nouveaux serviteurs, autant d'espions qui seraient désormais à ses trousses, permuta ses apanages paternels contre d'autres, et le confina dans l'enceinte du Kremlin, se promettant bien de le garder à vue. Ceci se passait en 1563; le dénouement fatal fut ajourné à six ans.

La sinistre opritchnina battait alors son plein. Moscou était terrorisée, le sang des victimes coulait à flots, et les plus illustres citoyens étaient les plus exposés. Impassible et inexorable, le Tsar ne reculait point devant les plus odieuses boucheries : les massacres servaient sa politique aussi bien que ses instincts sauvages. Le kniaż Vladimir était trop en vue, trop près du trône, trop bien méritant pour ne pas être frappé. Les bruyantes ovations de Kostroma précipitèrent sa chute. On avait signalé l'apparition des Tatars sur les frontières. Vladimir allait se mettre à la tête des troupes et repousser l'invasion; les habitants de Kostroma acclamèrent avec enthousiasme le libérateur présumé du fléau. Aussitôt, le Tsar s'empara de ce futile prétexte. Les notables de Kostroma furent appelés à Moscou, non pour y être jugés, mais pour subir la peine capitale. Quant à Vladimir, il reçut la gracieuse invita-

tion de se rendre avec toute sa famille à la Sloboda, dans le sombre palais des orgies et du carnage : c'était un guet-apens. A partir de ce moment, la légende se greffe sur l'histoire. D'aucuns prétendent que Vladimir, prenant les devants, aurait pourvu de poison et d'argent le cuisinier du Tsar; d'autres n'y voient qu'un odieux artifice d'Ivan pour décréter contre son cousin la peine du talion. En conséquence, Vladimir, sa femme, ses deux fils, auraient tour à tour avalé la boisson meurtrière. Quoi qu'il en soit, il est sûr que les quatre victimes périrent de mort violente. Deux fillettes de l'infortuné kniaz furent seules épargnées.

Le sang grisait le Tsar. Au lendemain de cette tuerie, sa vindicte inquiète se reporta vers la mère de Vladimir. Naguère Euphrosine avait fait cause commune avec son fils et partagé ses péripéties; mais depuis longtemps elle avait fui le monde pour s'enterrer dans un couvent. Les murs du cloître ne la mirent pas à l'abri du soupçon, et ne purent la soustraire à une mort cruelle. Sans trop rechercher si elle était innocente ou coupable, Ivan donna l'ordre de la jeter à l'eau. La Cheksna engloutit le cadavre de la princesse, dont le seul crime était d'avoir mis au monde un proscrit.

Ainsi, en peu de jours, disparaissait tragiquement une branche collatérale de l'antique maison de Riourik, et celui qui s'acharnait à la détruire était un rejeton de la même race. Quel fatal engrenage le portait à ces excès? Était-il tyrannisé par ses propres lubies? Ou bien un calcul inflexible l'armait-il contre les siens? Le tsar Ivan a toujours été dominé par l'idée dynastique, il se vantait de ses quartiers de noblesse, et comptait sérieusement César Auguste parmi ses ancêtres; rien n'égalait son mépris superbe envers les parvenus comme Stéphane Bathory. Mais

cette couronne qu'il tenait de Dieu et non des hommes, il entendait la transmettre, comme un dépôt sacré, à ses descendants directs. Tout autre compétiteur, fût-il du même sang, n'était à ses yeux qu'un intrus, et il le sacrifiait sans scrupule à sa politique essentiellement égoïste.

Cependant, en proie à de farouches passions, cet homme soucieux de l'avenir et passionné de grandeur se possédait parfois si peu et voyait si rouge, que sa fierté et sa race ne comptaient plus pour rien. Dans un accès de fureur, en 1581, il leva sur son fils sa main criminelle armée d'un épieu, et le jeune Tsarévitch tomba moribond à ses pieds. On se rappelle que Possevino, arrivant alors à Moscou, recueillit les funèbres détails de cet événement [1]. Le fils aîné d'Ivan était le seul que son intelligence et son âge rendaient capable de succéder à son père. Lui disparaissant, la descendance du Tsar « terrible » se réduisait à deux fils, dont l'un était idiot et l'autre mineur. En vertu du droit d'aînesse, l'idiot monta sur le trône.

II

L'avorton qui présidait aux destinées de Moscou n'était qu'un fantôme de Tsar. Simple prête-nom, il s'en remettait pour l'exercice effectif du pouvoir à son beau-frère Boris Godounov. Dans ce vétéran de l'opritchnina qui savait à peine lire et écrire, il y avait l'étoffe d'un homme d'État et les ressources du Tatar. Maire du palais d'un nouveau roi fainéant, il faisait bonne garde autour du

[1] Voir t. II, p. 160.

trône. Et au moment psychologique, à la mort de Fedor, il n'eut qu'à tendre la main pour placer sur sa tête une couronne qui semblait lui être réservée. Et dire que ce parvenu, si jaloux de se survivre dans son fils, ne déblayait le terrain que pour un rival! Ce résultat se dégagera peu à peu du milieu des intrigues et des luttes qu'il nous va falloir esquisser.

Le Kremlin du seizième siècle n'a pas livré à la postérité le secret de ses ténébreuses évolutions. Les traces de sang révèlent l'âpreté des discordes, mais les détails de ces péripéties se dérobent le plus souvent à nos yeux. Pour se maintenir au faîte des grandeurs, Godounov se vit fatalement obligé de s'en tenir à la politique du Tsar « terrible », sauf les excès de barbarie sauvage. Giles Fletcher, agent d'Élisabeth, a remarqué judicieusement qu'Ivan IV s'acharnait spécialement contre les « chefs de la noblesse », les descendants des princes apanagés [1]. Des traditions de liberté vivaient au sein de leurs familles, et ils avaient des titres au trône à faire valoir. Dans la pensée d'Ivan, leur abaissement, voire leur destruction, raffermissait l'autocratie en la mettant de plus en plus hors de pair. Et pour atteindre ce but, il avait sacrifié son propre cousin, le kniaz Vladimir. Boris Godounov s'identifiait avec la personne du nouveau Tsar; il flairait des ennemis dans tous ces boïars d'ancienne roche, également fiers de leurs origines et de leurs droits, et qui avaient survécu aux tempêtes précédentes. Cependant, le caractère de la lutte se modifia quelque peu, car on n'en voulait pas à Fedor; les haines et les rancunes s'accumulaient contre celui qui régnait à sa place : Godounov avait à défendre son hégémonie, et il était toujours prêt à sévir.

[1] Bond, p. 34 et suiv.

Une des premières victimes du nouvel ordre de choses fut le vieux prince Ivan Mstislavski, illustre par sa naissance, par les hautes fonctions qu'il avait exercées, et toujours entouré d'égards même par Ivan IV. Cette disgrâce n'était qu'un avant-coureur. Autrement grave et retentissante fut l'affaire où se trouvèrent impliqués les princes Chouïski.

Le combat s'engageait sur un terrain perfide. En dehors de sa valeur personnelle, Boris devait en grande partie son ascendant à sa sœur Irina, épouse de Fedor. Qu'elle ait exercé ou non de l'influence à la cour, peu importe; elle tenait le Tsar par le cœur, et Boris savait tirer parti de cette affection. Le paisible bonheur du couple tsarien n'était troublé que par le manque de postérité. L'espoir ne les abandonnait pas, ils prenaient patience; mais, tandis que la reine Élisabeth leur envoyait de Londres médecin et sage-femme [1], les ennemis de Boris songeaient au divorce, à un nouveau mariage pour Fedor, et à la réclusion d'Irina dans un couvent. Leur plan était combiné de la sorte : ils auraient gagné la foule à leur cause, et puis, en présence du peuple, « battu la terre du front, » présenté leur requête et adjuré le Tsar de sacrifier au bien de l'État son foyer domestique. Son aïeul Vasili n'avait-il pas répudié une première femme et contracté de nouveaux liens? Pourquoi ne pas marcher sur ses traces? L'avenir du pays n'était-il pas en cause? L'arrière-pensée de ces partisans du divorce se trahissait d'elle-même : la disgrâce d'Irina eût entraîné la chute de Boris, et du même coup on aurait sauvé la dynastie et renversé un parvenu encombrant et suspect [2].

[1] Tolstoy (George), p. 284, n° 59.

[2] *Rousk. Liét.*, t. VIII, p. 8, 9. — Popov, *Izbornik*, p. 187. — Platonov, *Otcherki*, p. 200. Un point particulièrement obscur de la chronique

Les plus actifs promoteurs de ce mouvement semblent avoir été les princes Chouïski. Issus de la même souche que les Tsars, anciens souverains de Souzdal, ils éclipsaient Godounov par la splendeur de leurs origines. Les prérogatives de leur race étaient connues même en dehors de la Russie, un chancelier de Pologne n'hésitera point à les proclamer publiquement. « A défaut de descendance directe, dira Zamojski à la diète de 1605, ce sont les Chouïski qui ont les meilleurs droits à la couronne de Moscou. » Leurs titres de noblesse étaient relevés par les services rendus à la patrie, par d'immenses richesses et de vastes propriétés. Rien d'étonnant si leurs relations s'étendaient au loin, ils avaient des attaches dans toutes les sphères, depuis les plus hautes jusqu'aux plus humbles. Aussi n'étaient-ils pas seuls à comploter contre Boris. Presque toute la population de Moscou, clergé, boïars, marchands, simples citadins, avait des représentants dans les rangs de l'opposition. La sédition mûrissait peu à peu, gagnait des adhérents, et n'éclata enfin que pour échouer misérablement. Le mot de « haute trahison » fut lancé, et bien qu'il n'eût pas alors le sens compromettant qu'on lui prête aujourd'hui, l'enquête se fit avec une rigueur extrême.

Tout le poids de l'accusation retomba sur les Chouïski. Ils furent poursuivis et traqués ainsi que leurs parents, leurs serviteurs, leurs amis. Le code criminel de l'époque était féroce, les juges d'instruction sévissaient à leur guise, toutefois on avait le culte de la hiérarchie sociale : la torture, le fer et le feu n'atteignaient pas les boïars, mais seulement les prévenus de basse extraction. Ce qu'il y avait de commun à tous, c'était le secret : les procédures,

doit être relevé. Il est sûr qu'il y eut un soulèvement contre Boris, il n'est pas également sûr que le divorce ait servi de mot d'ordre.

les interrogatoires, les aveux, d'où qu'ils vinssent, étaient enveloppés dans le même impénétrable mystère; les cachots du Kremlin rivalisèrent de mutisme avec les oubliettes de Venise. La condamnation des accusés n'en parut que plus éclatante et n'en produisit que plus d'impression. On fit main basse sur les Chouïski; même le héros de Pskov, l'adversaire heureux de Bathory, l'indomptable prince Ivan Pétrovitch dut prendre le chemin de l'exil; le prince Andreï Ivanovitch partagea son triste sort. Bien ou mal renseignée qu'elle soit, la chronique ajoute qu'à peine arrivés à destination, tous deux furent égorgés. Les autres membres de la famille, quelques boïars réputés complices, se virent également expulsés de Moscou et privés de leurs biens. Même le métropolite Denis, plus habile en grammaire qu'en politique, ne fut pas épargné; on le confina dans un couvent de Novgorod. Les peines les plus sévères furent, selon l'usage, réservées aux moins coupables, mais plus obscurs d'origine : ils avaient à expier l'inégalité du sort. Six ou sept citadins eurent la tête tranchée, un plus grand nombre alla peupler les prisons. Désormais, le parti des Chouïski était dispersé et brisé, il aurait de la peine à se reconstituer. Cependant, cette répression brutale fit craindre à Godounov que le renom de Fedor n'en souffrît; on pourrait croire qu'un nouvel Ivan le Terrible occupait le trône de Moscou. Afin de réagir contre ces impressions, il soumit à un savant dressage les envoyés en partance pour la Pologne : il leur enseigna à faire l'éloge du Tsar et de sa clémence, et à noircir les Chouïski, coupables d'avoir conspiré avec les « moujiks ». L'exil et la mort n'avaient été que des peines justement méritées.

Ceci se passait en 1587. La lutte corps à corps avec ses adversaires n'empêchait pas Godounov de porter au loin

son regard inquiet. Une jeune veuve vivait obscurément dans la citadelle de Riga, n'inspirant à personne ni intérêt ni ombrage. Les liens du sang la rattachaient à la maison de Riourik, des ambitieux pourraient se servir de son nom, et cela suffit pour captiver l'attention de Boris [1]. Cette recluse n'était autre que l'une des deux orphelines du kniaz Vladimir si cruellement égorgé à la Sloboda. Un sort bizarre l'avait amenée sur les bords de la Dvina; Ivan IV l'avait tout à coup tirée de l'oubli et bombardée reine du royaume fantastique de Livonie, créé ostensiblement en faveur de Magnus, et en réalité au profit des Russes. En guise de garantie, on imposa au futur roitelet le mariage avec une Moscovite, et Maria, fille de Vladimir, lui fut adjugée pour épouse. Les treize ans à peine révolus de la princesse n'empêchèrent pas l'union : le Stoglav n'en exigeait que douze. Et comme le duc danois était protestant, le timoré Ivan, jaloux d'éviter le scandale, imagina un procédé à sa façon : le pope fonctionnait à l'autel, le pasteur à la porte de l'église; le mariage se fit à distance, mais le sanctuaire ne s'ouvrit pas aux hérétiques. A partir de ce jour, Maria ne connut plus que des épreuves. Sa dot fut sa première déception. Au lieu d'argent, le Tsar lui envoya des oripeaux et des chiffons. Quant à Magnus, il ne régna jamais nulle part. Désavoué par les uns, mal soutenu par les autres, traqué le plus souvent, il perdit sa fortune et mourut de chagrin en 1583, lorsque la Livonie, pillée et saccagée de toutes parts, tombait enfin entre les mains des Polonais. Stéphane Bathory assigna à la veuve de Magnus une modeste pension viagère qui la mettait à l'abri de la pauvreté.

[1] Tsvétaiev, *Maria Vlad.*, passim. — Sérédonine, p. 104. — Bond, p. 210 et suiv.

Dans ces conditions, il était facile de lui présenter le retour en Russie sous des couleurs attrayantes. Jérôme Horsey, agent britannique très en faveur au Kremlin, se vante d'avoir mené l'entreprise à bonne fin, et lui prête un tour romanesque. Chargé de cette mission par Godounov, il aurait reçu les confidences de Maria, fait couler ses larmes, et répandu de l'or à pleines mains. Après quoi, l'évasion fut si bien concertée qu'elle rendit les poursuites inutiles. Rien de ces piquants détails ne se retrouve dans le document officiel ; il est raide et simple comme la vérité : au mois de février de l'année 1586, dit-il, le tsar Fedor fit savoir au cardinal Radziwill, gouverneur intérimaire de la Livonie, que la princesse Maria désirait son rapatriement, et, grâce à cette haute intervention, elle put sans encombre revenir à Moscou. Auparavant, il y avait eu entre les intéressés une entente secrète. On voulait surveiller de près la fille du kniaz Vladimir, des promesses séduisantes lui furent faites, et elle crut pouvoir s'y fier. Ses illusions se dissipèrent bien vite : elle n'avait fait que changer de prison, et le reste de ses jours se passa tristement au fond d'un monastère. En 1587, elle perdit sa fille unique et sa dernière consolation.

Les années suivantes, les Moscovites virent tomber l'une après l'autre des victimes illustres : les rangs de la famille régnante s'éclaircissaient. La mort faisait son œuvre, elle frappait à son heure, à son choix, s'entourant parfois d'un mystère insondable. Ainsi, en 1591, le dernier rejeton mâle de Riourik, Dmitri, frère cadet de Fedor, cessa de vivre ou, fuyant les assassins, disparut de son château d'Ouglitch. Incident ténébreux, mais si capital dans notre histoire qu'il faudra tantôt y revenir. L'année 1594 marqua pour le Kremlin un deuil particu-

lièrement cruel. En dépit des pessimistes et après quelques fausses couches, Irina avait donné le jour à une fille qui reçut au baptême le nom de Théodosie. Ce « don de Dieu » devait lui causer plus de chagrin que de joie, car la chétive créature, trompant les plus chères espérances, ne fit que passer du berceau à la tombe. Enfin, en 1598, Fedor lui-même, dont la complexion maladive faisait entrevoir une fin précoce, termina sa carrière mortelle. Avec lui s'éteignait la grande race des Riourik, le trône de Moscou tombait en déshérence, on arrivait à un tournant de l'histoire.

Un vague pressentiment de malheur régnait dans certaines classes de la population. Les pieux lettrés n'auguraient rien de bon pour l'avenir, et réclamaient de ferventes prières. Quant aux esprits observateurs, ils prévoyaient depuis longtemps la fin probable de la dynastie, et ne s'abusaient point sur le rôle que jouerait alors Godounov [1]. Quelques mois de séjour à Moscou, en 1588 et 1589, avaient suffi à Giles Fletcher pour se rendre parfaitement compte des dangers de la situation. « Il semble, disait-il du vivant de Fedor et de Dmitri, que la race actuellement régnante va s'éteindre. » L'état de trouble et de désarroi dans lequel se trouvait le pays et dont il rendait responsable la tyrannie d'Ivan IV lui ôtait tout espoir d'une issue pacifique à tant de maux, et, avec l'assurance d'un voyant, il montrait dans le lointain « la flamme d'une guerre civile ». Le burgrave de Dohna, représentant à Moscou de Rodolphe II et fin diplomate, disait expressément dans ses rapports, que Godounov gouvernait la Russie sans contrôle, et qu'il aspirait à la cou-

[1] BOND, p. 22, 34, 37. — Vienne, Staatsarchiv, *Geheime Instruction* (sans date précise); 1597, 1598, *Rapports de Dohna*. — PLATONOV, *Otcherki*, p. 122, 205.

ronne. Aussi était-on persuadé à Vienne que ce ministre omnipotent saurait à l'occasion confisquer le pouvoir, soit pour lui, soit pour son fils, et, d'avance, le cas échéant, on lui faisait des promesses d'amitié et des propositions de ligue contre les Turcs.

D'ailleurs, les circonstances avaient servi à merveille le beau-frère du Tsar. Ses constants efforts pour se maintenir au premier rang parmi les boïars étaient autant de pas vers le trône, sitôt qu'il serait vacant. Boris avait su s'entourer de prestige et s'élever, de degré en degré, à des hauteurs désormais inaccessibles à d'autres. Il surpassait tous les courtisans rien que par ses titres fastueux. L'ancien opritchnik se faisait appeler connétable et blijni boïarine, serviteur du Tsar, voïévode de sa cour, namiéstnik de Kazan et d'Astrakhan, enfin régent, et il prenait soin de donner à ces épithètes une valeur réelle. Sa position au Kremlin était exceptionnelle : toutes les affaires aboutissaient à lui, et de lui émanaient aussi toutes les faveurs. Il était, selon l'expression de Fletcher, « le véritable Empereur. » Seul, il avait le droit, inouï jusque-là, de correspondre directement avec les puissances étrangères, soit avec le khan de Crimée, soit avec l'Empereur, soit avec tout autre potentat. Et comme s'il eût voulu souligner ses prérogatives, il s'entourait d'une étiquette pompeuse, presque royale, tenant à distance ses collègues d'autrefois, et s'arrogeant les plus hautes distinctions. En se présentant chez lui, les ambassadeurs pouvaient se demander s'ils se trouvaient à l'audience du Tsar : c'était la même file de boïars, le même décor et le même luxe, le même cérémonial. Les discours de Boris complétaient l'illusion ; il se donnait l'air de traiter avec les monarques d'égal à égal, et se flattait d'être écouté. Sa fortune pécuniaire avait suivi la même marche ascen-

dante que sa carrière politique; il était le mieux renté des boïars et le plus riche propriétaire foncier. Rien ne lui manquait pour être Tsar, sauf la sanction nationale. Il sut se la faire donner, et l'enthousiasme de ses partisans étouffa la voix timide de l'opposition.

A peine parvenu au trône, Boris Godounov, en vrai disciple d'Ivan IV, songea tout d'abord à rehausser l'éclat de sa couronne par un reflet divin. Comme le césar nimbé de Byzance, le Tsar devait être entouré d'une auréole surhumaine et ne tenir sa puissance que d'en haut. A cet effet, on fit circuler une invocation solennelle à la très Sainte Trinité en faveur du tsar Boris Fedorovitch, autocrate de toute la Russie, pieux et grand serviteur de Dieu, élu de Dieu, glorifié par Lui, éclairé par Lui, élevé par Lui au trône tsarien, et en faveur de son épouse, la tsaritsa Maria, de son fils Fedor, de sa fille Xénia, de toutes les branches de sa noble maison, afin qu'elle dure à tout jamais, et qu'elle porte éternellement le diadème de Moscou. « Que son bras tsarien, poursuit la même formule, s'élève, et que la gloire de son nom retentisse de la mer à la mer, des bords de l'Océan jusqu'aux extrémités du monde! Que les rois de la terre, chrétiens ou infidèles, obéissent en esclaves à Sa Majesté Tsarienne! Que les « bousourmanes » tremblent à son seul nom, qu'ils soient saisis de terreur et d'effroi! Que le tsar Boris soit constamment victorieux de ses ennemis! Que des torrents de bienfaits s'échappent de sa miséricorde et de son insondable sagesse! Que, par ses soins, la foi chrétienne et immaculée brille dans l'univers! Que l'honneur et la gloire de Sa Majesté Tsarienne s'élève au-dessus de la gloire et de l'honneur des autres dans les siècles des siècles[1]. »

[1] Popov, *Izbornik*, p. 216. Voir aussi p. 214, note 1.

Ces dithyrambes frappaient les esprits, mais ne contenaient qu'un programme éphémère. Des incidents étranges troublèrent le règne de Boris, développant sa méfiance jusqu'à la cruauté. Il sentait le pouvoir s'échapper de ses mains, des ennemis insaisissables s'acharnaient à sa perte, et, ne pouvant les atteindre, il frappait leurs complices présumés. On eût dit qu'il appliquait une loi secrète des suspects, et que la crainte d'une trahison le tenait toujours en haleine. Les meilleurs amis ne furent pas épargnés, et la disgrâce qui souleva le plus de bruit fut celle des Romanov, alliés de la veille devenus tout à coup adversaires irréconciliables.

La chronique nous a conservé le récit de leur chute inattendue[1]. Leur perte aurait été décidée d'avance en secret; il fallait seulement trouver un prétexte plausible. En pareille occurrence, on s'avisait le plus souvent de séduire des valets qui se transformaient en accusateurs de leurs maîtres. Cette tactique ne réussit pas immédiatement avec les Romanov. Ils étaient si bien entourés que même la torture n'arracha pas à leurs serviteurs d'aveux compromettants. Les promesses eurent plus de succès, et il se trouva un traître qui offrit ses services. On ne lui imposa pas de lourde besogne : il n'avait qu'à introduire un sac dans les caves des Romanov, et qu'à faire ensuite sa dénonciation. L'amorce était plus que suffisante : il y eut grand émoi dans le monde officiel; le sac incriminé fut séquestré et vidé sur une table, on y trouva naturellement des « racines » suspectes. Après cela, il n'y avait plus qu'à sévir contre les coupables et leurs complices : les ingrédients mystérieux qu'ils gardaient en cachette autorisaient les plus noirs soupçons.

[1] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 41. — *Akty Istor*, t. II, p. 34, n° 38; p. 64, n° 54. — Platonov, *Otcherki*, p. 243 et suiv.

A travers ces inepties qu'on prenait alors au sérieux, la réalité du fait transpire d'elle-même. Le procès intenté en 1601 aux Romanov et à leurs partisans était, comme on dirait aujourd'hui, un procès de tendance. Il n'y avait pas de chefs sérieux d'accusation à produire contre eux, il n'y avait pas de crime à leur reprocher. Les griefs de Godounov étaient personnels : grâce à leurs attaches et à leur position, les Romanov pouvaient rêver la couronne. Leur sourde opposition au pouvoir inspirait la méfiance, et les rumeurs alarmantes qui circulaient déjà sur un nouveau prétendant faisaient craindre qu'il n'y eût une secrète conspiration.

L'issue du procès devait être nécessairement funeste aux accusés. Il aboutit à des sentences de spoliation et d'exil. Au premier rang des proscrits figure le boïar Fedor Romanov qui devint plus tard le patriarche Philarète. Il fut condamné à endosser le froc, et sa femme dut prendre le voile ; des couvents leur servirent de prison. Leur fils Mikhaïl, âgé de six ans, leur fut enlevé et confié à des parents qui résidaient loin de Moscou. Dans ce petit être se cachait le fondateur d'une dynastie. Et Boris Godounov, qui se flattait d'enchaîner la fortune à son nom, laissait grandir à l'ombre et en pleine sécurité celui qui serait un jour l'élu de la nation et le chef de la maison régnante.

Auparavant, le pays avait encore de terribles épreuves à traverser. Le drame d'Ouglitch en a été l'avant-coureur, il importe d'en préciser quelques détails.

III

Dans un coin perdu de la Russie, au fond du château d'Ouglitch, un enfant cessait de vivre le 15 mai 1591 [1]. Qui était-il? — Le tsarévitch Dmitri, disent les uns, fils d'Ivan IV, frère de Fedor, dernier représentant mâle de la maison de Riourik. — Non pas, répliquent les autres, l'enfant qui a péri était un enfant quelconque, fils de prince ou de pope ou tout autre, car Dmitri a été très certainement soustrait au massacre.

Est-il au moins avéré que la mort de cet enfant, fût-il Dmitri ou non, a été violente? Des sicaires lui ont-ils coupé la gorge, ou bien s'est-il tué lui-même dans un accès de haut mal? Chacune de ces deux versions discordantes a ses témoins oculaires : ils jurent de dire la vérité, se contredisent à outrance, et jurent encore.

La guerre de plumes provoquée par ces étranges dépositions dure depuis trois siècles. Elle a été précédée d'une guerre plus courte, mais autrement cruelle. Ce n'est pas de l'encre, c'est du sang que Russes et Polonais ont répandu à flot pour attaquer ou pour défendre le mystérieux Dmitri dont l'existence même était révoquée en doute. L'enjeu de la lutte était un trône que Dmitri réclamait à titre d'hoirie, et dont Godounov n'entendait pas gratifier un scélérat et un aventurier. Qui avait tort, qui avait raison? Les contemporains n'ont légué à l'his-

[1] A partir d'ici jusqu'à la fin du chapitre, toutes les dates sont citées d'après l'ancien calendrier. Au dix-septième siècle, il était en retard de dix jours sur le calendrier grégorien.

toire que des doutes et des lambeaux de vérité; leurs voix trop souvent passionnées sont couvertes par le bruit des armes. Et c'est autour du petit cadavre d'Ouglitch que se produisent les premières incertitudes. L'agonie de cet enfant, quelles qu'aient été ses origines, ouvre l'époque fatale, connue en Russie sous le nom de *smoutnoïé vrémia*, temps des troubles. Il convient donc de s'y arrêter.

La substance du fait est celle-ci : le 19 octobre 1583, Maria Nagaïa, septième épouse d'Ivan IV, donnait le jour à un fils auquel on imposa le nom de Dmitri. L'enfant naissait sous de fâcheux auspices : au lendemain des guerres désastreuses contre la Pologne, au moment où le Tsar négociait à Londres un nouveau mariage avec Mary Hastings, sous prétexte que Maria Nagaïa n'était pas de sang royal. Une mort inattendue mit ses projets à néant. Sa couronne, on le sait, revint à Fedor. Quant à Dmitri, il reçut, à titre d'apanage, trois villes de province, dont la principale s'appelait Ouglitch. La tutelle du mineur fut remise à Bogdan Bielski, l'un des plus intimes confidents du Tsar défunt et son négociateur auprès d'Antonio Possevino.

Dès les premiers jours du règne de Fedor, une mesure exceptionnelle, hors d'usage, fut prise vis-à-vis de Dmitri : il fut relégué dans sa ville d'Ouglitch. Si l'on voulait ainsi émousser les rivalités de partis, prévenir les révolutions de palais, ce procédé était habilement choisi. Bogdan Bielski ne suivit pas son pupille. Il resta à Moscou, centre des intrigues et des affaires, mais ne réussit point à s'y maintenir. On profita, pour l'éloigner, d'une émeute populaire. Nommé namiéstnik à Nijni-Novgorod, il dut rejoindre son poste.

Cependant, avec l'arrivée de Dmitri, le modeste château d'Ouglitch, depuis longtemps désert, reprit une phy-

sionomie plus animée. Toute la famille des Nagoï s'établit dans le voisinage. Le Tsarévitch amenait avec lui l'attirail d'une petite cour; il était entouré de femmes de service, surveillé de près par sa mère, de loin par ses oncles. Assurément Boris Godounov ne le perdait pas non plus de vue. Était-ce pour veiller à sa sécurité? Était-ce pour guetter le moment de le perdre? Personne n'a jamais tranché cette question dans le vif, et le temps n'a pas dissipé l'impénétrable énigme. Des bruits sinistres couraient depuis longtemps. En 1588 et 1589, on parlait déjà d'un empoisonnement qui n'avait pas réussi ; on craignait un attentat de la part de celui qui aspirerait au trône si Fedor mourait sans enfants [1]. Quoi qu'il en soit, les Moscovites apprirent, un jour, que le tocsin avait sonné à Ouglitch, que Dmitri avait succombé, et que la foule avait écharpé les assassins. Les rumeurs, comme d'ordinaire, étaient vagues et flottantes. On surprenait tour à tour les mots d'accident et de crime, de tumulte et d'émeute.

A cette nouvelle, la capitale fut consternée. Boris Godounov comprit qu'il fallait faire la lumière au plus tôt, et ne pas laisser planer de soupçons au-dessus de sa tête. Une commission officielle fut nommée sur-le-champ avec mandat de se rendre à Ouglitch et de procéder à l'enquête. On eut soin de trier les commissaires sur le volet. A leur tête se trouvait Vasili Chouïski, gracié depuis quelque temps, mais condamné au célibat en haine du nom qu'il portait : homme à tout faire, sans principes et sans scrupules, adroit et madré, aux dehors vulgaires, aux yeux rouges, au regard faux, d'une souplesse à l'épreuve des serments. Son collègue André

[1] Bond, p. 21. Ces bruits ont été recueillis par Fletcher.

Kléchnine jouissait à un haut degré des faveurs de la cour. Il était marié à une princesse Volkhonskaïa, inséparable amie d'Irina, qui, pour elle, n'avait point de secrets ; lui-même était le confident préféré du Tsar et le dévoué serviteur de Godounov [1]. Les deux autres enquêteurs n'accusent pas des traits aussi marqués : le diak Vylouzghine n'avait qu'à exercer ses fonctions ordinaires, tandis que le métropolite Gélase couvrait l'enquête de sa dignité sacrée.

Le 19 mai 1594, les commissaires, venus en toute hâte à Ouglitch, inauguraient leurs séances. Les procès-verbaux qui ont été dressés et couchés sur de longs feuillets jaunis par le temps se conservent encore à peu près intégralement aux Archives de Moscou [2]. Ces voix d'outre-tombe feront revivre toute la procédure. Trois groupes de témoins déposeront devant nous : les Nagoï, les témoins oculaires, les autres témoins qu'on jugea bon de citer.

De tous les Nagoï, la mieux renseignée était certainement la mère de l'enfant, la tsaritsa Maria ; mais son rang élevé s'alliait mal avec la comparution, et, pour le moment, on la laissa à son chagrin. Ses trois frères ne bénéficièrent pas de l'exemption, et c'est à Mikhaïlo que revint le rôle principal. Des questions insidieuses lui furent posées ; on voulait lui extorquer des aveux, mais il ne donna pas dans le piège et jeta résolument son défi. « Samedi, 15 mai, dit-il, j'entendis sonner le tocsin, et, dans la crainte d'un incendie, je courus au château. Je trouvai le tsarévitch Dmitri égorgé. Osip Volokhov,

[1] KARAMZINE, t. XII, p. 1, note 2; p. 33, note 97, d'après le ms. 26 des Archives de Moscou.

[2] Ces procès-verbaux ont été imprimés dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 103 à 123, n° 60. — On a constaté récemment que la reproduction n'est pas tout à fait exacte.

Mikita Katchalov, Danilo Bitiagovski, l'avaient assassiné. Des gens du peuple, attirés également par le beffroi, se sont jetés sur eux et les ont assommés ainsi que leurs complices. Quant à moi, je n'ai pas ordonné de meurtre; je suis indignement calomnié. »

Cette déclaration était grosse de conséquences. Le Tsarévitch, enfant de huit ans, n'avait pas d'ennemis personnels; on ne pouvait en vouloir qu'à ses droits héréditaires. Un ambitieux aurait-il soudoyé des sicaires? Terrible question qui menaçait de surgir, et qu'il fallait étouffer dans son germe. Aussi l'enquête tourne-t-elle immédiatement à la réfutation : il s'agit de battre en brèche l'écrasante révélation de Mikhaïlo. Et d'abord, ses deux frères, Grégori et Andreï, ne font pas difficulté de désavouer leur aîné. Accourus en même temps au château, placés dans des conditions identiques, ils n'ont pas vu ce que Mikhaïlo a vu, et même ils ont vu le contraire : Mikhaïlo sera donc seul responsable de son dire. Il y a plus : un complice repentant, obscur employé du nom de Rousine Rakov, découvre un stratagème qui a été mis en œuvre et qui est tout à fait compromettant. Après avoir ameuté la foule contre de prétendus assassins, et fait périr des innocents, Mikhaïlo aurait voulu faire passer les victimes pour des agresseurs. Sur ses ordres, lui, Rousine Rakov, aurait donc égorgé une poule, le 18 mai, trempé dans son sang des couteaux et des armes à feu, et déposé cet attirail auprès des cadavres. C'était un moyen d'innocenter la foule et son meneur; elle n'aurait écharpé que des hommes armés jusqu'aux dents, et qui avaient fait usage de leurs armes. Pour avoir du succès, la ruse devait rester cachée aux commissaires. Aussi bien, à six reprises, en un seul jour, Mikhaïlo aurait exigé de Rakov le serment du silence. Et, jureur intrépide, celui-ci se

serait exécuté. Il venait maintenant avouer ses faiblesses et réparer ses torts.

Désormais la déposition de Mikhaïlo était ébranlée. Pour la démolir complètement, il n'y avait plus qu'à lui en opposer une autre mieux appuyée et mieux documentée. Les deux frères Nagoï avaient déjà préparé les voies; il était réservé à Vasilissa Volokhova de reprendre leur version en sous-œuvre, et de préciser les détails. De toutes les femmes qui entouraient le Tsarévitch, elle était la plus en vue : ses fonctions de *mamka* la mettaient au-dessus des autres. Pas névrosée celle-là, ayant la vie dure et la langue bien pendue. Son fils, réputé assassin de Dmitri, avait été tué dans la bagarre; elle-même avait été affreusement bousculée, mais ni la douleur, ni le deuil, ni l'émotion n'ont prise sur elle. Elle se donne pour témoin oculaire, elle a tout vu et tout entendu, sa mémoire ne bronche pas, les paroles se pressent sur ses lèvres. A l'entendre, elle aurait fait preuve d'un sang-froid imperturbable, sinon d'une fermeté héroïque. Reprenant les choses de plus haut, elle affirme que le Tsarévitch était sujet à l'épilepsie. Des crises violentes survenaient de temps à autre; dans cet état convulsif il avait une fois blessé sa mère avec un gros clou et rongé les doigts à la fille d'Andreï Nagoï. Depuis quelques jours, il était de nouveau souffrant. Un mieux s'étant déclaré, il commençait à reprendre ses exercices ordinaires. Le samedi, 15 mai, la Tsaritsa le fit assister à la messe, et l'envoya ensuite se promener dans la cour du château. C'est là que devait se passer le tragique événement.

Trois femmes, paraît-il, et quelques enfants étaient seuls présents. On jouait gaiement à la *tytchka*, et, comme tous les joueurs, Dmitri tenait son couteau à la main, prêt à le lancer dans le but. Tout à coup, il est pris d'un accès

de haut mal, il tombe à la renverse, se perce la gorge avec le couteau, s'agite, se démène, expire enfin. La Tsaritsa survient alors, elle voit son fils baigné dans le sang; ses entrailles maternelles s'émeuvent, mais, plus vindicative qu'aimante, elle saisit une bûche, s'élance sur la mamka, et menace de lui casser la tête. Tableau : la mère exaspérée dénonce l'assassinat, elle jette à la figure de Vasilissa les noms des assassins; son fils Osip était du nombre; Vasilissa, criblée de coups, accablée de reproches, demande tranquillement une enquête judiciaire. Sur ces entrefaites, Grégori Nagoï était accouru. La Tsaritsa lui passe la bûche vengeresse, et fait battre la mamka sur les reins; puis on la jette de côté à demi morte, et on se met à sonner le tocsin. Ses sinistres envolées eurent bientôt réuni une foule houleuse et surexcitée qui fait irruption dans le château. Autre tableau : Vasilissa est livrée à ces furieux, ses vêtements sont mis en lambeaux, sa coiffe lui est violemment arrachée, et on la constitue prisonnière. La vaillante mamka n'en suit pas moins d'un œil attentif les sanglantes péripéties de la journée. Elle voit arriver spontanément, l'un après l'autre, ceux que l'on fait passer pour assassins du Tsarévitch; un seul est amené de vive force. Elle entend la sentence de mort lancée contre eux par la Tsaritsa et son frère Mikhaïlo. Elle assiste à leur exécution sommaire; elle n'a ni larmes, ni regrets pour son fils, mais elle se souvient d'un malheureux assommé sur place rien que pour lui avoir donné un signe de pitié. Au lendemain de ces scènes lugubres, elle est encore assez gaillarde pour se tenir au courant des supplices infligés à une pauvre idiote, coupable, disait-on, d'avoir ensorcelé le Tsarévitch.

Vasilissa semble avoir fait la lumière dans l'esprit des commissaires ou plutôt répondu à leurs secrètes préoc-

cupations. Qu'elle ait tout vu de ses yeux ou non, peu leur importe[1]. On ne songe pas à contrôler ses discours. Leur incohérence passe inaperçue. Il n'est pas question de confrontation. Vasilissa a écarté l'hypothèse de l'assassinat et coupé court aux questions indiscrètes. Elle a trouvé la formule à laquelle vont se rallier tous les autres témoins. En effet, on eût dicté d'avance une réponse de convention, on l'eût fait apprendre par cœur et réciter de mémoire qu'on n'eût pas mieux réussi. L'invariable refrain se retrouve sur toutes les lèvres : Dmitri s'est tué lui-même, il s'est percé la gorge avec un couteau, il s'est débattu longtemps et il a expiré. Les premiers à l'entonner furent les rares témoins oculaires. Au moment de l'accident, des enfants jouaient avec le Tsarévitch. Ils étaient au nombre de quatre. Leur âge plaidait pour leur sincérité. En les examinant séparément, on les eût, sans trop de peine, convaincus de malice ou forcés de tout avouer. On préféra leur faire répéter en chœur, à l'unisson, les paroles sacramentelles. Les deux femmes de service qui surveillaient Dmitri leur firent écho. Et la liste des principaux témoins se trouva épuisée avec une promptitude étourdissante. On eût dit qu'après avoir trouvé une version à leur goût, les commissaires avaient hâte de la soustraire aux démentis et qu'ils voulaient seulement la faire valoir.

Une nuée de témoins était encore à leurs ordres et pouvait leur rendre ce service. Si peu de personnes avaient assisté à l'accident, un très grand nombre en avait entendu parler. En un rien de temps, la funèbre nouvelle avait fait le tour de la ville et s'était répandue dans les environs.

[1] Les quatre enfants, compagnons de Dmitri et témoins oculaires, n'ont point nommé Vasilissa parmi les femmes présentes à l'accident. Cette omission reste inexplicable.

Les témoignages abondaient, il n'y avait qu'à les prendre dans le tas. On fit comparaître des citadins, des campagnards, des employés de tous grades, des popes de toutes les variétés, archimandrites, hégoumènes, simples prêtres, dont l'un, surnommé Concombre, avait été dégradé au rang de sacristain pour avoir perdu trop tôt sa femme. Les gens du château y passèrent tous, depuis les *boïarskia diéti* jusqu'aux cuisiniers, marmitons, boulangers, chauffeurs, écuyers, valets de basse-cour. Sauf deux ou trois notes discordantes qui se font à peine timidement entendre, c'est toujours la formule de Vasilissa qui est fidèlement reproduite, avec une parfaite assurance et en termes identiques.

L'interrogatoire touchait déjà à sa fin, lorsqu'une poignée de témoins vint jeter dans les débats un élément nouveau. Mikhaïlo Nagoï, le farouche dénonciateur de l'assassinat du Tsarévitch, accusé lui-même d'avoir ordonné des meurtres, aurait été, pendant toute la journée du 15 mai, dans un état complet d'ivresse, ivre-mort, *mertvetski piane*. Son témoignage n'avait donc pas de valeur, et, du même coup, sa responsabilité se trouvait dégagée : il y avait là de quoi renverser tout l'échafaudage péniblement élevé de l'enquête. Mais les commissaires, pressés de partir, n'entendaient pas se remettre à l'œuvre. Ils consignèrent le fait dans leurs actes sans y attacher d'autre importance. A peine donnèrent-ils encore quelques instants à la tsaritsa Maria. Le jour même de leur départ, celle-ci fit appeler le métropolite Gélase. Ce n'était ni pour se plaindre, ni pour récriminer, mais pour demander grâce en faveur des « vers de terre » ; ainsi appelait-elle ses propres frères.

Les procès-verbaux dressés à Ouglitch, que les commissaires emportaient avec eux à Moscou, devaient servir

de base à la sentence judiciaire. Que faut-il penser de ce dossier?

Œuvre d'équité, il ne l'est certainement pas. Chouïski et ses collègues ne semblent pas se soucier de savoir la vérité : ils entassent des contradictions flagrantes et ne font aucun effort pour débrouiller ce chaos. La structure artificielle de l'enquête trahit plutôt le parti pris d'écarter l'hypothèse de l'assassinat et de s'en tenir à celle de l'accès épileptique : il n'y aurait point, dans ce cas, les fauteurs d'un régicide à rechercher.

L'enquête d'Ouglitch a été souvent et minutieusement analysée par les historiens [1]. A dire vrai, ce travail intellectuel nous semble prodigué en pure perte, l'enquête ne méritant aucune confiance. Lors même qu'elle n'offrirait point de prise à la critique, une circonstance extérieure porte un coup décisif à son autorité. Le chef de la commission, Chouïski, a désavoué son œuvre. Après d'étranges variations, en face des autels, sous la foi du serment, il a déclaré que Dmitri, victime innocente tuée par des sicaires, avait ainsi remporté la palme du martyre. Nous verrons ce parjure se prosterner, le premier, devant les reliques de « saint » Dmitri, transportées solennellement au Kremlin, dans l'hypogée des Tsars. Autant valait nous dire que l'enquête est mensongère.

Personne ne prévoyait encore ce revirement, lorsque les commissaires arrivèrent à Moscou, le 2 juin. Leur dossier fut immédiatement soumis au Tsar. Le Tsar le renvoya au patriarche Job, aux métropolites et à tout le sobor. En pleine séance du haut clergé et des boïars, on produisit les pièces rapportées d'Ouglitch. Après la lecture, la parole revenait au patriarche, créature de Godou-

[1] Voir, à titre de spécimen, les deux articles de Biélov.

nov, d'un caractère versatile et faible, qui s'infligera plus tard le même démenti que Chouïski. Pour le moment, il donna son avis en homme dont le siège est fait d'avance.

A ses yeux, l'enquête ne présentait ni réticences ni antilogies. Il était clair comme le jour que Dmitri avait été emporté par la maladie, et que Mikhaïlo avait profité d'un accident pour exercer des vengeances personnelles : aussi son crime était-il traité d'odieux et d'inouï. Ses deux frères et tous les habitants d'Ouglitch étaient également coupables. Au gré de Job, il n'y avait ni circonstances atténuantes ni degrés de culpabilité. Tous les prévenus n'étaient que de vils assassins, responsables devant la justice et passibles des dernières peines. Le patriarche, on le voit, était partisan du bloc. Du reste, l'affaire étant profane, il s'en remettait humblement au bon plaisir du Tsar, maître absolu de la vie et de la mort, selon l'inspiration qu'il reçoit d'en haut. Quant à lui, patriarche, il ne cesserait de prier le bon Dieu pour le Tsar et la Tsaritsa, leur santé, leur vie et pour le maintien de la paix. Par ces paroles dévotieuses, le chef de l'Église russe déliait non seulement d'avance les mains à Godounov, mais il lui promettait encore l'approbation servile de toutes les mesures qu'on jugerait à propos de prendre.

Au verdict du patriarche, il ne manquait plus que la sanction du Tsar. Fedor, si tant est qu'il se rendît compte de la procédure, laissa la justice suivre son cours. C'était, dans l'espèce, s'en décharger sur Boris Godounov, et livrer les accusés à un vengeur implacable. Aussi le châtiment fut-il terrible, et, selon l'usage de l'époque, il devenait plus rigoureux à mesure que l'on descendait les degrés de l'échelle sociale. La tsaritsa Maria dut prendre le voile et expier dans un couvent sa prétendue négli-

gence. Ses trois frères, qui, d'après l'enquête, n'étaient pas également coupables, furent tous exilés loin de Moscou et internés dans différentes villes. Les peines les plus cruelles atteignirent les obscurs citadins d'Ouglitch, on les rendit en masse solidaires des meurtres commis, et on les frappa sans pitié. Deux cents d'entre eux subirent la peine capitale, d'autres eurent la langue coupée ; le plus grand nombre fut arraché au sol natal et dirigé vers les déserts de la Sibérie, où la ville de Pélym leur dut son existence. Même le beffroi, qui avait convoqué le peuple au château, fut censé responsable de ses envolées : on l'exila dans le lointain Tobolsk. Il n'y eut des faveurs que pour Vasilissa qui avait rallié à sa formule la majorité des témoins, et pour les parents de ceux que l'on déclarait obstinément victimes de la fureur populaire.

Les traces de la catastrophe disparaissaient ainsi. Quant à son souvenir, si Godounov se flattait de le noyer dans le sang et les larmes, il se trompait étrangement. La rigueur même de la répression grava le fait dans la mémoire du peuple, et ne donna que plus de poids aux soupçons. Fallait-il, en effet, pour venger quelques meurtres, décimer une population entière, sévir contre toute la ville et en disperser les habitants? Au lieu de châtier les coupables, ne voulait-on pas plutôt éliminer des témoins incommodes ?

Mais le sang de la victime a germé dans son tombeau. L'heure approche où il fera lever une moisson d'anathèmes et de vengeance.

CHAPITRE II

L'APPARITION MYSTÉRIEUSE

1601-1604

I. Le nonce Claudio Rangoni. — Un poste diplomatique convoité. — Rapports du nonce avec Sigismond III. — Portrait de Rangoni. — *Persona grata* auprès du Roi. — Reproches des contemporains. — Alessandro Rangoni. — Aventures galantes. — Cardinalat refusé au nonce. — Instructions romaines sur Moscou. — Réminiscence d'arbitrage. — Audience du 1er novembre 1603. — Apparition de Dmitri. — Apostille sceptique de Clément VIII. — Rapport du prince Adam Wisniowecki. — Envoyé à Rome. — Roman et légende. — Dmitri à Kiev, Ostrog et Hoszcza. — Rendez-vous de la fortune à Brahim. — Adam Wisniowecki le reconnait pour Tsarévitch. — Transformation. — Enrôlement de Cosaques. — Le piège du Livonien. — Succès de Dmitri.

II. Sambor. — La famille Mniszech. — Les « faucons » et la Gijanka. — Le pillage à la mort de Sigismond II. — Les Mniszech accusés à la Diète. — Ni enquête ni sentence. — Le courtisan transformé en châtelain. — Jugement de Rangoni. — Dominicains et Bernardins. — Instruction du peuple. — Largesses envers les Bernardins. — Leurs éloges emphatiques. — Les finances de Mniszech. — Menaces de séquestre. — Un mauvais payeur. — Le prince Constantin Wisniowecki. — Apparition de Dmitri à Sambor. — L'atmosphère ambiante. — Samson et Dalila. — Les femmes polonaises. — Dmitri s'éprend de Marina. — Il demande sa main. — Le secret de la jeune fille. — Réponse réservée. — Prosélytisme de Mniszech. — Le curé Pomaski à l'avant-garde. — Les grandes batailles du P. Anserinus. — Mniszech à la rescousse de ses compères. — Bref de Paul V à Pomaski. — Nouveau programme en rapport avec la politique générale. — Désir de Zamojski. — On brûle la politesse au chancelier. — Départ pour Cracovie.

I

Depuis l'année 1599, le Saint-Siège était représenté à Cracovie, auprès de Sigismond III, par le nonce Claudio

Rangoni, prince-évêque de Reggio. Originaire de Modène, aristocrate de naissance, il y avait à peine quatre ans qu'il gouvernait son diocèse, lorsque la faveur du pape Clément VIII lui ouvrit en Pologne la carrière diplomatique. Tout y était nouveau pour lui : et le pays qu'il habiterait, et les fonctions qu'il aurait à exercer, et les hommes avec lesquels il serait en contact.

La nonciature de Cracovie était alors un poste des plus convoités. Toutes les questions européennes s'agitaient dans la capitale de la Pologne; la guerre contre les Turcs, le cauchemar de l'époque, y était constamment à l'ordre du jour; il y avait donc un vaste champ d'activité. Si la politique attirait le diplomate, l'Italien retrouvait à la cour un lambeau de' sa patrie. Le souffle de la Renaissance avait atteint la haute société polonaise, Bona Sforza l'avait initiée au nouveau courant d'idées, et d'illustres pionniers de l'humanisme avaient traversé les Alpes pour se fixer sur la Vistule.

Les relations personnelles d'un nonce papal avec Sigismond III ne pouvaient être que correctes et même affectueuses. Dans ce rejeton des Vasa, dans ce cousin de Gustave-Adolphe, on s'étonne de trouver du Philippe II, moins l'humeur altière de l'Espagnol. Peut-être tenait-il son tempérament essentiellement religieux de sa mère Catherine, une vraie Jagellon, par ses qualités, sa piété ardente, plus encore que par sa naissance. Sous les auspices du Roi, la réaction catholique allait toujours grandissant en Pologne. Et lorsque le nonce intervenait dans les affaires, il était sûr de trouver des alliés dans une partie de la noblesse et parmi les évêques latins qui avaient tous leur place au Sénat. Enfin, la cour sarmate, avec son ciel neigeux et ses froids rigides, n'en faisait pas moins miroiter à l'horizon le chapeau cardinalice, car

d'ordinaire le nonce ne rentrait en Italie qu'avec la pourpre sur les épaules.

Les dépêches de Rangoni, qui se conservent aux Archives du Vatican et chez le prince Doria-Pamphilj, sont, au moral, son meilleur portrait. En parcourant ces pages blanchies par le temps, et dont plusieurs, hélas! se tairont bientôt pour toujours, on voit reparaître et revivre sous ses yeux le type de l'ancien prélat italien, coutumier d'une société d'élite, à la fois homme d'Église et homme de cour, ferré à glace sur l'étiquette, compassé, obséquieux, bien équilibré, avec un fonds inépuisable de formules banales à son service. Rangoni avait cela de commun avec la plupart de ses collègues, qu'il excellait dans l'art très estimé alors de se faire renseigner et de bien renseigner son maître. Son ambition n'allait guère plus loin. En vain chercherait-on chez lui des aperçus nouveaux ou des conceptions hardies : il n'était rien moins qu'ambassadeur à poigne ou grand semeur d'idées. Ses rapports filandreux et prolixes font plutôt surgir le fantôme de la *combinazione*, non qu'il abuse de ce mot, mais il en connaît les secrets.

Auprès du Roi, le nonce Rangoni était *persona grata*. Tenant résolu de l'alliance autrichienne, du mariage avec l'archiduchesse Constance, il partageait sur ces points les vues de Sigismond, l'encourageait dans ses projets, et lui servait à Prague d'intermédiaire et de soutien [1]. Des contemporains maussades ont reproché au nonce d'avoir trop cultivé la vie mondaine et trop aimé à se produire en société. On trouvait malséant de voir un évêque joyeusement attablé avec des magnats, ou trop assidu auprès des belles Polonaises; sa dignité ne com-

[1] Vienne, Archives d'État, *Polonica*, 1603, 22 août, *Rangoni à Rodolphe II.*

portait pas ces faiblesses. Pour comble de malheur, il était flanqué d'un neveu, comte Alessandro Rangoni, qui ne faisait point profession d'austérité. S'il n'a pas défrayé les mauvaises langues à Cracovie, il est certain que des aventures galantes lui valurent plus tard l'exil de Rome [1]. A raison de ces circonstances, le nonce était moins apprécié au Vatican qu'au château de Wawel. Aussi, chaque fois que Sigismond demandait pour lui le cardinalat, Paul V faisait la sourde oreille. Le Roi ne se laissa point intimider par les premiers refus. Jamais il ne cessa de revenir à la charge, sa requête reparaissait périodiquement : il en fit une question de point d'honneur, prodigua des éloges à son protégé, des reproches amers au Pape, envoya exprès des mandataires à Rome, rédigea des mémoires contre « les calomniateurs » de Rangoni, refusa la création de cardinaux polonais : — peine inutile, Paul V resta inébranlable. Il voulait bien, par égard pour Sigismond, accorder à Rangoni des bénéfices et des pensions, mais non l'honneur suprême de la pourpre. Et sans mieux s'expliquer, il disait avoir, pour en agir ainsi, de graves raisons [2].

Il faut croire qu'à son départ de Rome, l'avenir apparaissait à Rangoni sous des couleurs plus riantes. Le nouveau nonce s'en allait plein d'ardeur, emportant dans son portefeuille des instructions datées du 20 février 1599, où l'on n'avait eu garde d'oublier Moscou [3]. Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis les missions de Possevino et la

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 427, f. 16.

[2] Sur le cardinalat de Rangoni, il y a un nombre très considérable de lettres et de mémoires disséminés dans différents volumes et différentes archives : Archives du Vatican, *Polonia*, t. CCXVII, CCXVIII, CCXIX; *Pauli V Brevia*, t. XIII, f. 12, 11 janvier 1619; fonds Borghèse, I, 237, 238, 632; II, 74, 221, 241, 335, 358; IV, 79, etc. — Archives Boncompagni, E, 38. — Vienne, Archives d'État, *Polonica*, 1605, 1620.

[3] Archives du Vatican, *Miscellanea*, t. III, *Istruttioni*, f. 236.

trêve de Kivérova Gora; les événements avaient marché, mais la cour romaine tardait à rajeunir sa politique slave. Son idéal invariable était l'alliance de la Pologne avec Moscou, et, par suite, l'établissement de l'unité religieuse dans le Nord. On inculquait à Rangoni ce point essentiel; pour tout le reste il avait pleine liberté d'action. L'avènement de Godounov était connu du Pape, mais il ignorait la marche des négociations entre Polonais et Moscovites, et dans cette incertitude il préférait s'en remettre à son représentant. Il n'en exprimait pas moins le désir qu'on le prît, s'il en était encore temps, pour intermédiaire, et que l'initiative partît de Godounov : c'eût été une excellente occasion de lui rendre service et de l'obliger à la réciproque. Au cours des négociations, le nonce aurait proposé l'érection à Moscou d'une église latine à desservir par les Jésuites. Évidemment Clément VIII aspirait à rentrer dans le rôle de Grégoire XIII, Boris Godounov se fût montré plus conciliant qu'Ivan IV, Rangoni eût exercé un acte solennel d'arbitrage pontifical, et, plus heureux que ses devanciers, il eût obtenu ce que l'on avait constamment refusé à Possevino : une installation régulière à Moscou. Par malheur, le calcul portait à faux : les armées polonaises n'avaient plus à leur tête le redoutable Stéphane, l'opritchnina ne pesait plus sur Moscou, les éternels rivaux se trouvaient sur un pied d'égalité qui rendait importune l'intervention étrangère.

Le nonce eut bientôt l'occasion de s'en convaincre. Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie, envoyé par Sigismond à Moscou, en 1600, avec un projet d'alliance, n'essuya, on s'en souvient, sur les questions d'église, que des refus fièrement motivés[1]. Lui-même fit part de son

[1] Voir t. II, p. 376.

échec à Rangoni sans dissimuler son dépit et son découragement. Toutefois, la trêve de vingt ans qu'il avait réussi à conclure rentrait dans les vues du Pape et dans la routine traditionnelle. Un événement fantastique mit tout à coup la cour romaine en face de l'imprévu.

Le 1er novembre 1603, Rangoni avait une audience au Wawel [1]. Le Roi l'entretint des bruits étranges qui se répandaient dans tout le pays. Un homme énigmatique, venant de Moscou, avait fait son apparition en Pologne : il se disait Dmitri, fils du tsar Ivan IV. Déjà plusieurs Moscovites l'avaient reconnu pour tel et étaient venus le rejoindre. Il se trouvait en Volhynie chez le prince Adam Wisniowecki, et ne rêvait rien moins que de reconquérir son trône à l'aide des Cosaques et des Tatars. Le Roi jugeait cette entreprise follement téméraire, il ne croyait pas que l'on pût se fier à des troupes vénales, plus soucieuses de butin que d'honneur. Quant au personnage lui-même qui roulait dans sa tête des projets si hardis, il voulait en avoir le cœur net. Par conséquent, ordre avait été donné au prince Wisniowecki de l'amener à Cracovie et de présenter un rapport.

Le vice-chancelier, Pierre Tylicki, revenant sur le même sujet, fournit au nonce des détails supplémentaires, et celui-ci s'empressa d'initier sa cour à ces étonnantes nouvelles. Elles furent reçues au Vatican avec un grain de méfiance, et, en marge de la dépêche de Rangoni, Clément VIII ajouta de sa propre main cette apostille sceptique : *Sarà un altro Rè di Portogallo resuscitato* [2]. C'était une allusion aux faux Sébastiens qui, après la mort du

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, a. — *Rome et Démétrius*, p. 175.

[2] L'apostille de Clément VIII est consignée dans le volume déjà cité, III, 90, a. On la chercherait en vain dans les doubles des dépêches, *ibidem*, III, 129, f. 102.

vrai don Sébastien à Alcaçar-Quivir, avaient mystifié le Portugal.

Le nonce prit soin de se procurer aussi le rapport de Wisniowecki, et, après l'avoir fait traduire en latin, il l'envoya à Rome[1]. Cette pièce est de première importance : elle contient l'histoire de Dmitri racontée par lui-même. Rangoni atteste que le prince a seulement prêté sa plume au Prétendant; quant à la substance du récit, elle émane tout entière du héros de l'aventure. Dmitri était au moment le plus critique de sa vie. Son avenir dépendait de ses aveux et de ses preuves d'identité. On a donc le droit de supposer qu'il a vidé son sac et brûlé ses dernières cartouches.

Le rapport s'étend surtout sur l'incident d'Ouglitch et dévoile des mystères d'iniquité. Quel contraste avec l'enquête officielle de Chouïski ! Le grand coupable est nommé par son nom : c'est Boris Godounov. Homme de fer et de sang, il a rêvé la couronne aussitôt après la mort d'Ivan IV, et tout sacrifié à sa folle ambition. Fedor n'opposa point de résistance : on l'eût vite confiné dans le couvent de Saint-Cyrille et fait un mauvais parti à ses conseillers. Restait le tsarévitch Dmitri. Pour marcher librement vers le trône, il fallait écarter l'héritier légitime, capable, un jour, de faire valoir ses droits. Et pour l'écarter, il n'y avait d'autre moyen que le crime. Boris ne recula point devant un crime odieux, prémédité, préparé à froid. L'enfant était entouré de serviteurs fidèles : ils tombèrent victimes

[1] Le texte très défectueux de Rangoni se trouve aux Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, a. Il a été expédié à Rome avec une lettre du 8 novembre 1603. Un texte plus correct a été imprimé par NOWAKOWSKI, *Zródla*, t. II, p. 65 à 70. — Voir l'Appendice, n° 1. Ce récit de Dmitri a servi de base à toutes les autres versions, y compris celle de Towianski (KOGNOWICKI, t. II, p. 63 à 70) sur la conservation du Tsarévitch à Ouglitch. Elles n'ont par conséquent d'autre valeur que celle d'un témoignage rendu par Dmitri dans sa propre cause.

d'un poison subtil, et furent remplacés par des traîtres qui avaient ordre d'empoisonner Dmitri lui-même. Mais on avait compté sans le précepteur du prince : cet homme actif et intelligent avait l'œil à tout, et le sinistre projet ne put être exécuté. Force fut alors de recourir à des mesures plus violentes. Des sicaires furent soudoyés; ils devaient, à la tombée de la nuit, pénétrer dans le château, surprendre le prince dans son lit, et poignarder leur victime. La vigilance du précepteur avait prévu cet attentat, et son dévouement lui suggéra des précautions cruelles. Dmitri est envoyé coucher ailleurs, et on met à sa place un de ses « cousins » du même âge à peu près que lui. Les sicaires arrivent à point nommé, et, ne se doutant de rien, ils égorgent l'infortuné cousin, et s'imaginent avoir massacré le Tsarévitch. La nouvelle de l'assassinat éclate comme un coup de foudre. La mère de Dmitri survient, elle presse dans ses bras le cadavre; son instinct maternel est égaré par la douleur, et elle pleure amèrement le fils qu'elle croit avoir perdu. La foule partage son erreur, elle bondit de colère et de rage, elle veut assouvir sa vengeance dans le sang, et passe au fil de l'épée jusqu'à trente petits enfants. C'est ainsi que la disparition du cousin reste inaperçue et n'excite point de soupçons.

Boris Godounov, trompé comme les autres, n'avait qu'un seul souci : jeter un voile sur le meurtre, et accréditer quelque version acceptable. Une attaque d'épilepsie pouvait tout expliquer; on lui attribue le décès de Dmitri, et on lance des arrêts de mort contre les citadins d'Ouglitch, coupables d'un excès de zèle. En attendant, le Tsarévitch vivait auprès de son précepteur en parfaite sécurité, ignoré de tout le monde et à l'abri des vexations. Lorsque ce sauveur providentiel sentit les approches de sa fin, il confia son pupille à un « homme sûr » qu'il initia

au secret, et qui se prêta de bonne grâce à l'office de mentor. L'homme sûr vint aussi à disparaître, ne laissant pour héritage à Dmitri que le conseil de se cacher dans les monastères. Et le voilà, ce rejeton de Riourik, vêtu d'un froc, sillonnant la Moscovie de long en large, frappant à la porte des couvents, et mendiant son morceau de pain. Le malheur l'avait spolié de tout, mais son grand air ne le quittait pas. Un jour, rien qu'à ses allures, — *ex incessu moribusque heroicis,* — un moine quelconque le reconnut pour fils de Tsar. Cette découverte était fatale. Désormais le séjour en Russie présentait des dangers. Il fallait se soustraire à Boris Godounov. Dmitri se rend en Pologne, garde l'incognito à Ostrog et Hoszcza, et puis se révèle Tsarévitch à Brahim, chez le prince Adam Wisniowecki.

Quelle aura été l'impression du Roi en lisant ce rapport étrange? Au premier moment, sa bonne foi a pu être surprise, un éblouissement éphémère est admissible, mais les doutes ne tardèrent pas à surgir. Il était, du reste, évident à première vue, qu'au lieu de renseigner le Roi, Dmitri s'évertuait à mettre la sourdine sur son passé. Et il y a si bien réussi, qu'à trois siècles de distance, il peut encore défier la plus savante curiosité. Pas de nom à citer, pas de fait à relever; son existence s'écoule sans laisser de traces.

A grand'peine, l'histoire le ressaisit à Kiev. Il y parut, probablement vers 1601, accoutré de la bure grossière du moine basilien. Comme tant d'autres, perdu dans la foule, il visita les sanctuaires de la ville, et se rendit ensuite auprès du palatin de Kiev, prince Constantin d'Ostrog [1]. Ce patriarche laïque des orthodoxes n'avait

[1] Wielewicki, t. II, p. 49. — *Izviète,* col. 21.

pas justifié les espérances qu'on avait mises en lui [1]. Sous les glaces de l'âge, il gardait ses rancunes contre l'union de Brest, et ne cessait de la combattre. Son château d'Ostrog servait de refuge aux adversaires des tendances romaines, fussent-ils réformés ou calvinistes, trinitaires ou ariens. A titre de pèlerin orthodoxe, on pouvait plus sûrement encore compter, de la part du châtelain, sur une généreuse hospitalité. Dmitri en a certainement profité, mais il ne s'en vantait pas, et disait avoir passé inaperçu à Ostrog. De son côté, le prince Constantin mettait de l'empressement à renier tout contact avec le moine vagabond. Interpellé par le Roi, il lui avoue sa complète ignorance à ce sujet; il ne sait pas si Dmitri a séjourné dans ses propriétés ou dans les monastères de son patronage; il n'ose même point hasarder de conjectures, tant il est étranger à ces agissements. La lettre du prince est du 3 mars 1604. La veille, son fils Janus s'était montré vis-à-vis du Roi ou moins discret ou plus confiant. «Je connais Dmitri depuis quelques années, écrivait le castellan de Cracovie, il a habité assez longtemps le monastère de mon père à Derman; il l'a quitté pour se joindre aux anabaptistes, et depuis je l'ai perdu de vue.» Les bruits qui couraient à Cracovie étaient encore plus explicites, et ils ont été soigneusement recueillis par le nonce Rangoni. On se racontait tout bas que Dmitri avait risqué des confidences au palatin de Kiev, voire sollicité son appui. Le vieux prince l'aurait rudement éconduit, un de ses heiduques aurait même maltraité l'importun quémandeur et l'aurait jeté à la porte du château [2]. Mais Dmitri ne se

[1] Voir t. II, p. 221 à 227.

[2] Moscou, Archives de la Justice, *Lit. Metr*, *Nov. Kn.*, 55, f. 40. — Cracovie, Musée Czartoryski, 320, f. 155. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 87. — Voir l'Appendice, n° I.

laissa pas décourager; qu'il ait été victime ou non de cette mésaventure, il passa bravement d'Ostrog à Hoszcza.

Cette ville était un foyer d'arianisme, ses écoles jouissaient d'une haute renommée. Gabriel Hoyski, castellan de Kiev et maréchal de la petite cour d'Ostrog, y déployait son activité sectaire. Quel attrait avait-elle pour Dmitri, et qu'allait-il y faire? Enseigner le russe, disent les uns; ébaucher des études, disent les autres; et peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort, car les connaissances acquises par Dmitri semblèrent toujours à de bons juges empreintes d'arianisme. Par contre, Possevino, qui se cache sous le nom de Barezzo Barezzi et se fait renseigner par les Jésuites de Pologne, lui assigne un emploi très modeste : il aurait tout bonnement travaillé dans les cuisines de Hoyski [1]. Quoi qu'il en soit de ces renseignements divers, ni le marmiton, ni le maître d'école, ni l'étudiant, ne réussirent à tuer le Prétendant : il n'attendait, pour s'affirmer, que l'occasion propice.

Jusque-là, Dmitri s'était agité dans le vide. En 1603, la fortune lui donna rendez-vous à Brahim, chez le prince Adam Wisniowecki. Ce condottiere de grande race ne rêvait que le champ de bataille. Russe d'origine, mais sujet du Roi de Pologne, ancien élève des Jésuites de Vilna, fervent orthodoxe et dévot à sa manière, il avait contre les Moscovites de terribles griefs. Entre eux et lui il y avait des convoitises et du sang. Ses immenses domaines couvraient les deux rives du Dniéper et s'étendaient jusqu'aux frontières. Des contestations de droit et de fait s'élevaient souvent sur les points limitrophes, et le sabre remplaçait parfois le juge. En 1603, deux gros bourgs que Wisniowecki, à tort ou à raison, s'était an-

[1] Zabczyc, *Mars*. — *Izviète*, col. 21. — Barezzo Barezzi, p. 6.

nexés, donnaient dans l'œil aux Moscovites. Sans autre motif apparent, ils font à l'improviste une incursion hostile, et s'emparent des localités contestées. Il y eut, des deux côtés, des blessés et des morts. Le prince d'Ostrog, chargé de l'enquête en sa qualité de palatin de Kiev, présenta le rapport au Roi : il plaidait pour une répression énergique et pour l'indemnisation des Wisniowecki. L'affaire traînait depuis longtemps sans que le prince Adam se désistât de ses prétentions [1].

C'est à ce magnat belliqueux, exaspéré par sa défaite, atteint et lésé dans ses biens, que Dmitri fit, sinon la première déclaration de ses droits, celle au moins qui lui ouvrit sa carrière aventureuse. L'homme était bien choisi, l'heure était indiquée, encore fallait-il avoir accès auprès du grand seigneur. Comment le pauvre moine s'est-il faufilé jusqu'à lui? Qu'a-t-il fait pour s'imposer et mériter créance? Les historiens se perdent ici en conjectures. Les uns le font gifler par Wisniowecki, et lui prêtent un beau mouvement de royale indignation; les autres lui arrachent des aveux pendant une crise mortelle et le gratifient d'un confesseur indiscret, ou bien encore ils le font bénéficier, en pleine santé, d'une passion romanesque [2]. Toutes ces anecdotes ont souvent servi pour la mise en scène. A vrai dire, elles reposent sur des bases futiles : le prince Adam n'y fait pas d'allusion dans son rapport, aucun témoin oculaire n'a été interrogé, aucune autorité compétente ne s'est prononcée. Un seul point est hors de doute : Wisniowecki, avant tout autre, a reconnu avec

[1] Moscou, Archives de la Justice, *Lit. Metr.*, *Nov. Kn.*, 55, f. 8. — Saint-Pétersbourg, Bibl. publ., *Polskaïa*, F. IV, 119, f. 99. — Les deux bourgs s'appelaient Przyluki et Swiecino.

[2] D'après ZABCZYC (*Mars*), le confesseur orthodoxe s'est borné à jouer le rôle d'intermédiaire entre le prince et Dmitri. Ce récit aura servi de base aux légendes.

éclat Dmitri pour Tsarévitch, il a guidé ses premiers pas et servi de parrain à ce chevalier d'un nouveau genre. Quelque chose de mystérieux a dû se passer entre eux. On hésite à prendre au sérieux les preuves d'identité produites par Dmitri. Peut-être le témoignage des Moscovites qui se groupaient déjà autour du Tsarévitch a-t-il fait plus d'impression. Le désir d'une revanche et l'espoir d'un profit pouvaient rendre crédule un prince intéressé et d'humeur batailleuse.

La transformation fut aussi complète qu'elle avait été subite. La veille encore, obscur et besogneux, Dmitri devint d'emblée un grand personnage. Il jeta son froc aux orties, si tant est qu'il l'eût gardé jusque-là, et se posa résolument en prétendant attitré d'une brillante couronne. Un puissant patron l'assistait. Il n'y avait plus qu'à se mettre immédiatement à l'œuvre, organiser une armée, enrôler des Cosaques, exécuter le plan si vivement critiqué par le Roi. En effet, des émissaires furent envoyés aussitôt dans les vallées du Dniéper et du Don avec ordre d'y lever des volontaires. Le bruit se répandit même et parvint jusqu'au Roi, que Dmitri s'était rendu en personne au milieu de ces populations turbulentes toujours prêtes à prendre les armes. On ne saura jamais les détails de ces négociations qui se faisaient de vive voix, en plein air, avec une rudesse qui ne manquait pas de fierté. Les Cosaques écrivaient leurs annales avec le sabre, et ce n'est pas dans les bouquins, mais sur les champs de bataille qu'il en faut chercher les traces. Remettre un prétendant sur le trône rentrait dans leur métier. Le cas se présentait périodiquement en Moldavie et en Valachie. Peu leur importait que le solliciteur eût des titres vrais ou faux, pourvu que l'entreprise fût belle. Et la Moscovie avec ses plaines à perte de vue et ses richesses fabuleuses,

était une proie autrement alléchante que les mesquines principautés du Danube. Quoi qu'il en soit, il est certain que les relations de Dmitri avec les Cosaques, et peut-être même avec les Tatars, datent de cette époque, et qu'avec les premiers, du moins, des engagements furent pris et des marchés conclus. L'agitation en Ukraine atteignit même des proportions si alarmantes que le Roi fut obligé d'intervenir. Des ordres sévères furent lancés, le 12 décembre 1603, avec défense aux Cosaques de se former en bandes, et défense aux citoyens de leur vendre armes et munitions. Les Cosaques, comme à l'ordinaire, ne tinrent aucun compte de ces prohibitions platoniques [1].

Peu après survint un incident qui dut encourager Wisniowecki à persévérer dans la voie où il était entré. En dépit de son rapport favorable, de nouvelles investigations semblaient nécessaires. Léon Sapieha se livra, par ordre du Roi, à une expérience de ce genre. Il avait auprès de lui un Livonien qui connaissait parfaitement Dmitri pour avoir été en Moscovie attaché à sa personne. On l'envoya chez Wisniowecki en janvier 1604, et un piège fut tendu au Prétendant. Le Livonien se fit passer pour un étranger quelconque et ne manifesta aucune surprise, mais Dmitri ne se laissa point dérouter. Il reconnut son ancien serviteur et l'interpella avec assurance. A son tour, le Livonien, quittant le rôle d'espion, attesta que Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV. Il l'avait vu trop souvent pour s'y tromper. Il invoquait même des signes extérieurs d'identité : une verrue à la hauteur du nez et la longueur inégale des mains. Cette découverte parut importante, et le nonce en eut connaissance [2].

[1] *Listy Zolkiewskiego,* p. 127, n° 95. — Cracovie, Musée Czartoryski, 320, f. 129. — Hirschberg, p. 26, 27.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 13, 16. — *Rome*

Dmitri marchait ainsi de succès en succès. Bientôt il se sentit à l'étroit au château de Brahim. Nous allons voir ses horizons s'élargir dans un autre milieu. La scène se passe à Sambor, chez les Mniszech.

II

Sambor n'est plus actuellement qu'une ville banale, plutôt juive que polonaise. Elle a perdu son importance militaire et son rayon de poésie. Entourée d'épaisses forêts giboyeuses, elle servait autrefois de poste avancé contre les Tatars, et son château fort s'élevait majestueusement sur la rive gauche du Dniéster ; vieille et massive construction à l'aspect féodal, à l'air imposant, flanquée de tours et de bastions, protégée par des ravins à ponts-levis, par de gros murs d'enceinte qui enclavaient une église, des jardins et de vastes dépendances [1].

Sigismond III n'a jamais résidé à Sambor, et les appartements royaux étaient occupés d'ordinaire par le palatin de Sandomir, Georges Mniszech, staroste de Sambor et de Lvov, et premier dignitaire de la localité. Il appartenait à une famille d'origine tchèque, mais parfaitement acclimatée en Pologne et alliée aux plus illustres maisons du pays.

Les deux frères Nicolas et Georges ont défrayé la chronique scandaleuse des plus mauvais jours de Sigismond-

et Démétrius, p. 176. — Ce Livonien semble identique avec le Piotrowski des Polonais et le Pétroucha des Russes. Rangoni ne donne pas son nom.

[1] Turkawski, *Dymitr*, p. 16, description de Sambor d'après les documents officiels de 1596.

Auguste. C'était l'époque des « faucons », ainsi le Roi appelait-il ses favorites. Vieux avant l'âge, énervé et blasé, le fils de Bona Sforza se survivait à lui-même, à l'affection profonde qu'il avait vouée à Barbe Radziwill, et accablé de chagrin, il variait ses distractions. Les Mniszech auraient assumé, disait-on, la charge odieuse d'entremetteurs; ils auraient été les Lebel du Louis XV de Knyszyn, et lui auraient livré cette Gijanka, dont la clarté douteuse illumina les suprêmes tristesses de Sigismond-Auguste. Lorsque le Roi vint à mourir dans le plus affreux délaissement, et que tous ses trésors, argent, vaisselle, bijoux, disparurent du château, on accusa encore les Mniszech d'avoir organisé ce pillage et d'avoir gardé pour eux la part du lion. En 1572, Orzelski porta ces infamies à la tribune de la Diète, et tout le pays en fut saisi. Dans la même assemblée, il serait injuste de le taire, les Mniszech trouvèrent aussi des défenseurs. Les uns, il est vrai, les excusaient de ce chef qu'ils n'avaient pas été seuls à la curée, mais il s'en trouva d'autres qui plaidèrent la cause plus habilement. Peu à peu, le parti favorable aux Mniszech gagna du terrain et devint si puissant que l'infante Anne Jagellon, sœur du Roi défunt et héritière de sa fortune, recula devant une sentence judiciaire. Aucune enquête officielle n'eut à se prononcer sur les agissements des Mniszech, et le Panama de la Pologne est resté dans l'histoire à l'état de problème soulevé et non résolu. Sans doute, il y a loin de là à un acquittement formel, mieux eût valu obtenir un verdict réparateur. Mais on se flatterait peut-être en vain de pénétrer les détails de cette ténébreuse affaire [1].

Du reste, innocent ou coupable dans le passé, il est

[1] Orzelski, t. I, p. 65 à 87, 99 et suiv.

certain que le châtelain de Sambor n'avait plus rien du courtisan de Sigismond II. Pendant quelque temps, le silence s'était fait autour de lui. Ensuite, grâce à ses liens de famille, on l'avait pourvu de starosties. Marié à Hedwige Tarlo, père d'une nombreuse progéniture, établi à demeure dans la Russie Rouge, il ne paraissait que rarement à la cour, administrait les domaines royaux, soignait sa santé chancelante et tournait à la dévotion.

On était au lendemain du concile de Brest. L'union avec Rome avait été faite sur le papier et jurée par les évêques; elle n'avait pas encore pénétré dans la vie des peuples et rencontrait sur son chemin beaucoup d'obstacles. Or, au témoignage de Rangoni, Mniszech était un de ses plus ardents propagateurs, il y mettait non seulement du zèle, mais aussi de l'habileté. A Sambor, l'instruction populaire avait éveillé sa sollicitude, et il cherchait avec le concours des Dominicains et des Bernardins à relever le niveau moral de la population. Les archives de la ville ont conservé les traces de son activité. En général, il frayait volontiers avec le clergé et les moines, et ses meilleurs amis étaient les Pères Bernardins. Les chroniques de l'ordre lui ont consacré des pages reconnaissantes, et, à travers des éloges emphatiques, la note vivante et vraie se fait sentir. Homme incomparable, disent-elles, orné de toutes les vertus, dont le souvenir sera cher à la postérité, qui a surpassé les autres et qui peut-être ne sera jamais surpassé par personne. Aussi bien le nom de Georges Mniszech figure en lettres d'or à l'église Saint-André de Lvov, sur la plaque de marbre rouge réservée à l'élite des bienfaiteurs. Les traits de son visage ont été, par une main inconnue, fixés sur la toile, et ce tableau, qui rappelle la gravure de Lucas Kilian, a été confié à la sacristie de la même église. Quant au couvent de Sambor, vieille

ruine du quinzième siècle, Mniszech en a été pour ainsi dire le second fondateur; il l'a doté, restauré et entouré d'un mur. Pendant une longue série d'années, les revenus d'une propriété nommée Polana furent consacrés à cet effet, et ses propres désastres pécuniaires n'empêchèrent point le palatin de maintenir sa donation. Lorsqu'on voulut réformer les Bernardins de Pologne, il se fit leur avocat en cour de Rome, et les défendit si bien qu'il eut gain de cause. C'est dans leur église de Sambor que fut célébré, le 13 janvier 1603, le mariage de sa fille Ursule avec le prince Constantin Wisniowecki, et ce sont eux encore qu'il désigna pour gardiens de sa dépouille mortelle [1].

Les largesses de Mniszech étaient d'autant plus méritoires que l'état de ses finances était moins brillant. Le budget d'un sénateur de Pologne était toujours grevé de dépenses excessives. Il devait vivre largement, tenir table ouverte, avoir une petite armée sous ses ordres, organiser des parties de chasse et des fêtes coûteuses, sans s'attarder à compter les gros sous. La palatine n'entendait pas non plus déchoir de son rang; un grand train de maison n'était pas pour lui déplaire, de nombreux valets devaient toujours l'escorter. C'est contre elle que les citadins élevaient leurs plaintes, lorsqu'ils étaient obligés de loger les cosaques et les heiduques qui ne trouvaient plus de place au château. Mniszech avait beau multiplier ses ressources, développer le commerce, protéger les industries locales,

[1] Voir l'Appendice, n° 1. — Cracovie, Musée Czartoryski, *Teka Naruszewicza*, 108, f. 155 et suiv. — Sambor, Archives des Bernardins, *Acta*, f. 267 : « Georgius Mniszech... benefactor atque claustri moeniorumque eius et omnium quae in eis sunt instaurator et adauctor locupletissimus, primus et fere novissimus talis ac tantus benefactor omni posteritati memorandus. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 13. — *Rome et Démétrius*, p. 212, n° 8. — Turkawski, *Dymitr*, p. 17. — Golichowski, *Pamiontka*, p. 6. — Tourguénev, t. II, p. 72, n° LV.

il ne parvenait pas à sortir de la gêne. Ses quelques lettres au Roi qui se conservent à Moscou et à Cracovie donnent une idée de ses terribles embarras d'argent : toujours plein de bonne volonté, mais toujours aussi en retard, incapable de verser les redevances royales, il est constamment obligé, la rougeur au front, de solliciter des sursis et des faveurs. L'année 1603 avait été particulièrement malheureuse. Les arrérages s'accrurent au delà des prévisions ; le Roi perdit patience, et le palatin vit avec effroi des officiers de justice arriver à Sambor, et le menacer de séquestre. C'eût été la ruine et la honte. Pour y échapper, Mniszech adressa au Roi, le 29 juin, une lettre embaumée de pieuse résignation, mais il vendit aussi en toute hâte une propriété de famille. L'affaire s'arrangea tant bien que mal, la mainmise fut levée, et, le 18 septembre, Mniszech, incorrigible et insolvable, demandait à nouveau une année de répit[1]. En résumé, nous sommes en présence d'un grand seigneur ruiné, doublé d'un dévotieux, qui a sa fortune à refaire.

Dmitri, on le verra plus tard, lui en fournit l'occasion inespérée. D'aucuns font passer l'apparition du Prétendant à Sambor pour l'effet du hasard, simple étape sur la route de Cracovie. Mais ce n'est pas de la sorte qu'on s'en remet au petit bonheur ; l'arrière-pensée se dégage avec trop d'évidence et se découvre d'elle-même.

Un nouveau personnage entre ici en scène : le prince Constantin Wisniowecki, cousin germain du prince Adam. C'est à ce dernier qu'en novembre 1603 Sigismond avait mandé d'amener Dmitri à Cracovie ; il y eut dans l'exécution des ordres royaux un retard inexplicable, et le

[1] Moscou, Archives de la Justice, *Lit. Métr.*, *Nov. Kn.*, 53, f. 321 ; 54, f. 14 ; 55, f. 135, 238. — Cracovie, Musée Czartoryski, 320, f. 69, 87, 139.

prince Adam en porta la peine. Le Prétendant se sentait déjà assez fort pour agir à sa guise, et, malgré les regrets du châtelain, il quitta Brahim et s'attacha au prince Constantin. Grave mesure : plutôt qu'un déplacement elle était une évolution. L'idée primitive de Dmitri, taxée d'insensée par le Roi, trahissait la touche russe : enrôler des Cosaques et des Tatars, et marcher sur Moscou. Peu à peu le Prétendant dut se convaincre que, pour mettre son affaire en train, il avait besoin des Polonais, et voilà qu'il se rapproche d'eux. Le prince Constantin l'introduit dans ce monde. Sa position sociale lui en donnait toutes les facilités désirables : il était catholique, sa femme était Polonaise, il avait une belle-sœur à marier, et, au Sénat, un beau-père qui se laissera séduire.

Dmitri fut reçu à Sambor en vrai Tsarévitch, avec tous les honneurs dus au rang qu'il s'attribuait[1]. Des assauts répétés lui ont été donnés; il a succombé sur toute la ligne, mais de plein gré et sciemment. Il n'est pas possible de déterminer exactement l'époque de son arrivée, et on ne sache pas que Mniszech se soit livré à des investigations sur les origines du Prétendant. A noter, pour mémoire, le témoignage favorable d'un serviteur de la maison, ancien prisonnier de Pskov. L'atmosphère ambiante ne tarda point à exercer son action sur le nouvel hôte du château. Il était d'une nature ardente, passionnée, impressionnable, et, sans être sorcier, on pouvait prévoir que le Samson russe trouverait une Dalila. Après les femmes moscovites à la taille épaisse, à la tournure grossière, les Polonaises élégantes et gracieuses devaient

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 13; III, 7, c, f. 194 et 200. — Lvov. Archives des Bernardins, ms. de DAMIRSKI et de KALISKI. — *Kronika Miasta Sambora*, p. 24. — GOLICHOWSKI, *Upominek*, 1re partie, p. 15; 2e partie, p. 6. — WIELEWICKI, t. II, p. 51. — NIEMOJEWSKI, p. 56.

lui faire l'effet d'une vision magique. Peu de jours s'écoulèrent qu'il était déjà fortement épris d'une des filles du palatin, Marina. Il peut se faire qu'on ait dirigé son choix de ce côté; toujours est-il que l'amour marchait d'accord avec le choix. Qu'on se rappelle les traits de la séduisante Polonaise, tels qu'un peintre inconnu nous les a conservés, l'expression de son visage, la finesse de ses lignes, la pureté de son ovale, le charme de son regard, et on comprendra qu'elle ait inspiré une vive affection au jeune et bouillant Tsarévitch [1]. A-t-elle, de son côté, ressenti pour lui cette mystérieuse sympathie qui est le gage du bonheur, ou bien s'est-elle laissé fasciner par l'éclat d'une couronne? Marina n'a livré à personne son secret de jeune fille; libre à chacun de hasarder des conjectures. Elle semblait appelée à une destinée moins brillante, mais plus douce. Tout porte à croire que, loin du bruit de la cour, Mniszech donnait à ses filles une éducation chrétienne et pieuse; l'une d'elles passa du château au Carmel : c'est dire qu'elle avait été à bonne école. Marina n'avait point encore fréquenté le monde. La forêt de Sambor avait été sa grande berceuse, l'église la voyait souvent dans ses murs; les amis de son père, les Bernardins, étaient aussi les siens. Elle avait grandi sous leurs yeux, ils avaient pris soin de son âme, et le lien qui se forma entre eux dura jusqu'à la mort. Le jour où Dmitri demanda la main de Marina, et il le fit à son premier voyage de Sambor, le sort de la jeune fille fut fixé à jamais. Adieu le foyer paternel sur le seuil de l'inconnu! Plus tard, on put se convaincre qu'une femme de combat se cachait dans la vierge timide, qu'un cœur d'homme

[1] Le meilleur portrait de Marina vient du château de Wisniowec et se trouve actuellement au Musée historique de Moscou. Voir Rovinski, t. II, col. 1223.

battait dans sa poitrine, et que sa taille cambrée était bien faite pour l'armure. Cependant Mniszech tenait à observer les formes et à ne pas se départir des hautes convenances; il feignit l'étonnement et remit la réponse jusqu'après l'excursion de Cracovie et l'audience du Roi. En faisant sa demande, Dmitri se doutait bien que le palatin ne donnerait jamais sa fille à un orthodoxe, et, s'il ne reculait pas, c'est qu'il se sentait en mesure de vaincre l'obstacle.

En effet, la question religieuse avait été soulevée en même temps que celle du mariage. Mniszech aimait ensuite à revenir sur cet incident, et, dans une lettre à Paul V du 12 novembre 1605, il en parle avec un entier abandon. L'âme de Dmitri excitait sa pitié; il voyait cet orthodoxe imbu d'erreurs, très attaché à ses fausses opinions, et il conçut le dessein de faire luire à ses yeux la vérité. Une campagne en règle fut organisée ou plutôt une pieuse conjuration. Mniszech s'adjoignit l'abbé Pomaski et le P. Anserinus [1]. Ils se concertèrent, se partagèrent les rôles, et se mirent bravement à l'œuvre. Pomaski faisait le service d'avant-garde. Curé de Sambor, chanoine, secrétaire royal, il cumulait les dignités et fréquentait journellement le château. Il avait l'usage du monde, la parole facile, le renom de charmeur. Peut-être a-t-il abusé de ces dons vis-à-vis de Dmitri, car il n'échappa point à ses railleries. Tout autre était le P. Anserinus, surnommé le Zamojski des Bernardins. Le séjour à l'étranger l'avait dégourdi; on le disait théologien consommé et habile administrateur. Il avait enseigné les sciences sacrées, réformé les études de son ordre et fondé de nouveaux monastères. C'est lui qui sonnait la charge

[1] Anserinus est le nom latinisé de Gonsior ou Gonsiorek.

et livrait de grandes batailles. Le palatin venait à la rescousse de ses deux compères, et s'en tenait de préférence aux arguments pratiques. Son thème favori était l'éloge des Bernardins : quels hommes, quelle discrétion, quelle discipline, quelle austérité! « Et si l'on a tant de vertu, disait-il en finissant, c'est qu'on possède la vraie doctrine. » En présence de cette triple coalition, Dmitri devait se sentir mal à l'aise : son bagage théologique n'était pas lourd; il n'avait jamais manié la controverse, les moines lui avaient laissé de fâcheux souvenirs. Dans cet embarras, il s'en tint au parti le moins compromettant : il ne décourageait personne, et ne se dépêchait pas d'abjurer, tout en faisant pressentir un heureux dénouement. Plus tard, le pape Paul V, sur le rapport du nonce, félicita Pomaski des succès qu'il avait remportés auprès de Dmitri, et Mniszech se disait convaincu que les Bernardins avaient par leurs exemples édifié Dmitri et préparé sa conversion [1].

En attendant, tout restait encore à l'état d'ébauche. L'abjuration ne dépendait que du Tsarévitch, le mariage avec Marina était subordonné aux événements. La liberté d'action se maintenait donc intacte de part et d'autre. Bientôt, à Cracovie, le palatin se donnera pour patron attitré de Dmitri ; il le présentera aux sénateurs et au Roi, et lui servira de plus ferme soutien. Tout cela avait été concerté d'avance, et il est à supposer que Mniszech a

[1] Archives du Vatican, Arm. 45, t. I, f. 138 v., n° CCLXXVI, 1605, 31 octobre, *Paul V à Pomaski* : « Siquidem idem Nuncius noster (*Rangoni*) nobis abunde significavit singulares virtutes tuas, dignas quidem viro et nobili et religioso, quas potissimum in conversione illius Magni Ducis (*Dmitri*) ad catholicam veritatem enituisse scribit. Magnam enim partem huius admirabilis operis prudentiae, pietati et dexteritati tuae tribuit. » — *Ibidem*, fonds Borghèse, II, 13. — *Rome et Démétrius*, p. 212, n° 8.

suggéré bien des expédients, et que même une large part lui revient dans le changement du programme primitif.

En effet, le contraste est frappant entre les projets téméraires de Brahim et les savantes combinaisons de Sambor. Un homme d'expérience, on le sent, est survenu; il connaît la situation, et ses vues ne manquent pas de largeur. Il ne s'agit plus d'une vulgaire chevauchée en Moscovie avec des bandes de Cosaques et de Tatars; l'objectif du Prétendant sera dorénavant une campagne régulière avec le concours effectif des volontaires polonais et la connivence tacite du pouvoir. L'entreprise n'est plus lancée brusquement comme une revendication brutale, mais elle est soigneusement motivée, présentée d'une manière acceptable, mise en rapport avec la politique générale. On signale les avantages qui en résulteront pour la Pologne et pour la chrétienté tout entière; une Moscovie régénérée, alliée à l'Occident, servirait de rempart inexpugnable contre les Turcs : il y a là de quoi intéresser les Rois et les Papes, et on compte bien sur leur concours. Tout se tient et s'enchaîne dans ce nouveau programme : on sait ce qu'on veut et on prend le bon chemin pour aboutir. C'est à Cracovie, au débotté, que Dmitri récitera sa leçon, mais c'est au château de Sambor qu'elle lui a été soufflée.

Désormais le départ pour la capitale était imminent. On n'avait que trop tardé à s'y rendre. Zamojski, grand chancelier et grand hetman de Pologne, désirait vivement voir Dmitri avant que celui-ci parût à la cour. Les agissements du « hospodarczyk », comme il l'appelait, lui semblaient suspects; l'étrange Prétendant ne lui inspirait aucune confiance. Fin connaisseur d'hommes, il eût plongé son regard d'aigle jusque dans le fond de cette âme, il en eût scruté impitoyablement les plus intimes

replis; mais on brûla la politesse au chancelier, et il dut renoncer à son expertise psychique [1]. Accompagné du palatin Mniszech et du prince Constantin Wisniowecki, Dmitri, dans les premiers jours de mars 1604, se rendit directement à Cracovie.

[1] *Listy Zolkiewskiego*, p. 129, n° 96.

CHAPITRE III

L'ABJURATION

1604

I. Gouvernement hybride de la Pologne. — Surveillance jalouse du Roi. — Lettre de Sigismond sur Dmitri. — Affaire politique et cas de conscience. — Avantages et périls. — Velléité de solution. — Avis des sénateurs. — Opposition motivée. — Zamojski et Sapieha. — L'évêque de Plock Baranowski. — Sa lettre, son questionnaire. — Zebrzydowski, partisan de Dmitri. — Plans de campagne fantastiques. — Les modérés. — Jean Ostrorog. — Les sénateurs s'en remettent à la Diète. — Dmitri à Cracovie. — Banquet chez Mniszech. — Dmitri décrit par le nonce. — Audience au Wawel. — Une légende d'Hérodote. — Mots sonores. — Réponse banale. — Politique à double face de Sigismond. — Traité secret avec Dmitri. — Engagements mutuels. — Responsabilités.

II. Un prédicateur attitré. — Procédés de Zebrzydowski. — Neutralité de Rangoni. — Entrevue avec Dmitri. — Penchant vers l'optimisme. — Dmitri à l'oratoire de la Compassion. — Au milieu des flagellants. — Visite du P. Sawicki. — Entretien du 7 avril. — Le *Filioque*, l'Eucharistie sous une seule espèce, le Pape. — Dmitri demande à conférer avec le P. Sawicki. — Réunion du 15 avril chez les Bernardins. — Conférence du 16 avril. — Déguisement de Dmitri. — En froc à Sainte-Barbe. — Épreuve suprême. — Assurance de sincérité. — Abjuration et confession. — Le jour de Pâques. — Lettre à Clément VIII. — La « misérable brebis ». — Allusions délicates. — Projets ecclésiastiques de Dmitri. — Comparaison hippique. — Discussion avec les Latins. — Conservation du patriarcat à Moscou. — Un nom dans l'histoire. — Communion à la nonciature. — Confirmation. — Promesses de Dmitri. — Scène pathétique. — Signes d'affection de Rangoni. — Conscience délicate. — Un aumônier, dispense du maigre, permission de l'index. — — La communion orthodoxe au couronnement. — Réponse différée. — — État d'âme de Dmitri. — Départ de Cracovie. — Correspondance avec Rangoni. — Revirement à Rome. — Bref de Clément VIII. — Soupçons d'historien.

I

La Pologne avait un gouvernement hybride : à la tête d'une République se trouvait un Roi. Aussi bien, aucun chef d'État, sauf peut-être le doge de Venise, n'était soumis à une surveillance plus jalouse, ni astreint à des formalités plus gênantes. Sitôt qu'il surgissait une affaire de quelque portée, les sénateurs, qu'ils fussent présents ou absents, devaient en être saisis. Ils émettaient leurs votes de vive voix ou par écrit, et il fallait en tenir compte sous peine de provoquer des orages à la Diète.

L'apparition de Dmitri en Pologne donna lieu à de nombreux pourparlers, à une prolixe correspondance, dont il reste des épaves, et à une série de mesures administratives. L'incident se présentait au Roi sous le double aspect d'une affaire politique et d'un cas de conscience. Sa lettre circulaire aux sénateurs, du mois de février 1604, rend bien son état d'âme et trahit ses perplexités [1].

Et d'abord, le mystère des origines de Dmitri n'était point encore dissipé. Le rapport de Wisniowecki, le témoignage du Livonien, celui des Moscovites et de quelques espions avaient bien ébranlé certains esprits, mais la conviction du Roi — et cela fait honneur à son bon sens — n'était rien moins qu'arrêtée. Il fallait donc se borner à des hypothèses et raisonner sous condition.

Replacer sur son trône un Tsarévitch de Moscou, c'eût

[1] L'original polonais de Sigismond adressé à Zénovitch, le 18 février 1604, se trouve à Saint-Pétersbourg, Bibl. publ., *Autographes*, 63, t. II, f. 22. — Imprimé en russe par M. PTASZYCKI, *Despoty*, p. 135; en polonais, *Pismo*, p. 40. — La même lettre, en polonais, adressée à Zamojski, *Listy Zolk.*, p. 127, n° 95.

été ébaucher l'alliance presque chimérique entre les deux peuples slaves. Sigismond glissait légèrement sur ce point. D'autres visions hantaient son cerveau. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la Venise du Nord, et au delà des flots il voyait scintiller la couronne paternelle qu'il lui tardait de replacer sur sa tête. Il songeait aussi à la Livonie conquise par Bathory à la pointe de l'épée et largement arrosée de sang polonais. Or, une base d'opération au Kremlin eût été la meilleure garantie de succès militaires en Suède et sur les bords de la Baltique. Il restait à prévoir que Dmitri ne rentrerait peut-être pas sans résistance à Moscou, et alors ce serait la guerre avec tous les sacrifices qu'elle impose, et en dépit probablement de la Diète, toujours intraitable sur l'impôt du sang et de l'argent.

Tandis que Sigismond balançait prudemment le pour et le contre, le fantôme du parjure se dressait tout à coup devant lui comme un reproche et un remords. La trêve avec Boris Godounov était bel et bien conclue pour vingt ans. Les parties contractantes l'avaient signée et jurée. Prêter son concours à Dmitri, ne serait-ce pas forfaire au traité, profaner des serments sacrés? Pour éclairer sa conscience alarmée, le Roi eut un moment la velléité de faire réunir quelques Jésuites sous la présidence du nonce, et de faire déclarer que le traité avec Godounov était caduc de plein droit, si le Prétendant était le vrai fils d'Ivan IV. Mais Rangoni déclina cet honneur et déconseilla la mesure projetée [1]. Livré à lui-même, Sigismond se retrouva en face de ses conseillers.

Leurs avis se partagèrent [2]. Les uns se prononçaient

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 111 v°. — *Rome et Démétrius*, p. 185, n° 11.

[2] Moscou, Archives de la Justice, *Lit. Metr.*, *Nov. Kn.*, 53, f. 115 v°,

franchement contre l'expédition de Dmitri. Il leur répugnait d'engager la République dans cette aventure, et les motifs plausibles ne leur manquaient pas. L'histoire du Prétendant, telle qu'il la racontait lui-même, leur semblait invraisemblable. Ils insistaient sur la trêve conclue avec Godounov, sur le serment prêté au nom de la nation tout entière, et mettaient en cause le droit des gens et les devoirs de la conscience. Même en dehors de ces considérations, ils croyaient le moment mal choisi pour se lancer dans une entreprise de cette importance : d'autres guerres seraient peut-être inévitables, l'état des finances empirait et l'opposition au pouvoir allait grandissant.

Les chanceliers, celui de Pologne et celui de Lithuanie, Zamojski et Sapieha, se rallièrent à cette opinion, quoique, on le verra plus tard, d'une manière assez différente. Les meilleurs capitaines, tels que Jolkiewski et Chodkiewicz, des hommes d'État, comme Goslicki, évêque de Posen, l'adoptèrent aussi. Potulicki l'a exprimée dans sa lettre avec une sincérité imperturbable. L'évêque de Plock, Baranowski, qui avait sous les yeux le rapport de Wisniowecki, donna libre cours à son scepticisme. Ce « kniazik » moscovite, écrivait-il au Roi, le 6 mars 1604, me semble suspect. Il y a quelques circonstances dans sa vie qui ne méritent pas d'être crues. Comment une mère n'aurait-elle pas reconnu le cadavre de son propre fils? Comment et pourquoi aurait-on, à l'insu du Tsar, massacré trente autres enfants? Enfin, comment un moine, qui n'avait jamais vu Dmitri, l'aurait-il, rien qu'à ses allures, re-

214; 54, f. 73 v°, 75; 55, f. 34, 36, 38 v°, 40, 87 : lettres de Dzialynski, Czarnkowski, Leszczynski, Pstrokonski, Wlodek, Lasky, Potulicki, Golski, Constantin d'Ostrog, Baranowski. — Cracovie, Musée Czartoryski, 320, f. 147, 149, 151, 153, 155, 161 : lettres de Jean Tarnowski (avec Koniecpolski et Bykowski), Krasinski (avec Stanislas Tarnowski), Zamojski, Janus d'Ostrog, Jean Ostrorog.

connu pour fils d'Ivan? L'évêque n'attachait aucune importance aux témoignages des espions et du Livonien, il en appelait aux aventuriers de Valachie et au faux Sébastien de Portugal, et, s'armant d'un texte latin de l'Écriture, il mettait le Roi sérieusement en garde : *Qui cito credit,* disait-il, *levis est corde.* Faire examiner Dmitri « soigneusement et subtilement » par des sénateurs en renom de fidélité et de prudence lui semblait tout à fait nécessaire, et, dans ce but, il ajoutait à sa lettre un questionnaire détaillé. Sa méfiance allait encore plus loin : une surveillance active devait être exercée autour de Dmitri, afin qu'il ne pût s'enfuir et se rendre auprès des Cosaques. Partisan absolu de la paix, Baranowski concluait ainsi : lors même que l'histoire du Prétendant serait la vraie vérité, il vaudrait mieux s'en désintéresser, et ne pas s'exposer au danger d'une guerre coûteuse, car la République a peu d'impôts à percevoir et trop de questions pendantes à régler en Suède et en Prusse.

Tous les sénateurs n'avaient pas la même largeur de vues, ni la même délicatesse de conscience. Un succès, qu'ils croyaient facile et sûr, les éblouissait, et ils interprétaient à leur manière la foi des traités. Nicolas Zebrzydowski, palatin de Cracovie, était le plus ardent défenseur de l'opinion opposée à la complète abstention[1]. D'après lui, le Prétendant était le vrai fils d'Ivan IV, et, à supposer qu'il ne le fût pas, toujours avait-on un motif légitime de le croire tel. Et puis, disait le palatin, l'occasion est trop belle pour la laisser s'échapper et ne pas s'en servir. La trêve avec Boris Godounov ne le gênait pas : à ses yeux, elle était nulle, Dmitri étant seul Tsar légitime,

[1] Il n'existe pas de lettre de Zebrzydowski, son opinion est connue par les dépêches de Rangoni. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 62, 87, 141. — *Rome et Démétrius,* p. 178, n° 6.

et, d'autre part, elle ne serait même pas rompue, car le Roi n'enverrait pas son armée, mais laisserait faire les autres. L'élément officiel ainsi écarté, le palatin faisait et refaisait des plans de campagne, rêvait de se voir à la tête de l'expédition, s'offrait au Roi pour faire une diversion en Livonie avec trois mille chevaux, dont mille à ses frais, et consentait encore à marchander. C'était aller bien vite en besogne.

Personne, à notre connaissance, n'a surpassé le palatin de Cracovie en machiavélisme, peut-être même ne l'a-t-on pas égalé. Si d'autres sénateurs, et à leur tête Jean Tarnowski, archevêque de Gnesen, ne se montraient pas hostiles à l'entreprise, ils se plaçaient à un point de vue différent et prenaient soin de mitiger leurs conseils. L'arrivée du Prétendant en Pologne leur paraissait providentielle. Ils prévoyaient vaguement que l'on pourrait en tirer un grand parti. Aussi proposaient-ils de le traiter honorablement, de se servir de lui pour terroriser Godounov, et de poursuivre les enquêtes sur ses origines. Ou bien ils donnaient deux séries distinctes de mesures à prendre, selon que Dmitri serait reconnu vrai ou faux Tsarévitch. Jean Ostrorog, seul de son avis, imaginait de lui accorder une pension et de l'envoyer à Rome auprès du Pape.

Cependant la plupart des sénateurs ajoutaient à leur avis un tempérament qui devait être pris en sérieuse considération : ils voulaient bien discuter l'affaire; quant à la décision finale, ils la réservaient expressément à la Diète, à la représentation nationale. Ici encore les nuances du langage rendent bien l'état des esprits. Qu'on s'en tienne, disaient les uns, à la filière ordinaire. Les autres, avec une pointe de méfiance envers le Roi, insistaient vigoureusement sur la voie légale à suivre, et, à défaut de

Diète, ils demandaient la convocation immédiate de tous les sénateurs, polonais et lithuaniens, en session extraordinaire : ils avaient comme un secret pressentiment des graves complications qui ne tarderaient pas à surgir.

Les lettres sénatoriales parvinrent au château de Wawel dans la première moitié de mars. Raides ou conciliantes, elles n'apportaient au Roi aucune lumière sur le fond de la question, mais la cause du Prétendant gagnait énormément à cette correspondance. Son nom avait fait le tour de la Pologne, son histoire se racontait partout, ses prétentions tsariennes étaient gravement discutées. Lorsqu'il arriva dans la capitale avec ses deux compagnons, la curiosité du public déjà en éveil devint tout à fait intense. Dmitri répondit dignement à l'attente générale. Les apparences parlaient en sa faveur, il avait du prestige et de l'aplomb, ses patrons l'entourèrent d'un certain éclat, il fut logé comme un prince dans la maison de Mniszech, une escorte d'environ trente personnes l'accompagnait constamment, les Moscovites de son entourage juraient qu'il était leur Tsar, des lettres encourageantes arrivèrent de Moscou, Ivan Porochine amena de nouvelles recrues du fond de la Russie, les Cosaques du Don envoyèrent deux atamans offrir leurs services au Tsarévitch, des magnats lui ouvrirent leurs maisons, et lorsqu'il se montrait dans les rues la foule se pressait sur son passage.

A Cracovie, dans l'opinion populaire, la position était à peu près conquise. Mniszech crut pouvoir donner de l'avant. Vers le 13 mars, il organise un grand banquet d'apparat, il invite ses collègues du Sénat, les sommités de la cour, il insiste auprès du nonce pour l'avoir parmi ses convives. Dmitri était le héros de la fête, mais il affectait l'incognito par égard peut-être envers les sénateurs sceptiques. Rangoni se trouva dans la même salle que lui,

mais à une autre table. Le diplomate italien put donc contempler à loisir le mystérieux Prétendant, et voici comment il résume ses premières impressions : « Dmitri, écrit-il, est un jeune homme de bonne tenue, brun de visage, avec une très grande tache sur le nez, à la hauteur de l'œil droit; sa main blanche et effilée trahit la noblesse de sa naissance; il est hardi dans sa conversation; sa démarche et ses manières ont vraiment quelque chose de grand. » Plus tard, après l'avoir mieux connu, il ajoûtait encore ces détails : « Dmitri montre environ vingt-quatre ans, il est imberbe, doué d'une grande vivacité d'esprit, très éloquent, correct dans son extérieur, porté à l'étude des lettres, singulièrement modeste et réservé. » La plupart des contemporains lui attribuent assez vaguement, du reste, les mêmes traits extérieurs [1].

Bientôt après le banquet, le 15 mars, Dmitri fut reçu en audience privée par le Roi. Quatre grands dignitaires assistaient le monarque. Le château de Wawel n'avait jamais vu de scène plus étrange : un descendant douteux de Riourik réclamant l'appui d'un rejeton des Vasa, un Roi de Pologne mis en demeure de rendre à Moscou son vrai Tsar méconnu. Dmitri venait avec un discours apprêté, une légende d'Hérodote lui servait d'exorde. Autrefois, le fils de Crésus avait retrouvé la parole en voyant son père, à la prise de Sardes, menacé par un Perse. Un suprême effort lui avait permis d'articuler ces mots : Soldat, ne tue pas le Roi de Lydie. Le Prétendant n'avait rien trouvé de plus ingénieux que de se comparer au prince dont la langue avait été si merveilleusement déliée. Lui aussi, victime d'un mutisme involontaire, il

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 62 v°, 73, 87. — *Rome et Démétrius*, p. 178, n° 6; p. 180, n° 7. — Tourguénev, *Suppl.*, p. 411. — Voir l'Appendice, n° I. — Rovinski, t. I, col. 679.

avait longtemps gardé le silence, mais à la vue des malheurs de son pays et des souffrances de son peuple, à la vue d'un trône profané et d'une couronne audacieusement usurpée, il recouvre la voix pour implorer secours, et il s'adresse de préférence au Roi de Pologne. Il réclame la même assistance généreuse que d'autres princes ont trouvée à Cracovie, et qui rentre dans les traditions nationales. Et puis venaient pêle-mêle les mots sonores et dévotieux de reconnaissance éternelle et d'espoir en Dieu, de grand profit pour la République et d'avantage pour la chrétienté tout entière. Ces lointaines allusions furent parfaitement comprises, mais le moment n'était pas venu d'en mieux préciser le sens. Aussi le vice-chancelier Tylicki, répondant au nom du Roi, n'alla-t-il pas au delà des locutions banales et des formules de convention.

En dépit de ses modestes apparences, l'audience du 15 mars marquait dans la carrière de Dmitri une date importante. A cette occasion, le Roi détermina sa ligne de conduite vis-à-vis du Prétendant. La politique qu'il adopta était à double face, chancelante, presque sournoise, et rien moins que chevaleresque. Officiellement, en face de la nation, il posait en gardien rigide des intérêts de la République et observateur intègre de la trêve avec Moscou. Même posture et même langage vis-à-vis de Boris Godounov; pas un iota ne devait être supprimé dans le traité de Léon Sapieha. Mais derrière les coulisses, les choses se passaient autrement. Le Roi se montrait personnellement favorable à Dmitri qui était l'ennemi juré de Godounov, et ne songeait qu'à la guerre contre lui. A l'issue de l'audience, le Tsarévitch fut comblé de présents en étoffes précieuses et en monnaie sonnante, il reçut une chaîne d'or avec médaille à effigie royale, une pension de quatre mille florins lui fut assignée sur les revenus

de Sambor, et Sigismond subit en partie les frais de son séjour à Cracovie. Les dépêches de Rangoni constatent expressément et plus d'une fois les excellentes dispositions du Roi envers Dmitri, et bientôt nous entendrons le Roi lui-même se réclamer de sa bienveillance et de ses gracieusetés.

A l'aide de ce dédoublement, Sigismond se flattait peut-être de se mettre à l'abri des reproches et de contenter tout le monde. Les doutes persistants sur les origines de Dmitri semblaient légitimer des compromis et des demi-mesures. En réalité, il assumait devant la nation et devant l'histoire une grave responsabilité personnelle. Les sénateurs avaient donné leurs votes, et il n'en tenait aucun compte. Non seulement il ne hâtait pas la convocation de la Diète, mais il s'engageait avec Dmitri dans de secrètes négociations. Assurément elles marchaient toutes seules, il n'y avait aucune entrave à craindre, car les promesses de Dmitri surpassaient de loin ses demandes. Malgré le mystère dont on s'entourait, Rangoni parvint à découvrir les conditions de l'entente mutuelle. Elles étaient dures pour le Prétendant. Il s'obligeait, sitôt après avoir reconquis son trône, à fournir des effectifs contre la Suède; au besoin, il se mettrait lui-même à la tête d'une armée, et irait en personne faire bonne justice à Stockholm. En outre, promesse non pas de céder, mais de restituer aux Lithuaniens la province de Séversk, à titre de propriété nationale. La restitution se serait faite sans secousse, amicalement, car il y aurait eu entre la Pologne et Moscou une paix éternelle. Sigismond gagnait ainsi un allié et se nantissait d'une province sans dépenser un liard et sans tirer un coup de fusil. Quelles étaient, en effet, les prétentions de Dmitri? Qu'on chargeât un sénateur de l'assister, qu'on le laissât faire, qu'on fermât

les yeux sur ses préparatifs : il se fût arrangé lui-même avec les Cosaques, et les volontaires polonais n'eussent point manqué à l'appel. Traité risiblement bilatéral, qui eut néanmoins un commencement d'exécution, car on accorda au Prétendant toutes les facilités désirables pour organiser sa campagne, et nous verrons plus tard ses promesses insensées servir de base à des instructions diplomatiques [1].

La politique royale partait donc, on ne saurait le nier, d'un principe utilitaire. Pour ne pas l'abandonner, le Roi se mettait en opposition avec la majorité de son conseil. Faut-il croire qu'il y avait quelqu'un derrière lui qui lui inspirait cette audace? Sans doute, des influences secrètes s'exerçaient à la cour, on accusait les Jésuites de dominer Sigismond; l'un d'eux, le Père Frédéric Bartch, était son confesseur, homme d'expérience et de dévouement, qui mourut en 1609, au service des malades pendant le siège de Smolensk. Cependant, l'immixtion étrangère, si elle s'est produite, n'a pas laissé de traces, on en est réduit à l'appréciation morale. Il est un autre ordre d'idées que Sigismond ne perdait jamais de vue, qui touchait de près aux affaires moscovites, et qui doit entrer en ligne de compte. Dmitri ne cachait pas ses sympathies latines, il se montrait si peu réfractaire qu'on pouvait tout espérer; un Tsar catholique sur le trône des Ivan, quel avenir plein de promesses! Or, c'est pendant son séjour à Cracovie que l'ancien disciple des Ariens s'est transformé en néophyte de l'Église romaine.

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 62 v° et suiv. — *Rome et Démétrius,* p. 178 à 186, n°s 6 à 12. — Appendice, n° I. — Wielewicki, t. II, p. 54 à 60. — *Sobr. Gos. Gram.,* t. II, p. 165, n° 79.

II

L'abjuration de Dmitri était dans l'air. Au milieu des Polonais, un orthodoxe se sentait mal à l'aise. Quelque chose lui manquait pour se fondre entièrement avec l'entourage. Une action commune était, sinon impossible, au moins difficultueuse. Ce côté de la question n'échappait certainement pas aux patrons de Dmitri. Ils devaient même en soupçonner toute l'ampleur.

Le Prétendant était à peine arrivé à Cracovie, que l'évêque de la ville, Maciejowski, cousin de Mniszech et personnage influent, lui remit un livre sur l'union des Églises. Démarche timide celle-là, et sans conséquence. Il était réservé à Nicolas Zebrzydowski d'assumer, comme le dit Rangoni, l'office de prédicateur attitré et de mener l'affaire rondement. Le palatin de Cracovie qui sera tout à l'heure le chef du « rokosz » était brouillon, mais il avait de la poigne, du coup d'œil et des convictions arrêtées. Il voulait faire du Tsarévitch, sans trop examiner ses origines, un instrument politique de la Pologne; il importait donc de l'unir étroitement aux Polonais. Mniszech partageait les mêmes idées, les deux palatins unirent leurs efforts.

De son côté, Dmitri donnait facilement prise sur lui, et semblait désirer que l'on en profitât. Il s'en tenait toujours au système de réserve tour à tour discrète et provocante qui lui avait si bien réussi à Sambor. Dans un élan de dévotion, il avait fait vœu de se rendre à pied et en vrai pénitent à Czenstohowo, le plus célèbre sanctuaire

de Pologne, et une douce violence put seule obtenir qu'il renonçât à ce dessein compromettant. Mais il continuait à parler en ami dévoué et admirateur des Latins, prêt à ériger des églises catholiques à Moscou, plein de vénération envers le Pape, de déférence envers le nonce, qu'il aurait aimé à voir. Rien de tout cela n'échappait au palatin de Cracovie, il surveillait de près son néophyte, et, en vue de ses bonnes dispositions, il se fit un devoir de l'éclairer, de l'instruire, et de le mettre en rapport avec le nonce pontifical. Sans plus tarder, on fixa la première entrevue au 19 mars.

Jusque-là Rangoni s'était cantonné dans la plus stricte neutralité, n'encourageant pas les amis de Dmitri, ne décourageant pas ses adversaires. Son langage à la cour avait été si bien équilibré, que ni les uns ni les autres ne pouvaient s'en réclamer ou prendre ombrage. Toutefois dans ses dépêches romaines il se laissait visiblement envahir par l'optimisme. Après l'audience du 19 mars, cette note s'accuse encore davantage. C'est que Dmitri avait habilement plaidé sa cause, évoqué à propos de grandes images, et laissé entrevoir plus encore qu'il ne disait. Au point de vue d'une exquise courtoisie, il n'avait rien laissé à désirer. Même un juge aussi sévère qu'un diplomate romain se disait satisfait. Le Pape était, dans la bouche du Prétendant, « le grand Père, le Pasteur universel, le défenseur des opprimés. » Pauvre exilé, méconnu, persécuté, Dmitri refaisait encore une fois son histoire, et il demandait au Pape des prières auprès de Dieu et une intervention efficace auprès du Roi. « La Pologne, tels furent les mots de la fin, n'y perdra rien à me remettre sur le trône de mes pères, et mon avènement sera le signal d'une croisade contre les Turcs. » Flèche de Parthe, si l'on veut, mais flèche innocente. Rangoni en fut atteint,

ces paroles lui parurent un programme. Il l'eût adopté volontiers, mais il préféra donner une réponse évasive et dilatoire.

Le même jour, un vendredi, Dmitri, très content de son colloque à la nonciature, eut à subir une épreuve d'un autre genre. On était en plein carême, les églises regorgeaient de fidèles, les prédicateurs prêchaient des retraites. Le Tsarévitch en prenait sa part, il assistait aux sermons chez les Bernardins et ailleurs. Une émouvante surprise lui fut ménagée à l'oratoire de la Compassion. On l'y mena au moment où les confrères se livraient bruyamment à leur exercice de pénitence. Un moine, au type d'ascète, montait en chaire, et jetait dans l'auditoire quelques paroles enflammées. Au signal convenu, les lumières s'éteignaient, les assistants s'armaient de disciplines, dénudaient leurs épaules, et se criblaient de coups, au chant lugubre du *Miserere*. A cette scène de jugement dernier succédait le symbole du triomphe : hymne de joie, musique vibrante, profusion de luminaire, procession du Saint-Sacrement. La foule était plus nombreuse que de coutume : on savait que Dmitri devait venir. Tous cherchaient à le voir : grave, recueilli, d'une tenue irréprochable, il faisait bonne figure au milieu de ces flagellants. Un cierge à la main, il suivit ensuite la procession, et, au moment de la bénédiction, il courba son front jusqu'à terre. Les assistants furent touchés de sa piété.

Désormais, on pouvait aborder de front la question religieuse. C'est là évidemment que Mniszech et Zebrzydowski voulaient en venir : le grain avait été semé, la récolte était à faire. A cette occasion, les Jésuites entrent ou plutôt sont mis en rapport avec Dmitri. Ils n'ignoraient certainement pas son apparition : les deux palatins, à titre

d'amis, les auront peut-être mieux renseignés que d'autres ; mais, jusque-là, simples spectateurs, ils n'avaient pas trempé dans l'affaire. Le nonce Rangoni s'attribue l'initiative de ce rapprochement. D'après Wielewicki, c'est le curé de Sambor qui aurait servi d'intermédiaire et d'introducteur. Les Bernardins foisonnaient à Cracovie. Pourquoi les mettre de côté ? Pourquoi s'adresser aux Jésuites ? Peut-être voulait-on associer leur nom à la cause du Prétendant, parce qu'ils étaient bien en cour et qu'ils avaient de la vogue dans certaines sphères.

Quoi qu'il en soit, c'est seulement le 31 mars 1604 qu'un Jésuite, le premier de tous, se présenta chez le Tsarévitch. C'était le Père Gaspard Sawicki, excellent théologien, directeur recherché, très répandu dans la société et pour lors supérieur de la maison professe de Sainte-Barbe. Il venait parler conversion, Dmitri n'en doutait pas, mais ils se sentirent tous deux comme paralysés et la visite se passa en pures politesses. Dans une nouvelle entrevue, Sawicki laissa tomber quelques mots sur la séparation des Églises. Le Prétendant n'attendait que cette invitation : travaillé par des doutes, mal en paix avec lui-même, il voulait discuter à fond ces questions importantes, et, de concert avec le palatin de Cracovie, on convint d'une conférence spéciale. Elle devait se passer secrètement pour ne pas éveiller les soupçons des Moscovites qui entouraient Dmitri et surveillaient toutes ses démarches. Zebrzydowski n'eut pas de peine à trouver le joint. Le 7 avril, Dmitri se rendit chez lui, et, selon l'usage du pays, laissant à la porte les gens de sa suite, entra seul dans le cabinet de son hôte. Deux Jésuites, Sawicki et Grodzicki, introduits par une porte dérobée, l'y attendaient. Le palatin, fidèle jusqu'au bout à son rôle d'initiateur, donna ses conseils au Tsarévitch : parler

hardiment et bien peser les réponses; la liberté ne souffrirait aucune atteinte; tant mieux si les doutes étaient dissipés.

Dmitri remercia en peu de mots, et entra immédiatement en matière. Il semble avoir été à Cracovie plus expansif qu'à Sambor, et avoir mieux tiré parti de son savoir-faire. La pensée religieuse avait hanté son cerveau; il possédait quelques notions dogmatiques, et même, à l'étonnement des Jésuites, les erreurs ariennes ne lui étaient pas étrangères. Mais le fond de son âme était russe et orthodoxe, ses préjugés étaient d'origine monacale : les lettrés seuls en avaient de semblables, et il n'y avait pas de lettrés en dehors des couvents. Dans le choix de ses objections, Dmitri fit preuve d'un rare discernement. D'ordinaire, on ramassait un peu partout les reproches à lancer contre les odieux Latins, on leur faisait un crime de se raser la barbe ou de jeûner le vendredi; chaque divergence d'usage était taxée d'hérésie abominable. Ivan IV lui-même, esprit délié cependant, s'y laissa prendre, et pour confondre son adversaire, Antonio Possevino, il renforça ses raisonnements de niaiseries absurdes. Dmitri ne donna point dans ce travers : sans s'attarder à des vétilles, il alla droit au sérieux. La première place fut assignée au *Filioque*, et il se fit expliquer la doctrine romaine sur la procession du Saint-Esprit. On passa ensuite à la communion sous une seule espèce, simple mesure disciplinaire qui relève de la liturgie latine, mais qui a toujours paru intolérable aux Orientaux. Le point capital, la primauté d'honneur et de juridiction du Pape, fut réservé pour la fin et discuté longuement. Personne n'a songé à consigner par écrit les détails de cette controverse qui eussent jeté tant de lumière sur les ressources intellectuelles du Prétendant. Les deux Pères lui

rendirent ce témoignage qu'il s'était montré intelligent et correct. Il exposait ses idées avec clarté, poussait la pointe avec vigueur, s'avouait vaincu sans fausse honte ou bien se renfermait dans un silence méditatif. Pour conclure, on lui laissa deux livres, un traité sur le Pape et un manuel de controverses orientales. Dmitri demanda spontanément à renouveler cette lutte pacifique, et il ne cacha point ses préférences à l'endroit du Père Sawicki. Les réponses précises, les solutions limpides de l'ancien professeur de théologie lui allaient mieux que les savantes dissertations de Grodzicki.

L'issue de ce colloque ne pouvait être douteuse. Le siège du néophyte était fait d'avance, et il ne s'en cachait pas dans ses moments d'abandon. Chaque dimanche, il se rendait incognito à la chapelle du château de Wawel, où les diplomates et le grand monde se donnaient rendez-vous après la messe. L'occasion était excellente de causer avec le nonce sans trop donner dans l'œil aux Moscovites. Dmitri recherchait sa compagnie, et lui faisait des confidences. Comme il savait se faire écouter, toucher les cordes les plus sensibles et se montrer maniable! Dès le 4 avril, c'est-à-dire trois jours avant la première discussion avec les Jésuites, il avait demandé conseil à Rangoni au sujet de la confession pascale. Cet excès de ferveur devenait suspect, d'autant plus que la politique se mêlait toujours à la piété, et que l'union des Églises n'allait pas sans affaires d'État, mais le nonce usa d'indulgence, et, se dérobant avec dextérité, il renvoya aux Jésuites les scrupules de conscience. C'était tout indiqué.

La discussion commencée le 7 avril fut reprise le 15, au couvent des Bernardins, et promptement achevée. Dmitri rendit gracieusement les armes, et, en vue des fêtes imminentes de Pâques, exprima le désir de s'ap-

procher des sacrements de l'Église catholique. En principe, l'abjuration était donc décidée. Les détails en furent réglés dans une réunion du 16 avril à laquelle assistèrent le Père Skarga, le Bourdaloue de la Pologne, et le Père Bartch, confesseur du Roi. Ces deux noms en disent assez sur l'importance qu'on attachait à l'affaire. Au fond, il n'y avait qu'une seule difficulté à résoudre : trouver au Prétendant, en passe de devenir cryptocatholique, les moyens de s'entourer de mystère. Il sentait lui-même, et le disait tout haut, que les Moscovites lui en voudraient à mort de cette démarche; il importait donc que rien ne transpirât prématurément. Le génie inventif du palatin de Cracovie ne se laissa point prendre en défaut. Voici ce qu'il imagina.

La Semaine Sainte venait de plonger la ville dans la piété et les bonnes œuvres. Revêtus d'un froc noir à capuchon rabattu sur le visage, les Frères de la Miséricorde circulaient comme des fantômes dans les rues, et, de porte en porte, recueillaient des aumônes pour enrichir les pauvres. Cette confrérie, fondée par le Père Skarga sur un type italien, se recrutait dans l'élite de la société. Le palatin en faisait partie, et, sur le point d'entreprendre sa tournée charitable, il proposa au Tsarévitch de l'accompagner. Leur déguisement servirait de rempart contre les curiosités importunes, et rien ne gênerait la liberté de leurs allures. L'idée originale fut mise à exécution le Samedi Saint, 17 avril.

Palatin et Tsarévitch tendirent la main aux passants, quêtèrent au château et à la nonciature, et, après quelques détours, pénétrèrent à Sainte-Barbe, et se rendirent tout droit chez le Père Sawicki [1]. Dmitri l'avait choisi pour son

[1] L'église Sainte-Barbe appartenait à l'ancienne maison professe des Jésuites qui porte actuellement le n° 7, place Maryacki. — L'abjuration de

confesseur. Le Père avait été prévenu d'avance, et, armé de toutes pièces, il attendait son pénitent. La mission du palatin étant terminée, il se retira dans une tribune de l'église, et le Prétendant resta seul avec le prêtre. Une épreuve suprême s'annonçait. La scène qui s'est passée au fond de la cellule du Jésuite mérite le grand jour de l'histoire. Dmitri allait dévoiler ses arcanes, ensevelir son passé dans l'oubli du sacrement, mais il restait toujours responsable de l'attitude qu'il avait prise : s'il s'affublait d'un titre menteur, il était le plus criminel des aventuriers, indigne de pitié et réfractaire au pardon. Sawicki n'ignorait pas les bruits qui circulaient en ville, et, avant de recevoir les confidences sacrées, il voulut en avoir le cœur net. Lorsque le mystérieux pénitent se fut déclaré prêt à se confesser, il le pria de se recueillir quelque peu, d'écouter patiemment une parole sacerdotale. Des éloges discrets servirent de transition, et, allant droit au but, il lui fit d'une sincérité absolue un devoir pressant, impérieux, inéluctable. L'assistance divine est à ce prix, disait le Père, et, si elle vient à manquer, on court aux abîmes. Dmitri était trop intelligent pour ne pas pénétrer la pensée tout entière du Jésuite. Un rude et impitoyable assaut lui avait été livré, le trait avait atteint et remué les profondeurs de son âme; il eut une émotion passagère, — *suspensus animo aliquantum mansit,* dit le texte de Wielewicki, — mais il se ressaisit aussitôt, et, se réclamant d'une protection merveilleuse de la Providence, protesta, en face de Dieu et des hommes, de son entière sincérité. Ces assurances valaient un serment. Sawicki était désarmé, il reçut l'abjuration de Dmitri, et entendit sa confession dont le secret ne relève que de Dieu.

Dmitri est racontée d'après Rangoni et Wielewicki, dépêches et passages cités précédemment.

Le lendemain, fête de Pâques, tandis que la foule se pressait dans les églises, le nouveau cryptocatholique dut s'abstenir d'y paraître. Il eût assisté volontiers aux offices, mais la prudence lui imposait des réserves. Cette retraite forcée fut consacrée à la rédaction, avec le concours du Père Sawicki, d'une lettre au pape Clément VIII [1]. Elle porte la date du 24 avril 1604, bien qu'elle ait été écrite six jours à l'avance. Longtemps cachée dans les oubliettes du Saint-Office, elle a reparu dernièrement à la lumière du jour : feuille précieuse, chargée de souvenirs, pleine de renseignements.

On se rappelle l'accès de scepticisme du Pape au premier avis de l'apparition du Tsarévitch moscovite; les Sébastien du Portugal mettaient alors les esprits en garde contre les royautés douteuses. Les dépêches optimistes de Rangoni ont pu mitiger cette opinion et tempérer la méfiance papale, mais le Saint-Siège n'était pas appelé à se prononcer, et il abandonnait Dmitri à ses agissements. C'est « la plus misérable brebis », « le très humble serviteur de Sa Sainteté, » qui prend l'initiative de la correspondance avec Rome, qui rattache adroitement un élan de piété à des desseins politiques. « J'ai réfléchi sur le sort de mon âme, écrit-il au Pape, et la lumière s'est faite. » Erreurs des Grecs, dangers de l'apostasie, grandeur de la vraie Église, pureté de sa doctrine, il a tout compris, tout pesé, et pris décidément son parti. Avec l'admission aux sacrements de l'Église romaine, il a retrouvé un royaume éternel, plus beau encore que celui dont il a été injustement spolié. Aucun sacrifice ne sera dorénavant au-dessus de ses forces : il s'incline devant les décrets de Dieu, il renonce, s'il le faut, à la couronne

[1] Reproduction phototypique dans *Lettre de Dmitri dit le Faux à Clément VIII.*

de ses ancêtres. Mais le Prétendant ne reculait que pour mieux sauter : soudain il se redresse de toute la hauteur de sa taille; sa cause n'est pas perdue, elle sera peut-être sauvée, elle gagnera du terrain; c'est alors que le secours du Pape viendrait à propos, et ce secours n'aura point été prodigué en vain. « Père de toutes les brebis du Christ, » conclut Dmitri, « le Seigneur Dieu peut se servir de moi, tout indigne que je suis, pour propager sa gloire par la conversion des âmes égarées et par l'union à son Église de grandes nations. Qui sait dans quel but il m'a ainsi conservé, attaché et réuni à son Église? Baisant les pieds de Votre Sainteté comme ceux du Christ lui-même, avec un salut humble et profond, je professe envers Votre Sainteté, suprême Pasteur et Père de toute la chrétienté, mon obéissance et ma sujétion. » Assurément, il n'était guère possible de trouver des allusions plus délicates, et de produire de meilleurs titres à la protection pontificale. Dmitri savait bien que Clément VIII ne repousserait pas un converti, qu'il ne resterait peut-être pas indifférent au sort des « grandes nations ».

Quant à Rangoni, il naviguait à pleines voiles dans ces eaux. Lorsque le néophyte manifesta le désir de faire la communion pascale à la nonciature, il y consentit avec bonheur, et prévint le Pape qu'il aurait quelque chose de « consolant » à lui communiquer. Le nonce était sous le charme des entretiens du Wawel. Le mot si détesté en Russie, si hautement estimé à Rome, d'union des Églises, avait été lancé. L'habile évocateur qu'était Dmitri avait esquissé un avenir captivant. Il parlait en homme entendu, qui s'est donné la peine d'approfondir la situation, de prévoir les obstacles, d'étudier les moyens pratiques à prendre. Les Grecs n'étaient à ses yeux qu'une quantité négligeable; à tort ou à raison il les traitait d'ignorants et

les jugeait inoffensifs. Autre chose les Moscovites! mais on saurait les dompter adroitement. Il se flattait de les tenir dans sa main vigoureuse, et il les comparait à un coursier dont un bon cavalier fait tout ce qu'il veut. Passant de l'image hippique à la réalité, il se proposait de mettre les évêques russes, sur le terrain de la théologie, aux prises avec les Latins ; les lutteurs exercés d'Occident seraient certainement les plus forts, et lui, juge impartial, constaterait leur victoire, et, de cette manière, attirerait vers l'unité les vaincus de la veille. Il ne mettait à la fusion des Églises qu'une seule condition : le maintien du patriarcat à Moscou, au moins tant que les Turcs seraient maîtres de Constantinople, et sans préjudice de la croisade contre l'Islam. Cette question hiérarchique passait pour une question de point d'honneur, sur laquelle il était impossible de transiger.

Aux discours de Dmitri, la tête italienne de Rangoni s'échauffait singulièrement : il rêvait un Tsar prosterné devant le Pape, un grand peuple conquis à la foi romaine, une ambassade d'obédience arrivant du Kremlin au Vatican, et peut-être se voyait-il au milieu des pourprés racontant à ses collègues émerveillés les *gesta Dei* du héros moscovite. En attendant, il encourageait Dmitri de son mieux : un nom dans l'histoire, une gloire impérissable, l'admiration universelle seraient le partage du Tsar catholique de Moscou. Et puis, il lui rappelait les fresques magnifiques du palais pontifical, les exploits des Constantin et des Charlemagne retracés par le pinceau des grands maîtres. Pourquoi ne pas imiter ces illustres monarques? Pourquoi ne pas aspirer aux mêmes honneurs?

Le jour convenu d'avance pour la communion était le 24 avril. Dmitri vint trouver le nonce sous prétexte de prendre congé et de faire ses adieux. Les Moscovites ne

se doutèrent pas du vrai but de la visite. Un autel avait été dressé au fond de l'appartement, à l'abri des indiscrets. On était en petit comité : le maître de la maison avec ses deux chapelains, le palatin Mniszech et le Père Sawicki. Le Tsarévitch voulut se confesser à nouveau, entendit la messe, et reçut la sainte Eucharistie. Pour le confirmer dans la foi et faire de lui un soldat du Christ, Rangoni l'oignit avec l'huile sacrée, le frappa légèrement sur la joue et lui fit l'imposition des mains épiscopales [1].

La cérémonie était touchante. Le nonce était ravi : son néophyte se montrait pieux, recueilli, pauvre brebis égarée revenant au bercail. Il se félicitait de la « conquête » de cette âme, quand bien même la conquête de Moscou ne devrait pas réussir. L'entretien après la messe mit le comble à la satisfaction mutuelle. Dmitri se sentait heureux de posséder la vérité, il avait appris à connaître le Pasteur universel, il lui tardait d'exhaler sa reconnaissance envers Dieu, et, tombant à genoux devant Rangoni, il protesta de son dévouement au Pape, de sa soumission entière au Saint-Siège, et il promit spontanément, si jamais il parvenait au trône, d'établir l'union parmi les dissidents et de faire baptiser les païens et les mahométans. Ces paroles contenaient un engagement, mais il était volontaire, n'obligeait qu'une seule partie, et ne donnait à l'autre aucun droit positif. Entre Rome et Dmitri, sur les matières de foi, il n'y a jamais eu, il ne pouvait y avoir de contrat bilatéral. Tout s'est borné à des promesses faites en pleine liberté, acceptées avec bonheur, et dont plus tard on s'est réclamé délicatement. Pour lors, Dmitri débordait d'ardeur et s'élevait jusqu'au pathétique : il appela le ciel à témoin de sa sincérité,

[1] L'Église russe donne la confirmation ensemble avec le baptême. On peut se demander pourquoi, dans le cas présent, le sacrement a été réitéré?

maudit le calcul et l'artifice, et, ne pouvant, disait-il, baiser les pieds du Pape, il voulait rendre cet honneur à son représentant : déjà il s'inclinait à terre, Rangoni eut tout juste le temps de l'en empêcher. Enfin le Tsarévitch présenta sa lettre à Clément VIII, rédigée le jour de Pâques et accompagnée d'une traduction latine de Sawicki. Elle était entièrement autographe, en langue polonaise, munie d'un sceau représentant l'aigle moscovite avec saint Georges. Tout autour l'exergue russe portait ces mots : « Dmitri Ivanovitch, par la grâce de Dieu, Tsarévitch.» L'auteur de la missive y ajouta d'aimables excuses, se reprochant des défauts de composition, et taxant modestement son écriture de « moins belle ».

Rangoni donna au néophyte, il le dit dans sa dépêche, tous les signes d'affection qui parurent convenables, et lui offrit en souvenir un *Agnus Dei* incrusté d'or avec vingt-cinq écus hongrois. La bonne opinion conçue de lui fut immédiatement confirmée par Dmitri. Une conscience délicate se révélait dans ce converti d'hier : non seulement il tenait à avoir un aumônier à ses côtés, mais il désirait se munir de la dispense du maigre, et, pour les livres prohibés, de la permission de l'Index. Soumission édifiante, et faveurs promptement accordées. Plus embarrassant, étrange à première vue était un autre souhait du Prétendant. Sa pensée l'emportait vers Moscou, il songeait à son couronnement au Kremlin, étudiait le cérémonial et se trouvait soudain en face d'un terrible problème : la communion du Tsar était de rigueur, et c'était le patriarche orthodoxe qui la donnait solennellement. Dmitri ne voulait ni se soustraire aux coutumes nationales, ni manifester son abjuration, et, pour éviter le double écueil, il demandait la dispense papale. Une épineuse question de principes se posait. Rangoni déclina

prudemment la réponse et promit d'en référer à Rome; mais, à partir de ce jour, il ne douta plus de la sincérité de Dmitri.

Que se passait-il en réalité au fond de cette âme? Le procès intérieur du Tsarévitch a dû être plus complexe qu'on ne le croit généralement. Sur le seuil d'un monde nouveau, une action pénétrante s'exerçait sur lui et s'emparait simultanément de toutes ses facultés vitales. A genoux devant le nonce, il embrassait la foi de Marina, dont l'affection lui était chère; la foi des Polonais, ses protecteurs et ses amis; la foi du Pape, trait d'union avec l'Europe : ce mirage avait de quoi le fasciner. S'il se reportait en arrière, il ne voyait que des systèmes renversés par les Jésuites, des moines orthodoxes qu'il avait en horreur; rien de grand, rien de consolant, rien qui le captivât. En proie à ces émotions diverses, ébloui par tant de lumière, ressentant les vibrations de la vérité, il a pu s'engager instinctivement dans les voies nouvelles qui s'ouvraient devant lui. Sa nature ardente et prime-sautière était capable d'un grand effort éphémère, la persévérance lui coûtait davantage. Son empressement auprès du nonce, ses demandes d'appui politique aussitôt après sa conversion, ont donné à ses démarches, dans le recul de l'histoire, un faux air d'odieuse comédie. Telle n'était pas l'impression du moment.

Dans la soirée du même jour, 24 avril, le Prétendant quitta Cracovie qu'il ne devait jamais plus revoir; mais ses relations avec la nonciature n'en souffrirent point : les lettres remplacèrent les entretiens. Le néophyte n'était jamais à court de pieuses confidences, elles lui servaient d'entrée en matière, après quoi venaient des instances d'un autre genre. Il y avait à vaincre l'opposition de Zamojski et de Janus d'Ostrog, l'ardeur du Roi à exciter;

les affaires traînaient en longueur, tandis que la rapidité devenait la condition essentielle du succès. Dmitri en était dans la peine. Ses partisans moscovites se lassaient d'attendre, perdaient patience et risquaient d'être découverts. Lui-même craignait qu'on ne fît courir le bruit de sa mort : tout serait alors compromis. Ou bien encore il redoutait la mort de Godounov, l'apparition d'un rival, une lutte autour du trône, les horreurs d'une guerre civile [1]. Au gré du Prétendant, il n'y avait qu'un seul bon moyen d'en finir : se rapprocher de la frontière et donner de l'avant. Mais il fallait d'abord s'assurer de la connivence du Roi et de l'attitude passive des opposants : autant d'occasions de s'adresser au nonce et de solliciter son zèle.

A Cracovie, on pouvait se prêter à ce jeu. Sigismond était secrètement gagné à la cause de Dmitri. Au Wawel, un petit courant favorable était établi, il n'y avait qu'à le suivre et ne pas trop se presser. Une réaction était plus nécessaire à la cour pontificale, et Rangoni n'eut pas de peine à la provoquer. La lettre de Dmitri du 24 avril, arrivant avec des dépêches rassurantes et élogieuses, produisit un revirement complet d'opinion. Elle fut transmise au Saint-Office, examinée par des théologiens, et jugée digne d'encouragement. Clément VIII, devenu crédule de sceptique qu'il était, donna l'ordre de répondre non plus au « nouveau Sébastien », mais au « cher fils et noble seigneur », par un bref affectueux [2]. Datée du 22 mai 1604, la lettre papale est empreinte de charité et

[1] « ... Poichè molti suoi adherenti (*de Dmitri*) potranno esser sbigottiti o fatti morire; et sollevata, et sostenuta qualche falsa voce della sua morte, di modo che quando Boris, moderno possessore, fosse ben levato di mezzo, potria altro esser sorrogato in luogo suo. » 1604, 3 avril, *dépêche de Rangoni*. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 87.

[2] Archives du Saint-Office, IV, f. 52 v°.

de bienveillance paternelle, c'est par le silence prémédité qu'elle devient pièce diplomatique. En effet, pas un traître mot de politique, pas une ombre d'allusion à la chrétienté et à ses grandes affaires, rien que conseils de piété et excitations à la vertu. Un domaine plus étroit que ne l'aurait voulu Dmitri était assigné aux relations mutuelles : pasteur des âmes, Clément VIII ouvrait à la brebis égarée la porte du bercail; il n'allait pas au delà.

Du reste, ni le Pape ni Rangoni ne pouvaient encore voir ce qui maintenant frappe les yeux de l'historien et projette quelque lumière sur l'ensemble de ces incidents. Dmitri n'est pas toujours le même homme. Sur son passé, il s'en tient à une discrétion désespérante. Qu'il dicte un rapport au Roi, qu'il écrive lui-même au Pape, il est réservé, laconique, et ne sort jamais des généralités. Sitôt qu'il s'agit de l'avenir, sa langue se délie, sa plume court sur le papier, il risque le nom propre. Du fond de la Pologne, ce fugitif encore sans ressources et en quête de patrons prévoit la disparition de Boris Godounov, il appréhende même qu'elle n'arrive trop tôt, il prévoit son couronnement au Kremlin et en règle les détails, il prévoit le rôle du patriarche et stipule sa conservation. Était-il donc sorcier, avait-il une claire vision de l'avenir, ou bien n'était-ce pas plutôt un programme imposé par ses partisans moscovites, qu'il devait exécuter avec leur concours et qu'on avait seulement de la peine à mettre en train?

CHAPITRE IV

DIPLOMATIE ET POLITIQUE

1604-1605

I. Contre-coup au Kremlin des succès de Dmitri. — Déboires de Godounov. — Chagrins domestiques. — Famine générale. — Bandes d'émeutiers. — Un coup de foudre. — Affolement éphémère du Kremlin. — Communications avec la Pologne interdites. — Khroustchov en Ukraine. — Semen Godounov en route pour Astrakhan. — Version officielle sur Dmitri. — Il est identifié avec Grichka Otrépiev. — Smirnoï Otrépiev à Cracovie. — Objectif de la mission. — L'entrevue avec Dmitri refusée. — Motifs du refus. — Léon Sapieha change de langage. — Aveu suspect de Khroustchov. — Anathèmes fulminés contre Dmitri par le patriarche Job. — Instructions du Roi aux diétines. — Correction apparente et sous-entendus. — Vœux sincères et ironiques des diétines.

II. Diète de Varsovie. — Le pays désire la paix. — Zamojski à l'apogée de la popularité. — Son chant du cygne. — Adversaire du mariage autrichien. — Franchise sarmate. — Soupçons du Roi. — Discours de Zamojski à la Diète. — Sarcasmes et mépris. — Comédie de Plaute ou de Térence. — Témoignage de Sapieha contre Dmitri. — Dilemme. — Silence des patrons de Dmitri. — Résolution de la Diète. — Embarras du Roi. — Il reste sur le terrain des équivoques. — Dissolution de la Diète. — Campagne diplomatique en Europe. — Postnik Ogarev mystifié à Varsovie. — Audience au Wawel. — Le vrai fond du débat. — Conférence privée. — Réponse évasive et insidieuse de Sapieha. — Lettre de Boris Godounov à Rodolphe II. — Paraphrase impériale. — Lettre au Pape. — Elle est remise au conclave. — Malentendu historique.

I

Les succès de Dmitri avaient leur contre-coup au Kremlin. C'en était fait des beaux jours du règne de Boris Godounov : le Tsar se raidissait contre la mal-

chance, luttait avec les difficultés sans cesse renaissantes et n'essuyait plus que d'amers déboires.

Tout semblait conjuré contre le fier parvenu habitué de longue date à défier insolemment la fortune. Un échec qui le blessa profondément, et à l'endroit sensible, fut celui de ses projets d'alliances familiales. Pour satisfaire sa manie des grandeurs et s'apparenter brillamment, il offrait sa fille Xénia à des princes d'ancienne race. Des négociations laborieuses se poursuivaient à ce sujet en Suède, en Angleterre et en Autriche. Boris Godounov ne marchandait pas les sacrifices. Les anciens Tsars de la « Sainte Russie » eussent taxé ses concessions de criminelles. Au *Niemets* qui voudrait bien devenir son gendre, il promettait la principauté de Tver, des facilités de voyage à l'étranger, et liberté religieuse complète pour lui, pour tous les siens et pour les prêtres de sa confession [1]. Malgré ces avances libérales, les propositions russes furent partout poliment écartées, à Stockholm, à Londres et à Prague. Boris Godounov se replia sur Copenhague, après le fâcheux incident avec Gustave de Suède. La modeste cour danoise se montra plus conciliante, mais le prince Jean, frère du roi Christian IV, qui vint, en 1602, célébrer ses noces à Moscou, y succomba prématurément, victime de ses désordres.

Au chagrin domestique s'ajouta un grand désastre national. La famine, terrible et périodique visiteuse de la Russie, moissonna, en 1601, des milliers d'existences et sévit cruellement dans les campagnes jusqu'aux abondantes récoltes de l'année 1603. D'infâmes spéculations

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1600, *Responsum legati Mosci in negotio secreto matrimonii.* — Il s'agissait d'un mariage avec l'archiduc Maximilien. Boris demandait le secret vis-à-vis du Pape, de l'Espagne et de la Pologne.

sur le prix du pain firent atteindre à cette calamité des proportions épouvantables, et les secours distribués à Moscou par ordre de Boris attirèrent vers la capitale des flots de miséreux. A leur suite apparurent la maladie et la mort : les uns expiraient de fatigue et d'inanition ; les autres, malades eux-mêmes, propageaient une contagion endémique. Ailleurs, les affamés, à bout d'expédients, abrutis par la souffrance, s'organisaient en bandes, vivaient de pillage et livraient à la force publique de sanglantes batailles. Le peuple succombait à tant de maux réunis : décimé par la faim, menacé par le fer, il tombait en proie à une frayeur inconsciente et s'attendait à quelque grande catastrophe. Les moines, seuls lettrés de l'époque, en voyaient déjà les signes avant-coureurs dans les perturbations sidérales, et remplissaient leurs chroniques de prophéties sinistres.

Boris Godounov réprimait l'anarchie et secourait les indigents, lorsque le nom de Dmitri résonna comme un coup de foudre à ses oreilles. Quel souvenir importun et peut-être quel remords ! Le fils d'Ivan IV, officiellement décédé, aurait-il échappé à la mort? Ou bien n'aurait-on pétri qu'un fantôme avec le sang versé à Ouglitch et ourdi un perfide complot? Quoi qu'il en fût, il importait de détruire la légende d'un Tsarévitch ressuscité. Des efforts furent tentés immédiatement, mais rien ne put calmer la tempête dans laquelle devait sombrer la fortune de Boris.

La première impression du Kremlin à cette apparition d'outre-tombe semble avoir été celle d'une frayeur mêlée d'incertitude. En homme de son temps, Godounov aurait consulté une sorcière et recueilli des présages alarmants. La tsaritsa Marfa, ensevelie au fond d'un couvent depuis l'année 1591, aurait été rappelée à Moscou et minutieu-

sement interrogée. Les soupçons se seraient reportés ensuite sur les boïars, coutumiers d'intrigues et capables d'agiter cet épouvantail. C'est alors que Boris aurait sévi contre ceux qu'il croyait les plus acharnés à sa perte. En effet, il y a une coïncidence frappante, et peut-être un lien secret, entre les rumeurs répandues sur Dmitri et le procès intenté aux Romanov et à leurs partisans : on fait des enquêtes, on juge, on frappe, on exile, mais le vrai motif de cet appareil judiciaire reste dans la pénombre.

L'affolement, d'ailleurs, ne dura pas longtemps. Boris était homme à regarder le danger en face, et à déployer une grande force de résistance. Il avait ses espions et ses fonds secrets [1], les agissements de Dmitri lui étaient connus, il se mit sur la défensive. Un moyen détourné fut d'abord mis en œuvre. On essaya de supprimer l'inquiétante nouvelle ou, du moins, de l'arrêter à la frontière. Les communications avec la Pologne furent rigoureusement interdites, et, sous prétexte de contagion, des barrières bien gardées s'élevèrent sur les grands chemins ; mais le nom fatidique pénétrait quand même, comme par des infiltrations souterraines, et se répandait parmi le peuple. Godounov porta aussi son attention sur les Cosaques et les Tatars. L'effervescence croissait en Ukraine. Piotr Khroustchov reçut l'ordre de s'y transporter et d'intriguer contre le Tsarévitch. Il arriva trop tard. Un souffle de guerre traversait les vallées, les Cosaques aiguisaient leurs sabres et sellaient leurs chevaux, lorsque l'agent moscovite vint leur communiquer les scrupules de son maître. En guise de réponse, il fut lié, garrotté et livré à Dmitri. Une autre mission confiée à Semen Godounov échoua également. Ce satellite de

[1] Karamzine, t. XI, p. 77, note 229.

Boris devait, sous un prétexte spécieux, se rendre auprès des Tatars; mais, arrêté sur les bords de la Volga, il ne parvint jamais jusqu'à Astrakhan. Peut-être était-il principalement chargé, tout porte à le croire, de brouiller les Tatars avec Dmitri.

Cependant les événements précipitaient leur marche, et l'insuffisance des moyens employés jusque-là fut vite reconnue. Il devenait évident que la Pologne, en dépit de la trêve, favorisait le Tsarévitch, et qu'une vigoureuse action diplomatique était nécessaire à Cracovie. Auparavant il y avait enquête à faire et position à prendre.

D'où sortait cet homme mystérieux, dont le nom électrisait déjà les masses? Au Kremlin, la mort du vrai Dmitri, fils d'Ivan IV, passait pour un dogme intangible. Le Prétendant ne pouvait donc être à ses yeux qu'un faux Tsarévitch. Restait à dégager l'inconnu : découvrir le nom réel de cet intrus, constater son identité, lui arracher le masque du visage. L'inquisition était difficultueuse. Boris se fit aider par le patriarche Job. Des témoins oculaires furent produits, assermentés, examinés, et on apprit des horreurs. Le prétendu Tsarévitch n'était autre que Grichka Otrépiev, aventurier de la pire espèce et ancien serviteur des Romanov. Il avait endossé le froc pour éviter la potence, et promené son humeur vagabonde de couvent en couvent. Échoué à Moscou, dans celui du Miracle (*Tchoudov monastyr*), il y reçut le diaconat, et, en qualité de copiste, fut attaché à la personne du patriarche. Sa conduite n'en devint pas meilleure : loin de s'amender, il retomba dans les scandales, évoquant les diables et cultivant la magie. Si avérés et si notoires étaient ses crimes qu'il allait être condamné à la prison perpétuelle, lorsqu'il prit secrètement la fuite. Rendu en Pologne, il y fut secondé par le prince Adam

Wisniowecki, se transforma sans plus de façons en tsarévitch Dmitri, devint apostat et Latin. Désormais il n'était plus qu'un instrument entre des mains étrangères; le Roi de Pologne s'en servait pour s'annexer des provinces, attaquer l'orthodoxie et subjuguer les Russes au latinisme. Tel fut le résultat des recherches officielles, telle aussi la version adoptée au Kremlin. Elle reparaît avec des variantes dans tous les actes émanés du pouvoir, et sert de base aux négociations diplomatiques [1].

Boris Godounov tira immédiatement parti de la découverte. L'oncle de Grichka ou celui qui passait pour tel, Smirnoï Otrépiev, était à son service. Le Tsar l'envoya à Cracovie, vers le milieu du mois d'août 1604, en mission secrète [2]. On ne voulait parler de cette affaire qu'à huis clos; des précautions furent prises pour éviter l'esclandre. Smirnoï se donna non pour mandataire officiel auprès de Sigismond, mais pour délégué des boïars auprès du chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, et du palatin de Vilna, Christophe Radziwill, dont on ignorait à Moscou la mort récente. Pas un mot sur Dmitri dans ses lettres de créance. A l'audience publique, il tourna la question principale, se plaignit des armements sur la frontière, et ne cacha point les conséquences que pourrait avoir cette flagrante infraction à la trêve. « Les boïars, disait-il, ont obtenu de tenter cette démarche pacifique, avant que le Tsar ne prît des mesures plus efficaces. »

Lorsqu'il eut épuisé ses formules et reçu des réponses également banales, Smirnoï demanda un tête-à-tête avec le chancelier de Lithuanie. On lui opposa un refus motivé :

[1] Ces détails sont empruntés au message du patriarche Job à citer plus bas.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 206. — *Rome et Démétrius*, p. 189. — Moscou, Archives principales, *Polski st. sp.*, n° 30. — *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 60. — Tourguénev, *Suppl.*, p. 418.

exclure des collègues, députés par le Roi, eût été trancher de l'arbitraire, et Sapieha ne voulait pas se compromettre. Smirnoï s'obstinait à n'y rien comprendre ; il fallut se donner du mal pour le persuader. Enfin, déchirant les voiles, en présence de tous les commissaires royaux, il révéla le vrai but de sa mission : voir Dmitri et causer avec lui. Une fois sur le chemin des confidences, il alla jusqu'au bout. Il se vantait d'avoir deux cordes à son arc, et d'être lui-même absolument impartial. « Si le prétendu Tsarévitch, disait-il, est mon neveu Grichka, comme je le suppose, je le détournerai de la voie périlleuse et fatale où il s'engage ; par contre, s'il est le vrai fils d'Ivan IV, je me soumettrai à son autorité ; je l'aiderai même à remonter sur le trône. »

L'incohérence de ce langage sautait aux yeux : le diplomate tournait à l'inquisiteur, ses finasseries devenaient grotesques ; il tendait la perche aux Polonais pour se dérober au contrôle. Les commissaires royaux pouvaient croire que le Kremlin n'avait pas d'opinion arrêtée sur Dmitri, et que c'était à eux de dissiper les doutes de Godounov et de le tirer d'embarras. En effet, accorder sa requête à Smirnoï eût été le reconnaître juge compétent, et donner à sa décision, vraie ou fausse qu'elle fût, le prestige d'un verdict sans appel. On préféra s'en tenir au parti le plus sûr : la confrontation de l'oncle avec son neveu putatif fut refusée. Quelques sénateurs affectèrent de ne voir en tout cela qu'une tentative d'espionnage.

Cette ambassade eut cependant une conséquence inattendue : le revirement dans l'esprit de Léon Sapieha semble dater de cette époque. Moins populaire que son illustre collègue de Pologne, le grand chancelier de Lithuanie avait l'ensemble des dons qui font l'homme

d'État. Stéphane Bathory lui avait prédit un grand avenir; il s'en rendait digne par son intelligence des affaires, son dévouement au Roi, ses vastes connaissances juridiques. Il avait dirigé les négociations avec Smirnoï, et c'était à lui de faire le rapport à Sigismond. Jusque-là il avait été, d'après les dépêches de Rangoni, plutôt favorable à Dmitri, les origines royales du Prétendant lui paraissaient acceptables; il serait allé, disait-on, jusqu'à offrir des secours en hommes et en argent. A l'issue des pourparlers avec Smirnoï, un changement radical s'opère; il se rallie à la majorité des sénateurs, conseille au Roi de s'en remettre à la Diète, d'arrêter les préparatifs militaires de Dmitri. Que s'était-il donc passé? Que signifie ce mouvement de recul? Qu'avait-on découvert de nouveau ou de décevant? Le fait est que Sapieha devient de plus en plus hostile à la cause du Tsarévitch; la Diète entendra son énergique protestation, et, un jour, il partagera entièrement l'opinion de Smirnoï et de Godounov. Les Moscovites ne s'aperçurent de rien; vis-à-vis d'eux Sapieha avait à défendre la politique du Roi; le jargon officiel sauvait les apparences, mais en histoire ses variations perpétuelles impriment à sa conduite le cachet de duplicité.

Dmitri lui-même, sans peut-être s'en douter, a donné du relief à l'ambassade de Smirnoï. Il était alors loin de Cracovie, impatient d'entrer en campagne, toujours à l'affût des nouvelles, et l'œil fixé sur la capitale. On le tint au courant des secrètes déclarations de Smirnoï. Quelle belle occasion de paraître soudainement au Wavel, de confondre l'oncle mal avisé et de s'affirmer victorieusement Tsarévitch! Ou bien, si Grichka Otrépiev, comme d'aucuns le voudraient, était un agent de Dmitri, quoi de plus facile que de mettre en face de Smirnoï le neveu

authentique? Mais, au lieu de hasarder une démarche décisive, Dmitri ne releva que timidement le défi qu'on lui jetait en pleine figure; il attendit même qu'une occasion se présentât de le faire. Lorsque Khroustchov, dont il a été question plus haut, lui fut amené chargé de chaînes et disposé aux aveux, il se fit donner par lui la réponse suivante : « Je n'ai pas été présent, dit le prisonnier, au départ de Smirnoï, mais il se trouve en telle estime et considération auprès de Boris qu'il est admis dans les appartements où n'ont accès que les plus hauts dignitaires et les favoris. De là on peut facilement conclure combien est vraisemblable la parenté de ce *goniec* avec le Tsarévitch; car, s'il en était ainsi, il n'aurait pas d'accès auprès de Boris, et il aurait été plutôt, selon l'usage moscovite, *déraciné* avec toute sa maison [1]. Témoignage équivoque et suspect, apprêté à l'adresse de la galerie. Dmitri en est réduit à jouer sur les mots : Smirnoï, en effet, ne se donnait pas pour l'oncle du vrai Tsarévitch; son ambition n'allait pas si loin : il se disait affligé d'un neveu, nommé Grichka, ancien moine fugitif de Moscou, réputé Tsarévitch en Pologne. Rien de plus clair que cette affirmation, rien de plus ambigu que la réponse de Dmitri.

Aussi bien Boris Godounov ne crut pas devoir modifier son opinion sur le Prétendant. Il persistait à l'identifier avec Grichka Otrépiev. En novembre 1604, un nouvel émissaire que nous reverrons à la Diète partait pour la Pologne avec les mêmes déclarations que Smirnoï. Et ce qu'on affirmait au dehors, on le proclamait au dedans, en face de la nation entière, avec preuves à l'appui, avec une mise en scène convenable. Lorsque Dmitri devint si me-

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t II, p. 173, n° 81.

naçant qu'il fallut s'armer contre lui, le patriarche Job, fidèle interprète de la pensée de Godounov, lança un message où il exposait par le menu ce que Smirnoï avait sommairement indiqué à Cracovie [1]. Il donnait les noms des témoins oculaires cités à sa barre, moines la plupart de différents couvents; il soulignait leurs accablantes dépositions, et, superbement indigné, il fulminait des anathèmes éternels contre l'apostat latin, le suppôt du diable, le vil aventurier qui venait usurper le trône et renverser les autels, ériger des synagogues et des temples sur les ruines des églises orthodoxes. Il y avait dans ces mots de quoi faire vibrer toutes les fibres hiératiques des anciens Moscovites; le patriarche aurait vu de ses yeux « la misérable brebis » aux pieds de Rangoni, qu'il n'eût pas trouvé de malédictions plus terrifiantes.

Mais ce violent réquisitoire ne parvenait pas jusqu'au Wawel ou, s'il y parvenait, il n'y portait point la persuasion. Moins accessible aux preuves que Sapieha, Sigismond se complaisait dans un doute volontaire qui lui laissait sa pleine liberté d'action. Vers la fin de l'année 1604, il eut l'occasion de s'expliquer publiquement. Les diétines allaient se réunir. Ces assemblées provinciales servaient de préliminaire à la Diète, grande assemblée nationale. Le Roi les renseignait d'avance sur les questions qui seraient discutées, il donnait la note officielle et justifiait au besoin les actes de son gouvernement. Or voici comment l'affaire de Dmitri est présentée dans les instructions du 20 décembre, adressées aux Livoniens : Sigismond suppose d'abord que l'incident est suffisamment connu, et il s'attache à en définir le degré de certitude; rien n'est sûr, dit-il, rien n'est certain dans cette histoire,

[1] *Akty... Arkh. Exp.*, t. II, p. 78, n° 28.

mais elle n'en paraît pas moins vraisemblable. Quant aux secours à donner au Prétendant, il avoue que les avis étaient partagés, et, bien que l'occasion parût excellente à quelques-uns, il n'avait pas voulu s'engager à fond dans cette voie, encore moins y engager la République, faute de renseignements positifs. Dmitri s'est adressé alors à des sénateurs, son entreprise n'était plus qu'une affaire privée, cependant le Roi n'a pas manqué d'avertir les intéressés que rien ne devait se faire au nom et sous le couvert de l'État; la Pologne déclinait toute responsabilité. D'autres instructions, datées du 9 décembre, sont encore plus explicites : elles admettent et provoquent la discussion sur le Tsarévitch, pourvu que les diétines ne portent aucune atteinte au serment royal et à la tranquillité publique, allusions évidentes aux troubles de l'Ukraine et à la trêve conclue naguère avec Godounov [1].

La correction apparente de ce langage n'en exclut ni les réticences ni les finasseries. Le Roi ne disait rien des faveurs personnelles accordées à Dmitri, de l'entente ébauchée avec lui; à peine laissait-il deviner que, dans certaines limites, l'initiative individuelle ne serait pas gênée outre mesure. Les diétines, mises en demeure de se prononcer, ne montrèrent à cet endroit aucun enthousiasme; leurs sympathies ne vont pas au Tsarévitch, elles n'encouragent pas son entreprise; la note dominante est celle de la désapprobation [2]. On se plaint des Cosaques enrégimentés dans les campagnes, on se plaint des excès auxquels ils se livrent; on se plaint, à mots couverts, des audacieuses témérités de Mniszech, qui peuvent devenir

[1] *Archiw. Dom. Sapiehow*, t. I, p. 435 à 438, n° 537.

[2] Cracovie, Musée Czartoryski, n° 320, f. 241, 246 « ut magis (*Dmitri*) non obesset quam prodesset », 251, 259, « ne quid inde Respublica detrimenti patiatur, » 306, 315, etc.

un précédent déplorable. Fidélité aux serments prêtés, observation scrupuleuse des traités internationaux, répression énergique des désordres à l'intérieur, tels sont les vœux formulés par les diétines. Le bon sens national réprouvait la politique à double face.

II

Les réponses des sénateurs à la lettre du Roi, en mars 1604, les mandats des diétines à leurs élus faisaient pressentir ce qui se passerait à la Diète convoquée à Varsovie, le 20 janvier 1605. Durant les derniers mois de l'année précédente, la situation avait changé. Dmitri, accompagné du palatin Mniszech, nous le verrons plus bas, avait franchi la frontière. Son entrée en Moscovie, à la tête d'une armée, était désormais un fait accompli. A part cela, on ne savait trop à quoi s'en tenir sur son compte; les nouvelles de ses exploits étaient contradictoires : qui le disait victorieux, qui le mettait en déroute et en fuite.

Malgré ces incertitudes, capables de paralyser les décisions, on vit bientôt de quel côté penchait l'opinion populaire. Assoiffé de paix, le pays redoutait les impôts et la guerre; il en craignait même le lointain danger. Aussi des voix nombreuses et autorisées s'élevèrent contre le personnage encombrant qui menaçait de brouiller la Pologne avec Moscou. S'il trouva encore des adhérents, ceux-ci ne mirent aucun zèle à le défendre, et finalement le Roi se vit en complet désaccord avec la Diète [1].

Le héros de cette assemblée fut Jean Zamojski. Les

[1] *Roussk. Ist. Bibl.*, t. I, col. 1 et suiv. — Scepkin, t. XX, p. 228.

forces physiques trahissaient déjà l'intrépide patriote, mais il était fier de ses infirmités séniles contractées au service de la République. Et, comme s'il eût prévu sa fin prochaine, il entonna son chant du cygne. Au faite des honneurs, grand hetman et grand chancelier, il se proclamait l'égal du dernier gentilhomme, exaltait la solidarité idéale de la *szlachta*, et rompait volontiers des lances pour les antiques libertés polonaises. Il était à l'apogée de sa popularité, mais à la cour son crédit avait baissé. Un profond dissentiment l'éloignait du Roi et le rendait suspect. Il s'y mêlait un grief intime et personnel. Veuf depuis quelques années de l'archiduchesse Anne d'Autriche, Sigismond voulait se remarier avec la sœur de sa défunte épouse. En politique, c'eût été de nouveau la prépondérance autrichienne; en droit canon, un mariage à un degré prohibé d'affinité. Or, Zamojski était le plus constant adversaire des Habsbourg; il avait combattu leur candidature au trône de Pologne, et offert victorieusement la bataille à un archiduc. Il savait aussi, à ses heures, jouer au moraliste sévère, presque fanatique, et le projet royal lui inspirait de l'horreur. En réalité, l'empêchement canonique n'existait plus : Clément VIII avait offert spontanément la dispense nécessaire dès le 19 juin 1604 [1], mais Zamojski n'en redoutait pas moins le scandale et affectait de ne pas y croire. Interpellé par le Pape, il lui écrivit, à la romaine, que la première épouse du Roi était la République, et qu'il fallait, sur les intérêts de

[1] « Quare si animum adjiceret ad unam ex sororibus defunctae Reginae, putamus id non solum alienum (*sic,* lisez non alienum) a salute et quiete tua, sed tibi satis honorificum et salutare esse futurum; nec de dispensatione ambigere debet, illam libentissime offerimus. Illam, ut tibi concedamus, suadent multae et illae quidem urgentissimae causae. » — Saint-Pétersbourg, Bibl. publ., *Autographes,* 63, t. II, f. 24, *Cédule de Clément VIII dans la lettre de Sigismond III à Zénovitch.*

celle-ci, régler les autres mariages. Abordant ensuite le point délicat avec une franchise vraiment sarmate, il demandait qu'on laissât la Pologne dans la simplicité de ses mœurs patriarcales [1].

La résistance de Zamojski creusait des abîmes entre lui et le Roi. Rien que pour cela, les conseils du chancelier étaient moins écoutés et moins suivis; dans l'affaire de Dmitri, Sigismond flairait encore la jalousie. Plus d'une fois, il en fit la confidence à Rangoni [2]. En effet, tant que le Roi n'acceptait pas le patronage officiel du Prétendant et de son entreprise, le grand hetman n'avait rien à y voir et aucune disposition militaire à prendre ; des intrus pouvaient en quelque sorte usurper ses fonctions, comme le palatin Mniszech était réellement en train de le faire. Le Roi se laissait envahir par l'étrange soupçon que Zamojski ne voulait pas céder à d'autres les lauriers d'une campagne, et qu'il faisait d'une question politique une question d'amour-propre. Le discours du 1er février allait dissiper ces fâcheuses illusions.

Personne n'était mieux renseigné sur Moscou que l'illustre survivant des grandes journées de Bathory. Homme d'État, homme de guerre, séduisant orateur, malgré son vernis pédantesque, il connaissait les ressources de Moscou, la valeur des Moscovites, et sa parole enlevait l'auditoire. Le roi Stéphane lui avait confié son

[1] « Sunt mores nostri, Sanctissime Pater ac Domine, hac in parte simplices adhuc et incorrupti : sanguinis permistionem foedam et abominabilem nostri existimant, omneque illegitimum matrimonium execrantur, et filios etiam ipsorum Regum, ex illegitimo thoro natos, vel cerdonum filiis legitimis posthabent. Honesti quoque patres familias equum ad equitium, unde sit profectus, admittere nefas putant. Relinquendi igitur sumus in hac simplicitate nostra. » — Rome, Bibl. Chigi, L, III, 57, f. 225 : 1605, 14 mars, *Zamojski à Clément VIII.*

[2] Voir l'Appendice, n° I. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 111 v°. — *Rome et Démétrius*, p. 185.

projet, si cher à Sixte-Quint, d'un empire slave d'Orient, et Zamojski y voyait la meilleure solution des hostilités séculaires entre la Pologne et la Russie. Naguère, il avait proposé à Sigismond de reprendre l'œuvre inachevée de son prédécesseur, mais il n'y avait plus de main assez puissante pour manier l'épée de Bathory, et ses vastes conceptions passaient pour des anachronismes. Le chancelier n'en prenait pas moins les choses de très haut. L'état de la Pologne lui semblait exiger la paix, la paix sur toute la ligne, même avec les Turcs. Mais il avait aussi à cœur le renom des armes polonaises ; partant il n'admettait la guerre avec Moscou qu'à la condition de réunir une grande armée et de faire une campagne en règle.

Quant à l'entreprise aventureuse de Dmitri, il la condamnait sans réserve, énergiquement, au nom de la politique et de la morale. Avant tout, le champion attitré des franchises nationales était choqué de voir une affaire de cette importance échapper à la Diète. On voulait bien que les élus du peuple en prissent connaissance, mais on partait en guerre sans leur approbation, et leurs discours académiques n'avaient plus de portée réelle. Un rôle passif n'allait pas à Zamojski. Il exigeait que l'affaire fût non seulement discutée à la Diète, mais que les droits de la nation fussent aussi pratiquement respectés. Et d'avance il stigmatisait l'entreprise de Dmitri comme attentatoire au traité de 1602 et aux serments échangés à cette occasion. Étranger à la bifurcation moderne de la conscience, il parlait à la fois en citoyen et en chrétien. Cette incursion hostile en Moscovie, disait-il, est aussi pernicieuse pour le bien de la République qu'elle est contraire au salut de nos âmes : Boris mettra en fuite les bandes de Dmitri, sa vengeance atteindra la Pologne, il lui fera une guerre sans merci ; la subtile distinction entre secours officiel et

indulgence officieuse ne servira de rien; les Russes n'en tiendront aucun compte. Et ce sombre avenir, une défaite au lendemain d'un parjure, exaspérait l'intègre guerrier.

A ses yeux, le Tsarévitch passait pour un aventurier. Il le poursuivait de ses sarcasmes, et l'accablait de son mépris. On lui avait soustrait la personne du Prétendant, il se dédommageait sur son histoire, dont il faisait une fable ridicule et incroyable. « Miséricorde, s'écriait l'ancien étudiant de Padoue, est-ce une comédie de Plaute ou de Térence que ce *hospodarczyk* vient nous conter? On a donc égorgé un autre enfant à sa place, on a tué sans regarder, on a tué rien que pour tuer; mais alors pourquoi ne pas remplacer la victime par un bouc ou un mouton? » Et, emporté par son ardeur, Zamojski hasardait cette proposition étrange : « Si l'on se refuse, disait-il, à reconnaître Boris Godounov qui est un parvenu, si l'on tient à remettre sur le trône le prince légitime, que l'on s'adresse aux vrais descendants du grand kniaz Vladimir, les princes Chouïski. »

Jusque-là personne encore n'avait parlé avec tant de passion et de véhémence. Les invectives de Zamojski tranchaient la situation. Jetées au milieu de l'assemblée, elles allaient se répercuter dans tout le pays. Léon Sapieha leur donna, le même jour, l'appoint de son autorité officielle. En cette matière, elle était d'une haute portée. Le chancelier de Lithuanie avait poussé l'impartialité jusqu'à protéger les débuts de Dmitri. Les renseignements affluaient chez lui, car la police étrangère relevait de ses bureaux, et les rapports personnels avec les Moscovites rentraient dans ses fonctions. Or, Sapieha est aussi incrédule que Zamojski [1].

[1] Saint-Pétersbourg, *Bibl. pub.*, *Lat.*, O, IV, 16, f. 39; *Razn.*, IV, F, 85, f. 370. — Scepkin, t. XX, p. 247.

Les deux chanceliers sont parfaitement d'accord sur les pouvoirs réservés à la Diète, sur l'obligation bilatérale du traité de 1602, sur la valeur du serment prêté à Godounov, et qu'il importe de ne pas enfreindre; car, dit Sapieha, Dieu punit sévèrement ces sortes d'infractions; enfin, sur la personne de Dmitri. Moins caustique et moins piquant que celui de Zamojski, le témoignage de Sapieha n'en acquiert que plus d'importance. Le chancelier qui a tout vu par lui-même, tout examiné, ne croit cependant pas que Dmitri soit le vrai fils d'Ivan le Terrible. Qu'est-ce qui l'arrête? Les renseignements qu'il a recueillis. Quels sont ces renseignements? Il s'abstient de les produire, et il ajoute laconiquement qu'un héritier légitime eût trouvé d'autres moyens de rentrer dans ses droits. La déclaration de Sapieha n'est donc pas documentée; elle vaut ce qu'elle vaut, mais elle pèse lourdement dans la balance. Passant ensuite à la politique, le chancelier ne voit en tout cela aucun profit à espérer pour la Pologne. Un dilemme résume sa pensée. Dmitri sera vainqueur ou vaincu : s'il est vaincu, c'est la guerre avec Moscou à brève échéance; s'il est vainqueur, c'est l'incertain, car on ne peut pas se fier à sa parole, ni se flatter qu'il soit plus fidèle envers les Polonais que ceux-ci ne l'auront été envers Boris Godounov.

La franchise, on le voit, des deux grands dignitaires de la République est entière et incontestable. Vis-à-vis des patrons de Dmitri, elle est plutôt provocante. Néanmoins, pas une voix ne s'élève pour revendiquer les origines tsariennes du Prétendant, personne ne demande une intervention officielle ou officieuse. Un certain nombre de sénateurs se félicitent que Dmitri ait délivré le pays d'une tourbe malsaine et dangereuse, ils sont d'avis qu'on peut laisser les événements suivre leur cours, et réserver

sa liberté d'action pour le moment psychologique. Bienveillance passive dans un but purement utilitaire, — leurs prétentions ne vont pas au delà, et encore leurs voix sont-elles bientôt couvertes par celles d'un Maciejowski, évêque de Cracovie, réclamant le rappel immédiat de Mniszech [1], d'un Janus d'Ostrog qui exige la punition des coupables, d'un Dorohostajski dont la parole acérée se répand en reproches contre le Roi.

Aussi bien une majorité compacte ne tarda point à se former. Zamojski eût voulu citer Mniszech par-devant la Diète, lui demander compte de sa conduite, expédier en même temps un homme de confiance auprès de Dmitri, et se renseigner sur les succès de l'invasion : après ces mesures préliminaires on eût frappé un coup décisif. De son côté, Sapieha, allant au plus pressé, conseillait l'envoi d'un émissaire à Moscou, qui se serait expliqué avec Boris Godounov, aurait dégagé la République et rendu Dmitri personnellement responsable. La crainte de la guerre lui inspirait le recours à ce palliatif. Toutefois ce n'étaient là que des opinions particulières, la Diète vota en commun la résolution suivante : « Que l'on s'efforce de toute manière et avec beaucoup de zèle de calmer l'agitation provoquée par le Hospodarczyk moscovite, afin que ni le royaume de Pologne ni le grand-duché de Lithuanie n'aient rien à souffrir de la part de Moscou ; que l'on range parmi les traîtres ceux qui oseraient enfreindre les traités conclus avec les autres États.

Réclamations légitimes qui jetaient le Roi dans un grave embarras. A n'en juger que d'après les apparences, elles étaient en parfaite harmonie avec ses instructions au sujet de Dmitri, et même ses scrupules de conscience. En

[1] Mniszech semble n'avoir assisté qu'à la fin de la Diète.

bonne logique, il fallait s'attendre à la sanction royale; mais Sigismond abritait sous le pavillon national une politique contraire au vœu de la nation, des engagements secrets le liaient à Dmitri : les faveurs accordées en étaient la preuve et le gage. Prisonnier volontaire de ses illusions, il préféra se maintenir sur le terrain mouvant des équivoques, et, sans se déclarer ouvertement pour le Tsarévitch, il rejeta les conclusions de l'Assemblée nationale. La Diète ne fléchit pas non plus, et dut se dissoudre sans avoir rien obtenu. Le Roi avait un parti pris. Son rôle n'était pas entièrement passif; une connivence occulte débordait sur l'abstention apparente, il devait se sentir atteint lorsqu'on exigeait la fidélité aux traités. Cependant les plus durs reproches ne réussirent pas à l'ébranler; peut-être se disait-il qu'après tout un prince légitime a des droits imprescriptibles, et Dmitri était encore à ses yeux un personnage officiellement problématique.

Les rapports avec Boris Godounov portent la même empreinte de tenace dissimulation. L'échec de la première ambassade n'avait pas découragé le Kremlin. Un autre émissaire, Postnik Ogarev, fut envoyé à Varsovie avec ordre de renouveler les instances de Smirnoï[1]. En fait de nouveau, il n'avait pas grand'chose à ajouter. La police moscovite ne perdait pas de vue le Prétendant; elle savait bien qu'il se servait de Svirski en Ukraine, de Ratomski à Séversk, qu'il frayait avec la Crimée, mais, grâce à une ruse polonaise, Ogarev ignorait le fait principal. A peine arrivé à la frontière, on l'avait mis en quarantaine, et le stage fut si long, l'isolement si rigoureux, qu'on

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, c, f. 32, 68. — *Rome et Démétrius*, p. 194. — Saint-Pétersbourg, Bibl. publ., *Polskaïa*, F, IV, 119, f. 96. — *Roussk. Ist. Bibl.*, t. I, col. 37. — Scepkin, t. XX, p. 262. — L'envoyé de Dmitri fut retenu aux frontières jusqu'à la fin de la Diète.

réussit à lui cacher l'irruption de Dmitri en Moscovie. Il allait donc à l'aveuglette; on pouvait le mystifier impunément, et la Diète ne s'y refusa point. Curieuse séance que celle du 10 février 1605, dont les honneurs furent dévolus à Ogarev. Peu de jours auparavant, des Polonais intègres et perspicaces avaient exposé leurs doutes sur Dmitri, condamné sa folle entreprise, réclamé l'observation des traités, invoqué la sainteté des serments. Le Moscovite reprit les mêmes discours, abonda dans le même sens, il ne fit que préciser les conjectures, développer les exigences, souligner la justice de la cause. A maintes reprises, les sénateurs de bonne foi durent se demander si c'était un diplomate étranger qui parlait et non plutôt un de leurs collègues, à tel point l'accord était surprenant. Ogarev ne se révéla mandataire de Godounov que lorsqu'il saisit vigoureusement la Diète de la question brûlante qui constituait le fond même du débat : Roi et sénateurs sont-ils complices de Dmitri ou bien ses adversaires? S'ils désavouent le Prétendant, qu'ils rompent avec lui et qu'ils punissent les coupables. Si, par contre, ils soutiennent sa cause maudite, c'en est fait du traité de 1602, l'honneur est trahi, le serment profané, le cas de guerre surgit de lui-même, la Pologne, infidèle à sa parole, sera dénoncée à l'Europe, mise au ban de la chrétienté.

Les éléments de la réponse ne manquaient pas aux Polonais, mais ils ne se souciaient pas de livrer à l'étranger le secret de leurs dissensions domestiques. Une conférence privée eut lieu, le 12 février, dans la chapelle du château. Des commissaires spéciaux, et parmi eux les deux chanceliers, avaient été nommés à cet effet. Il n'est rien parvenu jusqu'à nous de ces négociations. Le nonce Rangoni a seulement consigné dans ses dépêches la

réponse officielle donnée à Ogarev, le 26 février, en plein sénat. Le Roi, dit Sapieha, n'a pas rompu la trêve ; « il l'a plutôt confirmée, et il désire conserver l'amitié du Tsar. Quant à Dmitri, il ne lui a pas prêté l'appui de ses troupes ; il a voulu seulement examiner ses prétentions et les soumettre au Kremlin. Ayant eu vent de la chose, Dmitri s'est enfui et s'est réfugié auprès des Cosaques du Zaporogié. On ignore s'il a fait avec eux des incursions en Moscovie. Quoi qu'il en soit, le Roi ne saurait en être rendu responsable, car le Zaporogié méconnaît son autorité, comme la vallée du Don méconnaît celle du Tsar. Défense a été faite de se porter au secours de Dmitri ; s'il revient en Pologne, il sera arrêté ; s'il paraît en Moscovie, Boris Godounov est assez puissant pour avoir raison de lui et de ses partisans [1]. »

A supposer que Rangoni fût bien renseigné, — les relations intimes entre la nonciature et la chancellerie nous y autorisent, — la réponse de Sapieha était non seulement évasive et ironique, mais inexacte et insidieuse. Le grand dignitaire de la République s'infligeait à lui-même et à son discours du 1er février le plus complet démenti, sa souplesse n'avait d'égale que la stoïque indifférence de la Diète

[1] « Circa Demetrio, che Sua Maestà non ha mandato suoi soldati ad introdurlo, mà che, quand'egli è stato qui in regno, ha voluto intendere tutte le sue pretensioni per avvisarne il Gran Duca per sapere da lui se fosse veramente della stirpe ducale, il che penetrato da Demetrio se ne fuggi alli Cosacchi Zaporiensi, col aiuto de'quali se habbia fatta qualche scorreria in Moscovia, ha detto non saperlo, et, che come il Gran Duca di Moscovia non può tener in officio gli Cosacchi Dunensi, così ne anco Sua Maestà può reprimere gli Zaporiensi. Et che ha comandato siano puniti quelli che andaronno al suo soccorso, et che, se Demetrio si ritroverà in regno, sarà ritenuto et significato al suo Signore, quale sendo così potente potrà prenderlo con tutti i suoi seguaci, se sarà in Moscovia. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, c, f. 68, 1605, 26 février, *dépêche de Rangoni*. — Scepkin, t. XX, p. 267. — Notre collection, 1605, 11 mars, *La Blanque à Possevino*.

envers la probité diplomatique. Débouté de sa demande, privé de tout moyen de contrôle, Ogarev dut s'incliner et partir [1].

En dehors de la Pologne, les démarches de Godounov aboutirent aussi au néant. Le parvenu en débine revenait aux traditions du tsar Ivan le Terrible, qui, sous le coup de la frayeur et sous prétexte de croisade, avait invoqué à Prague et à Rome l'intervention étrangère. A son tour, Godounov organisa une campagne diplomatique en Europe, avec moins d'artifice toutefois que son maître et surtout moins de chance. Il n'envoya point des mandataires spéciaux à l'Empereur et au Pape, mais seulement des messages avec l'histoire détaillée de Grichka Otrépiev transformé en tsarévitch Dmitri, des plaintes contre le roi de Pologne, et des lieux communs sur la ligue anti-ottomane qui serait entravée par la guerre avec Sigismond. A travers ces précautions oratoires, perçait discrètement le désir d'une médiation spontanée. L'appel ne fut pas entendu.

L'Autriche, toujours en retard d'une heure et d'une idée, se surpassa par sa lenteur. Bien qu'il eût des relations suivies avec Moscou, l'empereur Rodolphe garda d'abord un long silence, puis il donna pour réponse une paraphrase de la lettre de Boris, et la conclusion fut qu'il songerait à interpeller le Roi de Pologne. L'empressement impérial, on le voit, n'était pas excessif.

Au Vatican, ce fut bien pis encore. Sur la prière de Godounov, Rodolphe avait expédié la lettre au Pape par un exprès ; mais, lorsque celui-ci parvint à Rome, il trouva le Saint-Siège vacant. Le successeur de Clément VIII, Léon XI, venait de mourir après un mois environ de pon-

[1] La même année 1605, Bounakov fut envoyé à Cracovie et Paltchikov à Kiev. — Bantych-Kamenski, *Obzor*, t. III, p. 111.

tificat. La lettre fut, selon l'usage, remise aux cardinaux réunis en conclave, qui ne pouvaient prendre eux-mêmes aucune mesure, ni préjuger les décisions du futur Pape. L'Europe, dans ses deux principaux représentants, abandonnait Godounov à son sort[1].

La campagne avortée d'Ogarev a eu pour conséquence, dans le domaine de l'histoire, un étrange malentendu. On a essayé d'en conclure que le Kremlin n'avait plus, en 1605, la même opinion sur Dmitri qu'en 1604. Grichka Otrépiev n'aurait été qu'un nom lancé à tout hasard au milieu des angoisses de la première heure. Réflexion faite et information prise, on se serait ravisé, l'erreur aurait été corrigée, mais non complètement et partout : à Moscou et ailleurs, on maintient le nom primitif; en Pologne seulement, on lui en substitue un autre, le nom authentique. Même à Varsovie, Ogarev ne fait cette correction que de vive voix, car le message dont il est porteur identifie le Tsarévitch avec Grichka Otrépiev. Et ce changement inattendu ne frappe personne, la Diète reste impassible, Godounov n'est pas soupçonné de subterfuge.

Découverte bizarre à laquelle on ne parvient qu'à travers des sentiers sinueux : il s'agit de concilier des textes qui se heurtent et de leur arracher un secret qu'ils s'obstinent à ne pas nous livrer. En effet, la mission d'Ogarev a été l'objet de plusieurs rapports; ces rapports sont loin de s'accorder sur la personne de Dmitri, chacun d'eux lui assigne des origines diverses. La dépêche de Rangoni du 12 février le traite de « brigand, arien, sorcier, apostat et fils de cordonnier[2]. » Deux Danois, quoique présents eux-mêmes à Varsovie, se font raconter par d'autres que

[1] Boldakov, p. 59 à 74.
[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, c, f. 32. — *Rome et Démétrius*, p. 194.

Dmitri est un ancien serviteur d'archimandrite et fils de copiste [1]. Le syndic Hans Keckerbart ajoute en marge de son rapport que Dmitri est fils de paysan. Enfin, pour mieux dérouter les historiens de l'avenir, un compilateur anonyme envoie à Dantzig des nouvelles encore plus étonnantes : Dmitri est fils d'un notaire d'archimandrite; il s'appelle Dmitri Rheorowicz [2]. Et, en dépit de leurs contradictions flagrantes, tous ces témoins se réclament d'Ogarev; ils n'ont qu'un seul et même répondant.

Ces divergences ne sont pas absolument inexplicables. Ogarev et Sapieha ont parlé russe ; ce sont des étrangers, Italien, Danois, Allemand, qui ont rédigé les rapports. Dès lors la transmission n'offre plus des garanties certaines de fidélité. Et puis, les procédés de mise à Moscou ont pu se répéter à Varsovie. Même dans les pièces officielles, le Kremlin cumulait sur la tête de Dmitri les plus odieuses accusations sans trop s'inquiéter jusqu'à quel point elles étaient compatibles. Ainsi le patriarche Job le proclamait, d'une haleine, le champion des Juifs, des Latins et des luthériens, ne laissant aux orthodoxes que l'embarras du choix. Ogarev aura adopté la même tactique, parlé d'abondance et prodigué les épithètes; ses auditeurs auront saisi et fixé dans leur mémoire le mot qui les frappait le plus; de la sorte, la plus grande variété est possible. Sans doute ce n'est là qu'une hypothèse, libre à chacun de la rejeter ou de l'admettre, pourvu que

[1] Scepkin, t. XX, p. 264. — Boldakov, p. 137. — Le texte latin est tronqué : il faut lire quondam (non *quodam*), a servitiis infimis (non *infirmum*), cum adseclis (non *cum ad sectis*).

[2] Scepkin, t. XX, p. 265, 268. — Démétrius Rheorowicz est un nom très suspect. Le même personnage était appelé par les uns Dmitri, par les autres Grégoire ou Grichka. Le compilateur anonyme aura réuni les deux noms en un seul. M. Scepkin admet lui-même que Rheorowicz n'est qu'une corruption de Grégoire.

Godounov ne soit pas rendu responsable des affirmations d'autrui. La lettre présentée par Ogarev à la Diète identifie le tsarévitch Dmitri avec Grichka Otrépiev; pour rendre plausible un désaveu formel de Boris, les affirmations discordantes de quelques étrangers ne sauraient suffire.

LIVRE II

LA CAMPAGNE DE MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

VICTOIRE ET DÉFAITE

1604-1605

I. Résultats du voyage de Cracovie. — Foi robuste de Mniszech. — Titres sonores de Dmitri. — Marché matrimonial. — Dmitri promet d'épouser Marina. — Cession de provinces et promesses d'argent. — L'apanage de Marina. — Liberté religieuse. — Les « hommes russes » et la « foi latine ». — Aumônerie militaire. — Le Père Striveri chargé d'y pourvoir. — Czyrzowski et Lawicki désignés. — Leur caractère. — Ils sont subjugués par Dmitri. — Ses vues d'avenir. — Sa confession. — Préparatifs militaires. — Urgence. — Une parole de compère. — Silence de Zamojski. — Complot contre Dmitri. — Exécution à Sambor. — Quartier général à Lvov. — Plaintes des habitants. — Mesures tardives du Roi. — L'armée d'invasion s'ébranle. — Dmitri à Lvov. — Les aveux de Khroustchov. — Revue générale à Gliniany. — Les aumôniers rejoignent leur poste. — Marche vers Kiev. — Passage du Dniéper. — Le Rubicon du nouveau César.

II. Un mot de Zamojski. — Contraste entre Bathory et Dmitri. — Évolutions de la Russie. — L'heure de Dmitri. — Faute irréparable de Godounov. — En terre étrangère. — Reddition de Moravsk. — Pillage à Tchernigov. — La ville se rend. — Renforts. — Arrivée des Cosaques. — Émeute dans le camp. — Siège de Novgorod-Séverski. — Piotr Basmanov. — Échec de Dmitri. — Reddition de forteresses. — L'armée de Mstislavski. — Bataille du 31 décembre 1604. — Déroute de Mstislavski. — Piété de Dmitri. — Émeute des Polonais. — Départ de Mniszech. — Un nouveau hetman. — Consigne des aumôniers. — Dmitri à Siévsk. — Ses plaintes à Rangoni. — Les vaincus traités par Godounov en vain-

queurs. — Bataille de Dobrynitchy. — Les Cosaques en fuite. — Les Polonais les suivent. — Sauve-qui-peut général. — Dmitri se retire à Poutivl. — Mstislavski s'arrête devant Rylsk. — Inaction suspecte.

III. Le dilemme de Hamlet à Poutivl. — Cuisantes incertitudes. — Réserve des aumôniers. — Leurs impressions et leurs notes. — Le scélérat Grichka Otrépiev. — Pratiques religieuses de Dmitri. — Sa prière avant la bataille. — La relique de la vraie Croix. — L'image miraculeuse de Koursk. — Le bézoard et la mise en scène. — Dmitri tranche du réformateur. — Aversion contre les moines moscovites. — Question embarrassante. — Dmitri fanatique de la science. — Ses projets. — Son intelligence, sa mémoire, son bagage littéraire. — Une mappemonde à Poutivl. — Tentative studieuse. — Lettres et philosophie. — Trois jours de classe. — Attentions délicates. — La tente des aumôniers. — Fêtes, exercices, ministères. — Sympathies pour les Moscovites. — Moissons jaunissantes.

I

Le voyage de Cracovie et l'audience à la cour de Pologne ont marqué dans la vie du Prétendant une époque nouvelle. De retour à Sambor, il savait à quoi s'en tenir et ce qu'il pourrait oser. Le Roi laissait faire et l'encourageait sous main, un groupe de magnats le favorisait, le nonce Rangoni se montrait bienveillant. Il n'y avait plus qu'à tenir tête aux adversaires, et qu'à prendre les dernières mesures pour entrer en campagne.

Le palatin de Sandomir avait la foi robuste. Il ne doutait pas, en paroles du moins, des origines royales de Dmitri, et très certainement il croyait à ses succès militaires et à ses futures grandeurs. Déjà il faisait sonner bien haut ses titres retentissants « d'illustrissime et invincible Dmitri Ivanovitch, Empereur de la Grande Russie, Prince d'Ouglitch, Dmitrov et Gorodets, Souverain et Héritier de toutes les régions soumises à la Monarchie moscovite ». Cette kyrielle prétentieuse est écrite au cinabre et consignée dans une pièce officielle du

4 mai 1604 [1]. Encore un peu, et Mniszech voyait son protégé au Kremlin, disposant des trésors accumulés par les Tsars, faisant la loi à ses peuples et des entailles à ses États. Dmitri partageait les mêmes espérances, regardait l'avenir avec la même sécurité triomphante, et, selon sa coutume, se répandait en promesses. Il y avait là un terrain idéal commun, sur lequel on pouvait se rencontrer, poser des conditions et prendre des engagements réciproques.

Dmitri avait besoin d'appui en Pologne. Pour traiter avec les magnats, réunir des volontaires, organiser une troupe, un patron lui était nécessaire. Mniszech voulait bien assumer ce rôle, mais, en homme pratique, il mettait au Prétendant le marché à la main, et, non content de promesses verbales, exigeait un document dûment signé, parafé et scellé. Deux actes de cette espèce furent dressés à Sambor, le 24 mai et le 12 juin 1604 [2]. Le châtelain, ruiné et dévotieux, reparut ici avec des traits fortement accusés.

Le mariage avec Marina servait à tout l'édifice de clé de voûte. Le bon accueil du Roi avait levé les derniers scrupules des parents, ils ne mettaient plus d'obstacle à l'union de leur fille, et, de son côté, Dmitri s'engageait formellement, sous peine d'anathème, à demander la main de Marina et à partager sa couronne avec elle. Une ambassade spéciale serait venue du Kremlin solliciter l'approbation royale, et l'on était sûr que Sigismond ne la refuserait point. La famille Mniszech s'alliait ainsi à un puissant souverain, l'éclat de la pourpre moscovite rejaillissait sur elle : l'honneur était grand, il devait être lucratif.

[1] Lvov, Archiwum Krajowe, *Ind. Quer. San.*, 331, f. 450.
[2] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 159, n° 76; p. 165, n° 79.

Le Prétendant disposait à son aise de l'empire et des milliards qu'il ne possédait pas encore. A peine monté sur le trône ancestral, il se serait empressé de céder au palatin et à ses héritiers deux belles provinces russes, Smolensk et Séversk, sauf les zones et les villes réservées au Roi de Pologne, qui auraient été compensées par d'autres villes, bourgs, châteaux, territoires et redevances. Auparavant, pour défrayer le voyage de sa fiancée à Moscou et satisfaire des créanciers importuns, il aurait versé au plus tôt dans les caisses vides de son beau-père un million de florins.

La future Tsaritsa, l'élue du cœur, aurait été encore mieux partagée : des bijoux à pleines mains, des services d'argenterie, et, pour apanage, Novgorod et Pskov : deux royaumes qu'on jetait aux pieds de la belle Polonaise.

La question matérielle ainsi réglée et la cupidité assouvie, Mniszech s'occupa des intérêts d'un ordre supérieur. Il n'oubliait jamais, c'est une justice à lui rendre, la religion de ses pères. Jaloux de sa prospérité, il allait jusqu'au prosélytisme. Et d'abord, Marina, bercée sur les genoux d'une mère catholique, devait conserver à tout jamais pleine et entière liberté d'exercer son culte à la cour, au Kremlin, foyer de l'orthodoxie, et sur toute l'étendue de l'empire. A Novgorod et à Pskov, elle aurait joui d'un droit encore plus précieux : il n'aurait tenu qu'à elle d'ériger des écoles, des églises et des couvents latins, d'établir des évêques et des prêtres du même rite.

Dans toutes ces exigences de Mniszech, le Prétendant ne voyait rien qui l'effarouchât, il engageait hardiment sa parole, et insinuait même qu'ayant embrassé la foi romaine, il se ferait un devoir de la propager dans son empire. Son dernier mot était un serment solennel d'accomplir rigoureusement ses promesses et « d'amener les

hommes russes à la foi latine ». La courte échéance d'une année suffisait à sa présomption pour accomplir de si grandes choses. Tant pis s'il ne réussissait point; le palatin et sa fille reprendraient leur liberté d'action, à moins qu'ils ne voulussent lui accorder un nouveau sursis. On conviendra qu'il eût été difficile de se montrer plus conciliant, de déployer plus de grandeur et de magnificence.

Une autre affaire pendante permit encore au Prétendant de manifester ses sympathies confessionnelles. Ses procédés furent ceux d'un fervent néophyte [1]. Au cours d'un entretien avec le nonce, il avait manifesté le désir d'être pourvu d'un aumônier. On eut, paraît-il, connaissance de cette démarche au Wawel, car le Provincial des Jésuites de Pologne, le Père Decio Striveri, reçut presque en même temps et sur le même sujet des lettres du château et de la nonciature qui le pressaient vivement de se rendre au souhait de Dmitri. La réponse ne se fit pas longtemps attendre, et on trouva immédiatement un mode pratique d'exécution. Le Prétendant avait enrôlé des catholiques dans sa petite armée, une aumônerie militaire devenait indispensable, les Jésuites s'en chargeraient et seraient au service des soldats et de leur chef suprême. En conséquence, deux Pères du collège d'Iaroslav furent désignés pour suivre la troupe. Appelés à exercer les mêmes fonctions, ils n'y apportaient ni les mêmes qualités, ni le même caractère, ni les mêmes habitudes d'esprit. Calme et pondéré, entreprenant sans être téméraire, vrai tempérament de recteur, tel était le Père Nicolas Czyrzowski, aussi fut-il souvent chargé de gouverner des collèges. Son compagnon, le Père André Lawicki, valait surtout par le cœur. Jeune homme, il avait rêvé la mission des

[1] Voir l'Appendice, n° I. — Notre collection, *Diarium* du P. Lawicki, f. 5. — Wielewicki, t. II, p. 69.

Indes et les palmes du martyre sous le ciel embrasé des tropiques. Il acceptait en échange l'expédition dans le Nord, pays des glaces et des neiges, et n'en restait ni moins ardent ni moins impressionnable.

Sitôt que Dmitri eut appris ces nominations, il voulut voir les aumôniers et pressa leur arrivée à Sambor. Dès la première entrevue, les Jésuites furent subjugués par le charme de ses manières. Rien de grossier ou de monacal, parfaite et cordiale prévenance, il nuançait son langage avec art, et se livrait sans arrière-pensée. « J'ai promis à Dieu, leur dit-il, de bâtir en Russie des églises, des collèges, des couvents. A vous d'y propager la foi catholique, à vous de la faire prospérer. » Et, débordant de confiance, il ajoutait : « Je remets mon âme entre vos mains. » Du coup, les aumôniers se transformaient en apôtres; ils n'auraient plus seulement une poignée de soldats à évangéliser, mais un empire colossal, séparé de Rome, à ramener au bercail, et, d'avance, le futur Empereur se donnait à eux spontanément : c'était grandiose, imprévu, réconfortant. Mniszech assistait à l'entretien, soulignait les paroles de Dmitri, et, mettant à l'épreuve le zèle du néophyte, lui proposa de s'approcher des sacrements. On était à la veille de l'Assomption, sur le point de se mettre en campagne, à bonne distance des curieux. Le Prétendant se sentait en veine de dévotion, il accepta l'offre avec empressement, se confessa dans un recoin du château, et, le lendemain, jour de la fête, reçut secrètement la sainte Eucharistie. Dans la matinée, il se rendit encore avec Mniszech à l'église des Dominicains, et tous deux y assistèrent à la messe. Les aumôniers n'en revenaient pas d'étonnement. Ils reprirent le chemin d'Iaroslav avec l'intime conviction qu'ils auraient à remplir une mission difficile, mais souverainement importante.

Au milieu de ces préoccupations diverses, la pensée de Dmitri se reportait de préférence et avec une ardeur qui ne se démentait jamais vers les préparatifs militaires. De plus en plus, il devenait urgent de donner un prompt dérivatif aux Cosaques, vulgairement dits Tcherkesses, qui, malgré les ordres royaux, réunis en masses compactes, inspiraient plus de terreur que de confiance. Dans le pays, leur réputation était faite : on ne se croirait en sûreté qu'après leur départ. D'ailleurs, les bonnes nouvelles qui arrivaient des frontières, les appels pressants des affidés exigeaient impérieusement qu'on se hâtât. Mais il y avait encore des Polonais à gagner et à enrôler. Mniszech prêtait main-forte à Dmitri, lançait des messages aux sénateurs, correspondait avec le Roi et le tenait au courant de ce qui se passait. Toutefois il y mettait de la prudence, dissimulait son action, et ne parlait franchement qu'avec les compères. Le 14 juin 1604, il adressait au Roi ces lignes étonnantes : « Je prie humblement Votre Majesté de se bien persuader comme quoi j'exécute mes projets avec tant de précautions que j'ai l'air de n'avoir jamais transgressé mon devoir [1]. » Auprès de Zamojski tous ses efforts échouèrent misérablement : le grand hetman ne se laissait ni fléchir ni gagner. Dmitri lui-même ne fut pas plus heureux. Éloges, confidences, flatteries, provocation au Roi, réfutation des objections, rien n'y fit. Pas un mot ne tomba de la plume de Zamojski en réponse aux deux messages du Prétendant. Il se contenta d'écrire au palatin Mniszech une lettre hautaine et sévère, l'avertissant du danger de la République et le mettant en opposition avec la volonté du Roi : langage officiellement exact, qui ne tenait aucun

[1] Moscou, Archives de la Justice, *Lit. Metr.*, *Nov. Kn.*, 55, f. 270.

compte de la coulisse et planait au-dessus des intrigues[1].

Dmitri ne s'émut point outre mesure. Il était trop bien parti pour rebrousser chemin. Un complot ourdi contre lui et qui éclata vers la même époque ne l'arrêta pas non plus. Des hommes suspects parurent à Sambor, une tentative d'assassinat eut lieu, le Prétendant y échappa on ne sait trop de quelle manière. Le sicaire, d'après les conjectures de Mniszech, avait été suborné par Boris Godounov, effrayé des armements de Dmitri. Un Moscovite l'avait dénoncé et, sans autre forme de procès, on lui avait tranché la tête à Sambor. C'est le palatin lui-même qui fournit ces renseignements à Rangoni. Une source russe atteste également l'exécution capitale, mais la complicité de Boris et le genre de crime attribué au justicié ne reposent que sur la parole de Mniszech[2].

Sur ces entrefaites, à une date qu'il n'est pas possible de préciser, le quartier général de l'armée d'invasion fut établi à Lvov. Cette ville était d'un accès plus facile et plus rapprochée de la frontière que l'on voulait atteindre. Elle eut bientôt changé d'aspect. Séduits par la grandeur de l'entreprise, attirés par les noms des chefs, les volontaires polonais se présentèrent en nombre, ne demandant la fortune qu'à leur sabre. Ils remplissaient la ville, campaient dans les environs, et ils donnèrent vite la mesure de leur valeur : il y eut des scandales, des rapines et des meurtres. Les plaintes des habitants de Lvov parvinrent jusqu'au Roi. Ils suppliaient d'être délivrés au plus tôt d'une soldatesque qui sévissait chez eux comme en pays ennemi. Les Moscovites réclamaient aussi avec instance contre les troupes massées sur les frontières.

[1] Zolkiewski, *Zapiski*, col. 10 à 24, nos 4 à 10.
[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 232. — *Rome et Démétrius*, p. 201. — *Izviète*, col. 25.

Il fallut enfin s'exécuter. Après quelques mesures préliminaires et inefficaces, Sigismond recourut aux grands moyens : ordre aux volontaires de se dissoudre immédiatement, peines rigoureuses contre les réfractaires, menace de les traiter d'émeutiers, d'ennemis de la République. Les ordonnances royales, datées du 7 septembre, devaient être portées à Lvov par un komornik. En annonçant cette nouvelle à sa cour, Rangoni insinuait avec malice que le komornik n'arriverait peut-être pas en temps utile. Effectivement, lorsqu'il parvint à Lvov, les volontaires avaient déjà depuis longtemps évacué la place [1].

Le gros de l'armée s'était mis en marche vers la fin du mois d'août. Le 25, Dmitri lui-même, ayant surmonté tant bien que mal les dernières difficultés, avait quitté Sambor. Il emportait avec lui le radieux souvenir de Marina, des promesses onéreuses et, faute de mieux, d'immenses espérances. Le dimanche, 29 août, il fit une courte apparition à Lvov, assista aux offices de la cathédrale et entendit le sermon d'un Jésuite. Lorsque le prédicateur vint ensuite le complimenter, il lui répéta une fois de plus ses assurances de dévouement envers le Saint-Siège et de sympathie pour la Société de Jésus [2].

La campagne s'annonçait sous d'heureux auspices. Dès les premiers jours, une députation des Cosaques du Don vint trouver Dmitri, lui offrir à nouveau leurs services et lui présenter des lettres de leurs camarades. Ils traînaient à leur suite, chargé de chaînes, le malheureux Khroustchov déjà nommé ci-dessus. Mis en présence du Tsarévitch, il tomba la face contre terre, fondit en larmes et le

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 237. — *Rome et Démétrius*, p. 191. — Hirschberg, p. 67 à 69.

[2] L'itinéraire de Dmitri dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 167, n° 80. — *Listy Zolk.*, p. 138, n° 130.

reconnut pour vrai fils d'Ivan IV, rien qu'à la ressemblance avec le Tsar défunt. Cet aveu lui valut le pardon, et aussitôt sa langue se délia. En dernier lieu, il n'avait passé que cinq jours à Moscou, mais il avait appris beaucoup de choses en route et dans la capitale. D'après lui, un morne et profond silence régnait autour de Godounov, tandis que la province de Séversk acclamait bruyamment le Tsarévitch. Quelques boïars s'étaient enhardis jusqu'à dire qu'il serait difficile de se battre contre un souverain légitime, et, pris de frayeur, ils avaient ensuite juré de ne plus desserrer les dents; d'autres avaient été perfidement assommés pour avoir, dans un festin, levé la coupe en l'honneur de Dmitri. Les troupes opéraient des évolutions suspectes : sous prétexte d'invasion tatare, on les dirigeait du côté de Séversk. Il ajoutait les détails mentionnés plus haut sur Smirnoï Otrépiev, d'autres détails sur la parenté de Dmitri, et même sur les ambassades échangées entre Moscou et la Perse. Le palatin et le Tsarévitch, ravis de ces révélations, se hâtèrent de les communiquer à Rangoni [1]. Des nouvelles de ce genre devaient être rapidement ébruitées, et, passant par la nonciature, elles gagnaient en vraisemblance. Reste à savoir jusqu'à quel point les récits de Khroustchov sont authentiques. Qu'ils soient favorables à ceux qui les ont transmis, on ne saurait en douter.

Vers les premiers jours de septembre, le Prétendant passa la revue générale de ses troupes à Gliniany [2]. Le

[1] *Sobr. Gos. Gr.*, t. II, p. 173, n° 81. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 231, 232. — *Rome et Démétrius*, p. 161, n° 4; p. 202, n° 1.

[2] Les sources principales sont ici les lettres de Dmitri, de Mniszech, des aumôniers, le *Diarium* de Lawicki, les chroniques russes, Borsza, Margeret. — Les lettres de Tchernigov des 10 et 15 novembre (Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 298, 300) proviennent aussi des aumôniers. M. Darowski en a donné un texte plus complet.

palatin Mniszech, son fils Stanislas, quelques rares amis ou parents formaient le grand état-major. C'était peu. Au moins étaient-ils bien armés, bien équipés, et savaient-ils ce qu'ils faisaient. Le reste de la troupe se composait de volontaires polonais et de Cosaques. Sauf un noyau solide de vétérans, c'était un ramassis d'aventuriers et de spadassins; dans le nombre il y avait des gens de sac et de corde. Chez eux pas d'enthousiasme, pas de feu sacré, pas de but idéal, la recherche et l'espoir du butin étaient les seuls mobiles de leur ardeur belliqueuse. Lancer cette poignée de mercenaires à la conquête de Moscou, n'était-ce pas une vraie folie?

On procéda immédiatement, selon l'usage, à l'élection des principaux chefs. La dignité suprême de hetman échut, comme il fallait s'y attendre, au palatin de Sandomir. Ancien soldat d'occasion, vieux et infirme, la vie des camps ne lui allait plus, mais il pouvait encore prêter à la troupe son prestige sénatorial. Il avait sous ses ordres deux ou trois colonels, élus également à la majorité des suffrages, et une nuée de capitaines. Un règlement spécial, adapté aux besoins du moment, fut voté et rendu obligatoire pour toute la durée de la guerre. Au début, la disposition des troupes était celle-ci : au centre, autour du drapeau rouge orné de l'aigle noire byzantine sur fond d'or, le gros des fantassins et des cavaliers avec Mniszech et Dmitri; à l'aile droite, les Cosaques; à l'aile gauche, les lanciers et les hussards. Le service d'avant et d'arrière-garde fut réservé aux Cosaques : ils étaient les éclaireurs et les guides de l'armée. Quant au chiffre des effectifs, il n'est pas possible de l'évaluer même approximativement. Les Polonais oscillaient entre mille et deux mille, et, pendant toute la campagne, leurs rangs ne cessèrent de s'éclaircir. Par contre, les Cosaques, dont il y avait déjà

au moins deux mille, faisaient constamment boule de neige. Il en fut de même des Moscovites qui s'adjoignirent plus tard à l'armée en marche. Le 18 septembre, le hetman annonçait l'arrivée prochaine de dix mille Cosaques du Don déjà embauchés; le Zaporogié promettait des renforts considérables : il n'y avait plus qu'à marcher de l'avant[1].

A la fin du même mois, les deux aumôniers que nous avons vu partir de Sambor pour Iaroslav rejoignirent leur poste, et, le 17 octobre, ils gravissaient avec l'armée les collines pittoresques qui entourent le plateau de Kiev. On était, en plein palatinat du prince d'Ostrog, exposé aux menaces de son fils Janus, aussi prenait-on de grandes précautions, les vedettes fonctionnaient jour et nuit, mais personne ne songea à inquiéter l'armée qui s'avançait résolument vers la frontière.

L'antique et noble cité revit dans ses murs le pauvre pèlerin de la veille, non plus revêtu de la robe monacale et perdu dans la foule, mais bardé de fer, entouré d'une armée, et brandissant un sabre dont la pointe visait le Kremlin. L'évêque latin de la ville, Christophe Kazimirski, ne cachait pas ses sympathies pour le Tsarévitch; il lui offrit un banquet et l'encouragea à poursuivre son œuvre. Dmitri se retrouvait à Kiev en pays de connaissance, les sanctuaires et les monuments de la ville lui étaient connus; il engagea les aumôniers à les visiter. Sur ses indications, les deux Jésuites s'en allèrent admirer l'église de Sainte-Sophie et ses riches autels, la Porte d'Or resplendissante de mosaïques et de fresques. Ils prièrent sur les ruines d'une chapelle où vivait encore le souvenir de saint Hyacinthe, mais un scrupule bizarre les

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 232. — *Rome et Démétrius*, p. 202, n° 1. — Les noms des capitaines dans Zabczyc, *Mars*,

arrêta sur le seuil des célèbres catacombes de Kiev, d'ailleurs envahies par une cohue de soldatesque. Dans leurs couches sablonneuses, protégés par deux strates d'argile, reposent des cadavres dont la piété populaire a fait autant de corps de saints. Ces reliques parurent aux aumôniers, à juste titre, douteuses ; ils hésitaient à les vénérer et préférèrent ne pas pénétrer dans cette vaste nécropole, ancien refuge de cénobites et actuellement vrai musée de sarcophages.

Après trois jours d'arrêt, l'armée se remit en marche et se dirigea vers le Dniéper, qui servait alors de frontière entre la Pologne et Moscou. Le 20 octobre, les tentes furent plantées sur les rives du fleuve dont les eaux grisâtres avaient autrefois englouti l'idole de Péroune et régénéré les frères d'armes de saint Vladimir. Un obstacle imprévu surgit ici : pas de chalands disponibles ; le prince Janus les avait fait tous enlever. On gaspilla beaucoup de temps à se procurer des moyens de transport. Le passage du fleuve dura de cinq à six jours ; les citadins firent preuve d'empressement et de bonne volonté. En signe de reconnaissance, le Prétendant leur accorda des franchises commerciales. Le privilège est daté de Vychgorod, 23 octobre 1604 [1].

Dmitri jetait hardiment son défi à la fortune : nouveau César, il franchissait le Rubicon.

[1] *Akty... Zap. Ross.*, t. IV, p. 247, n° 161.

II

Lorsqu'on parlait devant lui des agissements de Mniszech, Zamojski observait avec humeur qu'il faudrait jeter au feu toutes les chroniques et ne plus étudier que les mémoires du palatin de Sandomir, si son entreprise avait quelque succès [1].

Rien de plus fantastique, en effet, que cette campagne de Moscou. Les fastes militaires n'en connaissent pas de pareille ; c'est à dérouter les plus habiles stratèges. Pour faire la guerre à Ivan IV, Stéphane Bathory avait demandé à la Pologne l'élite de ses cavaliers, à la Hongrie des fantassins endurants, et quêté de l'argent un peu partout. Sous le drapeau rouge de Dmitri se pressaient une écume de sabreurs et des hommes sans aveu, plus riches en convoitises qu'en argent. Et tandis que Bathory, couvert de gloire et de sang, s'arrête devant les murs imprenables de Pskov, Dmitri voit s'ouvrir à son approche les portes de la capitale en fête. Comble d'étonnement, ce n'est pas une victoire, c'est une défaite qui le rend maître du Kremlin!

Néanmoins, au point de vue purement militaire, le vieil hetman avait cent fois raison. Son tort était d'oublier les évolutions survenues dans l'état social de Moscou, la tyrannie du pouvoir, les rivalités des boïars, le changement de dynastie, les bruits jetés dans le peuple, les récentes lois agraires, les infractions aux vieilles cou-

[1] Voir l'Appendice, n° I.

tumes, les ambitions des uns, les haines des autres, tout ce fatal engrenage de causes qui a provoqué une série de crises et une époque de décadence. L'âme de la sainte Russie était atteinte, des forces redoutables se déchaînaient, le ciel se couvrait de sombres nuages, une furieuse tempête s'annonçait : l'heure était à un Dmitri.

L'audace lui tenait lieu de stratégie, et ses meilleurs alliés étaient les circonstances troublées du moment. Il avait l'hypnose du but à atteindre : marcher sur Moscou et se faire couronner au Kremlin. Au lieu de forger des plans de guerre, il eut recours à des combinaisons sagaces. C'est un soulèvement général, entretenu par des affidés, qui doit le porter jusqu'au trône. Il ne pose pas en conquérant, mais en victime et en vengeur. Fier de ses origines, héritier légitime de ses pères, il en appelle aux serments prêtés à Ivan IV; malheur aux orthodoxes qui les profaneraient! Sa cause devient ainsi une cause sacrée, nationale, dévolue à la foule; à elle de libérer sa conscience et de se faire justice, de prendre les armes, de renverser l'usurpateur, de rétablir le vrai prince.

Mieux que partout ailleurs ce langage devait être compris dans la province de Séversk. Les émissaires de Dmitri y déployaient leur activité, et trouvaient le champ très favorable. Cette zone molle et longtemps négligée, en bordure de la Moscovie, s'était profondément ressentie de l'opritchnina et de ses bouleversements territoriaux. Les repris de justice, les bandits, les miséreux en quête de moyens d'existence, en avaient fait leur repaire, dans l'espoir d'y vivre à leur gré, loin de l'autorité centrale. Mais les rigueurs administratives y pénétraient peu à peu, à la suite de la population croissante, et semblaient d'autant plus intolérables qu'on s'attendait moins à les subir. Elles étaient d'ailleurs souvent excessives, incohérentes,

faussées dans leur application. La terrible famine escortée de maladies et de misères qui éclata en 1601 augmenta le nombre des mécontents, de ces déshérités de la fortune qui n'ont plus rien à perdre et qui espèrent, à chaque changement, gagner quelque chose. Cette tourbe affamée, ignorante et grossière était facile à séduire. Il n'y avait qu'à favoriser les convoitises qui s'agitaient dans son sein. Ratomski et ses agents étaient en train de le faire. Leurs succès engagèrent Dmitri à choisir Séversk pour premier théâtre de ses exploits. Il évitait du même coup la grande route militaire hérissée de forteresses [1].

Personne n'était venu disputer à l'armée d'invasion le passage du Dniéper. Les troupes que Khroustchov avait vues partir pour Séversk ne se trouvèrent certainement pas sur les rives du fleuve pour en défendre l'accès. Était-ce aveugle confiance de Boris dans la trêve de 1602, ou bien avait-il encore trop de mépris pour un adversaire qui jouait au rival? La faute allait devenir irréparable.

A peine débarqués sur la rive gauche, les Polonais consacrèrent l'entrée en terre étrangère par un rite religieux. Quelques semaines avaient suffi aux aumôniers pour dégrossir un peu les natures agrestes de leurs ouailles. En face d'une Moscovie béante, d'un avenir mystérieux et plein de dangers, la voix du prêtre se faisait écouter mieux que de coutume. Dmitri était curieux à observer. Il ne se mêlait pas aux auditeurs pour ne pas se compromettre, mais il faisait les cent pas autour de la tente du prédicateur, et puis, en cachette, demandait des prières et des bénédictions. Cette halte, du reste, ne fut pas longue. L'armée, divisée en deux corps, se remit immé-

[1] L'état de Séversk à cette époque a été magistralement décrit par M. Platonov, *Otcherki*, p. 253 et suiv. — Un spécimen des proclamations de Dmitri dans *Akty... Arkh. Exp* II, p. 76, n° 26.

diatement en marche par deux routes différentes. Dmitri, avec ses bandes, avançait à travers d'épaisses forêts et des marécages, se riant des obstacles, lorsqu'on vit à l'horizon se profiler les tours pointues de Moravsk. Cette petite forteresse de rien acquérait tout à coup une importance hors ligne : sous ses murs allait se jouer le premier acte d'un grand et mémorable drame.

Le 31 octobre, des Cosaques et des Polonais, détachés du corps d'armée, vinrent sommer les habitants de Moravsk de se rendre à discrétion. Les lettres de Dmitri, présentées sur la pointe d'une épée, produisirent un effet magique. La garnison en prit son parti. Sous la première impression de frayeur, une députation fut envoyée auprès du Tsarévitch; elle avait pour mandat de faire acte de soumission. La plèbe, évidemment dressée d'avance, n'attendait que cela; il y eût comme un frémissement d'émotion, l'enthousiasme longtemps comprimé éclatait au grand jour. Les portes de la forteresse s'ouvrirent; les habitants se portèrent en masse à la rencontre de Dmitri, et, se rangeant des deux côtés de la route, ils versaient des larmes de joie, et s'épanchaient en dictons naïfs et pittoresques : « Notre soleil se lève, disaient-ils ; il a été longtemps couché ; Dmitri Ivanovitch nous est rendu. » L'entrée du Prétendant dans la ville fut celle d'un monarque qui revient dans ses États au milieu de son peuple. Les emblèmes symboliques et sacrés du pain et du sel, les clefs de la forteresse avec des monnaies d'or lui furent présentés. Les popes l'aspergèrent d'eau bénite et lui donnèrent à baiser leurs plus saintes ikônes. Enfin, on lui livra, chargés de chaînes, les deux voïévodes, coupables d'avoir voulu enlizer le mouvement populaire. Le reste de la journée se passa à décharger des armes à feu en signe de réjouissance publique.

Ce facile et brillant succès dépassait les plus téméraires espérances; désormais, que n'oserait-on pas entreprendre?

Des scènes analogues se renouvelèrent à Tchernigov, vers le 4 novembre, si ce n'est qu'elles furent d'abord troublées par de fâcheux incidents [1]. Dmitri put se faire une idée des goûts latents de pillerie qui régnaient dans son armée. Tchernigov, selon l'expression des Moscovites, était la porte de leur pays. Une fois qu'on l'aurait forcée, la voie serait ouverte et libre jusqu'à la capitale. D'ailleurs, la ville était bien fortifiée, garnie de canons, pourvue en abondance de poudre, de projectiles et de vivres. A l'approche de Dmitri, il y eut comme à Moravsk un déchaînement de la plèbe contre le voïévode, prince Tatev. La plèbe se laissa séduire par les promesses, le voïévode resta fidèle à son serment. Toutefois, devant l'attitude hostile de la foule, il se retira avec les stréltsy dans la forteresse, abandonnant la ville aux émeutiers. Ceux-ci se crurent alors assurés de la victoire : ils n'auraient qu'à appeler les Cosaques, et c'en serait fait de la garnison et de son voïévode. Les choses se passèrent bien autrement.

Au premier signe des émeutiers, les Cosaques de l'avant-garde arrivèrent au grand galop de leurs chevaux, mais le prince Tatev les reçut par un feu bien nourri et fit une trouée dans leurs rangs. Pour des pillards de profession, le prétexte était suffisant. Ils ne songèrent pas à escalader les murs de la forteresse : une proie plus facile s'offrait à eux; ils se jetèrent, en guise de représailles, sur la ville sans défense et donnèrent libre cours à leur rapacité. Les habitants épouvantés portèrent plainte à Dmitri; ses lieutenants paraissent aussitôt; le lendemain il arrive lui-

[1] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 60.

même, et ne peut que constater le fait accompli du pillage. Le cas était grave. Indignation du Tsarévitch, reproches aux Cosaques, menaces et ordres sévères pour leur faire rendre gorge; malgré tout ce bruyant appareil, c'est à peine si l'on put ressaisir une mince partie du butin. Les habitants de Tchernigov expièrent ainsi leur excès de zèle. Quant au prince Tatev, il consentit sans trop de peine à changer de maître.

Deux forteresses russes passaient donc au pouvoir de Dmitri. Assurément, ce n'était encore qu'un modeste succès, mais l'effet moral était immense. La nouvelle du Tsarévitch marchant victorieusement sur Moscou se répandait aux alentours; plus son histoire était merveilleuse, plus elle trouvait de créance. C'était par centaines que les campagnards, les vagabonds, les miséreux, accouraient sur son passage; ils se prosternaient à ses pieds, selon l'usage populaire, et puis se rangeaient sous ses drapeaux. Le 12 novembre, arrivèrent les neuf mille Cosaques du Don, et quelques jours après, les quatre mille du Zaporogié, embauchés précédemment et attendus avec impatience. Le total de l'armée s'élevait dès lors, paraît-il, à trente-huit mille hommes, force imposante à condition de rester compacte, disciplinée et soumise à son chef. Or, il y avait dans le nombre beaucoup d'éléments réfractaires à l'ordre et à la cohésion.

Les huit jours d'arrêt devant Tchernigov n'en fournirent que trop la preuve. Le nerf de la guerre manquait souvent à Dmitri, et ses satellites n'entendaient pas le servir gratuitement. Avec les Cosaques, il y avait encore moyen de s'arranger, ils admettaient les longues échéances, mais les Polonais étaient intraitables sur le chiffre et sur les délais. Le jour où la solde fit défaut, l'émeute éclata au milieu de la troupe et atteignit d'emblée des propor-

tions inquiétantes. Les plus hardis s'emparèrent d'un drapeau, se groupèrent autour de lui, sortirent du camp, et se dirigèrent vers la Pologne, emportant avec eux les chances de la victoire. Dmitri s'élança à leur poursuite, promesses et objurgations ne furent pas ménagées, mais les factieux voulaient des écus et non des paroles, ils ne rendaient pas le drapeau et n'avaient garde de rebrousser chemin. On put voir alors le caractère de Dmitri sous un jour nouveau, une vraie crise de découragement se déclara chez lui. Il s'adressa aux aumôniers, les yeux pleins de larmes, vivement ému, bouleversé, voulant venger son honneur et confesser ses péchés, et ne sachant trop comment s'y prendre et par où commencer, il était affolé. Il fallut se donner beaucoup de mal pour le calmer, la pleine tranquillité ne reparut qu'avec le retour des déserteurs dans le camp. Le journal du Père Lawicki raconte le fait sans dire par quel moyen le résultat fut obtenu. Il est probable que les pièces d'or trouvées enfin à Tchernigov y furent pour une bonne part.

Dmitri reprit courage aussi facilement qu'il s'était laissé abattre. Le 21 novembre, son armée campait devant Novgorod Séverski. Il se flattait à tort d'y cueillir des lauriers faciles. La garnison comptait parmi ses chefs Piotr Basmanov. Les historiens se plaisent à faire de lui un grand stratège. Quoi qu'il en soit de ses capacités militaires, il avait de la poigne, ne manquait pas de brutale énergie, et portait un nom fameux dans les fastes de l'opritchnina. Lorsque l'ennemi parut dans le lointain, il recourut à la tactique ordinaire des Russes en pareille occurrence, on mit le feu aux quatre coins des faubourgs, on fit flamber la ville avec ses maisons de bois, et les habitants furent entassés pêle-mêle dans la forteresse. L'avant-garde du Tsarévitch n'eut pas ici les mêmes

succès qu'ailleurs. On lui jeta à la figure des dictons à gros sel, il n'y eut pas de désertion en masse. Des transfuges isolés purent seuls s'échapper, encore ce petit courant fut-il bientôt arrêté.

L'affaire tournait au sérieux et, la forteresse étant d'un abord difficile, il fallut se résoudre à un siège en règle : creuser des fossés et dresser des machines avant de livrer des assauts. Les assiégeants se mirent à l'œuvre avec ardeur, en peu de jours les travaux d'approche furent terminés. On fit jouer les batteries improvisées, et, à trois ou quatre reprises, par un froid intense, tantôt le jour, tantôt la nuit, l'armée s'élança avec entrain sur les murs de Novgorod. Les cavaliers mettaient pied à terre, soutenaient les fantassins, et l'attaque paraissait irrésistible. Mais chaque fois les canons bien pointés de l'ennemi firent tant de ravage parmi les assaillants, que ceux-ci furent obligés de battre en retraite. La situation devenait critique. Les gens du métier proclamaient la nécessité d'une brèche, et il était impossible de la pratiquer, vu le manque de canon à gros calibre. Dmitri en ressentait de l'humeur, se laissait envahir par la tristesse, se plaignait de sa malchance, et plaisantait le courage des Polonais qui ripostaient avec vigueur. Mais cet échange de railleries ne facilitait pas la prise de la forteresse.

Les échecs du siège furent compensés par la reddition spontanée de quelques villes avoisinantes. Du 10 au 12 décembre, Poutivl, Rylsk, Siévsk, Koursk et Kromy envoyèrent leurs députés faire acte d'hommage à Dmitri Ivanovitch, et lui déclarer leur entière soumission. Dans tout le bassin de la Desna, du Seïme et au delà, Dmitri était déjà le favori de la plèbe, le nombre de ses partisans croissait à vue d'œil. L'impulsion partait des Cosaques, détachés sur les bords du Dniéper du gros de l'ar-

mée, qui avançaient par des routes en circuit vers le même point de jonction. Ils trouvaient sur leur passage des populations prêtes à les écouter et à les suivre, fatiguées d'une dépendance coûteuse, éprises de liberté sociale. Et l'on venait à Dmitri, non pas avec de simples promesses, mais avec des preuves palpables de zèle : ses nouveaux sujets lui amenaient, liés et garrottés, les tenants de Godounov, et les livraient à son bon plaisir. Les habitants de Poutivl se distinguèrent entre tous; ils demandèrent à se battre contre Basmanov et fournirent du canon. Au milieu de ces alternatives de succès et de revers, le bruit se répandit tout à coup que l'armée de Boris approchait, qu'on risquait d'être pris entre deux feux.

La nouvelle était vraie. Godounov avait longtemps tergiversé. Peut-être lui répugnait-il de faire la guerre à un aventurier. Mais, lorsque tous les autres expédients lui eurent faussé dans la main, il se vit obligé d'accepter l'humiliant défi. Le fantôme avait pris corps, un nom fatidique ressuscitait avec lui, il devenait menaçant, force était de lui disputer le territoire national. Dmitri avait eu quatre mois de répit pour passer le Dniéper, s'installer dans une province russe et fasciner le peuple par sa légende. Il était plus que temps de réagir contre lui. Passant alors d'un extrême à l'autre, Boris Godounov concentra des forces imposantes à Briansk, et en confia le commandement au fils d'un proscrit, Fedor Mstislavski, gagné par des promesses. C'était cette armée qui s'avançait.

Toutes les chances de victoire étaient en faveur du prince moscovite. Ses troupes étaient fraîches, supérieures en nombre, composées de Russes, de Tatars et d'Allemands. A part cela, il pouvait prendre l'armée de Dmitri

de front et à revers, l'acculer aux murs inexpugnables de Novgorod, et l'enserrer dans un cercle de fer et de feu. Mstislavski ne tira aucun parti de ces avantages.

Après des escarmouches insignifiantes et des négociations sans résultat, l'action principale s'engagea le 31 décembre 1604. Borsza et Margeret en ont esquissé les phases sanglantes [1]. L'un, soldat de Dmitri ; l'autre, soldat de Mstislavski, ils ont, chacun à sa manière, évalué le nombre des combattants et fait manœuvrer les escadrons. Des historiens, d'ailleurs sagaces, ont essayé d'amalgamer les deux récits, et n'ont réussi qu'à les embrouiller. Ne vaut-il pas mieux avouer que les divergences sont inconciliables, et se restreindre aux données admises simultanément par les deux témoins oculaires? Ce procédé nous permettra d'affirmer en toute sécurité que les honneurs de la journée furent pour les Polonais, dont les charges impétueuses ébranlèrent les Russes, et que la victoire, victoire complète, resta au Prétendant. Le prince Mstislavski, blessé lui-même dans la mêlée, évacua en toute hâte le champ de bataille, sans même se donner le temps d'enterrer ses morts, et, protégé par les forêts avoisinantes, il battit en retraite. Son drapeau de drap d'or et quelques canons restèrent aux mains des vainqueurs. Margeret conclut son récit par cette parole étrange : « Enfin l'on eust dit que les Russes n'avaient point de bras pour frapper... » Borsza, quoique plus réservé, fait aussi prendre la fuite aux Russes avec une étonnante facilité.

Quant à Dmitri, il voyait les choses de plus haut. Dans un élan d'enthousiasme, il attribua la victoire à la parcelle de la vraie Croix qu'il avait reçue des aumôniers. Peu de jours avant la bataille, il avait rencontré l'un d'eux sur la

[1] Borsza, p. 378. — Margeret, p. 76. — La date du 31 décembre est donnée par Lawicki dans son *Diarium*, f. 11 v°.

route, et, l'apostrophant : « J'ai fait vœu, lui dit-il, si Dieu bénit mes efforts, d'ériger à Moscou une église en l'honneur de la Sainte Vierge, et c'est à vous que je compte la donner. » Encouragé par cette confidence, l'aumônier fit mention de la précieuse relique envoyée récemment de Pologne et destinée au Tsarévitch. Dmitri la demanda avec un pieux empressement, la suspendit à son cou, et, après la victoire, évoquant la grande ombre de Constantin, il se crut aussi favorisé du Ciel que le rival de Maxence.

Du reste, sauf quelques belles charges de cavalerie polonaise, la journée n'avait pas été précisément chaude, elle ne fut pas non plus décisive. La faute n'en est pas à Dmitri. Poursuivre l'ennemi, lui couper la retraite, le tailler en pièces, tel était son plan. Les Polonais ne l'entendaient pas ainsi. Plus d'une fois ils avaient prouvé que chez eux la solde passait avant la guerre. Et, comme on n'avait pas de quoi les payer, ils refusèrent d'obéir. La victoire ne valut à Dmitri qu'une nouvelle émeute, plus sérieuse que la précédente.

Le mot d'ordre qui courut dans les rangs fut le même que naguère : retour en Pologne. Pour retenir les déserteurs, Dmitri aurait, d'après Borsza, essayé d'un moyen périlleux. Un pacte aurait été conclu avec la compagnie Fredro. Plus favorisée que les autres, elle aurait reçu sa paye et se serait engagée à sauver la situation. Vains efforts et faux calculs! Le secret fut éventé, et, le 10 janvier 1605, l'émeute se déclarait : l'anarchie était complète, le camp en désarroi, tout fut mis au pillage, vivres et munitions, canons et drapeaux. Le hetman intervint, donna bravement de sa personne, mais tout ce qu'il put obtenir de la soldatesque exaspérée fut une accalmie de quelques heures. La nuit suivante, la tempête éclata de plus belle; impossible d'enrayer sa fureur. La rentrée en

Pologne, immédiate, en corps, est bruyamment acclamée, et, sans plus tarder, les déserteurs se mettent en marche.

Par une fâcheuse coïncidence, le hetman, après avoir engagé les autres à rester, partait lui-même, le 14 janvier, pour la Pologne. Ce n'était pas qu'il abandonnât la partie, mais il prétextait les nouveaux ordres du Roi, auxquels il voulait enfin se conformer, et la nécessité de défendre à la Diète la cause du Prétendant. Les émotions de la guerre et les hasards des batailles ne tentaient que médiocrement le vieux et infirme palatin. Il fut aussitôt remplacé dans sa charge par Adam Dworzicki. Mais il était plus facile d'élire un nouveau chef que de retenir sous les drapeaux une armée en dissolution. A la vue du nombre croissant des déserteurs, Dmitri devenait de plus en plus inquiet. Il volait d'une tente à l'autre, suppliait de ne pas l'abandonner, et ne recueillait que des refus, souvent même des outrages. Cette fois encore, il confia ses angoisses aux aumôniers, et demanda avec larmes leur concours. Ils promirent, quoi qu'il arrivât, de rester à leur poste. C'était leur consigne, ils ne devaient pas la trahir, et c'est à Dmitri que profita leur fidélité. Au moment psychologique, on vit leur voiture s'engager sur le chemin de Moscou, et cet exemple mit un terme, paraît-il, à beaucoup d'hésitations. Environ douze cents Polonais consentirent à suivre le Tsarévitch et à partager son sort, il n'en déserta que huit cents.

Après ces scènes tumultueuses, Dmitri n'osa plus rester devant Novgorod, et il leva le siège de la ville. Il ne voyait, d'ailleurs, aucun inconvénient à laisser derrière lui des forteresses aux mains de l'ennemi. Son but prédominant était de parvenir au plus tôt jusqu'à Moscou ; c'est là qu'il comptait remporter un triomphe facile et complet. Suivi des bandes de Cosaques et des escadrons

mutilés de Polonais, il alla donc se refaire à Siévsk. C'était une étape sur la route de la capitale, et la ville lui était entièrement dévouée ainsi que toute la province de Komaritsk. Ces quelques jours de loisir lui permirent de jeter un regard en arrière et d'examiner sa position actuelle.

Deux points noirs lui causaient des soucis : d'abord la défection des Polonais qui pouvait encore se renouveler, et puis les bruits répandus parmi les Moscovites sur son abjuration. Il se voyait de la sorte exposé au double danger d'être abandonné des uns, et de devenir, à titre de latinisant, odieux aux autres. Toutes ces intrigues lui semblaient ourdies par Zamojski et Janus d'Ostrog, et, ne pouvant lutter contre eux du fond de la Moscovie, il remit sa cause entre les mains du nonce Rangoni en le suppliant de prendre sa défense. Un messager, porteur de ces demandes, fut envoyé exprès de Siévsk à Cracovie [1]. Tandis que le Tsarévitch se prémunissait d'un côté, ses adversaires le menaçaient de l'autre : une nouvelle journée était imminente.

Le prince Mstislavski n'avait jamais perdu de vue son adversaire, il méditait une revanche. Après la défaite devant Novgorod, Boris Godounov, pour relever le moral de la troupe, avait traité les vaincus en vainqueurs [2]. Des paroles d'encouragement leur furent adressées. Tous, depuis le chef jusqu'au dernier soldat, reçurent des preuves de la munificence tsarienne. Mstislavski fut soigné par un médecin de la cour, expédié, à cet effet, de Moscou, — faveur distinguée qui ne s'accordait que

[1] Archives du Saint-Office, IV, f. 57 v°, 1605, 18 janvier, *Dmitri à Rangoni.*

[2] *Akty... Arkh. Exp.*, t. II, p. 76, n° 27. — La date de la bataille est reportée au 21 décembre, d'après le vieux calendrier.

rarement, en cas de nécessité absolue. Guéri de ses blessures, il réorganisa promptement ses cadres. Vasili Chouïski, enquêteur d'Ouglitch et idéal des traîtres, lui fut adjoint. L'armée ainsi reconstituée se porta vers Siévsk, à petites journées. Fin janvier, on apprit qu'elle campait dans les environs de la ville.

A cette nouvelle, deux opinions contraires se partagèrent les esprits autour du Prétendant. Les Polonais, avec un sentiment plus juste de la situation, voulaient négocier, gagner du temps, agir par séduction. Ces lenteurs n'allaient pas aux Cosaques. Sabreurs de métier, ils brûlaient d'envie de se battre : Dmitri se rangea de leur côté. Du reste, personne ne doutait de la victoire, et c'est avec un joyeux entrain qu'on alla, le 30 janvier 1605, offrir la bataille à l'ennemi aux environs d'un petit village nommé Dobrynitchy.

Ici encore l'issue de la journée nous est mieux connue que ses détails. Le duel s'engageait entre la valeur et le nombre, car Mstislavski avait un excédent de forces considérable. Le nombre l'emporta. Il est vrai que la valeur semble avoir eu des éclipses. Dès le début, les Polonais menèrent l'attaque avec un vigoureux élan ; montés sur des coursiers agiles et rapides, ces fougueux cavaliers firent reculer les Moscovites, peut-être les auraient-ils écrasés sans la défection inattendue, au plus fort de la mêlée, des Cosaques du Zaporogié. Ils étaient environ sept mille ; on comptait sur leur appoint lorsque, d'après le propre témoignage de Dmitri, sans même avoir été attaqués, ils prirent la fuite d'une manière ignominieuse [1]. Le bruit courut qu'ils avaient été achetés par

[1] Dmitri a décrit la journée de Dobrynitchy dans une lettre à Rangoni qui ne s'est pas retrouvée. Il commence celle du 18 avril par ces mots : « Superioribus diebus per nostrum tabellarium Joannem Paproczki de pro-

l'or moscovite, tant cette frayeur soudaine avait paru étrange.

Borsza, d'accord avec le Tsarévitch, rejette sur les Cosaques la cause et la honte de la défaite. Mais que penser de la conduite des Polonais? S'ils ont brillamment ouvert la bataille, n'ont-ils pas été découragés trop tôt, n'ont-ils pas été trop pressés de suivre les fuyards? Borsza explique charitablement la manœuvre de ses compatriotes : ils se seraient enfuis pour ramener au combat les Cosaques en fuite. Ce noble motif resta inconnu à Margeret. Aveuglée par la fumée de la poudre, l'armée russe, dit-il, « fit une escouppetade de dix ou douze mille arquebuzades qui mit si bien l'espouuante parmy les Polonnois qu'ils tournèrent bride en grande confusion. » Et ce n'est pas tout. Le reste des effectifs polonais approchait en grande diligence, « mais voyant les leurs tourner bride en tel désordre, commencèrent à gaigner au pied... » A travers les récits discordants des témoins oculaires, on recueille cette impression qu'il dut y avoir à Dobrynitchy une de ces paniques inexplicables qui s'emparent tout à coup d'une armée, lui dérobent la confiance de sa force, et lui font plus de mal que le fer de l'ennemi. Le sauve-qui-peut fut si général, si précipité, que les fuyards ne rentrèrent pas dans le camp, et abandonnèrent sur place munitions et bagages, armes et voitures [1]. Surpris comme les autres par ce désastre, les deux aumôniers, n'em-

gressu nostrae expeditionis Ill^{m} suam Dominationem certiorem reddideramus, et potissimum de illa tristi fuga ad arcem Siewscensem in Comornicensi nostra ditione, quam, Deo ita permittente, propter velites Zaporoscenses qui campo, nullam vim passi, turpiter cesserant, aequo, ut decebat, pertulimus animo... » — Archives du Saint-Office, IV, f. 58.

[1] Lawicki s'exprime ainsi : « Dum in Comarniciensem regionem progredimur (*hostilis exercitus*) subsequitur, ibique ad arcem Seivtensem (quae rerum humanarum vicissitudo est) nostrum universum militem, fugere,

portant que leur chapelle, montèrent des chevaux envoyés à leur usage par Dmitri, et, cavaliers novices, ils partirent à bride abattue, au risque de se casser les jambes et de faire des chutes mortelles.

Le prince Mstislavski triomphait sur le champ de bataille. Pour compléter la victoire, il eût fallu s'emparer de la personne du Prétendant, enlever son chef à l'émeute, son protégé à la Pologne. C'était essentiel. Godounov ne demandait que cela, la fin de la guerre était à ce prix. Mais comment s'y prendre et que devenait le Tsarévitch? Au plus fort de la déroute, il avait pris la fuite en toute hâte, et n'avait arrêté sa course folle, pour reprendre haleine, qu'à Poutivl, où il arriva vers le 3 février. Un tronçon d'armée se réunit autour de lui; ses défenseurs lui revenaient brisés de fatigue, à bout de forces, et incapables de résistance. Cette poignée de fuyards offrait une proie facile aux Moscovites. Encore quelques heures et un suprême effort, et c'en était fait de Dmitri. « L'ennemi aurait pu nous poursuivre, dit Lawicki, nous atteindre et nous donner la mort, mettre le feu au camp; mais il en a été providentiellement empêché : il s'est arrêté à une lieue environ de distance. Il n'a pas osé profiter de sa bonne fortune. »

La lenteur de Mstislavski paraît étrange, en effet. Ne devait-il pas soupçonner la détresse des vaincus, abandonner les bagages, avancer à marches forcées, courir sus à l'ennemi et lui donner le coup de grâce? Entreprise difficile sans doute, mais qui s'imposait fatalement. Au lieu de cela, le prince moscovite se laissa du temps, ne poussa même pas jusqu'à Poutivl, s'arrêta à mi-chemin

desertis castris, coegit, ut Putivoli cum Serenissimo (*Dmitri*) subsistere, dum noctes duas duosve dies sibi fuga consulit, debuerit, ubi et nunc reficit vires. » — Notre collection, 1605, 15 avril, *Lawicki à Acquaviva*.

devant Rylsk, et se mit à bombarder cette forteresse au risque de se laisser prendre entre deux feux [1]. Grâce à cette manœuvre, Dmitri était sauvé.

III

Lorsque les débris de l'armée se rejoignirent à Poutivl, on put se rendre compte de l'étendue du désastre. Pas d'issue apparente aux difficultés, Dmitri, du moins, n'en voyait pas ; il était triste et presque désespéré. Sans hommes et sans argent, qu'allait-il devenir en face de l'ennemi ? Fallait-il continuer la guerre ou rebrousser chemin ? Payer d'attitude et d'audace ou renoncer à une couronne impossible ? Le dilemme de Hamlet se dressait devant lui ; force était de répondre, et il ne savait que dire [2].

Dans un entretien intime avec les aumôniers, il leur fit part de ses pensées et de ses troubles. On parla d'abord de la récente défaite. Au gré des deux Pères, les Cosaques n'étaient ni les plus grands, ni les seuls coupables. Ils se plaçaient à un point de vue plus élevé, et, à propos des récents événements, ils initiaient le Tsarévitch à une théorie surnaturelle. Au moment de la bataille, un soldat avait brutalisé une femme moscovite ; le scandale avait

[1] M. Platonov (*Otcherki*, p. 267) a parfaitement résumé les difficultés de la situation. En regard de la faiblesse de Dmitri, elles paraissent cependant avoir été surmontables.

[2] Tout ce paragraphe est écrit d'après le *Diarium* du P. Lawicki, ses lettres et celles de Czyrzowski. Les unes sont aux Archives du Vatican (fonds Borghèse, II, 499 ; III, 90, b), les autres font partie de notre collection. Un petit nombre en a été imprimé dans *Rome et Démétrius*.

été public, révoltant, il criait vengeance au Ciel. « Voilà, disaient les aumôniers, les causes secrètes du malheur. Ce sont les crimes des hommes qui attirent la colère de Dieu; ainsi s'explique la déroute. » Dmitri adopta sans peine cette manière de voir, il s'indigna contre l'odieux attentat du milicien, et s'étendit longuement sur toutes ces matières. Mais au bout de cette tirade venait la question torturante qui se posait à lui, et dont il voulait se décharger sur d'autres : faut-il, oui ou non, poursuivre la guerre? Les aumôniers n'avaient point qualité pour répondre; leur mission avait été strictement limitée par Rangoni : la politique et la guerre n'entraient pas dans leur sphère d'action. Ils renvoyèrent donc Dmitri à ses frères d'armes, et se retranchèrent dans leur refrain préféré sur la confiance en Dieu, maître absolu de la vie et de la mort.

D'ailleurs, ces cuisantes incertitudes ne furent pas de longue durée. Pendant les quatre mois de séjour à Poutivl, des événements si prodigieux se succédèrent avec une telle rapidité, que Dmitri ne tarda point à oublier ses déboires, à se remettre à l'œuvre en déployant une grande activité. Les aumôniers eurent souvent l'occasion de le voir de près, de traiter avec lui et de l'observer. Leurs impressions sont pour nous un rayon de lumière.

Dmitri possédait l'art de se livrer sans se trahir. Il gardait par devers lui les secrets politiques, mais il aimait à s'épancher sur ses plans d'avenir et sur des sujets d'intérêt général. Sa pensée hardie s'essayait à de grandes choses, et il savait les présenter sous un aspect captivant. Lorsque, rentrés chez eux, les aumôniers jetaient leurs notes sur le papier, ils étaient évidemment sous le charme de cette parole facile, abondante, qui flattait leurs plus chères espérances et devançait les événements. L'im-

pression était d'autant plus forte qu'à leurs yeux Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV. En eussent-ils douté que l'accueil enthousiaste des Moscovites les eût vite persuadés du contraire. La résistance venait d'en haut et s'imposait par la force. Abandonnées à elles-mêmes, les masses se laissaient facilement gagner à Dmitri. Leur entraînement avait le caractère farouche des remous populaires : sur un simple soupçon de connivence avec les traîtres, deux voïévodes furent immédiatement écharpés. La voix de Godounov restait sans écho, les anathèmes du patriarche Job ne comptaient plus. Ils avaient beau maudire le prétendu Tsarévitch et l'identifier avec Grichka Otrépiev, le peuple tenait Dmitri pour le vrai Tsarévitch et l'acclamait avec confiance. Dmitri, mieux avisé qu'en Pologne, prit soin d'établir sa diversité d'avec Grichka Otrépiev. Un scélérat de la pire espèce, voire un magicien, fut amené à Poutivl, et des témoins attestèrent qu'il était le vrai porteur du nom jeté brusquement dans la mêlée par Godounov. Nous verrons plus loin quelle peut être la portée de ce témoignage.

Cependant, aux yeux de la foule, le vrai Tsarévitch ne pouvait être qu'un fervent orthodoxe. Dmitri en était si convaincu qu'il veillait avec un soin jaloux sur le secret de son abjuration; il ne croyait que ses ennemis capables de le divulguer; mais à la sourdine, au moins vis-à-vis des aumôniers, il restait fidèle aux pratiques catholiques, et même il se piquait de les prendre au sérieux. Non seulement pour la Noël, mais encore pour Pâques, lorsque le palatin n'était plus à ses trousses, il vint spontanément se confesser, et, rêvant toujours le diadème, il s'annonça pour la veille de son couronnement. Parfois il s'enhardissait jusqu'à donner de pieux conseils aux Polonais de son entourage, et il les envoyait auprès des aumôniers pour se

faire absoudre. Toutefois sa dévotion était surtout extérieure, presque décorative : il tombait ainsi dans un défaut qu'il reprochait aux autres. Les vœux et les promesses en vue d'un succès lui étaient familiers. Il affectait souvent de se faire bénir. Rangoni rapporte qu'avant la bataille il mettait un genou en terre et faisait cette prière : « Seigneur, si ma cause est juste, aidez-moi et défendez-moi; si elle est injuste, que votre justice me confonde [1]. » On se rappelle avec quel empressement il avait reçu la relique de la Sainte Croix. Après la victoire, elle lui devint encore plus chère, il la prit en vénération, et s'en servit, selon l'usage russe, pour prêter serment. Lorsque l'image miraculeuse de la Vierge de Koursk fut transportée à Poutivl, Dmitri se distingua par son zèle au milieu des manifestants [2]. Il se rendit à sa rencontre, la fit porter en procession autour des murs et la garda constamment auprès de lui. Même la maladie ne l'empêchait pas de se mettre en scène. Dans les premiers jours de mai, dévoré par la fièvre, sans médecin et sans secours, il ne savait plus à quel parti s'arrêter. On lui proposa la pierre bézoard. Les aumôniers en avaient fait provision, et la vogue lui attribuait des merveilles. Dmitri ne demandait pas mieux que d'en faire l'expérience. Aussitôt une parcelle du précieux antidote est jetée dans un verre d'eau; tous s'agenouillent autour du malade, il fait un grand signe de croix, récite un *Pater,* et avale sa potion. La guérison ne tarda pas à suivre, et Dmitri devint grand partisan du bézoard.

Les questions d'Église, au point de vue de la réunion, ne semblent pas avoir été agitées à Poutivl. Elles avaient été épuisées dans les dialogues avec Rangoni et dans la

[1] Voir l'Appendice, n° I.
[2] Barezzo Barezzi, p. 13.

convention avec Mniszech. L'élément religieux préoccupait quand même le Tsarévitch, et, à l'occasion, il tranchait déjà du réformateur. Un point surtout l'intéressait. Ayant longtemps pratiqué les moines, il se vantait de les connaître à fond, et, à leur égard, il ne péchait point par tendresse. Rien n'égalait son suprême dédain envers eux, et, à l'entendre exposer ses griefs en détail, on voyait bien qu'il avait vécu ce qu'il disait. L'attirail extérieur ne lui en imposait pas; au contraire, une piété toute de surface le scandalisait. A son avis, de vaines formalités passaient, chez les moines moscovites, avant les devoirs les plus essentiels. Et c'était là le plus léger des reproches qu'il leur adressait. Son aversion contre eux avait des racines autrement profondes : il les accusait de s'adonner à une vie licencieuse, de croupir dans l'ignorance et l'oisiveté, de mépriser leur règle jusqu'à oublier le nom de leur fondateur et les origines de leur ordre. Chaque fois que l'on abordait ce sujet, Dmitri devenait intarissable, la véhémence et l'aigreur se faisaient sentir tour à tour, on eût dit qu'il méditait des représailles. Un jour, après une violente invective contre les couvents de ce genre, il jeta cette apostrophe aux aumôniers : « Que faire et comment s'y prendre pour déraciner une bonne fois tous ces abus? » La question ne laissait pas d'être épineuse; les Moscovites dressaient leurs oreilles. L'on préféra abandonner le jeune réformateur à ses propres inspirations.

Du reste, il y avait un autre ordre d'idées auquel Dmitri se reportait avec une préférence marquée : il était fanatique de la science. Le séjour qu'il avait fait à l'étranger lui permettait d'établir des comparaisons. La Pologne des Jagellons, garnie de collèges et d'écoles, était alors évidemment supérieure à la Moscovie ignorante et arrié-

rée. Dmitri en saisissait parfaitement la cause, et, pour l'empire qu'il aurait à gouverner, il rêvait la diffusion de l'enseignement à tous les degrés, sous différentes formes et sans délai. A ce sujet, il avait des plans bien arrêtés. Son dessein irrévocable était de créer en Russie des écoles et des académies. Il aurait envoyé des jeunes Moscovites à l'étranger, et appelé à Moscou un personnel nombreux de maîtres et d'élèves, pour établir d'emblée des classes de grammaire et des cours d'études supérieures. L'impulsion eût été irrésistible, et, mieux secondé, il eût peut-être mieux réussi que Godounov. Un siècle plus tard, à un tournant de l'histoire nationale, Pierre I[er] ne trouvera rien de mieux à faire et ne sera pas plus pressé que Dmitri.

Ce zèle pour la science n'avait rien d'affecté ou de vulgaire, il provenait d'une conviction très personnelle. Dmitri était lui-même doué d'une intelligence affinée et d'une conception prompte, il embrassait facilement les détails des questions et leur ensemble, et sa mémoire prodigieuse ne le trahissait jamais. L'étude n'avait que médiocrement développé ces germes : son bagage littéraire se réduisait à quelques textes de la Bible, surtout du Nouveau Testament, à des notions confuses et fragmentaires d'histoire et de géographie. Philippe de Macédoine et Alexandre le Grand, Constantin et Maxence lui étaient connus par leurs noms et leurs hauts faits; il remontait, au besoin, jusqu'à Hérodote. Même dans ses installations provisoires, une mappemonde s'étalait sur sa table, il savait s'en servir, il l'avait étudiée. Penché sur ses cartes, le nouveau Centurione montrait aux aumôniers le chemin des Indes à travers la Moscovie, il le comparait à la voie maritime qui doublait le cap de Bonne-Espérance, et se déclarait en faveur du premier itinéraire. En fait de

langues, il est sûr que le latin lui était étranger, et qu'il possédait le russe mieux que le polonais. Rien qu'avec cela, il pouvait en remontrer aux boïars moscovites, dont plusieurs n'avaient jamais ouvert un livre ni tracé une lettre.

Mais ce qu'il savait n'était rien en comparaison de ce qu'il voulait savoir; il lui tardait de s'instruire à fond. Les loisirs de Poutivl lui inspirèrent une tentative étrange. Le 20 avril, il fit appeler les deux aumôniers, et, à leur grand ébahissement, en présence de quelques Moscovites, il se mit à leur parler de la vraie sagesse et des moyens d'y parvenir. D'après lui, le souverain devait exceller en deux choses : dans l'art de la guerre et dans l'amour des sciences. Après ce préambule, il déclara sans détour qu'il voulait s'adonner à l'étude : aux aumôniers de lui prêter leur concours. Pris au dépourvu, ceux-ci hésitaient à répondre. Ils craignaient qu'un général d'armée ne devînt un triste écolier, et n'oubliât la grammaire pour courir à la bataille. Dmitri n'admettait pas d'excuses et n'accorda qu'un bref sursis. Le lendemain, quoique décidés à s'exécuter, les aumôniers essayèrent encore de parlementer; ce fut en pure perte. Avisant un volume sous le bras du Père André, il le prit entre ses mains : c'était un Quintilien. Sans plus tergiverser, il fit signe aux aumôniers de s'asseoir et présenta le livre au Père André : « Veuillez lire cet auteur, lui dit-il, et m'en expliquer quelques passages. Je vous écouterai avec plaisir. » Cette première séance, qui se borna probablement à des notions rudimentaires, piqua vivement sa curiosité. Il n'entendait plus renoncer à ses projets studieux. Des cours réguliers furent organisés : une heure de philosophie le matin, et une heure de grammaire et de lettres dans la soirée. Les deux professeurs se servaient de la

langue polonaise, un secrétaire prenait des notes et les traduisait en russe à l'usage du disciple pour lui faciliter la besogne. Dmitri se comportait en simple et parfait écolier; debout et tête nue, il récitait sérieusement sa leçon. Mais ce beau zèle ne fit pas long feu. Les Moscovites prirent ombrage des prolixes et fréquentes séances avec les Jésuites, des rumeurs malveillantes se répandirent, au bout de trois jours tout fut interrompu.

Dmitri ne revint plus à ses études, mais ses rapports avec ses maitres restèrent excellents. Le Père André lui servit constamment de secrétaire pour les lettres latines. Quelques oscillations se laissèrent bien surprendre. Secondé par la fortune, Dmitri avait essayé de se tenir à distance, mais le malheur l'eut vite rapproché à nouveau des aumôniers, et cet éloignement éphémère fut compensé par un surcroît d'égards et un grand abandon. En termes obligeants, il rappelait les services rendus par les Pères, il les invitait à sa table, et, selon l'usage moscovite, levait son verre à la santé du général, du provincial, de toute la Compagnie de Jésus. Sa langue se déliait alors. Il plongeait son regard dans l'avenir, et revenait sur son thème favori de culture et de progrès. Il lui tardait de voir surgir des collèges en grand nombre et sur différents points à la fois. Leur fonctionnement et même leurs frais d'érection l'intéressaient vivement. Ses paroles étaient si pressantes que les Pères se croyaient à la veille de quelque fondation, et demandaient les pleins pouvoirs nécessaires pour la régulariser.

Même dans les détails ordinaires de la vie, Dmitri savait être prévenant et aimable. Ses procédés étaient empreints d'une exquise délicatesse. Ainsi il voulait que son propre régime fût aussi celui des aumôniers, il s'informait de leur santé, s'occupait de leur voiture et de

leurs chevaux, leur offrait des présents d'étoffes ou d'images pour la chapelle, et défrayait même leurs petites dépenses courantes. Des marques expresses de sympathie rehaussaient la valeur de ces attentions. Un jour, se coiffant de la barrette sacerdotale, il se contemplait dans la glace. « Cette coiffure vous va à merveille, lui dit un Polonais, mais c'est la couronne qu'il vous faut. — Quant à moi, reprit le Prétendant, je ne refuse pas dans la suite de me faire moine. » Restait à deviner de quels moines il voulait parler.

Quoi qu'il en fût de ses sentiments personnels, il importait par ailleurs à Dmitri de se maintenir en bons termes avec les aumôniers. Ils avaient acquis par leur ministère une influence incontestable dans l'armée. Leur tente servait de chapelle, elle était constamment ouverte. Les soldats s'y réunissaient pour la messe, les sermons et le catéchisme. C'est à pleines mains qu'il fallait jeter la bonne semence dans cette masse ignorante et grossière. Pendant l'Avent et le Carême, il y eut redoublement de ferveur. Les grandes fêtes se célébraient avec pompe, au bruit du canon et au son de la musique militaire. Pour le jour de Pâques, tout un appareil dramatique, très ingénieux, fut offert aux soldats en spectacle. Il remplit les Moscovites d'admiration et de stupeur. Chaque jour apportait sa besogne : les aumôniers visitaient les malades, soignaient les blessés, parcouraient les rangs avant la bataille, se hasardaient jusque dans les fossés des villes assiégées. Ainsi se formaient entre les soldats et les deux prêtres des liens intimes et forts. Dmitri ne fut pas des derniers à s'en apercevoir, et il était trop avisé pour ne pas en tirer parti.

L'action des aumôniers se bornait presque exclusivement aux Polonais. Avec les Moscovites de l'armée, il fal-

lait rester sur la réserve, et se contenter de vivre en bonne intelligence. Dmitri était trop suspect de latinisme, les préjugés étaient trop enracinés pour que l'on pût songer à un rapprochement. Quant aux Cosaques, ils calculaient leurs chances de butin et, à peu d'exceptions près, ne goûtaient guère la controverse.

Les gens du peuple se montrèrent plus accessibles, surtout à Poutivl, où l'armée séjourna longuement. La robe noire n'inspirait pas de terreur. Plusieurs vinrent assister aux sermons et aux offices, les plus hardis pénétrèrent dans la demeure des aumôniers. Ils avaient là de quoi satisfaire leur curiosité : les objets les plus ordinaires passaient à leurs yeux pour des merveilles ; la barrette les intriguait pour de bon, ils la regardaient attentivement, la retournaient en tous sens et essayaient de s'en coiffer. Bientôt les deux Jésuites furent connus de toute la ville. Les enfants les montraient du doigt quand ils sortaient de la maison et couraient à leur rencontre. Quelques-uns, dressés peut-être par les Polonais, demandèrent qu'on leur apprît à lire et à écrire. Un pope poussa l'ambition jusqu'à vouloir faire du latin. Un jeune homme s'offrit pour accompagner ses futurs maîtres jusqu'à Moscou. Toutes ces petites manifestations allaient droit au cœur des aumôniers. Ils ne cachaient pas leurs croissantes sympathies pour le peuple russe, caressaient de vagues espérances, et, à la vue des moissons jaunissantes, souhaitaient qu'il y eût un grand nombre d'ouvriers.

Les événements semblaient leur donner raison; la déroute servit mieux le Prétendant que la victoire.

CHAPITRE II

MARCHE VICTORIEUSE VERS MOSCOU

1605

La campagne de Moscou terminée. — Bilan militaire. — Les deux armées de Godounov. — Maladresse de Mstislavski. — Représailles inopportunes. — La situation à Rylsk. — Ordres de Godounov. — Les merveilles de Koréla. — Verve bourguignonne de Margeret. — Contre-coup des événements à Poutivl. — Les moines assassins. — Découverte du complot. — Evolution vers le plan primitif. — Dmitri cherche en Pologne l'appui moral. — Cosaques et Tatars appelés aux armes. — Proportions gigantesques du projet. — Les Nogaïs gagnés à Dmitri. — Les Tatars de Crimée. — Une force agissante cachée. — Mort de Godounov. — Version des chroniques. — Bruits recueillis par Myszkowski. — Serment prêté à Fedor Godounov et à sa mère. — Basmanov investi du commandement de la troupe. — Envoyé au camp de Kromy. — Discorde à l'occasion du serment. — Ruse de guerre des Polonais. — Basmanov reconnaît Dmitri. — L'armée de Godounov suit cet exemple. — Députation à Poutivl. — Le maître de la situation. — Arcudius à Cracovie. — Ses renseignements à Paul V. — Confidences de l'évêque de Vilna. — Négociations de Dmitri. — Points proposés par les boïars. — Départ de Poutivl. — Enthousiasme des populations. — Kromy. — Halte des aumôniers à Orel. — Toula. — Affolement à Moscou. — Émissaires de Dmitri. — Sa vibrante proclamation. — Déchéance des Godounov. — Scènes hideuses. — Succès de Dmitri. — Députations à Toula. — Ignace, archevêque de Riazan. — Mort de la Régente et du tsar Fedor. — Version des chroniques. — Exil du patriarche Job et de deux archimandrites. — Témoignage d'Arsène. — Dmitri à Serpoukhov. — Entrée à Moscou. — Halte au Lobnoïé Miésto. — Visite des trois sanctuaires. — Note discordante. — Chouïski condamné et gracié.

A dire vrai, après la défaite de Dobrynitchy, la campagne de Moscou était terminée; plus de grandes batailles, rien que des escarmouches et des sièges sans conséquence.

Le bilan militaire se résumait ainsi : Dmitri n'avait plus autour de lui que les restes des escadrons polonais, des Cosaques en nombre réduit, et des campagnards moscovites improvisés soldats. Autrement considérables étaient les forces dont disposait Godounov : deux grandes armées étaient à son service, sur le théâtre même de la guerre, et prêtes à donner dans l'action. L'une, victorieuse à Dobrynitchy, restait sous les ordres des princes Mstislavski et Chouïski. L'autre avait Chérémétev à sa tête, campait dans les environs de Kromy, et devait assiéger cette forteresse. Malgré ces avantages incontestables, la position de Godounov allait devenir critique : c'est qu'il n'atteignait plus que les corps, l'âme de la nation lui échappait.

Le Tsarévitch n'eut d'abord qu'à profiter des maladresses de ses adversaires. Au lieu de frapper de grands coups, le prince Mstislavski s'était attardé au siège de Rylsk. Cette place forte avait été une des premières à passer au Prétendant; elle lui restait fidèle dans la mauvaise fortune, et sa résistance opiniâtre proclamait au loin les droits du nouveau maître. Une autre faute également grave fut celle-ci : on livra au pillage toute la province de Komaritsk qui avait secondé les envahisseurs, elle fut mise à feu et à sang par une soldatesque affamée. Ces terribles représailles favorisèrent la cause de Dmitri; traqués comme des fauves, n'espérant ni pardon ni pitié, les malheureux prenaient la fuite et se réfugiaient à Poutivl, où les attendait un bon accueil. D'autre part, c'étaient des villes entières qui, sous l'impulsion des Cosaques en marche vers Moscou, se déclaraient ouvertement pour Dmitri. En peu de jours, sept forteresses gagnées à sa cause lui envoyèrent, menottes aux mains, leurs voïévodes récalcitrants. L'une d'elles portait le nom désor-

mais odieux de Borisgorod, Dmitri le changea avec une royale assurance en celui de Tsargorod [1].

Tandis que les adhérents du Prétendant croissaient en nombre, Mstislavski voyait son armée se débander peu à peu et se disperser. Des lettres interceptées révélèrent d'abord ce secret : elles étaient adressées à Boris Godounov et respiraient un profond découragement. Tout marchait à la dérive devant Rylsk : impossible de lutter contre la désertion passée à l'état endémique; quant à ceux qui restaient sous les drapeaux, il n'y avait pas de quoi les nourrir, le ravitaillement présentait des difficultés insurmontables. Les chefs de l'armée, ne trouvant pas d'autre remède, hasardaient le mot de licenciement. Un échec récent qui n'annonçait rien de bon pour l'avenir semblait justifier cette mesure. Mstislavski avait essayé d'un assaut vigoureux contre la forteresse, mais le prince Dolgorouki lança contre les assaillants une quantité si formidable de projectiles, que « pour ne pas répandre le sang chrétien », dit la chronique, le vainqueur de Dobrynitchy crut devoir battre en retraite et se replier sur Siévsk et au delà [2].

Il ne devait pas y goûter un long repos. Boris Godounov était excédé par les mauvaises nouvelles qui lui venaient de toutes parts, ce mouvement de recul excita son indignation; en face du danger, il n'entendait pas accorder à ses troupes des loisirs. En conséquence, Mstislavski reçut l'ordre de se réunir à Chérémétev, qui depuis quelque temps déjà investissait Kromy. Cette petite forteresse,

[1] Archives du Saint-Office, IV, f. 58, 1605, 14 avril, *Dmitri à Rangoni*. — Les sept forteresses nommées dans la lettre sont : Voronège, Oskol, Bielgorod, Valujki, Borisgorod, Elets, Livny.

[2] Notre collection, 1605, 17 mars, *les Aumôniers à Striveri*. — *Rome et Démétrius*, p. 204, n° 4. — *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 62. — PLATONOV, *Otcherki*, p. 268 et suiv.

aux murs et aux tours de bois, entourée de marécages et de roseaux, s'était naguère donnée à Dmitri. Boris Godounov tenait à la reprendre au plus tôt, vu sa haute importance stratégique, à mi-chemin entre la capitale et le théâtre de la guerre. Aux mains de l'ennemi, elle empêchait l'armée moscovite de se porter vers le sud et d'atteindre le Prétendant, car c'eût été perdre contact avec le cœur du pays. Par contre, aux mains de Godounov, Kromy barrait au Prétendant le chemin facile de Moscou par Kalouga, et l'obligeait à se replier sur la rive droite de l'Oka, parsemée de forteresses. C'est ainsi que les événements eux-mêmes donnaient aux adversaires rendez-vous devant Kromy.

Les assiégeants, après la jonction des deux armées, avaient à leur actif l'avantage du nombre. Ils disposaient en outre de soixante-dix canons. Mais le Kremlin ne supputait que les chiffres et se fiait à eux. Il oubliait que la garnison était commandée par l'ataman Koréla, héros populaire des bords du Don, qui passait parmi les siens pour une espèce de sorcier, tant il y avait de génie et d'audace dans cet homme de chétive apparence. On l'avait laissé se glisser avec un puissant renfort parmi les assiégés. Aussitôt, secondé par les Cosaques et les stréltzy, il improvisa en peu de temps et sans grandes ressources une forteresse imprenable. La terre lui fournissait tout : et le matériel de défense, et un lieu de refuge, et le meilleur des remparts. Il fit creuser des fossés, ouvrir des tranchées, percer des galeries souterraines. Une ville entière, ténébreuse, privée d'aérage, mais bien abritée, se formait ainsi sous le sol. Les rudes enfants de la steppe y menaient joyeuse vie, y combinaient leurs stratagèmes, sans craindre les surprises de l'ennemi qui n'osait pas s'aventurer dans ces catacombes sans issue. Par contre,

les Cosaques, excellents tireurs, risquaient souvent des sorties et ne manquaient jamais leurs coups. A dix ou douze reprises, les assiégeants se décidèrent à livrer des assauts, mais chaque fois ils furent repoussés avec des pertes considérables. Le spectacle devenait d'un intérêt de plus en plus intense : une poignée de braves tenait en échec deux grandes armées. Le capitaine Margeret, avec sa verve bourguignonne, a trouvé le mot juste pour flétrir l'inaction des troupes moscovites : Elles demeuraient devant Kromy, dit-il, sans « exécuter chose digne que de se faire mocquer d'elles [1] ».

Nulle part le contre-coup de ce malheureux siège ne se faisait mieux sentir que dans la résidence provisoire du Prétendant. En réalité, malgré sa défaite, il était maître de la province de Séversk, Kromy lui servait d'avant-poste, les habitants de Poutivl l'entouraient de leur fidélité, si bien que jamais armée moscovite ne vint le surprendre ou l'inquiéter. Et cependant, c'était à lui, à sa personne, que Godounov en voulait principalement. Le maître du Kremlin sentait bien que le ferment d'opposition était incarné dans le mystérieux Tsarévitch, qu'il fallait le frapper pour en finir d'un seul coup. Godounov le proclamait tout haut, et, à cet égard, ne cachait pas son jeu.

Il est moins sûr que sa main ait trempé dans une tentative de vulgaire assassinat, dont les Polonais voudraient le rendre responsable, et voici en quelles circonstances. Trois vieux moines, aux allures suspectes, arrivant de Moscou, se présentèrent, vers le milieu du mois de mars, à Poutivl. Leurs procédés parurent si étranges qu'ils furent arrêtés, emprisonnés et fouillés. On les

[1] P. 80.

trouva nantis de lettres incendiaires de Boris Godounov et du patriarche Job. Le Tsar promettait aux habitants de Poutivl une amnistie pleine et entière, pourvu qu'ils lui livrassent Dmitri, mort ou vif, et qu'ils fissent main basse sur les Polonais. Le patriarche lançait les plus terribles anathèmes contre le prétendu Tsarévitch et ses partisans. Quant aux moines, ils avaient l'ordre de répandre ces messages parmi le peuple et d'ourdir secrètement la conspiration. Ils furent arrêtés à temps, et l'un d'eux, soumis à la torture, fit des aveux complets. L'avortement du sinistre projet tourna encore d'une autre manière à l'avantage de Dmitri : le flair policier découvrit dans les bottes des moines des lettres confidentielles qu'ils avaient préparées pour leurs mandants. Ils s'ouvraient à eux sans réticence : « Dmitri, disaient-ils, est le vrai fils d'Ivan IV; inutile de lutter contre la justice de sa cause. » Ce témoignage, réputé impartial, devait augmenter le prestige du Tsarévitch [1].

Dmitri sut d'ailleurs mettre à profit la tranquillité relative dont il jouissait à Poutivl. Après la première impression de désespérance, revenant à des sentiments plus virils, il fixa de nouveau son regard sur les coupoles dorées du Kremlin, et se laissa dominer par leur irrésistible attraction. Aussi est-ce avec une énergie renforcée qu'il reprend ses préparatifs politiques et militaires. Ses efforts ne s'éparpillent pas au hasard, il y a de l'ensemble dans son action, et l'action elle-même est dirigée d'une main sûre. Toutefois une évolution se laisse surprendre vers le plan primitif tel qu'il avait été exposé, à Brahim, au prince Wisniowecki, bien que les observations de Sigismond soient toujours utilisées dans la mesure du possible.

[1] Notre collection, 1605, 17 mars, *les Aumôniers à Striveri.* — *Rome et Démétrius,* p. 204, n° 4.

En effet, du fond de sa retraite forcée, le Tsarévitch maintenait assidûment contact avec la Pologne. Ses lettres allaient rejoindre le palatin de Sandomir, les membres de la famille Mniszech, le cardinal Maciejowski, le nonce Rangoni [1]. Il leur donnait de ses nouvelles, les tenait au courant de ses péripéties, et, au besoin, demandait leur intervention. Le prince Tatev, ancien voïévode de Tchernigov, fut même envoyé à la Diète de Varsovie pour y représenter le futur Tsar de Moscou, mais on le tint prudemment à distance, et il n'eut pas l'occasion d'entendre les impropéries lancées contre son maître. Ce que Dmitri cherchait surtout en Pologne, c'était l'appui moral. Le séjour à Cracovie lui avait révélé l'importance des bons rapports avec la cour et les magnats. Quant aux hommes de guerre, il savait maintenant qu'on en trouvait ailleurs à meilleur compte et de moins récalcitrants.

Sigismond se plaçait à un autre point de vue. L'on se souvient qu'une invasion de Moscou avec des Cosaques et des Tatars avait été traitée par le Roi de folie et de chimère. Aussi bien sur les terres de la République, Dmitri avait eu soin de s'adjoindre un contingent polonais. Mais, pendant la campagne, la plupart de ces volontaires turbulents, déçus dans leurs rêves de fortune, l'avaient abandonné, et il eût été téméraire d'espérer que d'autres viendraient en nombre prendre leur place. La force même des choses obligeait donc Dmitri d'en revenir au programme qui avait été si vivement critiqué à la cour de Cracovie. Toutefois il sut le développer et lui faire atteindre des proportions colossales. Depuis les vallées du Dniéper et du Don jusqu'aux montagnes de l'Oural à l'est et jusqu'aux rivages de la Crimée au midi,

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 196, n° 87; p. 198, n° 88. — Niemcewicz, t. II, p. 355. — Archives du Saint-Office, IV, f. 58, 59, 64.

Cosaques et Tatars étaient tous appelés à prendre les armes et à se réunir dans des endroits désignés d'avance. Cette masse de mercenaires, avide de butin, aurait été dûment organisée et lancée sur le chemin de Moscou, avec ordre de laisser des garnisons sur son passage et de se renforcer par des volontaires. De la sorte, la capitale se serait vue, à l'improviste, investie par des forces imposantes, et privée du même coup des secours et des ressources de la province. Tel est le plan gigantesque et audacieux qui se dégage des débris de la correspondance de Dmitri, et dont les traces apparaissent dans la réalité [1].

Ainsi, le 23 mars, des émissaires furent envoyés dans les bassins du Don et du Volga, du Térék et de l'Oural, et, dès le 30 avril, on annonçait à Dmitri l'arrivée prochaine de nouveaux effectifs.

Non contents d'accourir eux-mêmes, les Cosaques du Don rendirent au Prétendant un service signalé en gagnant à sa cause des auxiliaires sur lesquels le Kremlin croyait pouvoir compter. Il s'agit de la horde puissante des Nogaïs. Godounov voulait la confiner entre la mer Noire et la Caspienne, et la maintenir sous l'autorité d'un seul chef qui aurait été le vassal de Moscou. Mais il s'y prenait mal, paraît-il, et se laissait vaincre en habile duplicité. D'accord en cela avec les chroniques russes, Dmitri l'accuse d'avoir semé la discorde parmi les Tatars [2]. Godounov avait d'abord jeté les yeux sur Istérek pour faire de lui son homme lige, et il lui avait envoyé en don un sabre de prix avec l'oracle suggestif que cette arme atteindrait les ennemis de la Russie ou ceux qui ne sauraient pas s'en

[1] Les détails qui suivent sont empruntés aux deux lettres de Dmitri à Rangoni du 14 avril et du 13 mai 1605. — Archives du Saint-Office, IV, f. 58, 59.

[2] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 40.

servir. En même temps, pour mieux se garantir, il accordait des faveurs à un rival d'Istérek. Celui-ci, flairant une trahison ou un danger, résolut de prendre les devants. Il se déclara, avec soixante-dix autres princes, partisan de Dmitri, se rapprocha des Cosaques du Don qui avaient négocié l'affaire, prêta serment de fidélité, et donna pour otages ses propres enfants. L'acquisition n'était pas de mince valeur. Dmitri fit parvenir à Istérek ses plus chaleureux remerciements avec l'ordre de se mettre en marche au printemps.

Le 3 mai, vint le tour des Tatars de Crimée. Ces belliqueux mercenaires reçurent des présents que certainement ils ne s'attendaient pas à voir arriver de Poutivl : excellent moyen de réclamer leur concours, et de leur faire apprécier la valeur des droits de Dmitri sur le trône de Moscou.

A la vue de l'activité du Prétendant qui atteint des régions si éloignées, dispose d'un nombreux personnel, abonde en ressources, obtient des succès faciles, on est saisi d'un légitime étonnement. Les questions se pressent sans qu'on puisse leur donner des réponses adéquates. Et d'abord, qui était l'auteur de ce plan colossal, calculé à point, essentiellement moscovite, dont l'ensemble trahit la touche d'un homme initié à la politique du Kremlin et connaissant à fond le pays? Qui fournissait les sommes nécessaires pour subvenir aux frais d'existence, d'ambassades, d'organisation d'armée? Comment le vaincu de la veille a-t-il pu se relever si promptement? D'où lui venait la ferme assurance de pouvoir bientôt se remettre en campagne? Que faisait le parti moscovite dont les impatiences avaient été exploitées à la cour de Cracovie? Le fait est qu'au lendemain d'une défaite, le séjour du Prétendant à Poutivl devient le point de départ de ses

triomphes. Assurément, les adversaires ont commis des fautes qui lui ont profité ; les Cosaques, engagés dans le mouvement tournant, lui ont recruté des adhérents ; mais tout cela ne saurait expliquer ni la rapidité de la transformation survenue, ni l'unité déployée dans l'action. Nous sommes, à n'en pas douter, en présence d'une force occulte, visible seulement dans ses effets.

Tandis que Dmitri se livrait tout entier à ses espérances, et que ses troupes se concentraient à Livny, le Kremlin subissait une perte irréparable. Le 5 mai, un cavalier moscovite parut à Poutivl : c'était Avrami Bakhmétev ; il venait en toute hâte offrir ses services et annoncer la mort de Godounov. L'événement était gros de conséquences. Personne ne s'y méprit. Le Prétendant ne se possédait pas de joie : son principal ennemi avait disparu, au moment critique, à la veille de la campagne[1]. C'était mieux qu'une victoire gagnée, et Dmitri craignait seulement que la nouvelle ne fût démentie. Bientôt cette dernière appréhension se dissipa : des messagers, des captifs confirmèrent le fait ; les lettres de Livny du 9 mai rendirent le doute impossible. Le voïévode de cette ville descendait jusqu'aux détails du funèbre accident : c'était le 29 avril, Boris donnait audience à des ambassadeurs étrangers, lorsqu'il fut pris tout à coup d'un violent accès d'hémorragie : le sang se portait à la bouche, aux narines, aux yeux, aux oreilles ; il débordait par tous les pores. Le Tsar tomba de son trône à la renverse, et quelques heures après, il n'était plus. A peine le patriarche Job

[1] « Illud insperatum ac praeter expectationem nostram nobis novum allatum pro quo divinae Bonitati gratias agere non cesso... Borissium 29 aprilis subita morte e vita sublatum... Tam faustum rumorem excepimus laeti... » — 1605, 13 mai, *Dmitri à Rangoni*, Archives du Saint-Office, IV, f. 59.

eut-il le temps d'accourir et d'imposer au moribond, selon l'usage, la bure monastique.

Cette mort foudroyante devait nécessairement éveiller des soupçons. Si elle arrachait Godounov à de cruelles angoisses, elle servait encore mieux les intérêts de Dmitri. Aussi bien fut-elle expliquée de différentes façons : les uns l'attribuèrent au poison envoyé de Poutivl, les autres crurent au suicide. La version officielle, adoptée par Dmitri, par les Polonais de son entourage, et qui a passé dans les chroniques russes, est celle du voïévode de Livny : elle est, de toutes, la plus inoffensive [1].

Du reste, à Cracovie, on devait s'attendre à ce dénouement. C'est le grand maréchal de la cour de Pologne qui nous en fournit la preuve. De son vrai nom Sigismond Myszkowski, il s'était affublé du titre exotique de marquis de Mirowa, et entretenait avec les princes italiens une correspondance suivie. Or, le 6 janvier 1604, il adresse des lettres au cardinal Aldobrandini et au duc de Mantoue, et, un an à l'avance, il donne pour certaine la mort de Godounov; chose plus étonnante, il en expose même les détails. Les boïars auraient fait examiner Dmitri, à cette époque encore en Pologne, et auraient acquis la conviction qu'il était le vrai fils d'Ivan IV. Une scène tragique se serait alors passée au Kremlin : la découverte du Tsarévitch est portée à la connaissance de Boris Godounov, des paroles hautaines et irritantes sont sa seule réponse ; les boïars n'y tiennent plus, tirent leurs sabres et donnent la mort à qui désormais n'était, à leurs yeux, qu'un misérable usurpateur [2]. Assurément, rien n'est plus controuvé que les racontars dont le marquis

[1] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 64.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 112, f. 118. — Mantoue, Archives Gonzaga, Busta 559.

polonais se faisait complaisamment l'écho ; toute leur valeur vient de leur source et de leur date. Si un dignitaire de la cour, admis dans l'intimité du Roi, mêlé aux intrigues politiques, a cru devoir les recueillir et les transmettre au loin, c'est qu'ils ont réellement circulé autour du trône et qu'ils ne manquaient pas de vraisemblance.

Quoi qu'il en soit, car il n'est plus possible de concilier les versions divergentes, la disparition soudaine de Boris Godounov jeta le désarroi dans sa famille et parmi ses partisans. Il laissait après lui deux enfants mineurs, Fedor et Xénia, dont l'aîné n'avait que seize ans. Le rôle prépondérant échut à leur mère, qui fut déclarée régente. Son nom évoquait de tristes souvenirs : Maria Grégoriévna était la fille de Maliouta-Skouratov, héros de l'opritchnina et satellite d'Ivan IV. L'on procéda sans retard à la prestation du serment d'après une formule où le nom de la régente figurait à côté de celui de ses enfants [1]. Ainsi s'accomplissait le vœu le plus cher de Godounov : la couronne passait à sa postérité. Mais serait-il fondateur de dynastie ou seulement père d'une illustre victime ? Cette monarchie, bâclée à l'improviste, pourrait-elle résister à l'orage, et tenir tête au Prétendant de Poutivl ? En ce moment, elle n'avait d'autres défenseurs que l'armée campée devant Kromy, et, pour maintenir cette armée dans le devoir, elle comptait sur un seul homme. Or, cet homme vint à lui manquer.

En effet, les premières mesures du nouveau pouvoir semblent avoir été dictées par une confiance absolue dans Piotr Basmanov, sa fidélité, son savoir-faire et sa fortune. Il avait résisté aux séductions du Prétendant, sauvé la forteresse de Novgorod, fêté son triomphe à Moscou, et

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 191, n° 85.

acquis de l'ascendant sur la troupe. Autant de titres pour être investi du commandement de l'armée qui lui fut effectivement déféré. C'était bien à lui qu'on s'en remettait de l'honneur du drapeau et du sort de la dynastie; le prince Katyrev-Rostovski ne figurait au premier rang que par suite de considérations hiérarchiques. Les trois voïévodes, Mstislavski, Vasili et Dmitri Chouïski, qui perdaient devant Kromy leur temps et leur renom, furent rappelés à Moscou dans les premiers jours du mois de mai, et les nouveaux chefs, accompagnés d'Isidore, métropolite de Novgorod, allèrent les remplacer. Ils devaient d'abord exiger le serment de la troupe; pour le reste, on leur donnait carte blanche.

Arrivé à destination, Basmanov put se convaincre que sa mission n'était rien moins que facile à remplir. Le moral de la soldatesque était fortement entamé. La désertion avait fait des trouées dans ses rangs, de grossiers campagnards avaient remplacé les miliciens en fuite. Des intelligences secrètes s'étaient établies entre les assiégés et les assiégeants. Ils concertaient entre eux des attaques et des fuites simulées, où ceux qui n'étaient pas initiés couraient seuls quelque danger. On pouvait presque se demander si, de la part des voïévodes, il n'y avait pas eu, sinon connivence tacite, au moins extrême incurie dans l'accomplissement des plus impérieux devoirs.

La discorde intestine en fut la conséquence. Elle couvait depuis longtemps, comme un feu sous la cendre. C'est à l'occasion du serment à prêter qu'elle éclata, au dire d'Ivan Golitsyne. La formule proposée par Basmanov parut louche et insidieuse. Jusque-là Boris Godounov et le patriarche Job avaient toujours identifié Dmitri avec le moine défroqué Grichka Otrépiev; maintenant qu'il s'agissait de baiser la croix devant l'autel, on supprimait

le nom de Grichka, et on ne parlait plus que du brigand qui se fait passer pour le tsarévitch Dmitri d'Ouglitch. Il est probable qu'à Moscou on avait eu seulement l'intention d'éviter les malentendus, mais devant Kromy cette réticence évidemment calculée passait pour un piège : « Le Prétendant, disait-on, n'est donc pas Grichka Otrépiev; on n'ose pas lui appliquer ce nom, ni tout autre; mais alors, pourquoi ne serait-il pas le vrai fils d'Ivan IV, échappé comme par miracle aux embûches de Godounov? » Cette conjecture faisait son chemin, les esprits surexcités l'acceptaient volontiers, et une grande hésitation se manifesta à l'endroit du serment [1].

En même temps, une ruse de guerre imaginée par Zaporski jeta le découragement parmi les assiégeants. A la tête d'un fort détachement de Polonais et de Cosaques, il s'était rapproché de Kromy, et, depuis les fêtes de la Pentecôte, il guettait le moment de forcer l'entrée dans la place et de se réunir aux assiégés. Ne voulant pas recourir à la force, il s'avisa d'envoyer un exprès dans la direction de Kromy avec des lettres encourageantes qui, promettant la victoire, annonçaient l'arrivée prochaine de nombreux effectifs. L'exprès avait l'ordre de se porter comme par méprise jusqu'aux avant-postes des assiégeants et de se faire arrêter. Il s'acquitte adroitement de sa mission périlleuse : on le saisit, on le fouille, on lit ses lettres, on le soumet à la torture, et, au milieu des tourments, il confirme les nouvelles alarmantes. Une véritable panique se répand alors dans le camp : le stratagème avait réussi.

[1] Archives du Saint-Office, IV, f. 64, 1605, 25 mai, *Dmitri à Mniszech*. — La même lettre, en polonais, avec la date du 24 mai dans Niemcewicz, t. II, p. 356. — La formule du serment dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 191, n° 85.

Le 17 mai apporta enfin une solution définitive à toutes ces difficultés. Ce jour-là, il y eut, paraît-il, comme un simulacre de bataille. Ce fut son propre chef qui donna le coup de grâce à l'armée des Godounov. L'affaire allait s'engager ou peut-être l'était-elle déjà, lorsque Basmanov, passant avec éclat du côté de Dmitri, le proclama héritier légitime et vrai rejeton des Tsars, et lui baisa la croix en signe de fidélité [1]. La scène avait-elle été concertée d'avance ou bien était-elle inattendue? les contemporains ne le disent pas. Leur mutisme est complet sur les négociations qui ont dû avoir lieu entre les chefs des deux armées. Toujours est-il que cette issue pacifique comblait les vœux de la soldatesque. L'ébranlement fut général. Des deux côtés on se tendit la main : on eût dit que tous étaient déjà gagnés à la cause de Dmitri, et n'attendaient que le signal convenu pour se déclarer ouvertement. Désormais, il n'y avait plus à Kromy qu'une seule armée, et elle était tout entière au service du Tsarévitch. Les seuls à protester contre cette désertion en masse furent quelques voïévodes, mais on les eut vite réduits à l'impuissance. Les uns s'échappèrent et coururent à Moscou annoncer le désastre. D'autres furent arrêtés, garrottés et conduits à Poutivl comme des malfaiteurs. De ce nombre était Ivan Godounov, proche parent du défunt Boris. Il garda sa fierté dans son malheur, et, tandis que

[1] Voici comment Lawicki décrit cette scène : « Datur initium pugnae a nostris. Clamor utrinque. Moschi borissiani, visis hastis nostrorum et custodiis a latere sese petentibus acriter, persuasi numerosissimum esse nostrorum exercitum, et spe victoriae abiecta, sese sponte dediderunt, atque adeo Basmanius primus, qui sub Novogardia magnum nobis facessiverat negotium, cum aliquot millibus e medio prosiliit, et, spectante universo exercitu, Demetrium serenissimum suum dominum et haeredem Moschoviae inclamans, iurata fide, sese in nostras manus dedit, et, ut ipsi loquuntur, Demetrio serenissimo *chrest calowal.* » — Notre collection, 1605, 15 juin, *Lawicki à Striveri.*

d'autres rampaient aux pieds de Dmitri, il refusa de s'incliner devant lui. Pour l'en punir, on le jeta en prison.

Après avoir fraternisé sous les murs de Kromy avec les partisans de Dmitri, l'ancienne armée des Godounov entendait faire acte d'hommage et de soumission à Dmitri lui-même. Le 22 mai, une nombreuse députation, avec le prince Ivan Golitsyne en tête, fut envoyée dans ce but à Poutivl [1]. Ce boïar obséquieux fit preuve d'une singulière souplesse. Désormais entièrement dévoué au Prétendant, il ne trouvait pas d'expression assez énergique pour flétrir Boris. D'après lui, l'armée campée devant Kromy avait été victime d'une erreur plutôt que coupable d'une faute : on l'avait traîtreusement circonvenue, et, n'étaient les équivoques du serment, elle serait encore aveuglément attachée aux Godounov. Mais la lumière s'est faite, on a reconnu le vrai Tsar; on lui restera fidèle à jamais. Après avoir prodigué les excuses et les promesses, prêté serment de fidélité, le prince Golitsyne annonçait l'envoi d'émissaires à Moscou, afin d'y former l'opinion publique, et il suppliait Dmitri de se rendre incessamment au Kremlin et de poser sur sa tête la couronne de ses pères. Le jour de son abjuration, le Prétendant avait vu de loin briller ce diadème; un boïar le lui offrait maintenant au nom de la nation. On devine si la proposition fut acceptée avec joie.

A partir du mois de mai, Dmitri était le maître de la situation. La rapidité des succès devient vertigineuse. En vain demanderait-on aux chroniques russes la cause de cette intensité; elles se débattent dans un cercle vicieux. A les entendre, Basmanov est le seul coupable : il aurait prévu le triomphe inévitable de Dmitri, un mot indiscret

[1] Notre collection, 1605, 23 mai, *Czyrzowski à Striveri.* — Archives du Saint-Office, IV, f. 64.

de Semen Godounov l'aurait frappé, et il se serait hâté d'embrasser le parti du plus fort. C'est encore en vain que l'on chercherait quelque lumière dans les lettres de Dmitri : il n'était verbeux qu'à propos des Tatars et des Cosaques; quant à ses rapports avec les Moscovites, il les passait sous silence. Les conjectures que l'on pourrait faire n'auraient de valeur qu'à la condition de pouvoir se réclamer d'un document positif. Or, il n'en existe, à notre connaissance, qu'un seul, et encore il n'est pas de première main, et n'atteint que l'élite des boïars.

Un Corfiote, ancien élève du collège de Saint-Athanase, Pierre Arcudius, voyageait alors en Pologne. Quelques années auparavant, il avait accompagné, on s'en souvient, Léon Sapieha à Moscou, et recherché en vain les vieux manuscrits grecs [1]. Il était l'homme de confiance des Papes pour les affaires des églises d'Orient. Arrivé à Cracovie, il eut de longs entretiens avec le cardinal Maciejowski et le palatin Mniszech. Tous deux s'intéressaient à l'union des orthodoxes avec Rome. On parla beaucoup des « Ruthènes », plus encore des Moscovites. Le nom de Dmitri fut prononcé, et l'avenir religieux présenté sous un jour singulièrement favorable. Arcudius se donna aux plus belles espérances; il jugeait l'union avec les Moscovites facile à établir, pourvu qu'on ne leur imposât point le rite latin, il croyait même qu'elle serait plus solide que celle des Ruthènes, et, n'écoutant que son zèle, il pressait le pape Paul V de préparer à l'avance, pour recueillir cette moisson. de nombreux ouvriers [2]. A partir

[1] T. II, p. 375.

[2] « Oltra che essendo riuscita a Demetrio l'impresa di Moscovia felicissimamente, si è aperto grandissimo campo di meritare. Perochè noi sperammo di certo una Unione, et forsi più stabile di questa de Ruteni. E se bene s dice che il prencipe secretamente già sia catholico, non di meno voler pre-

de ce moment, Arcudius s'intéressa vivement au Tsarévitch. Il se faisait renseigner de tous côtés, et ce fut l'évêque de Vilna, Benedict Wojna, qui lui communiqua la pièce à laquelle il a été fait allusion plus haut. A en croire ce document, il y aurait eu entre le Tsarévitch et les boïars de véritables négociations, voire une espèce de contrat bilatéral : on octroyait au Prétendant la couronne, mais sous bénéfice de certaines conditions qui se résumaient dans les points suivants :

La religion reste intacte.

Le pouvoir absolu est maintenu, et on reconnaît à Dmitri la même autorité qu'à son père.

On désire cependant qu'il accorde aux Moscovites des libertés analogues à celles des Polonais.

La dignité sénatoriale (*sic*) ne sera point conférée à des étrangers, mais il sera permis de leur donner des immeubles et des propriétés.

Le prince sera libre d'admettre à sa cour des personnes de telle nationalité qu'il voudra.

Les étrangers à son service pourront, pour se maintenir dans leur foi, ériger des églises de leur culte.

De son côté, Dmitri, préoccupé de l'Islam, se réservait le droit de contracter à son gré des alliances contre les Turcs, et il ne s'engageait pas à fond sur la question des libertés; promesse était faite seulement de prendre ce point en sérieuse considération.

Les confidences de Wojna furent transmises au cardinal San-Giorgio à Rome. Pierre Arcudius les accompagna

tendere che tutti li Moschoviti, lasciando il lor rito, siino per farsi del rito latino, è cosa da non credersi, et al prencipe molto pericolosa, se vorrà tentarla; ma l'Unione quasi cosa mezzana non par essere difficile, poichè nell' esteriore de' ceremonie non si vede veruna mutanza. » — Rome, Archives Doria, fonds Aldobrandini, 1605, 14 août, *Arcudius à Paul V; le même au cardinal San-Giorgio :* lettres originales non classées.

d'un commentaire où l'admission des étrangers et la construction des églises étaient relevées comme des conditions favorables aux catholiques. C'est à eux qu'on ménageait ainsi une porte ouverte, et, une fois entrés, il serait difficile de les faire sortir. On prêtait volontiers au Tsarévitch les meilleures intentions, et il ne songeait pas à s'en défendre. Au fond, le contrat bilatéral, si jamais il a été conclu, était dangereux. Dmitri n'abdiquait pas, il est vrai, sa liberté d'action, mais il donnait des armes aux boïars contre lui : un jour, ceux-ci pourraient exiger la rançon de leur zèle.

Du reste, quelle qu'ait été la portée de ces négociations, elles se tramaient dans l'ombre, et ne pouvaient exercer sur les masses d'influence directe. Les manifestations devant Kromy étaient un fait autrement éclatant. Elles avaient ouvert au Prétendant le chemin de Moscou : il ne voyait devant lui qu'une capitale en détresse, des rivaux affolés et des défenseurs ardents. Le départ de Poutivl fut fixé au 25 mai, et tandis que Dmitri avançait à petites journées, les boïars préparaient le terrain pour sa réception.

Cette promenade militaire dura près d'un mois. Les aumôniers y trouvèrent une source inépuisable d'étonnement[1]. Naguère encore témoins attristés des défections polonaises, ils n'en revenaient point à la vue des Moscovites transportés de joie à la seule nouvelle de l'approche de Dmitri. Aux étapes principales, des tentes magnifiques se dressaient comme par enchantement; citadins et campagnards se pressaient sur le passage, les voïévodes accouraient avec le pain et le sel, et du fond des poitrines s'échappaient des cris enthousiastes en l'honneur du Tsar

[1] Notre collection, *Diarium* du P. Lawicki, f. 25 v°; 1605, 15 juin, *Czyrzowski à Striveri; Lawicki au même.*

bien-aimé, du Rouge Soleil, du vrai fils d'Ivan IV. On eût dit qu'un sentiment longtemps comprimé par la force, brisant tous les obstacles, parvenait enfin à s'épancher au dehors. Et la nature s'y prêtant à point, l'ardent soleil de mai versait à flot ses rayons de lumière sur les foules ondoyantes et bariolées : Tatars, Cosaques, cavaliers polonais, hobereaux moscovites, qui ramenaient en triomphe au Kremlin le dernier rejeton de Riourik.

A Kromy, Dmitri licencia une partie de l'armée des assiégeants et dirigea l'autre sur Orel, où il se rendait lui-même. En examinant de près les travaux de défense improvisés par Koréla, les aumôniers ne purent qu'admirer le génie inventif de l'ataman cosaque. Les assiégeants de leur côté n'avaient pas été mal partagés : un camp soigneusement fortifié, tentes nombreuses et vastes, machines de guerre, projectiles à profusion. On s'étonnait à bon droit qu'ils n'eussent subi que des échecs.

L'armée continuait sa marche, par une chaleur tropicale, en soulevant des nuages de poussière. L'excès de fatigue s'ajoutant par-dessus, les deux Jésuites furent atteints de la fièvre à Orel. Averti de l'incident, Dmitri se montra très préoccupé des malades. Il les fit recommander aux autorités de la ville, et pourvut largement aux dépenses nécessaires. Quatre jours de repos suffirent pour la guérison des fébricitants. Ils rejoignirent le gros de l'armée à Toula, ville considérable, bien fortifiée et toujours pleine de soldatesque, prête à prendre les armes contre les Tatars. Parmi les habitants, on comptait environ sept cents Polonais, prisonniers de guerre ou survivants des campagnes de Bathory. Ils rivalisèrent d'enthousiasme avec les Russes pour faire bon accueil au nouveau souverain. Dmitri ne se dérobait pas aux ovations, il se laissait fêter et acclamer, répandait au loin la nouvelle de

son avènement, dépêchait des courriers jusqu'en Sibérie avec la formule du serment à prêter : des liens sacrés devaient unir le pays à la tsaritsa Marfa Fedorovna et au tsar Dmitri Ivanovitch [1]. Les succès de sa cause à Moscou justifiaient ces hardiesses.

En effet, la renommée de ses faciles triomphes, pénétrant dans la capitale, y avait jeté le trouble et l'effroi. Les Godounov s'étaient privés de leur meilleur appui en envoyant Basmanov à Kromy, et la trahison de Basmanov leur avait enlevé toute l'armée. Du jour au lendemain, ils se virent non seulement abandonnés de leurs défenseurs, mais débordés par le soulèvement des provinces et réduits à la seule ville de Moscou, voire au seul Kremlin, car le parti qui se groupait autour du pouvoir était mal secondé par le peuple. Les émissaires que le prince Golitsyne avait envoyés de Kromy gagnaient évidemment du terrain. Le prestige de Dmitri allait croissant à mesure que la ville se remplissait de fuyards disposés à le reconnaître pour Tsar légitime. Le gouvernement resta fidèle à la politique de Boris Godounov : l'on sévit contre les fauteurs de troubles, et même avec une telle rigueur qu'il y eut des exécutions capitales. C'était méconnaître le danger de la situation et oublier les ressources qu'elle offrait. La voix populaire ne se laissait plus étouffer dans le sang par un pouvoir ébranlé, trahi, menacé de près. Au fond, il n'y aurait eu qu'un seul moyen de provoquer un revirement dans la foule : la veuve d'Ivan IV survivait au drame d'Ouglitch, son témoignage eût été écrasant, les accents maternels eussent peut-être détrompé le peuple et raffermi le pouvoir. Affolement ou méfiance, le fait est que l'on ne recourut jamais à cette femme condamnée

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 200 à 203, n°s 89, 90, 91.

par force au couvent, et que la répression matérielle fut seule appliquée.

Tandis que ces scènes se passaient à Moscou, et que la défense de la ville s'organisait sans entrain, deux députés de Dmitri, Pouchkine et Naoum Plestchéïev, parurent, le 10 juin, dans les environs, à Krasnoïé-Sélo [1]. Ils venaient, à la barbe du pouvoir, haranguer le peuple en faveur de leur mandant et divulguer sa vibrante proclamation. La foule, évidemment préparée et gagnée d'avance, les accueillit avec joie, on les porta comme en triomphe jusque dans la ville, où le tocsin eut promptement rassemblé un grand nombre d'auditeurs autour du Lobnoïé Miésto. Déjà les partisans des Godounov étaient réduits à l'impuissance, leur opposition ne comptait plus, et, malgré leurs efforts, le message de Dmitri fut promulgué séance tenante.

Rédigé avec un art incomparable, marqué au coin d'une modération vraiment royale, il était adressé nommément aux princes Fedor Mstislavski, Vasili et Dmitri Chouïski, c'est-à-dire aux trois voïévodes qui avaient plutôt ménagé qu'assiégé la forteresse de Kromy, ensuite à tous les boïars en bloc, aux nobles, aux employés, aux marchands et au peuple [2]. Le point culminant est un appel à la conscience : c'est à Ivan IV et à sa postérité que le serment de fidélité a été prêté, Dieu en est témoin, et c'est au nom de Dieu, en vertu du serment, que Dmitri demande à rentrer dans ses droits de Tsar légitime. Il ne s'abaisse point jusqu'à discuter son identité, sa parole doit suffire ; la Providence l'a sauvé d'une manière merveilleuse. Par contre, Godounov n'est pas ménagé : le traître, le tyran, l'usurpateur. Quant au

[1] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 66.
[2] *Akty... Arkheogr. Exp.*, t. II, p. 89, n° 34.

reste, Dmitri consent à passer l'éponge sur le règne précédent, à faire la part de la bonne foi surprise et de l'ignorance inconsciente : une amnistie générale et complète serait accordée. Il n'a qu'un seul but : revendiquer le trône de ses pères en évitant l'effusion du sang. Déjà un grand nombre de cités avaient fait leur soumission, pourquoi toutes les autres ne suivraient-elles pas leur exemple? Et, pour rendre le conseil plus suggestif, Dmitri déclare que son armée est formidable, Russes, Polonais et Tatars figurent dans ses rangs, de nouveaux renforts arrivent de toutes parts et se concentrent à Voronège : c'est un torrent irrésistible qui va déborder sur le pays. Seuls les Tatars Nogaïs seront tenus à distance et ne pourront pas exercer de pillage. Tels n'étaient pas les procédés de Godounov, qui a fait ravager la province de Séversk et massacrer sans scrupule les prétendus rebelles. Pour conclure, Dmitri laisse entrevoir un règne de paix, de prospérité et d'abondance, avec des promesses particulières pour chaque classe de la population. Malheur à ceux qui résisteront : ils auront à craindre le tribunal de Dieu et la vindicte de Sa Majesté Tsarienne.

A la lecture de ce message, la foule devint houleuse et se livra à des excès. Elle semblait obéir à un mot d'ordre secret, car elle se porta immédiatement et en masse compacte vers le palais des Tsars. C'était la déchéance des Godounov qu'elle demandait à grands cris. Le jeune Fedor avec sa mère et sa sœur furent violemment arrachés à leur demeure royale, parqués dans leur ancienne habitation et gardés à vue. Leurs parents, les Véliaminov et les Sabourov, furent traités avec plus de dureté encore et jetés dans des cachots. Aux désordres savamment combinés succédèrent les orgies et le pillage. Les caves des Tsars étaient bien fournies d'hydromel et de vins, et c'est

là que les héros de la journée eussent de préférence fêté leur triomphe. On ne sauva qu'à grand'peine la propriété inviolable de la couronne, et la populace se dédommagea sur quelques maisons de boïars ou d'étrangers. Des scènes hideuses s'y passèrent : les pillards brisèrent les portes, dévastèrent les chambres, s'emparèrent des chevaux et du bétail, et firent couler à pleins bords les boissons capiteuses. Les tonneaux défoncés excitèrent l'enthousiasme, et ce fut une complète ivresse qui rétablit le calme dans la ville [1].

La journée avait été décisive. L'impulsion était donnée, et les événements continuèrent à marcher dans le même sens. Dmitri ne bougeait pas de Toula, son armée n'avançait pas, que les Moscovites lui prêtaient déjà serment, lui envoyaient des députations, le suppliaient de venir dans sa bonne ville de Moscou. Les boïars et les dignitaires ne se montraient pas les moins empressés. C'était à qui ferait le premier sa cour au nouveau Tsar. Ils juraient leurs grands dieux que Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV. Rien n'entrait mieux dans les desseins de Dmitri que ces manifestations qui semblaient spontanées. Il pourrait ainsi, sans coup férir, entrer dans sa capitale, et ce retour pacifique serait comme une consécration de ses origines tsariennes.

En attendant, fidèle à sa parole, oublieux du passé, il ne récriminait contre personne et accueillait tous les arrivants avec une égale bienveillance. A ses côtés, pour faire « baiser la croix » à ses nouveaux sujets, se trouvait l'archevêque de Riazan, Ignace [2]. Grec d'origine, ancien évêque d'Érisso, au pied du mont Athos, il était venu, comme tant d'autres de ses compatriotes, chercher

[1] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 67.
[2] Dmitrievski, p. 103.

fortune en Russie, et Boris Godounov l'avait généreusement pourvu d'un diocèse. Lorsque ses ouailles de Toula se furent déclarées pour le Prétendant, il n'eut rien de plus pressé que de suivre leur exemple, et, le premier de tous les évêques, il vint offrir à Dmitri Ivanovitch ses services et ses hommages. Cette démarche lui porta bonheur.

Désormais le chemin de Moscou était libre. La ville se trouvait prête à recevoir son souverain. S'il avait encore des ennemis, ceux-ci se dissimulaient et n'osaient paraître. Seuls, quelques personnages encombrants inspiraient des inquiétudes. Et d'abord les Godounov : que faire d'une régente congédiée, d'un Tsar privé de sa couronne? Les conserver eût été dangereux, et il n'y avait aucun motif de les faire périr. Une solution inattendue vint couper court aux embarras. Abandonnée de tout le monde, la veuve de Boris s'abandonna elle-même au désespoir. Elle prit du poison, en fit prendre à son fils, et tous deux expirèrent le 20 juin, laissant la pauvre Xénia à son triste sort.

Tel est le récit que colportaient les partisans de Dmitri. Les chroniques russes présentent les faits autrement. D'après elles, les deux princes Golitsyne et Mosalski auraient été envoyés exprès de Toula à Moscou pour y faire maison nette. Ils auraient exilé les parents de Godounov, et donné l'ordre d'étouffer le jeune Fedor ainsi que sa mère. Quant à Xénia, ce n'est pas pour son bonheur, on le verra, qu'elle fut épargnée [1]. Assurément, ces disparitions subites venaient juste à point et profitaient à la cause de Dmitri; mais a-t-il trempé dans ces meurtres? A-t-il

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1605, 17 août, *Czyrzowski à Sawicki.* — Dmitrievski, p. 99. — *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 69. — Au sujet de Xénia, il y a des versions différentes.

pris lui-même l'initiative ou laissé faire les autres? A-t-il donné des ordres péremptoires ou seulement insinué des désirs? Il faut avouer que les preuves positives échappent au contrôle, bien que la mort violente des victimes ne fasse pas de doute.

L'action personnelle de Dmitri est plus apparente dans les rigueurs exercées contre le haut clergé. Rancune monacale peut-être, mais aussi précaution politique et souci de sa dignité. Un patriarche vendu à Godounov, la bouche encore pleine d'anathèmes, ne pouvait figurer à la cour d'un souverain qu'il avait tant de fois maudit et envoyé aux enfers, et Dmitri n'était certainement pas d'humeur à le tolérer. Des émissaires vinrent annoncer à Job qu'il était déchargé de ses fonctions. On le spolia de ses vêtements patriarcaux, et, revêtu d'une bure grossière, il fut relégué au couvent de Staritsa. Le fait est attesté par tous les contemporains, et l'arrière-pensée de Dmitri est suffisamment visible. Plus énigmatique est la mesure décrétée en même temps contre les archimandrites Varlaam et Vasili. Ils durent renoncer à leur charge et prendre le chemin de l'exil. Quel grief avait-on contre eux? Pourquoi ne pas les laisser à la tête de leurs couvents? Arsène, archevêque d'Élasson, qui nous a transmis le souvenir de cet événement, ne remonte pas jusqu'à ses causes secrètes. Malgré cela, son témoignage ne saurait être révoqué en doute. Sa position lui permettait d'être bien renseigné. Originaire de la Thessalie, il avait naguère accompagné Jérémie II à Moscou, assisté à l'érection du patriarcat au Kremlin, et planté sa tente au milieu des Russes hospitaliers. Il n'eut pas à s'en repentir. La cathédrale Saint-Michel fut confiée à sa garde, et ses hautes fonctions le mirent en rapport avec la cour et les sphères officielles. Il parle en témoin ocu-

laire, et rien ne permet de suspecter sa bonne foi [1].

Tandis qu'on réglait ces préliminaires, l'armée quitta Toula, le 24 juin, et se remit en marche vers la capitale au milieu de l'enthousiasme croissant des populations. A Serpoukhov, les tentes dressées à l'usage du Tsar excitèrent plus que jamais l'admiration des Polonais. Vastes, somptueuses, flanquées de tours, garnies de portes massives, elles avaient l'apparence de petites forteresses. A l'intérieur, des tapisseries ornaient les murs. La salle à manger se distinguait par son élégance. Dmitri put recevoir à sa table de nombreux convives. Les boïars avaient eu soin de lui envoyer tout un personnel culinaire avec d'abondantes provisions.

L'entrée solennelle à Moscou eut lieu le 30 juin, par une splendide journée d'été. L'antique cité des Tsars ouvrait joyeusement ses portes, les Godounov n'évoquaient pas de regrets, les sympathies populaires se reportaient sur le héros de la fête. Et voilà que les bourdons des églises s'ébranlent tous à la fois; leurs balancements rythmés annoncent l'approche du cortège. Quel mélange de costumes, quelle variété de types et d'allures! Les sept cents Polonais à l'air martial, aux armures étincelantes, dernière épave du corps d'expédition, ouvrent la marche au son de la musique militaire. Les stréltsy en kaftans rouge et or, les cavaliers moscovites avec tambours et trompettes viennent après. Leurs rangs serrés se brisent par des carrosses de gala à six chevaux ou des haquenées

[1] Dmitrievski, p. 100. — Le bruit courut parmi les Polonais que Job avait reconnu Dmitri. Notre collection, 1605, 15 juin, *Lawicki à Striveri* : « Nunc illud novum allatum patriarcham Moscoviorum tandem etiam agnoscere et fateri serenissimum Demetrium dominum ac haeredem, et summe deprecari sibi ignosceret, sed Moschi contra eum ita accensi, ut moroso seni nil nisi mortem minentur. » — *Diarium* du P. Lawicki, f. 25 v°. — Borsza, col. 397.

à riche caparaçon. On voit paraître la masse imposante du clergé national, archevêques et évêques, popes et archimandrites. Revêtus de robes longues et flottantes, ils portent chacun à la main une ikône ou un évangéliaire. La place d'honneur est réservée à l'archevêque de Riazan, Ignace, entouré de ses quatre acolytes. Mais celui qui concentre l'attention générale, qui arrache aux spectateurs des cris d'admiration et les fait pleurer à grosses larmes, c'est Dmitri lui-même. Qui eût osé, en ce moment, le traiter d'aventurier? Le pays entier l'acclame, lui fait amende honorable, et l'accepte pour souverain. Tous reconnaissent en lui le miraculé, l'exilé d'Ouglitch, le vrai rejeton de saint Vladimir. N'est-ce pas, en effet, le Tsar de la sainte Russie, cet homme qui, sous l'égide orthodoxe, s'avance vers le palais de ses pères, escorté de l'amour de son peuple?

Après une halte de rigueur au Lobnoïé Miésto, les rostres moscovites, d'où quelques semaines auparavant les droits de Dmitri avaient été proclamés, l'usage mettait au premier rang la visite des trois principaux sanctuaires du Kremlin. Les fervents orthodoxes virent leur maître se prosterner pieusement devant les ikônes de l'Assomption, verser d'abondantes larmes à Saint-Michel sur les tombeaux d'Ivan IV et de Fedor. Le cadavre de Boris Godounov reposait dans la même enceinte sacrée. Cédant à une inspiration de piété filiale, Dmitri ordonna qu'il fût éloigné de l'hypogée des Tsars et enterré hors du Kremlin. A la cathédrale de l'Assomption, le pope Térenti harangua « l'Autocrate de toute la Russie » ; orateur expert en style scriptural, il se surpassa dans ses dithyrambes. Les Moscovites avaient parlé par sa voix, ses accents résumaient la journée. En rentrant au palais, Dmitri évita de passer devant la maison de Godounov, et

donna l'ordre de la démolir sur-le-champ. Ainsi disparaissaient les dernières traces d'une grandeur éphémère [1]. Mais pouvait-on s'en remettre au sentiment populaire, et le nouvel hôte du Kremlin y serait-il en parfaite sécurité?

Au lendemain du triomphe éclate un complot, comme un rappel importun à la réalité. Personne n'eût osé enrayer l'élan de la foule; le traître intriguait en cachette, mais il fut découvert. Tout est mystérieux dans cet incident. Le grand coupable est Vasili Chouïski, vrai sphinx de l'ancienne Moscovie. Il avait servi Godounov, reconnu Dmitri, et, à peine reçu en grâce, repris ses menées séditieuses. Le Père André, dans une lettre du 14 juillet, l'accuse vaguement d'avoir répandu contre le Tsar de perfides calomnies, de l'avoir fait passer pour un instrument des Polonais et des Jésuites, pour un ennemi de la foi nationale, prêt à détruire les églises orthodoxes. D'autres ont mieux précisé le crime de Chouïski : il aurait affirmé carrément que Dmitri n'était pas le fils d'Ivan IV, mais le moine apostat Grichka Otrépiev. Dans tous les cas, les questions soulevées par le prince Vasili devaient être d'une importance hors ligne, car Dmitri crut devoir en saisir immédiatement les principaux dignitaires de l'État.

Ceci se passait dans les premiers jours du mois de juillet, aussitôt après l'entrée triomphale à Moscou et à la veille du couronnement de Dmitri. Chouïski devait donc avoir pour but d'empêcher l'établissement du nouveau pouvoir, et qui nous dira comment le futur candidat du trône voulait alors le remplacer? Dès le 9 juillet, évêques et boïars furent convoqués en cour de justice : la cause de Chouïski leur fut soumise. Le Tsar prend lui-même la

[1] Dmitrievski, p. 100. — Ciampi, t. I, p. 227. — Notre collection, *Diarium* du P. Lawicki, f. 26; 1605, 21 septembre, *Lawicki à Acquaviva*. — *Akty... Arkh. Exp.*, t. II, p. 383, n° 224.

parole, son discours est remarquable, les accusations mensongères sont réduites à néant, et l'approbation des juges est si unanime que la procédure aboutit à une sentence capitale. Dmitri la sanctionne, et l'exécution est remise au lendemain.

Le 10 juillet, les dernières mesures furent prises; une foule nombreuse assistait au lugubre spectacle. Chouïski se disposait à tendre son cou, et déjà le bourreau brandissait sa hache, lorsqu'on vint arracher le condamné aux étreintes de la mort : le Tsar lui accordait la grâce. Quel pouvait être le mobile de ce brusque revirement? Était-ce un élan généreux et spontané, était-ce une nécessité politique ou un simple calcul? Il est difficile de se prononcer là-dessus. Que si le Tsar comptait sur la reconnaissance de Chouïski, il se trompait cruellement : la trahison marchait son train [1].

Sous les auspices de cet acte de clémence, il tardait à Dmitri de donner à son règne la double consécration de la piété filiale et des onctions tsariennes. Moscou s'attendait à ces fêtes.

[1] Notre collection, 1605, 14 juillet, *Lawicki à Striveri.* — Traduction italienne écourtée dans Ciampi, t. I, p. 227. — *Rousk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 51. — Niemojewski, p. 115. — Platonov, *Otcherki*, p. 287.

LIVRE III

L'APOGÉE

CHAPITRE PREMIER

COURONNEMENT DE DMITRI

1605, 31 juillet.

I. Point culminant de l'épopée. — La mère de Dmitri. — Son témoignage est invoqué. — Sa rencontre avec son fils. — Émotion générale. — Entrée à Moscou. — Retour des exilés. — Les Nagoï et les Romanov. — Préparatifs du couronnement. — Silence sur la confession. — La *via sacra*. — Discours de Dmitri. — Le comble de l'apothéose. — A Saint-Michel. — Un rayon de gloire antique. — La messe à l'Assomption. — Moment critique. — Réception au Kremlin. — Discours du P. Nicolas. — Confidences de Dmitri. — Messages du patriarche Ignace.

II. Cracovie, foyer des nouvelles sur Dmitri. — Correspondance des aumôniers. — Journal de Lawicki. — Rangoni, intermédiaire entre les Jésuites et le Saint-Siège. — Le Père Acquaviva. — Antonio Possevino. — Lettre au nouveau Salomon. — Plaquette de Barezzo Barezzi. — Le marquis de Mirowa. — Agents florentins. — Le capitaine Jean La Blanque, précurseur du reporter. — L'ambassadeur de France à Venise, son meilleur client. — Les dépêches de Canaye présentées à Henri IV. — Le cardinalat de Possevino. — Francesco Soranzo. — Thomas Roncaroli. — Combinaison matrimoniale en Autriche. — Voix amies. — Illusion d'optique.

III. Fausse position de Dmitri. — Difficulté d'ordre hiérarchique. — « Conseil » aux évêques. — Leur réponse. — Élection d'Ignace au patriarcat. — Triomphe de la candidature officielle. — Antiromanisme et souplesse d'Ignace. — Les popes de Wisniowecki à Moscou. — Rapports avec les évêques. — Promotion de Philarète Romanov. — Incident du baptême de Marina. — Les moines favorisés. — Aumône à la

confrérie de Lvov. — Le patriarche de Jérusalem, Sophronius. — Sa lettre et ses chevaux arabes. — Précautions de Dmitri vis-à-vis des catholiques. — Position des aumôniers. — Leur consigne. — Ministères sacrés. — Le docteur Érasme Birischi. — Audience auprès du Tsar. — Ses encouragements. — Soins d'installation. — Un mot du P. André.

I

L'entrée victorieuse à Moscou était le point culminant de l'épopée de Dmitri; et pendant quelques mois il put s'abandonner à l'ivresse d'une aventure fantastique.

Le fâcheux incident de Chouïski fut promptement oublié, d'autres émotions tenaient les foules en suspens : la Tsaritsa était sur le point de rentrer à Moscou. Elle avait pris le voile à Saint-Nicolas de Vyksino, et s'appelait en religion Marfa; c'est tout ce que l'on sait sur son séjour dans le cloître, jadis aussi discret que le tombeau. La longue disgrâce n'avait pas oblitéré ses souvenirs. Le drame d'Ouglitch s'était passé sous ses yeux, elle avait serré dans ses bras la victime sanglante, et l'instinct maternel pouvait-il s'y tromper? Jusque-là, elle avait gardé le silence et refoulé ses sentiments dans son cœur. Au plus fort des troubles causés par l'apparition du Prétendant, elle avait eu, disait-on, de mystérieux colloques avec Boris Godounov, mais vis-à-vis de la nation, en face du public, son autorité était encore intacte; personne ne l'avait interpellée, et elle ne s'était pas prononcée. Dmitri en appelle hardiment à ce témoignage décisif, il veut que tous les Moscovites l'entendent.

La parole était à la mère. Mais cette femme infortunée serait-elle libre de dire la vérité? Aurait-elle le courage de ses convictions? Sans doute, reconnaître Dmitri pour le vrai fils d'Ivan IV, c'était ressaisir la fortune; le répudier,

comme vil imposteur, c'eût été affronter de terribles représailles. A moins de stoïque apathie, Marfa risquait de ne pas être impartiale. Aussi ses ennemis ont-ils assuré que promesses et menaces ont été mises en œuvre pour s'assurer de sa complicité. L'enjeu en valait la peine. A supposer qu'on s'est concerté d'avance, les traces de ces négociations ont disparu. Il ne nous reste de cet événement que le cadre et les décors. D'ailleurs, les considérations subtiles échappaient à la foule. Dans la femme elle ne voyait que la mère, et l'arrêt de la mère était sans appel.

Tout fut arrangé de manière à exciter une sympathique admiration. Vers la fin de juillet, Dmitri se rendit à Taïninskoïé au-devant de Marfa, qui était en route pour Moscou. La rencontre eut lieu, d'après Lawicki, au milieu des champs. Russes et Polonais, accourus de toutes parts, en furent témoins. Rien d'apprêté ou de factice, scène simple et touchante. Dès qu'ils s'aperçurent, Marfa et Dmitri fondirent en larmes, le fils se jeta aux pieds de sa mère, la mère étreignit son fils ; tous deux semblaient rendus à une vie nouvelle. L'impression générale fut excellente. A la vérité, si ce n'était qu'une comédie, les acteurs jouaient leur rôle à merveille. Une vive émotion s'empara de la foule, lorsqu'on vit Dmitri marcher tête nue à côté du carrosse de sa mère. La piété filiale se trahissait à son insu ; elle seule, semblait-il, pouvait inspirer des attentions si délicates. L'approche de la nuit nécessita une halte. Dmitri eut de prolixes entretiens avec sa mère. Leurs larmes, larmes de joie, en disaient plus long que leurs paroles.

L'entrée à Moscou se fit le lendemain, 28 juillet, au son des cloches, au milieu d'un concours immense de peuple. Dmitri figurait à cheval dans le cortège ; il avait

repris sa place à côté du carrosse de Marfa. Un murmure d'approbation l'accueillit au Kremlin. L'enthousiasme s'accrut lorsqu'on vit le Tsar avec sa mère se rendre à la cathédrale de l'Assomption, se prosterner devant les ikônes et offrir à Dieu leurs actions de grâces. Les Moscovites furent subjugués par ce spectacle. Jamais aucun Tsar n'avait prodigué tant d'égards à sa mère; la voix du sang se faisait entendre, la nature reprenait ses droits, le doute devenait de plus en plus impossible. Dmitri maintint les esprits dans ces dispositions par la déférence respectueuse dont il entoura constamment la Tsaritsa. Des appartements magnifiques avaient été préparés au couvent de l'Ascension, une nombreuse valetaille les desservait. Chaque jour ou à peu près, Dmitri se rendait ostensiblement auprès de sa mère, à la grande édification des pieux orthodoxes [1].

Le retour de Marfa ouvrait une ère réparatrice. Les Nagoï furent naturellement les premiers à s'en ressentir. Rappelés de leur exil, les oncles et les trois frères de la Tsaritsa reparurent à Moscou. Ces derniers revirent au

[1] « Rediit igitur (*Marfa*) ad avitum suum solium et domicilium 28 mensis Julii. Antequam urbem ingressa esset duobus aut tribus milliaribus extra urbem, Serenissimus venienti obviam prodit, excipit filius matrem in campo medio, procidit ad pedes, complectitur, osculatur, multa circumstante manu et nostrorum Polonorum et Moscorum. O quot utrinque lacrymae, quandoquidem ambo sibi visi a morte ad vitam revocati... Consistunt ambo in aula vicina urbi pro nocte, convivium laetitiae plenum, plenum et ex laetitia lacrymarum, ad mediam noctem producitur... Exorto vix sole dum ad iter versus urbem se comparant, filius denuo Serenissimam matrem ad currum deducit... Spectaculum hoc fuit permagnum et nunquam simile in hac gente visum. O quot acclamationibus tam numerosi populi excepti ambo fuerunt! Quanta laetitia, dum per mediam urbem peditem filium et cum tanta in matrem reverentia progredientem omnes conspicerent, exultarunt omnes! Quanto denique in illo campanarum pulsu cum triumpho salutati. » — Notre collection, *Diarium* du P. Lawicki, f. 27. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1605, 17 août, *Czyrzowski à Sawicki;* 21 septembre, *Lawicki à Acquaviva.* — *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 71.

palais des Tsars, plein de santé et de vie, le neveu dont ils avaient, officiellement du moins, attesté la mort à Ouglitch, et rien n'indique qu'ils en aient éprouvé de l'embarras. Les Romanov revinrent en triomphateurs, comblés de prévenances et d'attentions. Même les cendres de ceux que la mort avait frappés pendant l'exil furent ramenées dans la capitale. Le plus marquant de la famille, le boïar Fedor Nikititch, en religion Philarète, s'attendait depuis quelque temps à ce retour de la fortune [1]. Étroitement surveillé au fond du cloître auquel on l'avait condamné, il changea tout à coup d'allures : le moine malgré lui ne s'intéressait plus qu'aux affaires profanes, parlait de chasse au faucon, de chiens et de chevaux ; le mot de revanche errait sur ses lèvres, et, au lieu de psalmodier dévotement, il s'épanchait en joyeux propos. Vers la même époque, Dmitri émergeait des ténèbres, et cette coïncidence expliqua plus tard le mystère de la transformation. Quelques autres familles, traquées par Godounov, rentraient dans leurs droits et reprenaient leur position au Kremlin. C'était comme une réaction bienfaisante à la veille des grandes solennités.

Trois jours après l'arrivée de la Tsaritsa, le 31 juillet, le couronnement et le sacre de Dmitri mirent le dernier sceau à ses persévérants efforts, et lui donnèrent aux yeux de la nation un prestige incomparable. Il importait que Moscou rentrât au plus tôt dans l'état normal, que saint Vladimir eût un successeur dûment reconnu par l'Église. Le Tsar de Moscou évoque l'image du Basileus de Byzance, apparition hiératique avec un reflet de splendeur supraterrestre. Comme le César d'Orient, il reconnaît tenir son autorité du Pantocrator, et la transmission

[1] *Akty Ist.*, p. 64, n° 54.

de ces pouvoirs doit être environnée d'un éclat éblouissant. Des liens sacrés se forment ainsi entre le Tsar et ses sujets, entre l'élu du Très-Haut et les vrais orthodoxes.

A la veille du grand acte, une préparation d'un caractère intime s'imposait au néophyte de Sainte-Barbe. Dans un moment de ferveur, aux prises avec les difficultés de la guerre, il avait promis aux aumôniers de venir se confesser avant le couronnement. Le Père André lui fait un mérite d'avoir eu ce désir, et se retranche ensuite dans de fâcheuses réticences [1]. Passe encore pour la confession qui admet le secret, mais quel parti prendre au sujet de la sainte Eucharistie? La réception de ce sacrement entrait dans le cérémonial, et pour un Tsar cryptocatholique le cas était embarrassant. Se laisserait-il donner la communion par un patriarche orthodoxe? Oserait-il se soustraire à un usage traditionnel? Dmitri avait confié ses scrupules à Rangoni, au lendemain même de son abjuration; Rangoni en avait référé à Rome, et Rome ne se pressait pas de répondre, bien que l'affaire fût pendante depuis plus d'une année. Ce silence ne troublait pas Dmitri. On ne sache pas qu'il ait renouvelé sa demande ou insisté sur une prompte solution. Son assurance ne se démentait pas.

La cathédrale de l'Assomption jouissait à Moscou du même privilège que celle de Reims en France. C'est là que devait se faire le couronnement d'après un rite consacré par l'usage et le temps. Les principaux boïars avaient un rôle déterminé à remplir, et, pour rehausser la majesté de la cérémonie, on avait accéléré l'élection du nouveau patriarche. Cette dignité fut dévolue à l'ar-

[1] « Taceo et illud, quomodo... expiare sua peccata apud unum e nobis ante coronationem summopere per confessionem desideraverit. » — Notre collection, *Diarium* du P. Lawicki, f. 29.

chevêque de Riazan, Ignace. Dmitri se promettait bien d'exploiter à son profit cette journée historique.

Revêtu d'une tunique flamboyante de pierreries, il s'avance vers l'église à la tête de son cortège. Un tapis de velours cramoisi tissu d'or se déroule sous ses pieds. Un pope précède le Tsar, et, en forme de croix, asperge d'eau bénite cette espèce de *via sacra*. Lorsqu'on fut en présence de l'autel, Dmitri se permit une innovation. Il prit la parole et raconta son histoire, ses origines, ses infortunes, sa conservation providentielle. A mesure qu'il parlait, son discours passait à l'état de chose jugée, et se revêtait de la sanction tacite de ses auditeurs. Bien des larmes, au dire des aumôniers, coulèrent à cette occasion, et quand même elles n'auraient pas été abondantes, toujours est-il qu'aucune protestation ne se fit entendre : Dmitri était jugé digne de la couronne.

Désormais c'était au patriarche Ignace d'entrer en scène. Il récita les prières liturgiques, conféra les onctions du saint chrême à Dmitri, lui présenta les insignes tsariens, la couronne d'Ivan IV, le sceptre, le globe surmonté d'une croix, et le fit monter sur le trône des Ivan, des Vasili, des Vladimir. Les plus hauts dignitaires, y compris le patriarche, défilèrent alors devant le Tsar, et, courbant la tête, lui baisèrent les mains consacrées par l'huile bénie. N'était-ce pas le comble de l'apothéose? En face de Dieu et des hommes, au cœur même du pays, sous les voûtes d'un sanctuaire vénéré, l'élite de la nation s'inclinait spontanément devant Dmitri, et, dans la plénitude de sa liberté, le proclamait son Tsar et son grand kniaz. Pouvait-on opposer aux détracteurs un plus écrasant démenti? Ce plébiscite n'était-il pas sans appel? Toute la Russie s'égarait, et elle trompait tout le monde, si elle passait la couronne à un aventurier.

Cependant Dmitri tenait à resserrer le lien avec le passé, à évoquer les grandes ombres de ses prédécesseurs, à se mettre sous leur sauvegarde. L'hypogée des Tsars se prêtait à des manifestations de ce genre. Fidèle à l'usage, Dmitri, à peine couronné, se rendit à l'église Saint-Michel, et se prosterna sur les tombeaux des grands kniaz, d'Ivan IV et de Fedor. Cette visite funèbre était de rigueur ; il y ajouta une petite fonction supplémentaire. L'archevêque Arsène l'attendait à l'autel de saint Jean Climaque ; Dmitri tomba devant lui à genoux. Le pontife posa sur sa tête la couronne de Vladimir Monomaque et entonna l'*Axios ;* les chantres le reprirent, et un rayon de gloire antique illumina le souverain [1].

La cérémonie se termina par une messe à l'Assomption. Le patriarche Ignace, entouré d'un nombreux clergé, la célébra, en présence du Tsar, avec la pompe expressive et parlante du rite oriental. Tandis que la fumée de l'encens montait vers le ciel, symbolisant la prière des prêtres, le moment critique approchait pour Dmitri. Un dilemme d'airain se dressait devant lui : communion orthodoxe ou abstention scandaleuse ; pas moyen d'y échapper. Le scandale ayant été évité, il faudrait en conclure à la communion. Tout au plus pourrait-on relever le manque de témoignage absolument explicite. En effet, sur ce point particulier, les versions russes sont aussi vagues que les versions polonaises. Les aumôniers, dont l'attention était en éveil, ne se prononcent pas : le grand nombre de spectateurs les aurait empêchés de voir ce qui se passait à l'autel [2]. C'est plutôt Dmitri qui se trahit lui-même, à son

[1] Dmitriévski, p. 103, 124.

[2] « Adfuimus coronationi cum nostro milite, nam illi adesse nos cupiebat Serenissimus ipse. Ceremonias vix propter circumstantes episcopos et boiarios... spectare potui. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1605, 21 septembre, *Lawicki à Acquaviva.*

insu peut-être, et d'une manière indirecte. Nous le verrons bientôt plaider vigoureusement la cause de Marina, affirmer qu'à moins de faire la communion orthodoxe elle ne saurait être couronnée. On dirait qu'il parle d'expérience, et qu'il veut imposer à sa fiancée une condition qu'il a subie lui-même.

Après le rite religieux, fête profane et déploiement d'étiquette. De la cathédrale, les grands dignitaires de l'État, boïars et autres, se rendirent au palais complimenter le Tsar et faire montre de dévouement. Les chefs de la petite armée polonaise prirent le même chemin. Ils étaient accompagnés, sur le désir exprimé par Dmitri, des deux aumôniers. On vit alors les plus illustres Moscovites et les fiers Polonais baiser derechef la main du Tsar; ils semblaient heureux de lui rendre cet hommage et décidés à le servir fidèlement. Scène suggestive, mais assez monotone, au milieu de laquelle le Père Nicolas jeta la note vivante en adressant à Dmitri quelques chaudes et sympathiques paroles. Un Jésuite au Kremlin, haranguant le Tsar, en langue polonaise, c'était nouveau, inouï; il y avait de quoi piquer la curiosité des auditeurs. Le discours aura été inoffensif, formules courantes et souhaits de circonstance, mais Dmitri l'écouta non sans visible satisfaction; il en traduisit quelques passages aux Moscovites, et improvisa une gracieuse réponse.

Au festin de gala qui suivit la réception, un Polonais vint trouver les aumôniers et leur souffler à l'oreille les confidences intimes de Dmitri : c'était toujours la même bienveillance, les mêmes promesses, les mêmes projets de fondation, les mêmes regrets de devoir temporiser, les mêmes désirs de collèges et d'églises. Le Tsar poussait encore plus loin sa délicatesse : il se félicitait d'avoir été couronné le 31 juillet, le jour même de la fête de saint

Ignace de Loyola, coïncidence fortuite d'heureux présage, et annonçait l'envoi d'une ambassade à Rome. Sous l'action de cette parole caressante, au milieu de la joie générale, l'avenir parut aux Jésuites rassurant et radieux. Un champ immense s'offrait à l'Évangile, la Moscovie ouvrait la porte de l'Orient, le chemin était libre jusqu'aux plateaux de l'Asie; on aurait pénétré dans ces contrées mystérieuses, atteint des peuples barbares et renversé leurs idoles. Le plan téméraire, presque chimérique, de Possevino était en passe de se réaliser, et les deux convives du Kremlin se délectaient dans cet espoir.

Pendant que Moscou fêtait son souverain, les autres villes, même les plus éloignées du centre, recevaient la nouvelle de l'avènement de Dmitri Ivanovitch au trône de ses ancêtres, et se voyaient mises en demeure de faire acte de soumission. Le patriarche Ignace n'épargnait point sa peine. Il envoyait des messages jusqu'en Sibérie avec ordre de réunir peuple et clergé, d'annoncer le changement de règne, de sonner des cloches et de faire des prières pour la tsaritsa Marfa et son fils Dmitri [1]. Bientôt cette étonnante histoire se répandit à l'étranger.

II

Après avoir fait le tour de la Russie, le nom du tsar Dmitri Ivanovitch fit le tour de l'Europe. La renommée ne volait pas encore sur le fil électrique, mais elle pénétrait déjà partout, et, pour être moins rapide, la trans-

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 204, n° 92.

mission des nouvelles n'en était que mieux documentée. Il n'est pas sans intérêt de rechercher d'où partaient les renseignements sur le Tsar, comment ils se répandaient au dehors et parvenaient jusqu'à Rome, Venise et Florence, jusqu'à la cour d'Henri IV et jusqu'à celle de Rodolphe II.

Le foyer où se concentraient les nouvelles moscovites était à Cracovie : au Wavel, à la nonciature, à Sainte-Barbe. Le principal appoint lui venait des aumôniers attachés à l'armée de Dmitri. Le Roi de Pologne devait être aussi informé par ses propres agents, mais leurs rapports ne tombaient pas dans le domaine public, tandis que les lettres du Père Nicolas et du Père André passaient de main en main. La correspondance des deux Jésuites porte le caractère de l'intimité. Ils écrivaient à leurs supérieurs, à leurs confrères de Pologne, sans arrière-pensée, avec une franchise entière, rien que pour s'épancher dans un cœur ami. Leur pensée dominante est la mission qui leur est confiée. Ils aiment à parler de leurs ministères auprès des soldats polonais; ils exposent leurs difficultés, leurs industries, leurs espérances; les traits édifiants abondent. A raison de leur charge, et par la force même des choses, ils touchent aux événements publics. Le héros de l'aventure occupe une large place dans leurs lettres. Sa physionomie, ses aptitudes, ses desseins, les intéressent. Dmitri, nous l'avons déjà dit, leur apparaît comme le vrai fils d'Ivan IV. La voix du peuple ne leur permet pas d'en douter. Tout leur semble providentiel dans cette campagne fantastique de Moscou; les facteurs invisibles comptent plus que la stratégie. Aussi sont-ils toujours pleins d'espoir, même au milieu des revers, en butte aux péripéties du sort. Lorsqu'il fut installé à Moscou, Lawicki rédigea un journal qui s'arrête

au 31 juillet 1605, et remonte jusqu'à l'apparition de Dmitri en Pologne. Cette pièce sert à la correspondance, qui d'ailleurs présente des lacunes, tantôt de résumé, tantôt de complément[1].

Les messages des aumôniers étaient les bienvenus à Sainte-Barbe : ils arrivaient de si loin et apportaient tant de choses! On les lisait donc avidement; les amis en prenaient connaissance; peut-être en parlait-on au Roi. Très certainement, les lettres elles-mêmes se transmettaient à la nonciature. Excellente aubaine pour Rangoni : il se faisait un devoir de tirer des copies, s'emparait parfois des originaux, et les envoyait à Rome. C'est ainsi que plusieurs de ces épîtres adressées aux Jésuites de Cracovie ont échoué dans le fonds Borghèse du Vatican. D'ordinaire, elles servaient de matériaux à Rangoni pour composer ses dépêches et compléter les informations qu'il recevait soit de la cour, soit de Dmitri lui-même. Il devenait de la sorte l'intermédiaire attitré entre les Jésuites et le Saint-Siège.

Les nouvelles directes de Moscou pénétraient encore par une autre voie en Italie, d'où elles se répercutaient de par le monde. D'abord, les deux aumôniers écrivaient eux-mêmes de temps en temps à leur général, le Père Claude Acquaviva, lettres d'office, qui ne sortaient pas de la sphère habituelle du Gesù et du Vatican. C'est ailleurs qu'il faut chercher le centre de propagande expansive. Decius Striveri, Provincial des Jésuites de Pologne; Gaspard Sawicki, confesseur de Dmitri, et, à de rares intervalles, les deux aumôniers échangeaient des lettres avec Antonio Possevino. Homme de plume et homme d'action, tout plein des souvenirs d'Ivan IV et de Bathory,

[1] Le P. Sawicki a aussi écrit son journal. Des extraits en ont été publiés par WIELEWICKI.

le vieux lutteur s'éprit avec une ardeur juvénile du Tsar de Moscou. Il résidait pour lors à Venise, imprimait sa *Bibliotheca* chez Barezzo Barezzi, et entretenait des rapports suivis avec des princes italiens et des diplomates français. L'abjuration d'Henri IV l'avait rapproché de ces derniers, et son entremise dans cette affaire avait été dûment appréciée. Dmitri lui fournit l'occasion lointaine de reprendre les projets slaves et orientaux. Dans ses longs entretiens de Poutivl, le prince moscovite avait exprimé au Père Nicolas le désir de recevoir de la main de Possevino une Bible slavonne. On lui aura parlé des missions de ce Jésuite auprès d'Ivan IV, et la courtoisie n'aura été qu'un prétexte pour faire passer la demande. Mais la coupe était pleine, et cette dernière goutte la fit déborder.

Possevino n'était pas d'humeur à garder sous le boisseau les intéressantes nouvelles qui lui venaient de Moscou, à ne pas exploiter les bonnes dispositions d'un néophyte. La Bible lui servit fort à propos d'entrée en matière. Il aurait pu offrir à Dmitri celle d'Ostrog, s'il possédait encore l'exemplaire que lui avait donné le prince Constantin. Cette superbe édition avait cependant le défaut de sortir d'une imprimerie orthodoxe, et Possevino préféra envoyer quelques autres livres de piété dont il était parfaitement sûr, en y ajoutant une lettre remplie de suggestions : amitié et alliance avec la Pologne, représailles envers la Suède, croisade contre les Turcs, prédication de l'Évangile à Kazan, Astrakhan et en Asie. Nouveau Salomon, Dmitri aurait à élever un temple plus beau que celui de Jérusalem, le temple spirituel des âmes ramenées à la vraie Église.

Ce programme devait être appliqué en Russie; à l'étranger, il avait besoin d'être connu, de gagner des

sympathies. Possevino écrit donc de différents côtés, entre autres au duc d'Urbin Francesco Maria II, rien que pour raconter l'histoire de Dmitri et attirer sur lui une bienveillante attention. Mais c'est surtout à Florence et à Paris qu'il voudrait se faire écouter. Avec le grand duc de Toscane, Ferdinand, il discute l'érection d'une typographie « ruthène » en plein pays étrusque. La diffusion des bons livres en langue vulgaire était une des plus constantes préoccupations de Possevino; il voyait avec peine que les Russes, à cet égard, étaient peu favorisés : quelle belle mission pour un Médicis de patronner un peuple d'avenir, de lui ouvrir de larges horizons! Quant à Henri IV, le rêve était encore plus séduisant : il ne s'agissait de rien moins que d'établir entre le Roi et le Tsar une noble émulation, ils auraient eu certainement à cœur de se surpasser l'un l'autre, et l'Église y aurait gagné.

Bientôt nous entendrons Possevino exposer ses vues sur Moscou au pape Paul V d'une manière plus complète. En attendant, il va au plus pressé, s'adresse au grand public, et lance dans le monde sa courte et substantielle *Relazione*. Cette plaquette, pénétrée d'enthousiasme pour Dmitri, parut à Venise vers la fin de l'année 1605. Elle portait en évidence le nom de Barezzo Barezzi, mais c'était bien Possevino qui se cachait sous le nom de son imprimeur. Seul de tous les Italiens, il correspondait avec les aumôniers, et la *Relazione* n'est qu'un résumé de leurs lettres. La mise en œuvre de ces pièces et les préliminaires dont ils sont pourvus trahissent la touche du Jésuite qui a paru à la cour moscovite, aussi lui attribuait-on couramment, à Cracovie, la paternité de cette brochure. Lui-même s'occupait à la répandre, et elle eut son moment de vogue. Le Père Mosquera en donna une édition espagnole, d'autres la traduisirent en français,

en allemand et en latin. L'histoire de Dmitri devenait de la sorte populaire en Occident [1].

Les Jésuites de l'armée de Dmitri, dont Possevino se faisait le porte-voix, parlaient en témoins oculaires, et, à ce titre, leurs lettres ont une valeur incontestable. En dehors d'eux, il y avait à Cracovie des courtisans, des diplomates, des agents officieux, à l'affût des nouvelles et pressés de les transmettre à l'étranger.

Ainsi le marquis de Mirowa, maréchal de la cour, aux premières loges pour bien voir et rendre l'impression du palais, entretenait une correspondance suivie avec le cardinal Aldobrandini, le grand-duc de Toscane et le duc de Mantoue. Les histoires exotiques étaient encore goûtées en Italie, le marquis polonais parlait à son aise de Boris Godounov et de Dmitri Ivanovitch; et ces noms étranges n'effarouchaient point les lecteurs de Pétrarque et de Dante. Quelques Italiens exerçaient en Pologne, au sujet de Moscou, leurs talents diplomatiques : un Neri Giraldi, un Sernigi, expédiaient leurs rapports à Belisario Vinti, chancelier de Toscane.

Mais le plus actif et le plus remuant de tous les nouvellistes était le capitaine Jean La Blanque, vrai précurseur du reporter moderne. Sa carrière avait été mouvementée : enfant du Languedoc, calviniste de la pire espèce, selon le mot de Possevino, il avait perdu sa fortune et, en 1580, quitté sa patrie. Cet exil n'aura été peut-être qu'un épisode des guerres de religion qui désolaient alors la France. La Suède offrit au malheureux un

[1] Notre collection, 1605, 10 juillet, *Possevino à Dmitri* (minute). — Florence, Archives d'État, fonds Urbino, Cl. I. Div. G, f. CLXXI, CCXIX; fonds Médicis, filza 933. — Ciampi, *Esame crit.*, p. 49. — *Barezzo* dans *Rousk. Star.* — La plaquette de Barezzo Barezzi est d'une rareté extrême. La Bibliothèque publique de Pétersbourg possède les éditions de Venise, Munich, Gratz (en allemand et en latin), Prague, Valladolid.

refuge; Sigismond accepta ses services, et il s'attacha si bien à ce prince, d'ailleurs fervent catholique, qu'il le suivit de Stockholm à Cracovie. Sa profession militaire lui laissait des loisirs qu'il eût volontiers rendus lucratifs. La politique militante lui joua un vilain tour : son projet d'union entre la Pologne et la Suède sous les auspices d'Henri IV échoua misérablement. N'ayant plus rien à gagner de ce côté, il se replia sur les correspondances. Le reportage officieux devint son métier, et, en 1617, il se vantait auprès de Richelieu, évêque de Luçon et futur cardinal, d'avoir été chargé « par Henri le Grand et depuis par le Roi régnant et sa mère de tenir Leurs Majestés advisets de ce qui s'est passé dans les pays septentrionaux ». En effet, vers l'année 1604, il comptait parmi ses clients, à côté du nonce Rangoni, l'ambassadeur de France à Venise [1].

La riche et commerçante cité des lagunes passait alors pour un poste d'observation; on y prenait contact avec l'Orient et même avec la Moscovie. Le Roi très chrétien y était représenté par Philippe Canaye de Fresnes, huguenot converti et grand ami de Possevino. Les pays slaves eurent la chance de l'intéresser. Il étudiait avec soin les messages de La Blanque, qu'il tenait pour « homme d'honneur et de bons moyens »; les Jésuites lui fournissaient l'occasion de contrôle, et toute l'histoire de Dmitri passait dans ses dépêches. A Paris, Villeroy, premier conseiller d'État, en prenait connaissance, et les mettait sous les yeux d'Henri IV.

Messire Canaye poussa son zèle encore plus loin :

[1] « Calvinista pessimo (*La Blanque*) se già non è convertito, » note marginale de Possevino. Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 66, f. 339. Voir *ibidem*, II, 223, 230, 234. — Canaye, t. II, p. 399. — Paris, Bibl. nationale, fonds français, 15967, *passim*. — Dantzig, Archives d'État, Testament de La Blanque.

non content d'édifier le Roi sur la réaction qui se produisait à Moscou, il suggérait à l'ancien huguenot un plan de propagande catholique : Henri IV serait devenu l'apôtre de la Russie, de concert avec Paul V il aurait envoyé un légat au Kremlin, le chapeau rouge serait tombé sur la tête du Jésuite chargé de cette mission. « Ce sera un grand accroissement à l'Église catholique, » écrivait Canaye à Villeroy, le 12 juillet 1605, « que la réduction de ce grand empire-là, duquel l'estendue est presque infinie. Et quand cette nouvelle (*entrée de Dmitri à Moscou*) se trouvera certaine, j'estime que ce serait chose fort bien séante à la piété de Sa Majesté de prier le Pape d'envoyer le Père Possevin légat en ce païs-là, où il a si longuement et heureusement travaillé du temps de Grégoire XIII et Sixte V, voire mesme lui donner un chappeau de cardinal, pour d'autant plus authoriser la légation. Toutefois, je sçay que le bon homme est bien loin de cette pensée-là, estant résolu de s'aller confiner une année à Lorette si tost qu'il aura achevé l'impression de ses œuvres. Mais je regarde plus au bien de l'Église qu'à son particulier, et vous supplie me supporter, monsieur, si trop librement je vous communique ce que j'estime pouvoir servir à la gloire de Dieu, et à la dignité et réputation de Sa Majesté qui ne peut que recevoir honneur de la recommandation d'un subject si plein de mérite [1]. » Henri IV ne se rendit pas aux conseils de son ambassadeur : il laissa Possevino à ses bouquins et Moscou à son Église, mais la figure de Dmitri se grava dans son esprit, et, lorsque le capitaine Margeret revint de Russie, il se fit raconter par lui cette légendaire histoire.

A la cour de Prague, le triomphateur du Kremlin pro-

[1] Canaye, t. II, p. 652 et ailleurs.

voqua des combinaisons d'un tout autre genre. Rodolphe II avait ses propres agents à Moscou, un Lucas Pauli, un Henri de Logau, qui le tenaient sans doute au courant de ce qui se passait. Leurs rapports, tels qu'ils nous sont parvenus, présentent trop de lacunes pour que l'on puisse juger de leur compétence. Peut-être s'en tenait-on de préférence aux nouvelles qui venaient de Cracovie. Le nonce de Prague, Ferrerio, correspondait parfois avec son collègue Rangoni; l'agent de Parme, Thomas Roncaroli, envoyait à son maître, Ranuce Farnèse, les lettres des deux aumôniers. Francesco Soranzo, ambassadeur de Venise, puisait aussi aux sources polonaises. Toujours est-il que les Habsbourg suivaient d'un œil attentif les événements de Moscou. Soranzo croyait même s'apercevoir qu'ils montraient envers le nouveau Tsar plus de sympathie qu'envers Boris Godounov. Il y avait un moyen très sûr de contrôler leurs dispositions : lorsque Godounov recherchait assidûment une alliance familiale avec la maison d'Autriche, on tergiversait et on se dérobait à la réponse; vis-à-vis de Dmitri, les procédés étaient différents; les Habsbourg eux-mêmes songeaient à lui offrir une archiduchesse pour fiancée; pas d'embarras dans le choix, si nombreuses étaient les filles de Charles de Styrie. Du coup, le Tsar serait devenu beau-frère du roi de Pologne, et ces arrangements matrimoniaux auraient eu pour résultat une triple alliance politique. Mais tous ces projets se brisaient contre la forte et fidèle affection de Dmitri envers Marina [1].

En remontant ainsi jusqu'aux premières sources d'où émanaient les bruits qui couraient à l'étranger sur le Tsar

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, années 1604, 1605. — Venise, Archives d'État, *Germania*, *Dispacci*, ann. 1605, f. 31, dépêche de Soranzo du 29 août.

de Moscou, on comprend pourquoi ceux-ci lui étaient si favorables, et comment ils lui ont acquis une si rapide célébrité. Les adversaires gardaient encore le silence, ils se réservaient pour l'avenir; seules des voix amies se faisaient entendre et se propageaient au loin. A la vérité, une fatale illusion d'optique trompait l'inexpérience des observateurs. Le changement qui paraissait si désirable à Canaye de Fresnes, que Possevino et les aumôniers appelaient de tous leurs vœux, était précisément ce qu'il y avait de plus difficile à réaliser. Cependant la question religieuse se dressait devant Dmitri; impossible de ne pas l'aborder.

III

Dans un pays aussi imprégné de théocratie que l'était alors la Russie, il importait souverainement que le Tsar vécût en bonne intelligence avec son clergé, et que les rapports de l'Église avec l'État ne fussent pas troublés. Aussi Dmitri posait résolument en Tsar orthodoxe, et ne donnait qu'en secret des paroles rassurantes aux catholiques. Fausse position, dont il savait se tirer avec un art merveilleux.

La première difficulté qui se présenta fut d'ordre hiérarchique. En Orient, pas de César sans patriarche. Dmitri s'estimait César, et il tenait singulièrement à son patriarche. Encore à Cracovie, au début de sa carrière, il parlait du patriarcat de Moscou en homme qui sait l'apprécier et qui veut en tirer parti. Boris Godounov pouvait lui servir de modèle; il s'empressa de suivre son exemple.

On se souvient qu'avant d'entrer dans la capitale il

avait donné l'ordre de destituer le patriarche Job. Le premier siège de l'Église russe ne pouvait être occupé par une créature de Boris, Dmitri le réservait à un homme de confiance. Dès le lendemain de son installation au Kremlin, il convoqua les évêques, archimandrites et hégoumènes, et leur « conseilla » d'élire un nouveau patriarche. Le conseil était motivé par le grand âge de Job et l'affaiblissement de sa vue. Le Tsar se réclamait du bien de l'Église; il ne parlait ni de vengeance, ni de punition. Ces égards vis-à-vis des électeurs rachetaient en partie les rigueurs exercées envers Job. Les hauts dignitaires du clergé se laissèrent facilement convaincre, ils avaient déjà subi la fascination du nouveau pouvoir. L'idée leur parut excellente, et ils répondirent : « Ta résolution est bonne, Tsar très pieux et grand kniaz de toute la Russie, Dmitri Ivanovitch, que ta volonté se fasse, et qu'il en soit comme tu l'ordonnes.» Tous ces détails et les suivants nous sont donnés par l'archevêque Arsène, témoin oculaire, électeur lui-même, et qui n'avait aucun motif de déguiser la vérité [1].

Se conformant au conseil du Tsar, les évêques se réunirent à la cathédrale de l'Assomption, et après les prières rituelles procédèrent à l'élection. Au premier tour de scrutin, l'ancien titulaire fut maintenu sur son siège. C'était plutôt un suprême hommage rendu à Job qu'une opposition sérieuse au désir du Tsar. En effet, séance tenante, la décision fut rapportée ; on se rendit aux raisons alléguées par Dmitri, le vieillard aveugle fut écarté, et toutes les voix se reportèrent, comme par un secret accord, sur Ignace, archevêque de Riazan. Son meilleur titre au patriarcat et son plus grand mérite étaient le dé-

[1] Dmitriévski, p. 100, 116. — Les dates données par Arsène sont sujettes à caution.

vouement à la cause de Dmitri. Le procès-verbal de l'élection fut aussitôt approuvé que dressé. Vers le 10 juillet, prise de possession du siège, banquet au Kremlin, distribution de cadeaux. « Tous les évêques, » dit Arsène, « s'en retournèrent chez eux avec une grande joie. »

L'élection d'Ignace était, à n'en pas douter, un triomphe de la candidature officielle. Aussi, quoique nommé à l'unanimité des suffrages, préférait-il lui-même se dire humblement « promu par le bon plaisir du Tsar ». Ce langage indiquait suffisamment d'où lui venaient les honneurs, qui avait simplifié le procès électoral, et jusqu'à quel point s'étendait la complaisance des évêques. Du reste, cette ingérence du pouvoir séculier dans le domaine ecclésiastique ne choquait personne à Moscou; elle rentrait dans les traditions du Kremlin, et Dmitri n'avait qu'à marcher sur les brisées de ses prédécesseurs.

Ignace était l'homme qu'il fallait au Tsar. Apparition pâle et fuyante, difficilement saisissable, dans laquelle se dégagent deux traits saillants : antiromanisme et souplesse. Ce prélat grec était ennemi juré des Latins et ne prenait pas la peine de s'en cacher. Dans son message d'intronisation, destiné à une large publicité, il n'hésite pas à mettre les odieux Latins sur la même ligne que les Islamites, et il souhaite charitablement aux uns et aux autres les mêmes revers. Passant de la théorie à l'action, il se croyait obligé de sévir contre les tendances romaines, et il eut, à ce sujet, avec le prince Adam Wisniowecki, un curieux démêlé.

En septembre 1605, ce magnat vint à Moscou complimenter son ancien protégé et rentrer dans ses fonds. Fervent orthodoxe, il traînait à sa suite tout son attirail ecclésiastique. Les popes du prince Adam, se croyant

en pays ami, se présentèrent avec assurance à l'église, et voilà qu'à leur grand étonnement on les arrête sur le seuil de la porte. L'entrée du temple leur est interdite : ils ont la tournure occidentale, pas de *skoufia* sur la tête, et des chantres polonais les accompagnent : autant de motifs d'exclusion. Pour forcer la consigne, ils arborent des coiffures quelconques et parviennent à entonner leurs offices. L'assistance tend l'oreille, ouvre de grands yeux, et s'émeut profondément : les intonations des chantres sont étranges, les popes n'ont pas de bordures symboliques à leurs calottes, c'est du latinisme, c'est un scandale intolérable. Le patriarche est averti, il intervient, lance des anathèmes contre les popes étrangers, et jette en prison leurs prétendus complices. Les malheureux ne furent graciés que sur les instances du prince Adam; il dut se donner beaucoup de mal pour calmer la fureur d'Ignace.

Dmitri ne protestait pas contre ces agissements. L'hostilité du patriarche envers les Latins masquait mieux ses propres sentiments, et peut-être n'était-il pas fâché de se dissimuler derrière cette façade. Sa liberté d'action n'en souffrait pas, et il n'avait rien à craindre pour l'avenir, car la souplesse d'Ignace égalait ses antipathies romaines. Étranger égaré en Russie, il passait avec une facilité extrême d'un camp à l'autre, et ses intérêts personnels ne perdaient jamais rien à ces fréquents passages. On a de la peine à trouver, au fond de cette âme byzantine, des fibres généreuses. Boris Godounov l'avait pourvu d'un diocèse, il abandonna son premier patron pour s'attacher à Dmitri, et ensuite à l'aventurier connu sous le nom de Dmitri II. Lorsque Moscou ne fut plus tenable, il transporta ses pénates en Pologne. Accueilli honorablement, doté par Sigismond III d'une pension viagère, il oublia

ses répugnances, embrassa l'Union et passa ses dernières années au couvent de la Sainte-Trinité à Vilna en si bonne harmonie avec les Uniates que d'aucuns l'entourent d'une auréole de sainteté. Sans doute, en 1605, personne n'avait encore tiré l'horoscope d'Ignace, ni prédit ses variations, mais sa trempe de caractère devait être connue à celui qui l'appelait à de si hautes fonctions [1].

Bien qu'il pût s'en remettre à son patriarche et compter sur son zèle, Dmitri n'en usa pas moins de grands ménagements envers tous les évêques. Il leur fit des avances, les maintint dans leurs droits, les rapprocha de sa personne. Chaque fois qu'il y a réception au Kremlin, le Tsar est entouré des hauts dignitaires de l'Église, il les invite aux banquets de gala, et les fait profiter de ses largesses; on se croirait aux plus beaux jours du pieux Fedor. Lors de la création du Sénat, qui sera mentionnée ailleurs, les premières places furent réservées aux évêques : les pasteurs des âmes sont censés être aussi les conseils du souverain, ils gardent leur mission traditionnelle de protéger le pauvre et l'orphelin. Chose à noter, Dmitri conserva sur leurs sièges respectifs tous les évêques qu'il y avait trouvés à son avènement. Il ne se permit qu'une seule exception qui devait tourner à l'avantage de Fedor Romanov. Rappelé de l'exil, ce moine improvisé ne voulut quitter ni son froc ni le nom monastique de Philarète. Sa femme s'étant aussi retirée dans un couvent, rien ne l'empêchait d'aspirer à la mitre. Le Tsar s'empressa de la poser sur sa tête, et, pour lui donner un diocèse convenable, congédia sans plus de façons le métropolite de Rostov, Cyrille Zavydov. Procédé arbitraire et anticanonique, surtout si Zavydov n'était pas démis-

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 204, n° 92. — Notre collection, 1605, 21 septembre, *lettre de Lawicki*. — Theiner, t. III, p. 325.

sionnaire, mais procédé imposé, pour ainsi dire, par les évêques. Dmitri se rendait à leurs vœux et ne prenait pas lui-même d'initiative [1].

De leur côté, les évêques semblaient satisfaits de leur nouveau maître, du moins s'en donnaient-ils les apparences. Leurs sentiments furent mis à l'épreuve dans une circonstance très grave, dont il sera question plus bas. Dmitri était inébranlable dans son dessein d'épouser Marina. A l'exception de deux, tous les évêques, patriarche en tête, se montrèrent conciliants et consentirent à l'union de leur Tsar avec l'étrangère latine. En l'an de grâce 1606, au cœur de la Sainte Russie, aller jusque-là, c'était atteindre les dernières limites de la condescendance. Dmitri sut gré à la majorité des évêques de leur docilité et, vis-à-vis des deux récalcitrants, il montra de la modération.

A l'endroit des moines, le Tsar comprit très vite qu'il ne fallait rien brusquer et s'armer plutôt de longanimité. Le farouche adversaire des couvents sut fléchir et s'adapter aux circonstances. Il ne consulta plus les aumôniers sur les réformes à introduire dans ce qu'il appelait des repaires de fainéants. En vérité, il n'était pas de taille à ébaucher la tâche de Pierre le Grand, un *Règlement ecclésiastique* eût été prématuré, et la Russie n'aurait pas compris ce langage. Aussi, novateur intrépide à Poutivl, Dmitri, arrivé au Kremlin, ne fut qu'un vulgaire routinier, il ne toucha point au monde monacal : aucune amélioration ne fut tentée, aucune mesure vexatoire ne fut prise. Même les trésors accumulés dans les monastères, qui avaient excité les convoitises d'Ivan III et d'Ivan IV, restèrent intacts entre les mains de leurs possesseurs;

[1] Popov, *Izbornik*, p. 194, 241, 276, 410. — La date de la nomination de Philarète au siège de Rostov n'est pas établie.

Dmitri ne céda point à la cupidité. Quelles que fussent ses convictions, il les garda par devers lui, et, publiquement, s'en tint aux traditions et aux usages des anciens Tsars. On le vit se rendre en pèlerinage à la laure de la Trinité, en dehors de la ville, et s'incliner pieusement devant les cendres de saint Serge, protecteur et patron de Moscou. Les registres contemporains n'ont consigné que les largesses faites aux couvents : franchises de toutes sortes renouvelées ou accordées, exemptions d'impôts et de corvées, immunités administratives, privilèges pour la vente du sel et le commerce du poisson. Aucune pièce authentique ne confirme le projet fiscal attribué à Dmitri par un chroniqueur allemand qui est, du reste, seul à le mentionner. En somme et à tout prendre, les moines très nombreux de la Russie n'avaient qu'à se féliciter de leur jeune souverain, quand même il aurait enlevé au couvent de la Trinité les trente mille roubles si amèrement regrettés de Palitsyne [1].

Même au delà des frontières, Dmitri passait pour un fauteur généreux de l'orthodoxie. La confrérie de Lvov en fit, la première, l'expérience. Les fonds lui manquaient pour achever une église en voie de construction. Elle s'avisa d'envoyer des mandataires au Tsar et de lui demander un secours. On sait que les confréries de Pologne se composaient d'orthodoxes militants, que le pouvoir les suspectait et qu'elles livraient aux catholiques des luttes acharnées. Aussi, dès que Sigismond III eut vent de ces démarches, il prépara des chaînes pour les quêteurs, et fit exiger leur extradition. La réponse de Dmitri au Roi

[1] *Akty Ist.*, t. II, p. 71 à 79, nos 58 à 61, 64. — Moukhanov, *Sbornik*, p. 203 à 205, nos 135 à 137. — Bussow, p. 40. — *Roussk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 652, témoignage du prince Katyrev-Rostovski, à examiner plus bas, d'après lequel Dmitri aurait exilé les moines du couvent du Miracle. — Palitsyne, p. 224.

nous est inconnue ; par contre, il est sûr que la confrérie de Lvov réussit dans sa demande et qu'elle obtint des aumônes [1].

L'Orient se mit aussi de la partie. Les patriarches savaient le chemin de Moscou, et les largesses des Tsars entraient dans leurs prévisions budgétaires. Comment ne pas s'adresser au souverain providentiel qui venait de surgir? N'aurait-il pas à payer une grande dette de reconnaissance? A peine Sophronius, patriarche de Jérusalem, eut-il appris la « découverte » du vrai fils d'Ivan IV qu'il se hâta de lui envoyer un spécimen de sa prose, sans même attendre la fin de la campagne moscovite. Une excellente occasion se présentait d'elle-même. Le patriarcat était en litige avec le prince Adam Wisniowecki. Pour vider la querelle, trois messsagers se rendaient en Pologne. Ils reçurent l'ordre de toucher barre au Kremlin, et de présenter à Dmitri la lettre de Sophronius.

Petit chef-d'œuvre de style oriental, il s'élève jusqu'au sublime, plane dans les hauteurs et retombe lourdement au milieu des chiffres. D'abord, c'est la Palestine entière qui se presse autour des autels et glorifie Dieu d'avoir rendu au monde le trésor précieux et latent, le rejeton sacré des Tsars. Des vœux ardents montent vers le Ciel : puisse Dmitri, sans effusion de sang et sans bruit de guerre, rentrer dans ses États! Et, parvenu au trône, qu'il n'oublie pas le Saint-Sépulcre, sa grandeur et sa détresse, qu'il marche sur les traces d'Ivan IV et de Fedor, grands princes, qui ont dégrevé deux églises d'Orient! Ici le patriarche passe la plume à l'homme d'affaires : le Saint-Sépulcre est criblé de dettes, les dettes montent à cinq mille écus, le taux inexorable est de cinquante pour cent.

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 279, n° 130. — Cracovie, Musée Czartoryski, 2101, f. 37, v°.

Cette épreuve financière n'est pas la seule : au lieu de lui compter mille écus en monnaie sonnante, un malin créancier a racheté sa créance en donnant à Sophronius deux chevaux arabes. Passe encore pour la substitution, mais le prince Adam s'est emparé des nobles coursiers, et voilà le patriarche à leur poursuite, ayant perdu sa créance et n'ayant pas recouvré son argent. Tant de mésaventures devaient exciter la pitié, et c'est la corde que fait vibrer la touchante conclusion de l'épître. L'histoire n'a rien à ajouter au texte de Sa Béatitude, sa missive est certainement parvenue à destination, elle se conserve aux archives de Moscou [1].

Cependant, malgré sa réputation presque mondiale d'orthodoxie et ses procédés judicieux, les rapports du Tsar avec son clergé n'étaient bienveillants qu'à la surface. Le patriarche seul avait donné des gages rassurants de fidélité à toute épreuve, il eût été téméraire de compter sur un égal dévouement dans les autres membres du clergé. Le plus souvent la satisfaction n'était qu'apparente et la joie n'était que de commande, au fond se cachait un ferment d'opposition. La méfiance s'accrut lorsque les évêques de Lvov et de Przemysl dénoncèrent secrètement le Tsar et le déclarèrent ennemi de l'Église [2]. Dmitri devait sentir que le sol n'était pas entièrement ferme sous ses pieds. Aussi évitait-il avec un soin scrupuleux tout ce qui aurait pu trahir le mystère de son abjuration, et s'entourait-il de précautions qu'il n'avait jamais prises pendant la campagne. Les aumôniers furent les premières victimes de cette évolution. Ils se tinrent à

[1] REGEL, p. CIX, 124.

[2] NIEMOJEWSKI, p. 109. — Les deux évêques s'appelaient Gédéon Balaban et Michel Kopystynski. — Parmi les évêques russes, on cite Théodose, évêque d'Astrakhan, comme un des principaux ennemis de Dmitri.

distance, et l'éloignement se fit sans secousse, avec un raffinement de délicatesse de part et d'autre, et comme par suite des circonstances [1].

Les deux Jésuites en prirent facilement leur parti. Ils étaient absorbés par leurs ministères. Chaque jour, on les voyait se rendre à pied et ostensiblement dans le vaste local qui leur servait de chapelle militaire. La messe se célébrait en musique. Le dimanche, elle était suivie d'un sermon et accompagnée de chants. Dans la soirée, les soldats se réunissaient encore pour psalmodier les vêpres. Les aumôniers évaluaient à trois mille environ le nombre des Polonais établis en Russie, la plupart anciens prisonniers de guerre, survivants des campagnes de Bathory ou émigrés de Livonie. Les uns avaient gardé leur foi, les autres s'étaient laissé rebaptiser; à tous, les secours religieux avaient manqué pendant des quinze, vingt et trente ans. La vue du prêtre évoquait leurs plus chers souvenirs, et leur rendait l'illusion de la patrie. D'un commun accord, ils supplièrent les aumôniers de ne plus les quitter, et l'érection d'une église fut décidée en principe et votée d'enthousiasme.

En dehors des Polonais, les Pères trouvèrent à Moscou un médecin catholique, Érasme Birischi, que Rodolphe II avait envoyé, en 1604, à Boris Godounov. Dès la première rencontre, on se lia d'amitié. Le vieux praticien avait naguère connu Edmond Campion, il ne cachait pas ses sympathies pour les confrères du martyr anglais. En vrai savant qui tremble pour ses livres, il s'empressa de les instituer héritiers de sa bibliothèque, et leur fit hommage d'un Tite-Live.

Les occupations extérieures portaient de la sorte les

[1] Les détails qui suivent sont empruntés au *Diarium* du P. Lawicki et aux lettres des aumôniers.

aumôniers à observer leur consigne vis-à-vis du Tsar, et à se maintenir en position expectante. Tel était, en effet, le mot d'ordre qu'ils avaient reçu de Cracovie, et leur propre conviction s'accordait avec l'avis de leurs chefs. « Nous sommes loin de Poutivl, » écrivaient-ils en parlant de la réserve de Dmitri ; mais ils n'y voyaient pas un signe de disgrâce, car, l'audience enfin accordée, l'accueil était parfait et la joie familièrement expansive. Ainsi, vers la fin de décembre 1605, les Jésuites furent à l'improviste appelés au palais. Par excès de prudence, ils durent s'y rendre la nuit. De prime abord, ils se trouvèrent avec Dmitri sur le même pied qu'autrefois. Le Tsar se jeta à leur cou, se dit heureux de les revoir, et rappela comme point de comparaison son couronnement et la rencontre avec sa mère. Profitant de ces bonnes dispositions, les aumôniers présentèrent un mémoire sur quelques difficultés de détail, et offrirent un livre de prières avec des objets de piété envoyés de Cracovie. Le néophyte reparut alors dans le Tsar, plein d'ardeur, de vivacité, de foi exubérante. Il s'extasiait devant les reliques des saints, et, pour se faire bénir, s'inclinait profondément comme autrefois à la veille des batailles. Passant ensuite à un autre ordre d'idées, il parla de ses projets scolaires, de son ambassade romaine, désigna un des Pères pour en faire partie, leur donna lecture de sa lettre à Paul V, et se répandit en éloges et en remerciements. Les aumôniers se retirèrent entièrement satisfaits.

Dans l'intervalle des audiences distancées à des trois et quatre mois, le Tsar chargeait ses confidents de confirmer les espérances données aux aumôniers. Le plan d'avenir restait immuable, l'exécution devait en être différée : Boris Godounov avait répandu trop de calomnies, les orthodoxes avaient encore trop de préjugés pour

que l'on pût innover impunément. Cette lenteur ne parut aux aumôniers, qui voyaient les choses de près, ni blâmable ni suspecte, d'autant plus qu'elle s'alliait à de bons procédés. Le Tsar donnait non seulement des ordres pour que rien ne manquât aux Jésuites, mais il s'intéressait encore à leur chapelle, et, comme à Poutivl, il leur envoyait tantôt des étoffes pour chasuble, tantôt un calice d'or ou une ikône précieuse. Les Pères s'armaient de patience et organisaient leur installation. Ils réclamaient des renforts à Cracovie : un troisième prêtre pour les aider dans les ministères, et le frère Conrad, d'origine moscovite, pour traiter avec les Russes. Des livres leur arrivaient de Pologne : les *Controverses* de Bellarmin, les *Annales* de Baronius, les *Sermons* de saint Vincent Ferrier. Le Père André s'attaquait bravement au slavon, rêvait l'apostolat parmi les Russes, et, toujours enthousiaste, s'épanchait dans ce cri du cœur : « Que ne suis-je Moscovite ? » Rien ne troublait encore cette vision.

CHAPITRE II

DMITRI ET LES PAPES

1604-1606

I. Missions diplomatiques. — Politique traditionnelle des Papes. — L'affaire de Dmitri en souffrance à Rome. — Silence de Clément VIII. — Deux conclaves. — Élection de Paul V. — Opinion de Ferdinand de Toscane et de l'ambassadeur de Venise. — Rangoni chargé d'une enquête sur Dmitri. — Dépêche du 2 juillet 1605. — Elle ne tranche pas le nœud de la question. — Excès d'optimisme. — Influence sur la politique pontificale. — Pensée dominante de Paul V. — Mot d'ordre lancé. — Projet d'ambassade. — Opinion de Rangoni. — Sa correspondance avec Dmitri. — Luigi Pratissoli envoyé à Moscou. — Message de Rangoni. — Présents symboliques. — Audience de Pratissoli au Kremlin. — Jean Buczynski à Cracovie. — Dispenses de Marina et titre de Dmitri. — Mémoire moscovite. — Tourments du nonce. — André Lawicki envoyé à Rome. — Instructions de Dmitri. — Arrivée à Cracovie et à Rome. — Entretiens du P. André avec le Pape. — Dépêche du cardinal Borghèse. — Lettres de Paul V. — Profession du P. André. — Départ de Rome. — Arrivée d'Alexandre Rangoni. — Audience au Kremlin. — — Courtoisie tardive de Dmitri. — Outillage diplomatique et militaire. — Promesse d'ambassade. — Relations avec l'Europe. — Nicolas de Mello. — Rapport d'Alexandre Rangoni. — Possevino au Vatican. — Son système et ses illusions. — Missionnaires carmes à Moscou. — Excellent accueil. — Impression du Pape.

II. Dmitri et le Saint-Office. — L'Inquisition romaine et universelle. — Affaires de son ressort. — Note autographe de Clément VIII. — Dispense du maigre accordée à Dmitri. — Autre dispense réservée au Pape. — Le Saint-Office en est saisi. — Précédent de Sigismond III. — Mémoire du cardinal Camille Borghèse. — Silence du Saint-Office. — Angoisses du P. Sawicki. — Il veut se décharger de sa responsabilité. — — Doutes soumis au Pape. — La foi ancestrale. — La Russie intangible. — Lenteur du Saint-Office. — Informations sur Sawicki. — Elles pèsent dans la balance. — Séance du 13 octobre. — Réponse évasive du Saint-Office. — Trois dispenses demandées pour Marina. — Le nonce se déclare incompétent. — Le Saint-Siège est interpellé. — Inquiétude des

Mniszech. — Réunion de théologiens à la nonciature. — Question préalable. — Réponse affirmative. — Démarches convergentes à Rome et à Moscou. — Cri de détresse de Mniszech. — Séance du 2 mars 1606. — Les demandes de Dmitri mises aux voix. — Votes négatifs, à l'exception d'un seul. — Sentence disciplinaire. — Dépêche de Scipion Borghèse. — Évolution de Dmitri. — Recherche documentée. — Le *non possumus*. — Crédulité.

I

MISSIONS DIPLOMATIQUES

La politique des Papes vis-à-vis des Tsars, il ne faut pas se lasser de le répéter, s'est toujours inspirée de l'idée unitaire. Qu'on se souvienne des messages d'un Sixte IV à Ivan III, d'un Grégoire XIII à Ivan le Terrible, des instructions d'un Bonumbre, des rapports d'un Possevino, et l'on verra se dérouler à travers les siècles le fil traditionnel d'un programme qui ne varie jamais dans ses grandes lignes. Longtemps on avait piétiné sur place, Paul V essaya d'une poussée en avant.

Chose étrange, personne ne s'est encore soucié de remarquer que, jusqu'au mois de juin 1605, l'affaire de Dmitri est restée à Rome en souffrance. Le temps et peut-être l'envie avaient manqué à Clément VIII pour trancher la situation. A la première lettre de Dmitri, du 24 avril 1604, discrète et provocante, il avait répondu par le bref affectueux que l'on sait, évitant à dessein la politique et se renfermant dans la haute piété. Dmitri ne l'entendait pas ainsi. Il voulait bien suivre le Pape sur le terrain de l'ascétisme, faire l'aveu de ses « consolations spirituelles », se réclamer de son dévouement, offrir au Saint-Siège sa jeunesse, sa santé et sa vie, mais à condition de prendre ensuite sa revanche et d'invoquer l'assis-

tance papale. Aussi sa lettre du 30 juillet est-elle au même degré imprégnée de dévotion et de soucis purement temporels[1]. Clément VIII la laissa sans réponse. Libre à chacun d'interpréter ce silence à sa guise. Le Pape avait pour confesseur et ami un historien célèbre, le cardinal Baronius, qui a pu le mettre en garde contre des déceptions fâcheuses. Peut-être s'est-il choqué lui-même d'une phrase ambiguë échappée à Dmitri. Tout en produisant ses requêtes, le néophyte remerciait le Pape des secours que celui-ci lui « offrait ». Parler ainsi c'était renverser les rôles : le solliciteur sortait du sien et faisait mine de l'imposer au Pontife. Quoi qu'il en soit, Clément VIII n'avait pas encore desserré les dents lorsqu'il fut surpris par la mort en mars 1605.

Le conclave se réunit aussitôt, et une lutte ardente s'engagea entre le parti espagnol et le parti français. La victoire de ce dernier fut éphémère, car le pontificat du cardinal de Florence, élu à soixante-dix ans sous le nom de Léon XI, ne dura que vingt-sept jours. Au nouveau conclave, aussi orageux que le précédent, la France fit encore passer son candidat, et, le 16 mai 1605, Camille Borghèse succéda au Médicis et se fit appeler Paul V.

Grand et bel homme, au port majestueux, à l'air imposant, on le trouvait relativement jeune : il n'avait que cinquante-deux ans. L'exquise courtoisie de ses manières ne l'empêchait pas d'être un défenseur tenace de ses droits et un interprète rigide de la légalité. Il n'avait jamais été très répandu dans la société romaine ; un cercle restreint de familiers et d'amis lui suffisait. Le grand-duc de Toscane n'en augurait guère bien pour l'avenir, et le jugeait mal préparé à l'exercice du pouvoir suprême.

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499. — *Rome et Démétrius*, p. 160, n° 3.

Moins perspicace, et ne prévoyant pas le fameux interdit, l'ambassadeur de Venise, Agostino Nani, lui souhaitait les « années de Pierre », en vue du plus grand bien de la chrétienté. Le Pape était d'une constitution robuste, d'une santé excellente, sauf un rhumatisme au bras gauche; il prenait beaucoup d'exercice et mangeait deux fois par jour. Autant de pronostics de longévité dont Nani informait scrupuleusement le Doge [1].

La double période électorale avait été, comme toujours, un temps d'arrêt. Le cardinal du Perron, électeur lui-même, écrivait à Henri IV, roi de France : « La mort du Pape suspend icy les pensements de toutes les autres affaires, excepté de celles du conclave [2]. » Le Tsar de Moscou avait subi le sort commun. Personne n'avait songé à lui pendant la vacance du Saint-Siège, mais, après son élévation, Paul V n'en mit que plus d'empressement pour s'éclairer à fond sur ce point. Encore cardinal, il avait, au Saint-Office, entendu parler du Prétendant; les dépêches de Rangoni et les lettres des aumôniers étaient sous ses yeux. La société romaine s'occupait déjà de ce prince extraordinaire, et le cardinal San-Giorgio résumait dans ces mots les espérances naissantes : « Dmitri nous fera rire beaucoup, et fera pleurer les Turcs [3]. » En conséquence, dès le 4 juin, le cardinal Valenti chargeait Rangoni de se livrer à une enquête minutieuse sur la personne de Dmitri, sur l'opinion publique à son égard, et notamment sur celle du roi de Pologne. « Plus l'enquête sera exacte et complète, disait-il, plus elle sera agréable à Sa Sainteté. » Le 16 juillet, nouvelle dépêche, chiffrée,

[1] Cornet, p. III à VIII. — Mutinelli, t. III, p. 16, 17, 18. — Archives du Vatican, Arm. XI, t. 121, nos XIX, XX; t. 124, nos XXIII, XXIV.

[2] *Les Ambassades*, p. 382. — *Ibidem*, p. 382, 407, 452, détails sur les conclaves de Léon XI et de Paul V.

[3] Vanozzi, t. II, p. 185, 238 à 241.

pressante : Valenti vient d'apprendre la mort de Boris Godounov, les succès de Dmitri tiennent du prodige, il tarde au Saint-Père d'être bien renseigné; c'est surtout l'avenir qui le préoccupe. Si le pays entier reconnaît le nouveau souverain, que faudra-t-il faire « pour confirmer celui-ci dans la foi catholique et conserver son affection au Saint-Siège »? Rangoni est mis en demeure d'y réfléchir et d'aviser [1]. Et comme ses réponses tardaient à venir, Paul V adressa lui-même un bref à Dmitri, le 12 juillet 1605. Moins défiant que Clément VIII et moins réservé, il avait cru devoir donner signe de vie et s'assurer des sympathies du néophyte [2].

Vers la fin du même mois parut enfin la dépêche si vivement désirée de Rangoni. Datée du 2 juillet 1605, adressée directement au Pape, elle s'étalait pompeusement sur vingt-sept grandes pages. Le nonce ne demandait qu'à faire valoir son client, et les ordres pontificaux lui en donnaient l'occasion. Sur les origines de Dmitri, il reproduit intégralement le rapport mentionné plus haut du prince Adam Wisniowecki. Cette pièce avait acquis une valeur officielle; le roi Sigismond l'avait communiquée aux sénateurs, elle circulait dans les sphères de la cour. Aussi l'assurance du nonce est-elle parfaite, sa crédulité à toute épreuve, et dans cette histoire étrange il n'y a rien qui le surprenne ou qui le choque. Les relations personnelles avec Dmitri s'étant établies en avril 1604,

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 1; fonds Borghèse, II, 157, f. 5. — A de rares exceptions près, les dépêches romaines de l'époque (1605-1609) se trouvent dans *Polonia*, 173. Les volumes du fonds Borghèse, II, 435, et IV, 233, en sont l'une une reproduction et l'autre un résumé. Tourguénev n'a publié que des extraits avec des erreurs et des lacunes. Voir *Un Manuscrit du Vatican*.

[2] Tourguénev, t. II, p. 57, n° XXXVII. — Les copies officielles sur parchemin des lettres de Paul V (1605-1617) sont aux Archives du Vatican, Arm. 45, t. I à XII.

à partir de cette époque, c'est le témoin oculaire qui parle, et qui passe en revue l'arrivée du Prétendant à Cracovie, l'audience royale, l'abjuration, les ambassades moscovites. L'entrée en campagne et les succès militaires sont esquissés d'après les lettres des aumôniers. Rien de tout cela n'est inconnu au lecteur; nous avons puisé aux mêmes sources que Rangoni et dans Rangoni lui-même.

Mais le triomphe matériel n'implique pas encore la possession du droit. Celle-ci ne relève, dans un empire héréditaire, que du fait de la naissance. Or, que fallait-il penser, que pensait-on en Pologne de Dmitri? Était-il vrai fils d'Ivan IV et successeur légitime des Tsars? Le nœud de la question était là, et Rangoni ne le tranche point. Deux opinions contraires, dit-il, se partagent la société polonaise. Au premier rang des sceptiques figurent Zamojski et Janus d'Ostrog, mais leurs vues sont égoïstes et intéressées. La majorité de la noblesse, y compris le palatin de Cracovie, se prononce en faveur de Dmitri. Quant au Roi, il a comblé le Prétendant de pensions et de présents, il a singulièrement favorisé sa cause, et va recevoir ses ambassadeurs, et, le cas échéant, lui prêtera, dit-on, le secours des armes. Faut-il en conclure que Dmitri passait aux yeux du Roi pour le Tsar authentique de Moscou? Le nonce l'insinue légèrement, mais il se dérobe à une réponse catégorique. Il préfère insister sur le caractère noble et loyal du jeune souverain. Et puis, quelle ardeur et quelle piété! Dmitri est prêt à marcher contre les Turcs, à rétablir l'union à Moscou [1].

Cette dépêche valut à Rangoni, le 23 juillet, des remerciements flatteurs. Elle exerça sur la marche des affaires une influence décisive, et servit à orienter la politique

[1] Voir le texte italien de la dépêche à l'Appendice, n° I.

pontificale. Au fond, le Saint-Siège n'y apprenait rien d'absolument nouveau, mais il avait devant lui un aperçu complet des événements, doublé d'un plaidoyer en faveur de Dmitri. L'excès d'optimisme était le défaut capital de la dépêche. Qu'on se rappelle les discours prononcés à la Diète, les timides réticences de Sigismond; qu'on les rapproche des affirmations de Rangoni, et qu'on juge de l'écart. Cette témérité diplomatique était d'autant plus regrettable que le Vatican songeait moins à se prémunir contre elle. L'impression du Pape devait être que le jeune prince réalisait l'idéal du Tsar de Moscou tel qu'on le rêvait à Rome : fervent catholique, partisan de l'union, dévoué au Saint-Siège, hostile à l'Islam, d'ailleurs en bons termes avec la Pologne, reconnu, au moins de fait, pour vrai souverain par le roi Sigismond. Quelle séduisante échappée sur l'avenir! Paul V s'éprit fortement de l'idée d'une pacification religieuse parmi les Slaves. Un ensemble de mesures fut concerté dans ce dessein : la correspondance avec Moscou et les ambassades mutuelles devaient y servir. On se mit à l'œuvre sans retard, et un appel fut adressé à tous les dévouements.

Dès le 4 août, le mot d'ordre est lancé de divers côtés à la fois. Des brefs pontificaux vont trouver le Roi de Pologne, le cardinal Maciejowski, le palatin Mniszech. Paul V est absorbé par une seule pensée : encourager Dmitri, utiliser cet instrument providentiel, établir le catholicisme en Russie. En conséquence, il approuve ce qui a été fait jusque-là, et il engage à redoubler d'efforts : que le Roi soutienne vigoureusement le Tsar, que le cardinal enflamme sa piété, que le palatin l'assiste et le dirige, et bientôt l'union des Églises sera proclamée à Moscou. On songe déjà à l'envoi d'un représentant pontifical au Kremlin; l'initiative vient du Pape lui-même. Le

5 août, une lettre de créance est rédigée à tout hasard au nom du comte Alexandre Rangoni [1]. Mais, sur ce point de détail, il fallait auparavant s'entendre avec le nonce.

En principe, Rangoni était gagné d'avance à toute combinaison favorable au nouveau Tsar. Depuis le jour où Dmitri s'était prosterné à ses pieds, il l'avait pris en singulière affection, et avait fondé sur lui ses plus chères espérances. Le néophyte les entretenait habilement, il aimait à s'ouvrir au père de son âme. Une correspondance s'établit entre eux. Dmitri ou celui qui lui prêtait sa plume possédait le secret du style édifiant et de l'allusion mystique : le récit des batailles n'exclut pas les professions de foi et les élans de zèle; la Providence est mise en cause, le démon est pris à parti, et c'est à Rangoni de défendre son client contre les malins esprits. A travers les pieuses métaphores transpirent des demandes d'un autre genre : protection contre Zamojski et Janus d'Ostrog; appui auprès du Pape, du Roi et des sénateurs [2]. Les désirs de l'ingénieux correspondant étaient pris à cœur par le nonce : il compensait par ses prévenances la réserve glaciale de Clément VIII. La politique de Paul V s'accordait mieux avec ses propres vues, et il s'empressa d'approuver l'idée de l'ambassade aussi bien que le choix du titulaire.

Cependant, le départ du comte Alexandre ayant été retardé, les relations directes avec Moscou furent reprises d'une autre manière. Rangoni avait pour secrétaire intime l'abbé Luigi Pratissoli; il l'envoya auprès du Tsar. Ce

[1] Tourguénev, t. II, p. 61 et suiv., nos XLI, XLII, XLIII, XLIV. — Archives du Saint-Office, IV, f. 48, billet autographe de Paul V.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499; III, 90, b, f. 167, 231. — Archives du Saint-Office, IV, f. 56 v°, 57 v°, 58, 59. — *Rome et Démétrius*, p. 158, n° 2; p. 161, n° 4; p. 165, n° 7.

modeste messager ne donnait ombrage à personne, et pouvait passer inaperçu. Qu'allait-il faire au Kremlin? On ne le sait trop : les dépêches officielles ne parlent guère de lui, sa mission était confidentielle. Devait-il, par hasard, lancer quelques discrètes allusions au chapeau rouge que Dmitri demandera bientôt pour son protecteur? Il y aurait peut-être trop de malice à le supposer gratuitement. La lettre dont Pratissoli était porteur n'en dit rien non plus, mais elle donne le diapason : c'est un chant de triomphe, renforcé d'une dose d'ascétisme.

Le nonce n'avait pas écrit à Dmitri depuis le couronnement; son enthousiasme, longtemps comprimé, éclate enfin, s'exhale dans une avalanche de textes sacrés : voies impénétrables, desseins mystérieux, justice divine, providence, actions de grâces. Les présents envoyés avec l'abbé suggèrent au donateur de spirituels rapprochements : le crucifix est dû à Dmitri, parce que le Christ a été le vrai chef de l'expédition; le rosaire indulgencié, dit *couronne* en italien, lui revient de droit, à titre de vainqueur; la Bible latine lui ouvrira des horizons lumineux : n'a-t-il pas été l'élu du Seigneur à l'égal des plus grands monarques de l'Ancien Testament! Et de même que David et Israël, il sera toujours heureux tant qu'il sera fidèle à sa mission. La sollicitude paternelle du nonce va encore plus loin : il avait donné à Dmitri une image de la Madone de la Ghiara, vénérée à Reggio, et une bague à porter en son honneur; ayant appris que ces objets avaient été égarés, il lui en envoie de nouveaux exemplaires avec les plus touchantes exhortations. Au milieu de ces aphorismes se glisse un rappel sérieux à l'union des Églises : Dmitri a promis de la consommer, sa parole est engagée par-devant Dieu, la gloire et la sécurité de son règne en dépendent; toutefois il ne faut rien précipiter, mais agir avec pru-

dence et maturité. Quant aux conseils politiques, ils se réduisent à deux souhaits : amitié avec la Pologne, filial abandon entre les mains du Pape récemment élu [1].

Pour tenir un tel langage, il fallait se croire sûr de son fait. Cette lettre prouve, sinon la finesse du diagnostic, au moins la parfaite bonne foi de Rangoni et sa confiance dans son néophyte. L'accueil fait à son envoyé le confirma dans ses convictions. Pratissoli n'eut qu'à se louer de son séjour à Moscou. Vers le 16 octobre, le Tsar se laissa remettre le message avec les présents symboliques, et, en témoignage de satisfaction exceptionnelle, répondit lui-même par des paroles obligeantes. Des marques d'attention succédèrent aux discours. Les Jésuites avaient demandé, par l'entremise de Buczynski, de faire à Pratissoli les honneurs de la capitale. Dmitri dépassa leurs désirs. Il fit loger l'abbé chez eux, et celui-ci eut pleine liberté de sortir à sa guise, de voir du monde et de recevoir chez lui. L'isolement des diplomates était encore de rigueur, mais pour cette fois l'odieuse mesure ne fut pas appliquée. Au commencement de novembre, Dmitri réunit dans un banquet l'abbé italien, l'ambassadeur polonais Gosiewski et les deux Jésuites : étranges convives à la table d'un Tsar! Pratissoli quitta Moscou le 22 décembre, chargé de magnifiques présents. Il n'avait que de bonnes nouvelles à donner à son maître. Le nonce ne modifia point sa ligne de conduite ; un homme de confiance du Tsar, envoyé à Cracovie, put s'en convaincre [2].

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499. — *Rome et Démétrius*, p. 162, n° 5. — Traduction défectueuse dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 218, n° 98.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1605, 24 octobre, 6 novembre, *Czyrzowski à Striveri*. — Notre collection, 29 décembre, *le même au même*. — Massa, t. II, p. 152.

Parvenu au faîte des honneurs, aux prises avec les difficultés, Dmitri se prévalut de ses droits « d'ami sincère » du nonce, et dépêcha auprès de lui son fidèle Buczynski, avec une lettre datée du 15 novembre 1605. Deux affaires, où l'intervention de Rangoni pouvait être utile, causaient des ennuis au Tsar. Et d'abord, il prévoyait des difficultés pour une Polonaise appelée à régner sur des orthodoxes, et se flattait de tout arranger moyennant dispense papale. Que l'on permette à Marina de communier, le jour du sacre, de la main du patriarche Ignace, de fréquenter les églises nationales, d'observer l'abstinence du mercredi, et personne ne songera à scruter ses sentiments intimes. Dans un autre ordre d'idées, chaque fois qu'il se mêlait de politique, les Polonais s'insurgeaient contre ses titres et paralysaient son élan. Il se disait, par la grâce de Dieu, Tsar et César, et lorsque Sigismond III le traitait cavalièrement de grand kniaz, il se croyait outragé, et réclamait vigoureusement contre le nouveau Mardochée. Jean Buczynski vint à Cracovie verser dans le cœur du nonce les tristesses du Tsar; le protestant et le prince de l'Église discutèrent les deux affaires, mais sans aboutir à une conclusion pratique [1].

Les traces de ces négociations se conservent dans les papiers de Rangoni. On y trouve un mémoire sur le titre impérial, sans date, sans signature, mais portant le cachet de l'époque : vieilles idées, hardiesse nouvelle et forme rajeunie. Un légiste retors du Saint-Empire n'eût pas mieux plaidé la cause d'un Frédéric Barberousse, ni mieux exploité les réminiscences byzantines. Dmitri s'en tient à deux principes : il ne reconnaît au-dessus de

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499. — *Rome et Démétrius*, p. 165, n° 7; p. 167, n° 9; p. 217, n° 12.

lui que Dieu seul ; il se donne lui-même pour suprême législateur de son empire, et, en quelque sorte, pour la Loi incarnée ; ensuite il revendique en faveur des princes le droit de s'adjuger des titres à volonté. Une fois si bien parti, il ne s'arrête plus en chemin. L'histoire romaine prouve la liberté du choix, et la grandeur de sa dignité justifie les plus hautes aspirations. L'empire moscovite est aussi vaste que celui des Assyriens, des Mèdes et des Perses, aussi puissant que celui des Romains. Peut-on refuser au chef de cet empire un qualificatif accordé au khan des Tatars, ou conféré par des légions à leur capitaine victorieux ? Et puis, il y a des droits positifs, consignés dans des chartes, reconnus par des Empereurs et des Papes, qui consacrent les titres des souverains de Moscou. S'ils ont négligé de s'en servir, c'est à cause de leurs mœurs simplettes, et sans qu'il soit possible d'invoquer contre eux la prescription. Dmitri reproche, en passant, aux Polonais d'avoir mendié auprès des hommes une couronne qu'ils tenaient de plus haut, et, après d'autres excursions historiques, il conclut par cette altière déclaration : « Puisque nous avons reçu de Dieu même le bienfait de la dignité impériale, il n'est peut-être pas téméraire de nous approprier ce qui nous appartient de plein droit. »

C'est dans cet arsenal que Buczynski aura cherché des armes pour convaincre Rangoni ; par malheur, elles n'étaient pas tout à fait à l'épreuve du combat. Un représentant du Saint-Siége ne pouvait désavouer la conception classique de l'Empereur, protecteur né de l'Église, recevant sa couronne des mains du Pape. Aussi ne fut-il jamais sérieusement question de jeter sur les épaules de Dmitri la pourpre impériale. Le titre de Roi ou de Tsar était moins inaccessible, et Rangoni, qui possédait le

secret de sa cour, risquait des assauts auprès de Sigismond. Celui-ci faisait bonne contenance, semblait parfois ébranlé, mais en dernière analyse s'en remettait toujours à la Diète, et refusait d'empiéter sur ses droits.

Les dispenses demandées pour Marina tourmentaient le nonce plus encore que les titres fastueux de Dmitri. Les concessions semblaient inadmissibles ; la rigueur était inopportune : pas d'issue à cet embarras. Rangoni posait en champion résolu de la liberté religieuse, interprétait dans ce sens le cérémonial du sacre, invoquait les antécédents, se reportait au mariage de la princesse Sophie avec Vasili Ier ; mais aucune conclusion précise ne se dégageait de ces raisonnements, et, obligé d'avouer son incompétence, il s'en remettait à la sagesse du Tsar et à la décision du Pape.

Ces fins de non-recevoir n'arrivèrent à Moscou que très tard. La réponse de Rangoni à la lettre du 15 novembre 1605 est datée du 3 février 1606 [1]. En attendant, Dmitri s'était mis en rapports directs avec Paul V. Dès ses premières entrevues avec Rangoni, il avait parlé d'une ambassade d'obédience, quitte à se rabattre ensuite sur une mission plus modeste. Le jour du couronnement, les aumôniers furent avertis que l'un d'eux irait à Rome, et ils acceptèrent le mandat avec quelques réserves. Des mois entiers de silence firent croire que le projet avait été abandonné. Il n'en était rien. Si le Tsar oubliait volontiers l'union des Églises, il n'en pensait que davantage à la création d'une ligue antiottomane qui lui aurait permis de jouer un rôle en Europe. C'est principalement sur ce sujet un peu démodé en Occident et passé à l'état de rengaine qu'il voulait entretenir le Pape par la bouche

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 267, n° 124.

d'un émissaire. Cette besogne échut au Père André, optimiste incorrigible, et ne doutant jamais de rien. Il partit de Moscou dans les premiers jours de janvier 1606, muni d'instructions latines avec la signature en vedette : *Demetrius Imperator*. En voici la teneur :

« Instruction donnée pour cause de mémoire au Père André Lawicki, de la Compagnie de Jésus, pour le très saint Seigneur, Seigneur Paul V, Souverain Pontife, 18 décembre 1605.

« 1. En premier lieu il déclarera à Sa Sainteté notre intention d'entreprendre la guerre contre les Turcs et de conclure des alliances dans ce but avec quelques princes chrétiens. Il demandera à Sa Sainteté que par son autorité elle obtienne du Sérénissime Empereur Romain de ne pas abandonner facilement les armes et la guerre turque, de faire au contraire une ligue ou une alliance avec nous contre eux.

« 2. Qu'elle amène à la même alliance et union sacrée le Sérénissime Roi et le Royaume de Pologne.

« 3. Il priera Sa Sainteté qu'après avoir pris en considération notre dessein et celui du Sérénissime Empereur Romain par rapport à cette pieuse guerre, elle en fasse mention à la Diète du Royaume de Pologne, où nous aurons aussi nos ambassadeurs officiels, — et cela avant la dissolution de la Diète.

« 4. Il notifiera à Sa Sainteté qu'en vue de ce but, nous avons résolu d'envoyer le plus tôt possible notre ambassadeur au Sérénissime Empereur Romain. Il demandera que Sa Sainteté ait en même temps quelqu'un auprès de l'Empereur qui traite la même affaire au nom de Sa Sainteté; et si cette personne arrive avant notre ambassadeur, qu'elle l'y attende.

« 5. Il indiquera à Sa Sainteté que nous avons une cer-

taine controverse avec le Sérénissime Roi de Pologne à cause du titre impérial, dont nous ne nous laisserons pas priver facilement, puisque nous le possédons de plein droit. Il demandera que Sa Sainteté connaisse de cette cause et la juge.

« 6. Quoique Sa Sainteté sache mieux que nous quels sont par rapport à la sainte et sacrée Église romaine et catholique les mérites du très illustre et très révérend Père en Jésus-Christ, le seigneur Claudio Rangoni, Évêque et Prince de Reggio, nonce apostolique auprès du Sérénissime Roi de Pologne; cependant, comme nous avons connaissance nous-même du zèle et de la vigilance de Sa Grandeur à défendre le Saint-Siège, il demandera à Sa Sainteté en notre Nom qu'elle confère la dignité cardinalice au révérendissime Claudio Rangoni susmentionné, car rien ne saurait nous être plus désirable, à cause de notre affection envers Sa Grandeur, que de la voir élevée par nos efforts à la dignité qu'elle mérite [1]. »

En dehors de cette pièce de résistance, le Père André emportait avec lui des messages pour le Pape et le nonce Rangoni, un sauf-conduit en règle et une lettre de Jean Paprocki. Ce « chambellan intime » du prince, initié à ses secrets, de religion catholique, faisait à Paul V l'éloge de Dmitri, très dévoué, disait-il, à l'Église et aux Jésuites.

Le 31 janvier, grand émoi parmi les Pères de Sainte-Barbe et leurs amis à l'apparition du Père André, en costume de pope, robe ample et flottante aux manches

[1] Voir le texte latin dans *Rome et Démétrius*, p. 166, n° 8. — Pour la mission de Lawicki, voir : Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 40 v°, 44 v°, 45, 49, 51, 62, 67 v°. — *Ibidem*, fonds Borghèse, II, 499, *Paprocki à Paul V.* — Notre collection, 1605, 29 décembre, *Czyrzowski à Striveri;* 31 décembre, *le même à Acquaviva;* 1606, 10 février, 18 et 22 avril, *Lawicki à Acquaviva;* 29 avril, bref de Paul V. — Wielewicki, t. II, p. 104, 111, 113, 121, 122, 140. — Tourguénev, t. II, p. 88, n° LXXVI — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 231, n° 107. — Du Perron, p. 559.

larges, barbe et cheveux longs, croix byzantine au cou. Ses récits excitaient la plus vive curiosité. Il eut, le 4 février, un entretien prolongé avec Sigismond III. Que s'est-il passé entre eux ? On n'en sait rien ; mais le mandataire de Dmitri sortit du Wawel aussi enthousiaste qu'il y était entré. Après quoi, départ de Cracovie en compagnie du Père Stanislas Kryski : routes affreuses, étapes forcées, retards agaçants. Enfin, vers le 18 mars, il était à Rome, en audience auprès du Pape.

Paul V l'attendait avec une réelle impatience. Au plus fort de ses luttes avec Venise, l'affaire de Dmitri lui servait de diversion réconfortante. Tandis que le doge Léonardo Donato s'attaquait aux droits de l'Église, appelait l'interdit sur la République et expulsait les Jésuites, le Tsar de Moscou leur ouvrait les portes de son empire, et faisait au Saint-Siège de courtoises avances. Quel contraste inattendu ! Le Pape avait sous les yeux la lettre de Dmitri du 30 juillet 1604 que Clément VIII avait laissée sans réponse, et il en était dans le ravissement. L'histoire de ce néophyte lui semblait admirable, sa mission providentielle, son dévouement au Saint-Siège de bon aloi. Au besoin, une ardente Polonaise le retiendrait en bonne voie. Le 7 janvier 1606, Marina avait écrit au Pape une lettre exubérante de piété : lorsque les saints Anges l'auront amenée à Moscou, elle ne penserait qu'à l'union des Églises ; le Pape n'aurait qu'à donner des ordres, elle tiendrait sa parole [1]. Le palatin de Sandomir et le cardinal Maciejowski en disaient tout autant. Paul V jugeait l'heure favorable à un envoi d'évêques en Russie, il avait déjà renouvelé à Dmitri les offres de Pie V à Ivan le Terrible, et il lui tardait d'en venir à l'exécution.

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, lettre originale, signée « obedientissima et devotissima filia et serva Marina ».

Faire tomber des illusions qu'il partageait lui-même n'était pas au pouvoir du Père André. Appelé à plusieurs reprises au Vatican, admis à de longues et intimes conversations, il exposa au Pape la situation présente et les espérances d'avenir. L'omnipotence du Tsar en matière religieuse et la docilité des Moscovites ne lui faisaient pas l'ombre d'un doute. Il avait vu de près l'élection du patriarche, l'obséquiosité du clergé, et sa conviction était faite. Dès lors, la conduite à suivre s'imposait d'elle-même : prendre à revers le césaropapisme, entourer Dmitri de bons catholiques, tenir à distance les suspects, et laisser se réaliser les promesses faites à Cracovie. Même désinvolture à propos des titres : le Père André promettait l'envoi de documents qui auraient dissipé tous les malentendus. Sa parole alerte et franche impressionnait le Pape ; la vision lointaine d'une Russie catholique lui arrachait des larmes ; il s'éprit tellement du Jésuite qu'il eut la velléité de le garder à Rome, et ne consentit à son départ qu'à la condition d'un prompt retour.

Les résultats de la mission furent consignés dans un mémoire et une série de lettres. Le cardinal Scipion Borghèse rédigea la première de ces deux pièces. Neveu du Pape et son premier ministre, il vivait dans un monde bien différent de celui du Kremlin. Nature d'élite, caractère aimable, *delizie di Roma,* disait-on de lui, créateur intelligent de la villa qui porte son nom, il croyait à l'élévation des sentiments et prenait à cœur les gloires du pontificat. La forme de son mémoire est originale : le mandataire de Dmitri auprès du Pape est transformé en mandataire du Pape auprès de Dmitri.

A vrai dire, les questions courantes étaient déjà épuisées autant qu'elles pouvaient l'être. Dès le 4 mars, en réponse aux dépêches de Rangoni, les solutions romaines

lui avaient été envoyées sur la guerre contre les Turcs, sur le titre royal, et même sur les dispenses de Marina. Il n'y avait plus qu'à confirmer les dispositions prises, qu'à décerner quelques éloges à Dmitri. Le cardinal Borghèse y ajouta une légère pointe de malice à propos de la croisade antiottomane si chaudement prônée à Moscou. « Que le Tsar, écrivait-il, descende le premier dans l'arène, qu'il entraîne l'Europe à sa suite, qu'il se couvre d'une gloire immortelle, la diplomatie pontificale secondera ses efforts à la cour d'Autriche et de Pologne. » Quant au différend à régler avec Sigismond au sujet des titres, il est réservé au Saint-Siège et considéré comme divergence purement personnelle.

Le mémoire se borne à ces encouragements doublés d'une vague promesse. Au fond, Paul V était décidé à faire un grand pas en avant. Il s'en tenait encore au modeste *vir nobilis et dominus*, tempéré par le *dilectissimus filius*, mais il cherchait assidûment le joint pour introduire Dmitri dans la famille des Rois. Cette solution aurait été un compromis entre les exigences moscovites et les jalousies polonaises : le Kremlin n'aurait pas eu d'Empereur, mais un Roi de par le Pape.

Sur un seul point, Scipion Borghèse garde un silence de mauvais augure : pas un mot de Rangoni et de son cardinalat. En hasardant cette demande, Dmitri avait fait une maladresse, et empiété sur les droits de Sigismond, sans se douter peut-être des grosses difficultés qu'il soulevait. Au lieu de remontrer, on préféra se taire, et s'en prendre à Rangoni. On s'aperçut qu'il était fatigué, et qu'il avait besoin de repos. Le 3 juin, une dépêche lui apprit que son successeur à la nonciature était nommé : rappel précipité, trop ressemblant à une disgrâce.

Mais ce n'est pas dans le mémoire avec son estampille

officielle, c'est dans les lettres de Paul V aux Mniszech qu'il faut chercher la note intime, le fidèle écho des entretiens du Père André. Le prince cède la parole au père et au pasteur. Le vicaire du Christ oublie la politique pour ne songer qu'à la maîtrise des âmes. Il n'y avait pas, nous l'avons déjà dit, de traité bilatéral avec Dmitri, l'appui du Pape n'avait pas été mis aux enchères, mais il est vrai que Dmitri avait exprimé des désirs d'union et fait des promesses spontanées. Aussi est-ce aux sentiments personnels du Tsar que le Pape s'adresse; il s'en réfère à la lettre du 30 juillet 1604, sans jamais invoquer, ne fût-ce que de loin, le paragraphe d'un contrat. Son idéal était plus élevé, son inspiration partait d'ailleurs. Il désirait que Dmitri eût les ambitions d'un Constantin, et, fort de son principe, que vouloir au Kremlin c'est pouvoir, il engage le Tsar à soumettre le peuple russe au Saint-Siège, à rétablir l'unité primitive. De ces hauteurs il descend jusqu'aux détails de la vie quotidienne, et il met Dmitri en garde contre les protestants : pas d'hérétiques autour du trône, mais des hommes pieux et prudents. C'était parler haut et clair; pourtant le Pape précise encore mieux sa pensée dans ses lettres au palatin de Sandomir et à Marina : il leur recommande avec instance la Compagnie de Jésus, il leur signale les aptitudes du Père André aux affaires. L'objectif romain apparaît ici en pleine lumière. Le Pape ne dissimule pas ses desseins : écarter les sectaires, pousser les Jésuites, proclamer l'union des Églises, — voilà ce qu'il médite, et c'est là que convergent tous ses efforts.

Tandis qu'on rédigeait ces écritures au Vatican, le Père André se préparait parmi les siens à un acte solennel. Le 2 avril, à l'église du Gesù, il émit les quatre vœux de profès entre les mains du Père Acquaviva, bien qu'il n'eût pas rempli toutes les conditions requises, et qu'il ne fût

pas docteur en théologie. A défaut de grades scientifiques, on lui savait des qualités d'apôtre. Huit jours après, le voilà de nouveau sur le chemin de Moscou. Un accès de fièvre le surprend à Recanati. Son remède est un pèlerinage à Lorette. Il s'y rend à pied, cédant à un attrait irrésistible, et il passe dans ce sanctuaire des heures délicieuses. Son regard est invariablement fixé vers le Nord, son courage s'enflamme à la vue des moissons moscovites, sa confiance en Dmitri est inébranlable. Pourquoi faut-il que nous n'ayons pas sous les yeux la lettre qu'il lui adressa de Lorette, et le rapport très complet qu'il se proposait d'envoyer de Bologne au Pape et au Père Acquaviva? « J'écrirai, disait-il, tout ce que je sais sur « notre » Dmitri. » Ces deux pièces sont perdues pour la postérité. Par contre, nous avons le bref expédié par Paul V, le 29 avril 1606, en faveur des catholiques de Moscou qui n'auraient pas gagné le jubilé de l'année précédente. Le Père André devait le promulguer, mais il était écrit qu'il ne reverrait jamais les blanches murailles du Kremlin.

Environ trois mois après lui arrivait à Rome Alexandre Rangoni, retour de son ambassade de Moscou et enchanté de ses succès [1]. Sa lettre de créance datait, on s'en souvient, du 5 août 1605. En septembre, le nonce empruntait quinze cents écus hongrois pour couvrir les frais de déplacement, et, le 2 octobre, son neveu se mettait en route avec des missionnaires Carmes, dont il sera question plus bas. Ce départ fut vivement désapprouvé par le cardinal Borghèse. Rangoni avait signalé lui-même l'opposition du Roi et de Mniszech, annoncé l'ajournement

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 3 et suiv.; fonds Borghèse, II, 232, f. 95; II, 499. — *Rome et Démétrius*, p. 165, n° 6; p. 168, n° 10; p. 169, n° 11; p. 171, n° 13. — Notre collection, 1606, 20 février, *Czyrzowski à Striveri*. — Naples, Bibl. nat., X. G, 12, f. 47 à 56. — Wielewicki, t. II, p. 98, 120. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 222, n° 101.

du voyage, et, tandis qu'un revirement complet se produisait à Rome, il envoyait son neveu à Moscou. Cette inconséquence pouvait irriter Sigismond; le Vatican s'émut, ordres et contre-ordres furent lancés à la suite du trop zélé messager [1]. Il se tira d'affaire avec un long stage à Smolensk, et, lorsque les esprits furent calmés, vers le 19 février, il se présenta au Kremlin.

Sa surprise fut presque de la consternation à la vue de l'ancien proscrit transformé en Tsar, constellé de diamants, entouré de boïars et d'évêques. Dmitri portait avec aisance le poids de la majesté ; il dominait son entourage, et jouait son rôle dignement. Un scrupule d'étiquette marqua l'audience solennelle accordée au comte Alexandre. Lorsqu'il se fut déclaré porteur d'une lettre pontificale, Dmitri tendit spontanément la main pour la recevoir; mais un des assistants le prévint, s'empara du message, et crut, par son adresse, bien mériter de la patrie. Le bref du Pape était assimilé à la *gramota* des Tsars que l'on remettait d'ordinaire à des subalternes : l'équilibre était rétabli. Par excès de prudence, et pour ne pas choquer les Russes, les honneurs d'un banquet officiel ne furent pas octroyés à l'envoyé romain qui portait, paraît-il, la soutane. Dmitri le pria seulement de recevoir « dans la joie de son cœur » les mets qu'il lui enverrait de la table tsarienne.

En effet, à peine Rangoni fut-il rentré chez lui, qu'on apporta en quantité vivres et boissons : vaisselle d'une richesse stupéfiante, coupes énormes et bizarres, mais rien qui flattât le goût d'un gastronome. Dmitri était absorbé par d'autres soucis. Il avait cru surprendre dans

[1] Tourguénev, t. II, p. 57, n° XXXVI, a reporté à l'année 1605 la dépêche du 28 janvier 1606, et supprimé les dépêches des 13 mai, 10 et 24 juin, 8 et 15 juillet 1606. L'incident du comte Rangoni devient de la sorte inextricable.

les traits de l'ancien ami un air de tristesse, et il craignait que l'appareil de l'audience n'eût produit sur lui une fâcheuse impression. Deux courtisans vinrent remettre les choses au point, et prévenir les malentendus. La raideur extérieure, disaient-ils, ne visait que les Moscovites ; on ménageait leurs préjugés même au prix de quelques ruses ; ainsi les titres du Pape, énumérés tout au long en latin, se rendaient en russe par ces mots laconiques : grand prêtre de l'Église romaine. Non content de ces excuses, Dmitri fit appeler le Père Nicolas et, sous prétexte d'éclaircissement, lui parla en termes flatteurs du Pape, du nonce de Cracovie et du comte Alexandre. Il s'adressait à bon entendeur, ses discours parvinrent à destination.

Du reste, ce n'est pas sans motif que le Tsar se mettait en frais de politesses. Il avait des confidences à faire et des services à demander. L'isolement lui pesait à Moscou, il étouffait entre les murs du Kremlin, l'Europe et l'Orient le sollicitaient ; mais sitôt qu'il mettait la main à l'œuvre, la disette d'hommes capables se faisait sentir : il n'avait presque personne pour le seconder. L'idée lui vint que Rome pourrait lui fournir des auxiliaires intelligents, le comte Alexandre servirait d'intermédiaire.

Avant tout, c'est l'outillage diplomatique et militaire qui préoccupe le Tsar. Il demande au Pape un personnel instruit, fidèle, d'expérience consommée et de conduite irréprochable. Les premiers postes de l'État auraient été attribués à ces étrangers triés sur le volet. Les uns seraient devenus d'emblée secrétaires et conseillers du prince, qui leur aurait confié, à la barbe des Moscovites ignorants, les affaires les plus secrètes et les plus compliquées. Les autres auraient cultivé l'art de la guerre; ils auraient érigé des forteresses, construit des machines, fabriqué

des armes et des munitions. Pour écarter les soupçons de latinisme, les nouveaux arrivants devaient être tous des laïques, et, quoique envoyés par le Pape, se donner l'air de venir spontanément.

En guise de compensation, Dmitri se proposait d'envoyer à Rome une ambassade solennelle. Aux yeux des orthodoxes, elle aurait été légitimée par l'initiative du Pape qui, le premier, avait délégué un représentant officiel. Du coup, elle aurait encore servi, moyennant concours pontifical, à établir des rapports diplomatiques entre le Kremlin et les puissances étrangères, le Saint-Empire, la France, et même l'Espagne. Une circonstance fortuite, pour le dire ici en passant, semble avoir mérité cet honneur à la presqu'île ibérique. Au cours de ses voyages, un missionnaire portugais, au service de l'Espagne, était venu échouer à Moscou. Il s'appelait Nicolas de Mello, et appartenait à l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Après vingt ans d'apostolat aux Indes, il s'en retournait à Madrid, l'année 1600, par la Perse et la Russie. Un jeune prince indien l'accompagnait. Les deux voyageurs parurent suspects à la police de Godounov, et, sans autre forme de procès, on les envoya, chargés de chaînes, sur les bords de la mer Blanche, au couvent de Solovetsk. Dès que cet abus de pouvoir parvint à la connaissance de Dmitri, il fit rappeler à Moscou les pauvres condamnés. Ceux-ci n'arrivèrent pas à temps pour traiter avec le Tsar, mais Nicolas de Mello avait été prévenu qu'il aurait une mission à remplir auprès de Philippe III d'Espagne [1].

Le neveu du nonce laissait le Tsar s'épancher librement,

[1] Tourguénev, t. II, p. 190. — La présence de Mello à Solovki est constatée par le *Solovetski Sbornik* (Kazan, Académie eccl., n° 18, f. 7). Je dois cette communication à l'obligeance de M. Platonov. — Rangoni s'est occupé de Mello, Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 266 v°, 279. — En Espagne, il passe pour un martyr.

prenait bonne note de ses désirs et se réglait de manière à ne mériter que des éloges. Dmitri les lui prodigua dans une lettre à Paul V, qu'il lui remit au départ, et qui débordait de piété filiale et de reconnaissance. Le Tsar le chargea aussi de ses confidences pour le Roi de Pologne. Au Pape il promettait d'entourer Sigismond des égards dus à un Père, et de s'en remettre au Saint-Siège pour la solution de leurs différends.

Le 29 mars, Alexandre Rangoni et le Père Gaspard Sawicki se croisèrent à Mir. Celui-ci se rendait, plein d'espoir, à Moscou, en compagnie du palatin Mniszech et de Marina; celui-là n'emportait de la capitale que de bons souvenirs. Fin juin, après avoir touché barre à Cracovie, le comte Alexandre était aux pieds du Pape, et lui faisait son rapport. Il insistait particulièrement sur l'envoi du personnel réclamé par Dmitri. C'était, d'après lui, une porte largement ouverte à la propagande romaine, dont il importait de défendre l'accès aux hérétiques. Le danger était pressant. Buczynski et Kazanowski méditaient une ambassade à Londres, où ils auraient embauché des ingénieurs hétérodoxes, et leur projet était vivement soutenu par les jeunes Anglaises qui avaient des succès à Moscou, et qui voulaient en faire bénéficier leur famille et leur patrie. Le rapport d'Alexandre Rangoni fut apprécié en haut lieu, et valut à son auteur d'être attaché à la cour pontificale en qualité de camérier d'honneur.

Désormais le Vatican pouvait se croire initié à la situation présente et fixé sur les premières mesures à prendre. Possevino, chaud partisan de Dmitri, vint, vers la même époque, élargir et compléter les plans pontificaux. Il arrivait de Venise, où une furieuse tempête se déchaînait; en vain essayait-on de l'enrayer. Paul V admit le Jésuite à l'audience, et l'entretien tomba promptement sur Dmitri,

en particulier sur les titres employés au Kremlin. L'auteur de la *Moscovia,* ancien représentant de Grégoire XIII auprès d'Ivan IV, connaissait toutes ces matières pour les avoir traitées d'office. Il donna de vive voix des éclaircissements et présenta un mémoire [1]. Malgré toutes les évolutions survenues, son système lui paraissait encore le meilleur. Il se réduisait en dernière analyse à ces deux facteurs magiques : instruction et liberté. Ouvrir des écoles où catholiques et orthodoxes eussent étudié ensemble, exciter l'émulation, envoyer des jeunes gens à l'étranger, répandre des livres à profusion, revendiquer le droit de prêcher, de célébrer les offices, d'administrer les sacrements, se faire enfin une place au grand soleil, tel était, d'après Possevino, le but à poursuivre. Il escomptait d'avance la facilité de Dmitri et l'influence de Marina, sans se préoccuper du milieu où il faudrait agir. Pour lui, de même que pour le Père André, les bons Moscovites étaient une masse aisément maniable qui se laisserait couler, comme un métal surchauffé, dans tel moule qu'on voudrait. Personne n'était là pour leur dire que des profondeurs de cette masse, à l'apparence inerte, sortiraient un jour les popes Avvakoume et les indomptables Raskolniks.

Au milieu de ces ambassades mutuelles, de ces ébauches de négociations, une seule affaire fut traitée à fond et terminée à l'égale satisfaction des deux parties. Le Saint-Siège désirait depuis longtemps assurer aux missionnaires de Perse le libre passage par Moscou. Ivan IV avait bien, sur les instances de Possevino, délivré des patentes dans ce sens, mais elles restaient à l'état de lettre morte. Nicolas de Mello ignorait sans doute leur

[1] Voir l'Appendice, n° II.

existence. Miranda et Costa, d'ailleurs bien accueillis par Godounov, ne s'en étaient pas prévalus. Les religieux Carmes, chargés de fonder la mission de Perse, ne songèrent pas davantage à les exploiter, lorsqu'ils partirent pour Moscou, en 1604 [1].

Ils n'étaient qu'une poignée : le Père Paul Simon, de la famille génoise des Rivarola, les Pères Jean Thaddée et Vincent, le Frère Jean, et un gentilhomme espagnol, François Riadolid Peralta. Clément VIII les pourvut d'un bref, daté du 30 juin 1604, et adressé au tsar Fedor, qui ne comptait plus parmi les vivants depuis 1598. Dans les premiers jours de décembre 1604, les voyageurs se présentèrent à la frontière russe du côté de Nevel. Ils étaient recommandés par Sigismond III et Léon Sapieha, accompagnés de Polonais, et se faisaient passer pour des aumôniers d'ambassade. Autant de maladresses, vu l'invasion armée de Dmitri et la complicité présumée de la Pologne. On s'empressa naturellement de les accuser de fraude et de les congédier. Rentrés à Varsovie, ils se livraient à de nouvelles combinaisons, lorsque les événements que l'on sait donnèrent à leurs difficultés une solution inattendue. Le 21 juillet 1605, le Pape leur envoya un bref pour Dmitri, et le cardinal San-Giorgio, dont relevait la mission de Perse, leur fit un éloge emphatique du nouveau Tsar.

Cette fois, tout marcha effectivement à souhait. Départ avec Alexandre Rangoni, entrée sans obstacles, séjour à Smolensk, entretien aux frais de l'État, extrême bienveil-

[1] Tourguénev, t. II, p. 54, nos XXXIII, XXXIV; p. 59, no XXXVIII. — *Hist. gen. Fr. Disc.*, t. II, p. 57 et suiv. — Rome, Archives Doria, fonds Aldobrandini, VII, 1605, 23 janvier, *lettre du P. Paul Simon.* — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, c, f. 19. — Notre collection, 1606, 16 et 20 février, *Czyrzowski à Striveri.* — *Arch. D. Sapiehow*, t. I, p. 428, no 527; p. 429, no 528. — Vanozzi, t. II, p. 238 à 241. — *Rome et Démétrius,* 1606, 17 février, *Dmitri à Paul V*, fac-similé.

lance au Kremlin. Les Carmes partagèrent la nouvelle habitation des Jésuites. Dmitri poussa la courtoisie envers eux jusqu'à vouloir les retenir en Russie : ils auraient bâti des couvents à leur gré, réformé les moines indigènes et propagé l'union avec Rome. Mais le devoir les appelait ailleurs. Ils se remirent donc en route au mois de mars. Le Tsar facilita leur voyage de toute manière, et leur remit une lettre pour « son frère le roi de Perse ». Il informa aussi le Pape de ce qui s'était passé, en se félicitant d'avoir pu lui être agréable. Jamais encore les missionnaires catholiques n'avaient été reçus à Moscou avec une si cordiale hospitalité, jamais ils n'avaient été traités avec tant d'égards ; dorénavant la porte de l'Asie leur serait ouverte. On devine quelle impression favorable produisit à Rome ce revirement.

Tout conspirait ainsi à raffermir le Pape dans l'opinion avantageuse qu'il s'était formée de Dmitri, sans qu'une seule note discordante se fît entendre. Le nonce de Cracovie et des magnats de Pologne, des Jésuites et des Carmes entonnaient le même refrain. Le Tsar s'insinuait lui-même par des lettres obséquieuses, et ses actes ne démentaient pas ses paroles. Sa promenade militaire de Sambor au Kremlin valait bien une preuve d'authenticité : quel autre qu'un prince légitime eût gagné si promptement les suffrages de tout un peuple? Paul V en était vivement frappé, il s'attendait à voir éclore en Russie une ère nouvelle, ses sympathies étaient gagnées à Dmitri, mais, une question de principes ayant été soulevée, il demeura inébranlable.

II

DMITRI ET LE SAINT-OFFICE

A l'ombre du Vatican, vers la porte Cavallegieri, complètement masqué par les colonnes du Bernin, s'élève le modeste palais de l'Inquisition romaine et universelle. Dépouillé de son caractère lugubre, le Saint-Office n'était plus, au dix-septième siècle, qu'un tribunal ecclésiastique, présidé par le Pape, composé de cardinaux et de théologiens, chargé de veiller à l'intégrité et aux intérêts de la foi catholique. Dans son domaine rentraient aussi les abjurations princières et les dispositions connexes. C'est à ce double titre que le tsar de Moscou comparut, à trois reprises, devant les inquisiteurs romains, non pas en personne, mais par ses lettres et ses requêtes.

Dès le début, son premier message du 24 avril 1604, vraie profession de foi, prit le chemin du Saint-Office. Au dos de la traduction latine de cette pièce, Clément VIII, revenu de son scepticisme, traça de sa main ces mots qui respirent la confiance : *Ne ringratiamo Dio grandemente, ne daremo voto almeno nella Congregatione del Santo-Officio* [1]. Les actions de grâces se compliquaient de grosses difficultés. Au lendemain de l'abjuration, le néophyte avait exprimé deux désirs, dont il a été déjà fait mention plus haut. Le premier avait été satisfait immédiatement : en vertu de ses pouvoirs, le nonce Rangoni avait accordé la dispense du maigre. Quant au second, il avait seulement promis d'en référer à Rome; sa compé-

[1] *Lettre de Dmitri*, p.

tence n'allait pas plus loin : il s'agissait de la communion à recevoir, le jour du couronnement, de la main du patriarche orthodoxe [1].

L'empressement de Dmitri à se mettre en règle n'était pas pour déplaire à Rome. Le cardinal San-Giorgio, encore chargé des rapports diplomatiques, y voyait une preuve de candeur et augurait bien de l'avenir. Néanmoins, l'affaire devait être portée au Saint-Office et soumise à ses rigides consulteurs. Il n'y avait point là de quoi les déconcerter, ils étaient ferrés à glace sur les principes, et les précédents ne leur manquaient guère. Pas plus tard qu'en 1593, ils avaient débouté de sa demande Sigismond III, roi de Pologne, en passe de devenir roi de Suède, à condition que la couronne des Vasa lui serait imposée par un ministre hérétique. L'année suivante, devant le fait accompli, on voulut bien jeter un voile sur le passé et prendre le Roi en pitié, mais les éloges furent réservés à la reine Anne, fille des Habsbourg, qui avait obstinément rejeté toute transaction [2].

Les prétentions de Dmitri surpassaient en hardiesse celle de Sigismond. N'importe, les consulteurs du Saint-Office en furent saisis, les plumes s'agitèrent, des mémoires virent le jour. Un seul de ces derniers, le plus important peut-être, est parvenu jusqu'à nous, celui du cardinal Camille Borghèse, futur pape Paul V [3]. Il est autographe, bourré d'érudition, coulé dans les formes sévères de la scholastique. Les cimes des vérités abstraites ne rebutent pas l'auteur, aussi bien il pénètre les finesses du droit naturel; quant aux citations, il est intarissable. Docteurs

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 107. — *Rome et Démétrius*, p. 186, n° 12.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 68, f. 469 à 471.

[3] *Ibidem*, II, 64, 65, f. 22.

de l'Église, théologiens célèbres, canonistes, saint Augustin et saint Thomas, Suarez et Cajétan, Barbosa, Ledesma, Silvester, sont tour à tour évoqués et mis à contribution. Après avoir scrupuleusement aligné leurs textes et les avoir soumis à un savant triage, le prince de l'Église en tire logiquement la conclusion qu'en certains cas et sous certaines conditions il est permis de recevoir les sacrements de tout prêtre validement ordonné, fût-il hérétique, relaps ou frappé d'anathème. La question surgit alors spontanément : pourquoi ne ferait-on pas, en vue du bien général, ce qu'on a le droit de faire en vue d'un intérêt particulier? Bientôt nous entendrons le pape Paul V répondre au cardinal Camille Borghèse et dissiper ses doutes. Pour lors, tandis que les événements se précipitaient, le Saint-Office tardait à répondre. La solution de ce cas embarrassant ne vint pas en temps utile : Rangoni l'attendait encore que Dmitri était déjà couronné.

Rien n'indique, nous l'avons dit plus haut, que le silence du tribunal romain ait ému le Tsar, ou qu'il se soit efforcé de le lui faire rompre. Son ancien confesseur, le Père Gaspard Sawicki, appréhendait plus vivement les angoisses d'une conscience désorientée. Le nonce avait décidé qu'il irait rejoindre son ouaille à Moscou; les frais de voyage et d'entretien retombaient sur le Pape, les plus étranges complications se laissaient prévoir [1]. La situation regorgeait d'anomalies et de malentendus, une prudence extrême pouvait seule la sauver. En effet, Dmitri tenait plus que jamais au secret de son abjuration, et ce crypto-catholique devait gouverner des orthodoxes, vivre au milieu d'eux, éviter leurs soupçons et ne pas provoquer de

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 1 v°. — Archives du Saint-Office, n° IV, *Dubia aliqua*. — A moins d'indication contraire, c'est toujours à ce manuscrit qu'il faudra recourir jusqu'à la fin du chapitre.

plaintes; autrement l'avenir de l'Église serait compromis et l'union avec Rome ne se ferait pas. Étant données ces circonstances, quel tempérament faudrait-il y apporter? Quelles concessions pourrait-on faire? Jusqu'où marcherait-on dans cette voie sans blesser sa conscience? Questions épineuses et délicates. Sawicki se défiait de ses propres lumières, il succombait sous le poids écrasant de cette responsabilité, et, pour s'en décharger, il fit soumettre au Pape les doutes suivants :

1. Pendant que l'on traiterait de l'union avec l'Église catholique, serait-il admissible, en bonne conscience, que Dmitri reçût l'Eucharistie des orthodoxes, la validité de leurs sacrements étant certaine?

2. Pourrait-il assister aux offices sacrés et aux cérémonies du culte, en se conformant aux usages nationaux?

3. Lui serait-il permis de fonder et de doter, à titre intérimaire, des couvents et des églises orthodoxes?

4. En cas de nécessité, pourrait-il jurer, et de quelle manière, qu'il garde lui-même la foi de ses ancêtres, et qu'il veut la conserver à tous ses sujets?

5. Pourrait-il confirmer avec serment des privilèges préjudiciables à la foi catholique, et comment devrait-il se régler en pareil occurrence?

6. Peut-il, car il en a manifesté le désir, être autorisé à lire les livres orthodoxes, ceux du moins qui n'attaquent pas directement l'Église catholique, et même tous les autres, si la nécessité l'exige?

En vue de motiver ses questions et d'en faire ressortir la valeur, le Père Sawicki ajoutait :

1. Que Dmitri était déjà catholique et réconcilié avec l'Église.

2. Que cette réconciliation était cachée aux Moscovites et, en général, au grand public.

3. Que tout espoir d'union serait perdu et qu'il y aurait à craindre une fatale perturbation, si le Tsar, du moins au début, ne dissimulait pas son abjuration.

4. Qu'il faudrait déclarer nulles et non avenues certaines promesses, faites, disait-on, par Dmitri, sous la foi du serment, et qu'il ne serait certainement pas en mesure de remplir, telles que la cession de Séversk au Roi de Pologne ou le payement de sommes considérables.

A défaut d'autres mérites, la note du Père Sawicki rend très bien son état d'âme, et révèle ses fluctuations.

Son point de vue fondamental est identique à celui de Possevino dans ses fameuses controverses avec Ivan le Terrible; il considère l'union avec Rome non pas comme une innovation, mais comme un retour à la foi des ancêtres, à la foi de sainte Olga et de saint Vladimir, tous deux vrais catholiques, pour avoir vécu avant Michel Cérulaire et la séparation définitive des Églises. Théorie très simple, que les Russes s'obstinaient à ne pas comprendre, et qui, d'ailleurs, ne résolvait pas toutes les difficultés. Sawicki restait toujours dans les mêmes incertitudes sur l'étendue de ses pouvoirs et les limites des concessions à faire. Il faut lui savoir gré d'avoir exposé franchement ses doutes, et demandé qu'une ligne de conduite lui fût tracée. Une seule opinion pratique, bien arrêtée, se dégage de sa note. Son patriotisme ne l'empêchait pas de comprendre qu'un Tsar à peine acclamé ne pouvait aliéner des provinces et mettre au pillage la fortune de l'État. Le Jésuite polonais était partisan, fût-ce même au prix d'une dispense papale, de la Russie intangible.

Le 2 juillet 1605, Rangoni transmit au cardinal Valenti les scrupules très légitimes du futur confesseur tsarien. Il les recommandait à la bienveillance libérale du Pape.

Appelé à se prononcer, le Saint-Office ne se départit pas de sa lenteur habituelle; il laissa passer les chaleurs accablantes de la canicule, la saison fiévreuse de septembre, et ne se réunit que le 13 octobre, au palais du Quirinal, en séance plénière, présidée par le Pape. Auparavant on avait eu soin de prendre au Gesù des informations sur Sawicki. Digne de confiance, dirent de lui ses confrères, bon théologien et directeur estimé. Cette circonstance pesa dans la balance et offrit aux embarras une issue facile. Après discussion, au lieu d'indiquer la marche à suivre, le tribunal renvoya le Jésuite à ses propres lumières et à son expérience. « Qu'il relise les sacrés canons et les sommistes, écrivait le cardinal Millino à Rangoni, le 5 novembre, et qu'il agisse d'après sa conscience. » Sawicki ne s'attendait certainement pas à cette décevante réponse [1]. Il se flattait de n'être pas étranger aux principes de théologie et de droit; c'était leur application dans le cas présent qui le rendait perplexe. Or, le Saint-Office se dérobait à la direction; il n'y avait plus qu'à se replier sur soi-même.

Cependant l'Inquisition ne gagna de la sorte que quelques mois de répit. Serré de près par des laïques et par le nonce Rangoni, le tribunal trop longtemps taciturne dut enfin s'exécuter et formuler sa sentence. Les négociations qui vont suivre se rapportent en partie à l'année 1606; elles sont postérieures à des événements qui n'ont pas encore été racontés, mais, leur place naturelle étant ici, il va falloir intervertir légèrement l'ordre chronologique.

[1] « Nella Congregatione del Santo Offitio... la Santità Sua ha risoluto che io scriva a Vostra Signoria ch'ella facci sapere al Padre Savitio, che veda et consideri diligentemente li sacri canoni et i sommisti, che trattano di tali materie, et con la sua prudenza, esperienza et dottrina resolva come debbia portarsi nel foro della conscienza nei detti casi. » — Archives du Saint-Office, n° IV, f. 102 v°, 1605, 5 novembre, *Millino à Rangoni*.

Mariée à Cracovie par procuration, Marina, en compagnie de son père, devait rejoindre son fiancé, et se faire couronner au Kremlin. Dmitri prévoyait des embarras liturgiques; il craignait de choquer les orthodoxes, et s'en préoccupait vivement. Dès le 15 novembre 1605, Buczynski, on s'en souvient, avait été chargé de demander à Rangoni trois dispenses en faveur de Marina : communier, le jour du couronnement, de la main du patriarche orthodoxe; fréquenter les églises grecques, remplacer l'abstinence du samedi par celle du mercredi. Le nonce s'était déclaré personnellement incompétent; il avait réservé la décision au Saint-Siège, et attendait les réponses romaines avec une quiétude parfaite.

Il était moins facile aux Mniszech de se maintenir dans le calme. Buczynski mettait le palatin de Sandomir au courant de ses déboires, et celui-ci devenait inquiet. La couronne de sa fille lui tenait certainement à cœur, mais il ne voulait pas l'acheter au prix d'une apostasie, et, pour sauvegarder les droits de la conscience, il ne voyait qu'un seul bon moyen : obtenir des dispenses papales, les obtenir au plus tôt et aussi larges que possible. Du coup, le palatin se fit casuiste. Il réunit des théologiens à la nonciature : le cardinal Maciejowski, le Père Sawicki et un Bernardin, probablement le Père Anserinus. La question préalable leur fut posée en ces termes : « Le Pape, en vertu de la plénitude de ses pouvoirs, a-t-il le droit d'accorder les dispenses demandées pour Marina ? » La docte assemblée se prononça dans le sens affirmatif. A ses yeux, tout se réduisait à une simple *communicatio in sacris* avec des non-catholiques. Or, poursuivait-elle, d'après l'opinion de théologiens distingués, cette communication n'est pas défendue de droit divin, elle relève des canons de l'Église, et dans ce domaine le Pape a toute latitude de

dispenser, pourvu qu'il n'y ait ni scandale, ni danger de perversion, ni tout autre inconvénient. En vue de cette dernière hypothèse, Marina aurait pu déclarer en recevant l'Eucharistie de la main du patriarche qu'elle n'entendait pas changer de religion. Cela devait suffire aux catholiques et ne pas déplaire aux orthodoxes.

Cependant ces théologiens trop hardis n'étaient pas tout à fait sûrs de leur fait, et encore moins de leur succès. Ils conseillaient de faire des démarches convergentes à Rome et à Moscou, et de se prémunir des deux côtés à la fois. A Dmitri, on aurait insinué de se désister et de renoncer aux dispenses : il pourrait suivre ses propres inspirations pourvu qu'il respectât la liberté des autres. Auprès du Pape, on aurait agi dans le sens contraire : tout en se soumettant à sa direction suprême, on aurait fait valoir les motifs en faveur des dispenses. Ils étaient tous d'un ordre supérieur : espoir sérieux d'établir l'union en Russie, salut éternel des âmes gagnées à la vraie foi, libre exercice du culte catholique, sécurité de ceux qui le professent.

Programme spécieux qui fut exécuté de point en point et réussit au Kremlin mieux qu'au Vatican. Le 14 janvier 1606, Rangoni envoya à Rome le procès-verbal de la séance qu'il avait présidée. Mniszech fit au Pape un dernier et chaleureux appel : il retarderait son départ et celui de sa fille, il ferait de longues haltes en route, afin de recevoir à temps les dispenses libératrices; c'était un cri de détresse.

Toutes ces pièces furent de nouveau concentrées au Saint-Office. Moins pressé que Mniszech, le tribunal accorda des loisirs aux consulteurs pour étudier le dossier. La réunion eut lieu le 2 mars, sous la présidence du Pape, dont la bonne volonté ne saurait être mise en

doute. Cette fois, il fallait aboutir à une conclusion ferme. Les demandes de Dmitri furent mises aux voix. Tous les consulteurs, à l'exception d'un seul, donnèrent des suffrages négatifs [1]. Telle est, dans son austère laconisme, la sentence du Saint-Office, sans motif à l'appui, sans commentaire d'aucune sorte. Elle est évidemment d'ordre disciplinaire plutôt que doctrinal. Aussi s'est-on contenté de faire un seul bloc des trois questions du Kremlin, bien qu'elles n'offrent pas les mêmes difficultés et qu'elles admettent des tempéraments divers.

Deux jours après, le 4 mars, Scipion Borghèse informa Rangoni du résultat de la séance et de la marche que l'on avait suivie. Cardinaux et théologiens avaient examiné à fond les requêtes de Dmitri, mais ils n'avaient pas su trouver de solution conforme à ses désirs. « Le Saint-Siège, » disait le cardinal, sans vouloir dogmatiser et s'en tenant à la pratique de la curie, « n'accorde pas de dispense dans ce genre de cas, et il n'y a pas d'exemple qu'il en ait jamais accordé. Sigismond III ayant élevé des prétentions analogues, lors de son couronnement à Stockholm, on lui opposa les mêmes fins de non-recevoir [2]. » La sentence était donc irrévocable. Comment la faire accepter par Dmitri ?

Le nonce n'eut pas à remplir cette tâche ingrate. Tandis qu'à Rome on compulsait les archives pour se renfermer dans une raideur inflexible, Dmitri changeait tout à coup d'avis. Il se laissait convaincre, n'insistait plus sur ses demandes, au moins sur la plus embarrassante de toutes : celle qui avait trait à la communion de

[1] « 2ª Martii 1606 in Congregatione coram Sanctissimo fuerunt propositae retroscriptae petitiones et domini consultores dederunt eorum vota, et tenuerunt, uno excepto, pro negativa. » — Archives du Saint-Office, nº IV, f. 86 vº.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 39 vº.

Marina. Enchanté de cette évolution qui venait à point, Rangoni traçait en toute hâte, le 18 mars, les lignes suivantes : « Un secrétaire royal a rencontré sur sa route, en venant ici, le palatin de Sandomir qui va à Moscou. Il m'a transmis ses salutations, et il m'a dit qu'après avoir entendu nos éclaircissements, le grand kniaz n'exige plus que sa fiancée communie à la grecque, le jour du couronnement, comme il l'avait d'abord demandé. » L'incident était clos.

Dmitri est probablement le seul Tsar de Moscou dont le Saint-Office ait eu à s'occuper, et qui en ait éprouvé les rigueurs. Les idées échangées et les mesures prises à cette occasion nous permettent de scruter la politique pontificale jusque dans ses replis les plus intimes. C'est la conscience même du Vatican qui se reflète dans l'Inquisition. Or, il résulte d'une recherche documentée que le mystérieux Prétendant a été le premier à se tourner vers Rome, qu'il a fait des promesses spontanées d'union, que Paul V a reçu ses ouvertures avec confiance, qu'il a réellement fondé en lui d'immenses espérances, sans toutefois leur sacrifier son devoir : une concession inadmissible ayant été demandée, le Saint-Siège s'est retranché dans son inexorable *non possumus*. Intègre et ferme, le Pape n'a-t-il pas été trop crédule ? Mais à cette époque et sur ce point, toute la Russie ne l'était-elle pas ?

CHAPITRE III

DMITRI ET LA POLOGNE

1605-1606

Prétentions de Sigismond et recul de Dmitri. — Sourde hostilité. — Fausse position. — Envoi de Korwin Gosiewski à Moscou. — Objet de la mission. — Révélation étrange. — Dénonciation. — Dmitri décline la politesse. — La Suède. — Charles IX et le prince Gustave. — Politique de Dmitri. — Subordonnée à la question des titres. — Souvenir de Marina. — Athanase Vlasiev à Cracovie. — Présents offerts à Mniszech. — Fêtes. — Triple objet de la mission de Vlasiev. — Mariage par procuration de Marina. — Spécimens d'éloquence. — Léon Sapieha. — Restriction patriotique. — Discours du cardinal Maciejowski. — Étranges procédés de Vlasiev. — Rite religieux. — Banquet de noces. — Le clou du festin. — Tostes. — Danses. — Scènes d'adieux. — Paroles du Roi et sanglots de Marina. — L'âge d'or des poètes. — Franchises demandées par l'ambassadeur de Toscane. — Félicitations et encouragements de Paul V. — Tactique de l'opposition. — Jean Buczynski à Cracovie. — Exigences de Dmitri pour Marina. — Une lettre intime. — Les dessous de la situation. — Gostomski et Borsza. — Mission de Bézobrazov. — Plaintes des boïars contre Dmitri. — Témoignage de Stanislas Jolkiewski. — L'anonyme de Stockholm. — Aveux du Roi. — Réponse banale. — Comédie de Bézobrazov. — Lettre de Sigismond à Rudnicki. — Ses instructions à Olesnicki et Gosiewski. — Cession de provinces. — Secours contre la Suède. — Alliance offensive et défensive. — Titres. — Rencontre avec Alexandre Rangoni. — Confidences de Dmitri sur la Pologne. — Concessions. — Avertissement à Sigismond. — Le Roi scandinave et les Français du Nord. — Le *rokosz*. — Rapports avec Dmitri. — Soupçons et indices, pas de preuves. — Politique officielle et secrète.

A défaut de nouvelles preuves sur ses origines tsariennes, Dmitri avait désormais la consécration d'un éclatant triomphe. Ses relations avec la Pologne devaient

en bénéficier. Sigismond III avait désavoué le Prétendant devant Boris Godounov et devant la Diète ; il n'en comptait pas moins sur la reconnaissance sans bornes du Tsar, et se réclamait des bienfaits répandus sur lui à profusion. Mais sitôt qu'il donnait de l'avant, Dmitri manœuvrait en sens inverse. Avec la suffisance et l'aplomb d'un arrivé, il oubliait les promesses des mauvais jours et se dérobait à leur exécution. Les prétextes spécieux ne lui manquaient pas. Son assurance croissait à mesure que le parti d'opposition devenait plus menaçant en Pologne. Les négociations pendantes entre le Kremlin et le Wawel furent brusquement arrêtées dans leur cours. D'ailleurs, engagées comme elles étaient, il n'y avait aucune chance qu'elles aboutissent.

Sigismond III choisit pour établir les relations diplomatiques avec Dmitri le staroste de Vélige, Alexandre Korwin Gosiewski[1]. Sa lettre de créance est du 23 août 1605, mais il n'arriva qu'en octobre à Moscou. Le but apparent de la mission était les hautes convenances d'étiquette : complimenter le Tsar au lendemain de son couronnement, l'inviter aux noces du Roi de Pologne avec l'archiduchesse Constance. Au fond, il s'agissait de s'entendre sur la Suède ; le reste viendrait après.

Gosiewski était plutôt homme de guerre que négociateur. Il débuta par une maladresse qui, du reste, lui avait été soufflée à Cracovie. Un étranger suspect avait paru dans cette capitale. Ancien protégé et filleul de Godounov, de nationalité inconnue, il colportait une singulière histoire : son parrain n'était rien moins que décédé, Godou-

[1] Cracovie, Musée Czartoryski, 2101, f. 1 à 3, 14 v°. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1605, 6 novembre, *Czyrzowski à Striveri*. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 213, n° 96 ; p. 216, n° 97. — *Roussk. Ist. Bibl.*, t. I, col. 402.

nov avait fait enterrer un autre à sa place; lui-même, nanti de ses trésors, avait fait voile vers l'Angleterre. Cette fuite ne serait qu'une éclipse : les sorciers lui ont révélé qu'il sauverait ainsi l'empire, et, à bref délai, reviendrait au pouvoir. La sécurité de Dmitri était donc en danger. Gosiewski promettait, au nom du Roi, de prendre des informations à Londres, de faire bonne garde sur les frontières et de barrer le passage au malencontreux revenant.

Ce racontar ne produisit aucun effet sur Dmitri; le péril ne l'effraya point, la magie noire le laissa sceptique. Il se crut obligé néanmoins de remercier sérieusement l'ambassadeur, mais en le rassurant sur la mort très certaine de Godounov, et en le priant de surseoir aux précautions. Battu sur ce point, Gosiewski le fut encore sur un autre. Sigismond dénonçait comme suspect un de ses propres dignitaires de Vilna; c'était à Dmitri de décider si le malheureux avait vraiment conspiré contre lui avec Godounov. Le Tsar sut à nouveau décliner la politesse; il n'exigea point qu'on lui livrât le coupable, et promit seulement d'ordonner une enquête.

Ces avances plus ou moins captieuses ayant été écartées, la question de la Suède fut mise sur le tapis. Une prompte solution s'imposait d'urgence. Le beau pays des Olaf et des Éric était en feu, une guerre de succession se greffait sur une guerre de religion. Le neveu de Sigismond III, Charles IX, ancien duc de Sudermanie, s'était emparé par la violence du trône qui revenait de droit à son oncle. Le parti de la Réforme soutenait l'usurpateur, lui-même n'avait cure de son serment de fidélité. Les armes devaient trancher le différend. Sigismond faisait à son neveu une guerre acharnée, remportait des victoires en Livonie, et comptait sur l'alliance militaire de Dmitri pour en

finir avec son rival. Les mêmes espérances sollicitaient Charles IX ; il regardait anxieusement du côté de Moscou. Ne sachant trop ce qui s'y passait et redoutant une surprise, il avait massé des troupes en Finlande, mais, à tout prendre, il eût préféré une alliance avec les Russes contre les Polonais. Cette tactique était trop indiquée pour que Sigismond ne s'en doutât point; aussi avait-il hâte de prévenir son adversaire; il demandait que l'on traitât Charles IX d'intrus, ses envoyés de traîtres au Roi légitime, et que, si jamais ils s'aventuraient jusqu'au Kremlin, on les livrât aux Polonais.

L'enchevêtrement des intérêts était donc à l'avantage du Tsar. Placé entre deux ennemis dont chacun ambitionnait son concours, il pouvait modérer son action à son gré. Boris Godounov avait su tirer parti de combinaisons analogues, mais Dmitri se montra plus hésitant. Sa politique suédoise se réduit à des concessions cauteleuses vis-à-vis de la Pologne et à des artifices d'un goût douteux.

Le Tsar promit d'interpeller « le duc Charles », — le titre royal lui est refusé, — et de prendre langue à Cracovie, dès que les émissaires suédois paraîtraient à Moscou [1]. L'affaire de Gustave fut expédiée encore plus lestement. L'ambition de Godounov avait fait échouer à Moscou cette épave suédoise. Bâtard du roi détrôné Éric XIV, Gustave promenait en Europe sa misère et ses caprices, lorsque Godounov rêva d'en faire son gendre. Il l'invita au Kremlin, le combla de bienfaits, et lui aurait donné sa fille en mariage, si Gustave n'eût affiché une maîtresse

[1] On a souvent imprimé une lettre de Dmitri au duc Charles. Elle est impérieuse, arrogante, avec menace de guerre et ordre exprès de se soumettre. Une copie de cette pièce se trouve aux Archives du Vatican, fonds Borghèse, IV, 21, f. 1. Rien ne prouve qu'elle ait été envoyée à son destinataire.

et scandalisé les Moscovites. L'exil de la capitale fut la peine de son dévergondage, de son mépris des coutumes nationales. Confiné à Ouglitch, Gustave y vivait en prince, entouré d'honneurs que Sigismond trouvait excessifs et dont il demandait la réduction. Ce désir était facile à satisfaire.

A vrai dire, Dmitri était obligé de faire ces concessions gratuitement. Sa parole avait été engagée. Il n'en essaya pas moins de se soustraire à ses promesses et d'imposer des conditions arbitraires. En échange du concours contre la Suède, il exigeait que l'on reconnût les titres qu'il s'était généreusement adjugés. Courber la tête devant un Empereur improvisé de Russie, c'eût été pour le Roi de Pologne renier des traditions séculaires et sanctionner une usurpation. Le Tsar ne pouvait ignorer l'importance de la question qu'il soulevait. Depuis longtemps les Russes se servaient de cette arme, elle leur avait rendu de grands services; à son tour, Dmitri s'en est emparé, il l'a perfectionnée et adaptée à son bras vigoureux. Les titres deviendront le pivot de sa diplomatie et son meilleur rempart contre les Polonais.

N'étant pas autorisé à traiter cette question agaçante, Gosiewski put seulement prendre note des prétentions moscovites. Si d'autres affaires ont été discutées, elles n'ont certainement pas été terminées. Dans tous les cas, l'issue des pourparlers fut pacifique, même cordiale. Au banquet d'adieux, auquel, on s'en souvient, assistèrent les aumôniers et Pratissoli, Dmitri s'épuisa en marques de courtoisie. C'est que les Polonais le tenaient encore par le cœur. Ni la guerre, ni les triomphes n'avaient pu détacher sa pensée de Sambor; le souvenir de Marina survivait aux plus fortes émotions : il lui tardait de la voir au Kremlin, et de partager sa grandeur avec elle. Mais la

fille d'un sénateur polonais ne pouvait disposer de ses destinées, ni accepter une couronne sans l'assentiment du Roi. Il convenait donc de ne rien brusquer et de ne pas indisposer Sigismond, car il restait des formalités à remplir ; un revirement inattendu pouvait toujours se produire. Bientôt Dmitri sera délivré de cette appréhension ; c'est alors qu'il changera de langage.

D'accord avec le palatin Mniszech, une ambassade russe devait, aussitôt après le couronnement, se rendre à Cracovie pour y régler le mariage de Marina. Le luxe des mariages par procuration était encore admis parmi les grands. Le Tsar n'eut garde d'y renoncer : l'occasion était excellente de faire connaître le Kremlin sous un jour nouveau, et de mériter, sinon les sympathies, au moins l'admiration des Polonais [1]. On s'inspira de cette arrière-pensée. Les ambassadeurs moscovites déployèrent beaucoup de magnificence, prodiguèrent de superbes présents, firènt entrevoir les richesses de leur maître; mais, au milieu d'une société brillante et policée, le chef de la mission, Athanase Vlasiev, n'en provoqua pas moins des sourires compatissants, tellement il était réfractaire au vernis occidental. Un Polonais, Stanislas Slonski, lui servait de doublure, mais sans remédier à cet inconvénient. Chargé de négociations assez mystérieuses, il remplissait son rôle obscurément. L'attention générale était absorbée par le diak Vlasiev, son escorte de trois cents hommes, son faste éblouissant. Le jour même de son arrivée, 11 novembre 1605, il offrit à Mniszech de la part de Dmitri un cheval noir pommelé avec un harnais étincelant d'or et de joyaux, des armes de luxe, des objets d'art, des étoffes précieuses, des tapis orientaux, une

1 TURKAWSKI, *Wesele*, p. 395 et suiv. — WIELEWICKI, t. II, p. 101. — *Roussk Ist. Bibl.*, col. 42. — Cracovie, Musée Czartoryski, 2101, f. 12 v°.

zibeline vivante, trois gerfauts avec des sonnettes d'or et des coiffures montées en perles. L'exhibition de ces présents impressionna les spectateurs; les plus difficiles les jugèrent dignes d'une munificence vraiment royale, et les magnats ruinés durent se livrer à des rêves fantastiques.

La série des fêtes commença immédiatement. Le 14 novembre, présentation au Roi; le 15, banquet somptueusement servi par Mniszech; le 18, audience au Wawel, en présence de quelques sénateurs. D'après un document contemporain, la mission de Vlasiev se réduisait aux trois points suivants : faire part du couronnement de Dmitri par le patriarche Ignace et confirmer l'amitié avec la Pologne, agiter le spectre turc et les projets de ligue générale, enfin demander pour le mariage de Marina l'autorisation royale et inviter Sa Majesté aux noces du Tsar[1]. La réponse de Sigismond fut digne et gracieuse, et, dès le lendemain, la fiancée avec sa mère arrivait à Cracovie. Plus d'un an s'était écoulé depuis la rencontre de Sambor; les rôles avaient été renversés : Dmitri surpassait les Mniszech en grandeur, mais son affection pour Marina croissait avec sa fortune; c'était de bon augure.

Le 29 novembre, vers midi, le Rynek, foyer de l'élégance à Cracovie, changea d'aspect. La place fut envahie par des carrosses de gala. Ils s'arrêtaient devant les hôtels de Firlej et de Montelupi, situés l'un à côté de l'autre et mis en communication. C'est là et non à l'église que, par égard envers les orthodoxes, devait se célébrer le mariage de Marina. L'élite de la société s'y donna rendez-vous : le Roi, la princesse Anne de Suède, le prince Wladyslaw, le nonce Rangoni, les représentants de

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499 : *Sommario di quel che ha esposto in senato l'ambasciatore del Moschovita.* — Ciampi, *Esame*, p. 65, n° VI. Bantych Kamenski, *Pérépiska*, t. II, p. 65.

Venise et de Florence, les sénateurs, les dignitaires de la cour, les parents et les amis des Mniszech. C'était à croire que Dmitri était reconnu pour vrai Tsar de Moscou, que Sigismond désavouait ses doutes, que le Sénat renonçait à son opposition. Plus de scepticisme : on était à la joie et à la fête.

Dans un des salons, converti en chapelle, un autel provisoire avait été dressé ; à ses pieds les Moscovites étendirent un tapis de soie pour la fiancée, tout autour se rangea le clergé avec le cardinal Maciejowski en tête. Marina parut alors, escortée de deux sénateurs, radieuse, éclatante de beauté, la flamme dans les yeux, une robe blanche de brocart constellée de saphirs et de perles, les épaules recouvertes d'un voile transparent, une couronne de diamants sur la tête, les cheveux retombant en arrière en tresses luxuriantes richement parsemées de joyaux. Quel contraste avec Vlasiev, ses gros traits, ses joues boursouflées, son regard hébété, ses allures maladroites, sa robe d'or tournant au caparaçon[1] ! Deux mondes différents se trouvaient là en présence l'un de l'autre.

La cérémonie s'ouvrit par des spécimens d'éloquence. Vlasiev parla le premier : harangue officielle, sans émotion et sans phrases, le diak du Kremlin ne risquait pas d'envolées poétiques, il s'en tenait strictement à la lettre de son mandat. Par contre, les Polonais aimaient à divaguer. Stanislas Minski répondit à Vlasiev, en place de Mniszech, par un discours diffus et long qui n'avait aucune prétention à la nouveauté. C'est Léon Sapieha, parlant au nom du Roi, qui dut étonner ses collègues de la Diète. Que l'on se reporte à son discours du 1er février, à ses scrupules de conscience, à ses rigides conseils, à ses noirs

[1] Voir la vignette de Vlasiev dans GROCHOWSKI, *Piesni*.

pressentiments, et que l'on juge de sa désinvolture! Le chancelier ne voit plus dans ce mariage qu'un symbole d'union entre les deux peuples, et il s'épanche en actions de grâces envers la Providence. Pour les fiancés, il n'y a que des éloges emphatiques. Que Marina soit à ses yeux un idéal de vertu, de beauté et de sagesse, cela va de soi; mais c'est Dmitri lui-même qui devient d'emblée le meilleur des princes et le modèle des souverains. Sapieha leur assigne à tous deux une brillante mission, qu'ils sauront certainement remplir. Son patriotisme ne lui inspire qu'une seule restriction : « Si l'honneur, dit-il, de porter une couronne est grand, il n'est pas au-dessus d'une matrone polonaise : que de reines la Pologne n'a-t-elle pas données à l'Europe! » Décidément, Sapieha était converti à l'optimisme ou bien il jouait double rôle.

Le rite religieux comportait aussi des discours. Le cardinal Maciejowski donna lecture du sien, où il y avait un peu de tout : théologie du mariage, morale pratique, réminiscences moscovites, compliments à l'adresse du « Tsar » de Moscou. Le cardinal n'hésitait pas à lui décerner ce titre en présence du Roi, et à rappeler les bienfaits dont la Pologne l'avait comblé. Là-dessus, le *Veni Creator* fut entonné. Tous tombèrent à genoux, sauf la princesse Anne, qui était protestante, et le représentant orthodoxe du Tsar.

Après le chant de l'hymne, le cardinal reprit la parole et commenta le texte de l'Écriture que les prédicateurs ne se lassent pas de redire aux jeunes épouses : « Écoutez, ma fille, inclinez l'oreille, oubliez la maison de vos pères. » A ce propos, il sut trouver dans l'Ancien Testament des allusions flatteuses : nouvel Abraham, Dmitri envoyait à la recherche de Rébecca son fidèle serviteur Athanase Vlasiev.

Si le diak moscovite fut surpris de se trouver en société si respectable, à son tour il étonna l'assistance par ses propos et ses manières. A la demande banale, si le Tsar n'avait pas engagé sa foi à une autre femme, il répondit sans sourciller qu'il n'en savait absolument rien. Pressé de tous côtés, il consentit enfin à donner cette réponse circonspecte : « Si mon maître était déjà marié, il ne m'aurait pas envoyé ici. » Lorsqu'on eut échangé les alliances, il glissa celle de Dmitri dans un écrin sans même la toucher du bout du doigt, et jamais il ne présenta sa main servile à Marina sans l'envelopper d'un mouchoir. Une véritable lutte s'engagea au sujet des promesses mutuelles à faire. Vlasiev récusait l'intervention du cardinal. « C'est avec la fiancée, disait-il crânement, que je dois m'entendre et non pas avec vous. » A grand'-peine obtint-on qu'il satisfît au questionnaire. Enfin, le contrat étant passé et l'union jurée, tous les Moscovites s'inclinèrent jusqu'à terre devant la nouvelle Tsaritsa. Un gentilhomme polonais, Lipnicki, monta son cheval et partit pour Moscou à franc étrier : il portait à Dmitri l'alliance et la nouvelle du mariage.

Le banquet de noces se fit avec grand appareil, au son d'un orchestre de quarante exécutants. La table d'honneur était présidée par le Roi, ayant à sa droite Marina et Vlasiev, à sa gauche la princesse Anne et Wladyslaw; vis-à-vis siégeaient le cardinal Maciejowski et le nonce Rangoni. La vaisselle étincelait d'or et d'argent, les plus hauts dignitaires s'acquittaient du service. Vlasiev resta excentrique jusqu'au bout. Pour le faire asseoir à côté de sa souveraine, il fallut user de violence, et, comme Marina était trop émotionnée pour manger, il s'obstina aussi à ne prendre que du pain et du sel, malgré les instances réitérées du Roi.

Le clou du festin furent les dons royaux envoyés par Dmitri à sa fiancée. Leur vue éblouit les spectateurs. Quel rayonnement de pierreries, quel chatoiement de couleurs! Jamais aucune reine de Pologne n'avait eu corbeille si somptueuse et si riche : étoffes précieuses, velours cramoisi de Venise, satin de toutes les nuances, brocart tissu d'or et d'argent, parures de rubis et d'émeraudes, croix de saphirs, pélicans de topazes, des Neptunes et des Dianes fantastiques, un vaisseau monté en perles voguait sur des flots d'argent, un bœuf d'or ouvrait son ventre plein de diamants, et, merveille des merveilles, un éléphant doré portait sur son dos une horloge artistique qui jouait des airs, imitait les trompettes et les flûtes, exhibait des personnages et des scènes variés.

Olesnicki remercia le donateur de la part de Marina, et, selon la coutume chère aux Polonais, on ne se leva point de table sans avoir porté un grand nombre de tostes. Le Roi, debout et tête découverte, but le premier à la santé de la jeune princesse. Après lui, d'autres levèrent la coupe et firent des saluts plus ou moins profonds selon les règles d'une étiquette raffinée. Vlasiev surpassa les plus obséquieux; chaque fois que l'on nommait Dmitri, il se prosternait jusqu'à terre.

Bientôt une musique plus animée et plus vibrante donna le signal des danses nationales que les Polonaises savaient exécuter avec tant de dignité et de grâce. Tous les honneurs de la soirée furent pour Marina. Elle fit le premier tour avec le Roi, le dernier avec son père, escortée de sénateurs, admirée de l'assistance, et peut-être secrètement jalousée. Après quoi, le palatin de Sandomir et sa fille allèrent se jeter aux pieds du Roi. L'heure des adieux avait sonné, l'heure suprême.

Qu'allait dire Sigismond à cette pauvre enfant, étran-

gère au tumulte des villes et aux intrigues des cours, qu'on lançait si brusquement en pleine mer orageuse du Kremlin? Le Roi avait un tour d'esprit d'ascète, et, sur Moscou, un cercle d'idées dont il ne se départait pas; il s'inspira de sa piété et de sa politique. Avec tous les égards dus à une souveraine, il lui retraça les devoirs qu'elle aurait dorénavant à remplir : propager au loin la gloire de Dieu, garder l'inviolable amour du sol natal, veiller à l'amitié des deux peuples, à l'exécution des promesses faites à la Pologne; maintenir son époux dans la reconnaissance envers le Roi. Et puis qu'elle soit elle-même heureuse sur la terre étrangère, qu'elle revive dans ses enfants, et que le Ciel la protège! D'un geste paternel, le Roi bénit Marina qui serrait ses genoux et fondait en larmes. Elle voulut répondre, les sanglots étouffèrent sa voix. Le cardinal Maciejowski vint à son secours, ses sentiments se laissaient deviner. En ce moment, l'altière et libre Polonaise faisait le sacrifice de tout ce qu'elle avait de plus délicieusement cher au monde la patrie bien-aimée, la famille, les amis, les compagnes. Ce brisement de cœur lui vaudrait-il une parcelle de bonheur, ou bien était-elle fatalement destinée à étonner le monde par la grandeur de ses revers?

Les hôtes royaux se retirèrent lorsque Marina, précédée de la princesse Anne, eut rejoint sa mère qui était souffrante et se tenait à l'écart. Vlasiev partit à la tombée de la nuit. Sauf ses réponses bizarres et ses manières serviles, sa tenue avait été en tous points correcte et convenable. Les malins s'aperçurent que, parmi ses compagnons, il y en avait qui marchaient en trébuchant; mais il est probable que, ce jour-là, plus d'un Polonais voyait double. L'animation était grande parmi les invités. Ils dansèrent jusqu'à deux heures du matin. Après Marina,

Dmitri, quoique absent, était le héros de la fête : désormais leurs noms étaient inséparables, ils provoquaient les mêmes sympathies, excitaient les mêmes espérances. Plus de diatribes comme celles de la Diète, trêve aux soupçons et aux sinistres présages, rien qu'enthousiasme dans les épithalames. Les poètes renchérirent sur les orateurs. Ils foisonnaient autour des Mniszech, et leur bonne volonté l'emportait sur leur talent. Grochowski, Jurkowski, Zabczyc, accordèrent leurs lyres, et chantèrent l'amitié des deux peuples, les splendeurs de l'hyménée, les adieux de Marina à sa chère Pologne. A les entendre, tous les cœurs battaient à l'unisson, le Wawel fraternisait avec le Kremlin, l'âge d'or s'annonçait pour les Slaves.

L'ambassadeur du grand-duc de Toscane, Rodrigo di Mendoza, récemment arrivé à Cracovie, resta sous cette impression de parfaite concorde entre Polonais et Moscovites. Il venait assister au mariage du roi Sigismond, et négocier avec le palatin de Sandomir. Son maître, bien renseigné sur Dmitri, cherchait en Russie un débouché pour le commerce florentin, et c'était à Mniszech de s'interposer auprès du Tsar. Mendoza l'interpella avec confiance, lui remit les messages de Ferdinand, et se laissa persuader que toutes les franchises désirables seraient accordées [1]. Mieux avisé ou moins pressé, l'envoyé de Venise, Foscarini, ne fit aucune démarche de ce genre.

Nulle part l'enthousiasme qui régnait à Cracovie n'eut d'écho plus retentissant qu'à Rome. Les combinaisons matrimoniales jouaient encore un rôle marquant dans l'histoire des peuples; la politique et même la religion s'en ressentaient. Paul V avait depuis longtemps approuvé le mariage qui mettait sur le trône de Moscou une Polo-

[1] Archives de Florence, fonds Médicis, 4292, f. 121, 1605, 21 décembre, *Mniszech à Ferdinand.* — Voir aussi f. 118.

naise catholique; les heureux résultats de cette union ne faisaient aucun doute, il en parlait affectueusement dans ses messages aux fiancés et au palatin de Sandomir. Toutes les nouvelles qui lui venaient de Cracovie le confirmaient dans cet espoir, et le plus optimiste de ses correspondants était peut-être le cardinal Maciejowski. Sa position hiérarchique et sociale, ses liens de parenté avec les Mniszech, lui faisaient une place à part au milieu du clergé polonais. C'est à lui que Paul V avait confié la haute surveillance des intérêts de la foi mis en jeu par les événements de Moscou. Le 3 septembre 1605, le cardinal avait répondu au Pape par une véritable apologie de son cousin Georges Mniszech, entièrement dévoué au Saint-Siège et ne poursuivant à Moscou que des intérêts supérieurs. Les amis du palatin pourraient le témoigner, les stupéfiantes victoires de Dmitri le proclamaient encore plus haut, partout se retrouvait un cachet providentiel indéniable. Aussitôt après le mariage, le cardinal revient à la charge; il sollicite les bénédictions papales pour le couple qu'il vient d'unir, et qui semble réservé à de si hautes destinées. Et, se prévalant du style biblique, Dieu seul, dit-il à Scipion Borghèse, a pu opérer de telles merveilles [1]. Paul V s'en réjouissait sincèrement, sa main se levait pour bénir, il ne pouvait rien refuser à l'apôtre présumé de Moscou, à l'allié probable de Sigismond, à l'adversaire du Croissant [2].

Cependant tout n'était pas que splendeur et enchantement dans les fêtes bruyantes de Cracovie. L'opposition

[1] Tourguénev, t. II, p. 73, n° LVI; p. 75, n° LVII. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 232, f. 101, 107; II, 38, f. 45. — *Rome et Démétrius*, p. 214, n° 9.

[2] « Et nos hac spe conversionis populi moscovitici non parum recreamur, quae non mediocriter confirmata est hoc neptis tuae nobilissimo connubio. » — Archives du Vatican, Arm. XLV, t. I, f. 208 v°, 1606, 14 janvier, *Paul V à Maciejowski*.

polonaise ne désarmait point. Les ennemis du Tsar reprirent leur marche en avant tantôt par des sentiers couverts et sinueux, tantôt publiquement et au grand jour. Le noyau de traîtres qui s'était formé à Moscou avait ses aboutissants dans la capitale même des Jagellons. Un serviteur dévoué de Dmitri s'aperçut du danger et avertit son maître.

Tandis que Vlasiev se laissait complètement absorber par sa représentation de parade, dans les premiers jours de janvier 1606, un autre émissaire moscovite vint le rejoindre. C'était Jean Buczynski, l'homme de confiance de Dmitri, son secrétaire et son conseiller, esprit délié, suffisamment instruit. Le nouvel arrivant ne paraissait pas les mains vides; il apportait à Mniszech la somme ronde de deux cent mille zloty : avec une bourse pleine d'or comment ne pas être le bienvenu? Il convenait que le beau-père du Tsar fût solvable, et le palatin avait ainsi de quoi payer ses dettes, au moins les plus criantes. Buczynski devait en outre, on s'en souvient, s'occuper des titres tsariens et des dispenses de Marina. A l'endroit de sa fiancée, Dmitri se montrait pointilleux à l'excès ; aucun détail, si mince fût-il, ne lui échappait. La future souveraine de Moscou devait faire grande figure à Cracovie, s'entourer d'une escorte, n'admettre à sa table que ses plus proches parents, et, souci national, arranger ses cheveux à la russe. Toutes ces observations étaient adressées au palatin Mniszech. Buczynski en aurait surveillé la rigoureuse exécution, et surtout pressé le départ de Marina, car on craignait toujours qu'elle ne s'attardât en Pologne [1].

Officiellement occupé d'étiquette, l'envoyé du Tsar

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 227 à 230, nos 104, 105, 106; p. 258 à 263, nos 121, 122.

consacrait ses loisirs à étudier l'esprit public et à recueillir des confidences. En qualité de Polonais, il pénétrait dans tous les milieux, et l'on s'ouvrait à lui plus facilement. Les résultats de ses recherches étaient parfois si alarmants qu'il osait à peine les confier au papier. Une seule de ses lettres intimes, du mois de janvier 1606, est parvenue jusqu'à nous. Buczynski l'écrit, au risque de tomber en disgrâce et de passer pour un trembleur. Il sent le sol s'affaisser sous ses pieds, et il craint de troubler la sécurité de Dmitri. Cependant la gravité des circonstances l'oblige enfin de prendre la plume. Il a découvert qu'il y a des traîtres qui transmettent à Cracovie les secrets du Kremlin. Quels sont ces traîtres? Des employés subalternes. Quels sont ces secrets? Buczynski ne le dit pas, mais il insiste sur les conséquences de ces perfides indiscrétions qui ne sont déjà que trop visibles : hostilité croissante envers Dmitri, critique amère de sa conduite, reproches de versatilité. Mieux eût valu, disait-on à ce propos, s'entendre avec Boris Godounov; du moins saurait-on à quoi s'en tenir.

A ce désenchantement s'ajoutait l'indignation contre le titre de César invincible que le Tsar s'obstinait à s'accoler. Le palatin de Posen, Jérôme Gostomski, porte-voix de ses collègues, s'exprimait ainsi là-dessus : « Il est absurde de se proclamer soi-même César invincible, tout au plus peut-on tolérer cette épithète dans la bouche d'autrui. Au fond, Dieu seul est invincible, et, à moins d'être païen, on ne s'arroge pas une prérogative sacrée. » Le palatin taxait cet orgueil d'ingratitude envers le Roi et d'outrage digne de vengeance. « Que Dmitri soit dévoilé à la face du monde, disait-il, que les Moscovites n'hésitent pas à le faire! »

Ces paroles étaient menaçantes, mais vagues et ambi-

guës. Stanislas Borsza, ancien officier de la légion polonaise de Dmitri, en précise mieux le sens. Il avait fait route ensemble avec l'un des frères Khripounov, personnages équivoques, mêlés à cette histoire, on ne sait trop comment ni à quel titre. Dans un moment d'abandon, et sous le sceau du secret, ce voyageur loquace découvrit à Borsza que Dmitri était à Moscou en renom de faux Tsar, et que l'on ourdissait contre lui un vaste complot. Buczynski en fut atterré, et, pour couper court aux rumeurs, résolut d'emmener Borsza hors de la Pologne.

On ne sait quelle impression cette lettre révélatrice a faite sur Dmitri, et quelles mesures il a cru devoir prendre. Mais à Cracovie les soupçons allaient leur train et passaient à l'état de certitude. Les plus accablantes dénonciations vinrent de Moscou, et les Moscovites furent les plus féroces dénonciateurs. Une mission officielle servit de voile aux intrigues. Le Tsar voulait se faire représenter par des ambassadeurs à la Diète de 1606. Ivan Bézobrazov fut envoyé d'avance en Pologne pour demander les sauf-conduits d'usage [1]. Émissaire doublé d'un traître, il servait d'instrument aux ennemis de Dmitri, et, pour mieux cacher son jeu, il n'avait accepté sa mission qu'à son corps défendant. Arrivé à Cracovie, il observa en public les formalités ordinaires, mais lorsqu'il fut en tête à tête avec Léon Sapieha, d'après les uns, avec Gosiewski, d'après les autres, il se dit accrédité par les Chouïski et les Golitsyne, et son langage changea du tout au tout. Les deux familles princières que Dmitri avait comblées de bienfaits, et qui, auprès de lui, rivalisaient de zèle, s'acharnaient au loin à le perdre. En leur nom, Bézobrazov se plaignait que le Roi eût envoyé à Moscou

[1] Cracovie, Musée Czartoryski, 2101, f. 21. — Bantych-Kamenski, *Obzor*, t. III, p. 111.

un homme vil, étourdi, cruel, débauché, dépensier, indigne d'occuper le trône tsarien. Les boïars, disait-il, cherchent le moyen de l'en précipiter et voudraient plutôt confier le pouvoir au prince Wladyslaw.

Assurément, personne ne s'attendait à ce coup de théâtre, et, à trois siècles de distance, on se demande encore ce qu'il faut en croire. Les sources russes, toutes plus ou moins officielles, n'en savent naturellement rien. C'est un Polonais, le hetman Stanislas Jolkiewski, qui nous a conservé le souvenir de cet épisode, et c'est de lui que se réclament d'ordinaire les historiens [1].

Toutefois il n'est pas absolument le seul de son bord; le contrôle de ses assertions est possible, et, si les détails doivent être sacrifiés, au moins l'essentiel est-il garanti. Il faut d'abord se tourner vers les pays scandinaves. Un feuillet appartenant à Félix Kryski s'est égaré en Suède, au château de Brahe, d'où il a passé aux archives royales de Stockholm. Il contient un discours anonyme, prononcé à la Diète de Pologne, dans les premières années du dix-septième siècle. L'orateur fait l'historique des guerres de Moscou, dont il sera question plus tard. Partisan aveugle du Roi, il entasse sur la tête de Mniszech toutes les responsabilités et condamne vigoureusement son entreprise. La mission de Bézobrazov lui est connue, et il s'exprime à peu près dans les mêmes termes que Jolkiewski : ce Moscovite honnête et brave a prédit à Léon Sapieha la prochaine déchéance de Dmitri et appelé de tous ses vœux l'avènement du roi Sigismond ou du prince Wladyslaw. Les boïars ne pensaient pas autrement, Bézobrazov était leur organe [2].

[1] Jolkiewski, *Zapiski*, p. 9. — Le même auteur raconte que la tsaritsa Marfa a fait désavouer Dmitri en Pologne. *Ibid.*, p. 10.

[2] « Unde sub ipsas nuptias infelicis filiae palatini Sendomiriensis Mos-

Il y a plus : le Roi lui-même a fait des aveux. Le 6 décembre 1608, il épanchait ses secrets devant le nonce Francesco Simonetta, successeur de Rangoni. Le monde slave allait se transformer : les Russes appelaient le roi de Pologne, et le roi de Pologne ne demandait qu'à se rendre à leur appel, mais la fusion des deux peuples entraînait des dépenses difficiles à couvrir. Pour obtenir les secours pécuniaires du Pape, Sigismond racontait au nonce les négociations avec les Moscovites et insistait sur leur importance. « Elles ont commencé, disait-il, à l'époque de mon mariage avec l'archiduchesse Constance, elles n'ont jamais été interrompues et durent encore. » Un mémoire explicatif devait être remis à Simonetta qui l'aurait envoyé à Rome. Quelle source précieuse d'informations n'aurions-nous pas trouvée dans cet écrit! Malheureusement, il n'est point parvenu jusqu'à nous [1].

En résumé, il paraît indéniable que, dès la fin de l'année 1605, les adversaires de Dmitri ont fait des avances à Sigismond et à son fils. Les événements des années subséquentes ont prouvé qu'il y avait, en effet, au Kremlin,

coviae proceres Cracoviam (aperire enim hac tanta importunitate cogimur) ad Regiam Majestatem ablegarunt hominem inter suos clarum, dapiferum Magni Ducis Moscoviae, nomine Besobrasovum per quem insinuarunt (nam is antecessor duntaxat fuit Athanasii Tarassovicii, qui ad contrahendum matrimonium procurator Magni Ducis veniebat) preces suas, quibus Regiam Majestatem orabant, ut aut ipse de summa rerum Moscovitarum cogitaret aut filium suum eis concederet, quae omnia Moschus ille, vir prudens strenuusque, per D. Sapieham... Regiae Majestati aperuit, asserens constantissime qua ratione defecisset Borissius, ea ne istum quidem duraturum... » — Stockholm, Archives royales, fonds Brahe, 339, *Causae consiliumque belli Moscovitici*.

[1] « Mi promise inoltre Sua Maestà che mi havrebbe dato per informatione di Nostro Signore distesa in scritto tutta la sostanza del negotio (*affaire de Moscou*), del quale si è cominciato il trattato infino a quando Sua Maestà fece le nozze quà di questa Serenissima Regina, et è durato e dura, a questa hora. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 226, 1608, 6 décembre, *Simonetta à Borghèse*.

un parti puissant disposé à passer aux Polonais la couronne de Moscou. Pour le moment, les esprits n'étaient pas encore suffisamment orientés de ce côté. La politique du Roi resta plus que jamais indécise et chancelante. A Bézobrazov, il aurait fait donner par Jolkięwski une réponse évasive : regrets d'avoir été dupe de Dmitri, promesse de non-intervention, désaveu de plans ambitieux, abandon à la Providence. De son côté, l'envoyé moscovite joua la comédie jusqu'au bout et partit sans accepter les lettres royales, le titre du Tsar n'y figurant pas au complet.

Pierre d'achoppement que ces formules d'étiquette! Sigismond n'en persistait pas moins à vouloir traiter avec Dmitri. Vrai ou faux, le Tsar avait demandé des faveurs et prodigué des promesses. Sigismond se flattait d'avoir accordé les faveurs, et il exigeait l'exécution des promesses. Le 14 novembre 1605, il avait écrit à Simon Rudnicki, évêque de Varmie, que la prochaine Diète aurait à établir les bases d'une amitié solide entre la Pologne et Moscou [1]. La mission de Bézobrazov ne lui fit pas changer d'allures. L'expression la plus complète de sa politique russe à cette époque est consignée dans une pièce diplomatique de première importance, les instructions royales données aux deux ambassadeurs qui devaient accompagner Marina à Moscou, Olesnicki et Gosiewski. Elles sont datées du 6 février 1606 et contresignées par Léon Sapieha. Jamais rêve plus décevant n'avait été caressé par un homme d'État! Sigismond esquissait l'alliance chimérique de la Pologne avec une Russie amoindrie et privée, au profit de sa rivale, de ses plus florissantes provinces. Se croyant seul capable d'opérer cette amputation, il donnait ordre aux ambassadeurs

[1] Saint-Pétersbourg, Bibl. publique, *Autographes*, 63, t. II, f. 28. — PTASZYCKI, *Pismo*, p. 44.

de ne rien conclure et de poser seulement les jalons. Les représentants de Dmitri seraient venus ensuite à Cracovie, munis de pleins pouvoirs très étendus, et c'est là qu'on aurait dépecé la Russie au plus grand avantage de la Pologne [1].

Quelles étaient, en détail, les prétentions de Sigismond? Avant tout, il convoitait des cessions territoriales gigantesques, non plus seulement Smolensk et Séversk, comme en 1600, mais encore Novgorod, Pskov, Louki, Biala, Toropetz, Viazma, Dorogobouge et quelques autres annexes. Ce démembrement se dissimulait sous le nom de restitution. Il fallait croire, sans y regarder de trop près, que toutes ces provinces avaient jadis appartenu à la Lithuanie, et s'estimer heureux de la faire rentrer dans ses droits et dans son bien. Un trait de plume eût livré à Sigismond ce que le sabre polonais n'avait jamais pu conquérir, et, sans hasarder de bataille, la République eût arrondi ses frontières. Du reste, le Roi se montrait de bonne composition : si l'on refusait le tout, il se contentait d'un lot assorti.

Au sujet de la Suède, les vagues assurances données naguère à Gosiewski ne suffisaient plus. Il fallait promettre le libre passage jusqu'en Finlande des troupes polonaises et s'obliger à leur fournir, moyennant finances, vivres et munitions. Le roi de Pologne se voyait déjà roi de Suède, maître absolu du pays, et c'est à Stockholm, dans le palais des Vasa, qu'il aurait discuté les conditions de la ligue contre le Croissant. Pour l'instant, Dmitri, qui affectait d'en être le promoteur, n'aurait qu'à molester les Tatars, alliés des Turcs. C'était le meilleur conseil qu'on pût lui donner.

[1] Cracovie, Musée Czartoryski, 2101, f. 24 v° et suivants.

Parvenue à son apogée, doublée de provinces moscovites, renforcée par la Suède, la Pologne idéale de Sigismond eût tendu la main à la Russie découronnée et presque décapitée, pour conclure avec elle une alliance offensive et défensive. Ici, le Roi reproduisait, à peu de chose près, les articles de l'année 1600 qui faisaient de la Russie une seconde Lithuanie [1]. Les boïars de Godounov avaient naguère rudement rembarré Léon Sapieha à la seule mention d'un rôle subalterne pour Moscou ; mais la leçon n'avait pas profité, le Roi revenait aux anciens errements. Peut-être comptait-on sur le nouveau parti polonisant du Kremlin, ou bien sur les ressources de l'étiquette, car l'interminable question des titres était encore pendante. Elle se présentait sous un double aspect : au gré des Polonais, Dmitri était trop exigeant pour lui et trop avare envers Sigismond. Les ambassadeurs devaient, à ce sujet, lui adresser d'aimables reproches, lui rappeler les bienfaits du Roi, lui inspirer de l'espoir, et remettre la controverse au point, c'est-à-dire renvoyer tout à la Diète.

Les porteurs de cet étrange projet d'alliance se croisèrent en route, de même que le Père Sawicki, avec Alexandre Rangoni que l'on a déjà entendu rendre compte de sa mission au Pape. Il importe de revenir sur cet incident et de le compléter. Dmitri avait entretenu son ancien ami non seulement de Rome, mais aussi de la Pologne ; il lui avait même donné des instructions pour traiter avec le Roi [2]. Rien qu'en les montrant aux ambassadeurs, Rangoni leur eût épargné bien des déboires ; toutefois la cor-

[1] Soloviev, t. VIII, p. 23. — *La Russie et le Saint-Siège*, t. II, p. 374.
[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, *Instructio ad S. Regem Poloniae*. — *Rome et Démétrius*, p. 169, n° 11. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 226, n° 103.

rection diplomatique n'admettait pas cette complaisance excessive. C'est à Paul V et au cardinal Borghèse qu'il devait conter tous les détails : le Saint-Siège serait ainsi au courant de la situation.

Elle devenait de plus en plus tendue. Des lettres de Cracovie, celles de Buczynski peut-être, avaient appris au Tsar que ses actions baissaient rapidement, et que le Roi de Pologne révoquait son amitié en doute. Ses propres conjectures lui inspiraient la même appréhension, et, loin de se déconcerter, il jouait à l'étonnement, presque à l'indignation. Pourquoi le soupçonner? Pourquoi méconnaître son dévouement, sa reconnaissance envers le roi Sigismond, son désir de le satisfaire? Dmitri comptait sur Rangoni pour dissiper ces fâcheuses rumeurs. Il promettait d'entourer le Roi des plus grands égards, de le traiter en père plutôt qu'en frère, et, à titre de preuve, il renouvelait ses offres au sujet de la Suède : Sigismond n'a qu'à parler et justice sera faite de l'intrus Charles et du prince Gustave.

Là s'arrêtaient ses concessions; en revanche il voulait qu'on reconnût ses titres, intégralement et officiellement. Ce n'était pas un simple caprice. Derrière la querelle d'étiquette s'abritait un dessein plus sérieux, dont il expliqua lui-même la portée à Rangoni. « Le bruit avait couru, disait-il, que j'ai promis de céder quelques provinces au Roi de Pologne; un démenti catégorique s'imposait d'urgence, voilà pourquoi j'ai réclamé mes titres. » En parlant ainsi, le Tsar ne disait la vérité qu'à demi : non seulement ce bruit avait couru, mais, selon toute apparence, il était parfaitement vrai. Dmitri désavouait ses anciennes promesses, et il se servait de Rangoni pour avertir Sigismond de ne pas insister sur les cessions de territoire. Abordant ensuite, dans toute son ampleur, la

question polonaise, il se renfermait dans des généralités hautaines, et remettait ses décisions jusqu'après l'arrivée du palatin de Sandomir. Dès lors, on devine à quel accueil devaient s'attendre des ambassadeurs qui traitaient résolument de grand kniaz le « César invincible », et venaient lui extorquer la moitié de son empire.

A son tour, Dmitri ne se donnait même pas la peine de dissimuler son recul; il le faisait brusquement, et ne s'attardait pas à de vaines excuses. D'où lui venait cette assurance, et n'avait-il pas des intelligences dans la place? La question est loin d'être oiseuse, elle vaut la peine qu'on s'y arrête.

Tandis que Dmitri triomphait à Moscou, la Pologne traversait une crise des plus périlleuses. Sigismond III n'avait pas su gagner les sympathies de ses sujets; son caractère scandinave n'allait pas aux Français du Nord : leur nature prime-sautière et mobile contrastait avec son air glacial. Non moins impopulaire que sa personne, nous l'avons déjà dit, était sa politique. Il n'avait ni la bonté expansive d'un Jagellon, ni la poigne d'un Bathory, et la nation ne se sentait pas solidaire avec lui. Sa qualité maîtresse, la fermeté de ses convictions religieuses, qui le rendait si cher au Pape et au parti catholique, lui attirait l'implacable hostilité des dissidents et de leurs adeptes. L'opposition grandissante dégénéra, au mois d'avril 1605, en *rokosz,* c'est-à-dire en émeute qu'une fiction hardie taxait de légale. A la vérité, ce palladium des libertés polonaises n'était qu'un prétexte pour allumer la guerre civile. Elle éclata, cette fois, avec fureur. Tout le pays fut livré à l'anarchie. Les opposants convoquèrent des Diètes, exposèrent leurs griefs, tinrent des discours incendiaires, organisèrent des armées, proclamèrent la déchéance du Roi, lui livrèrent des batailles, et traitèrent

avec lui de puissance à puissance. Sigismond courut de grands dangers, et risqua d'y perdre son trône. C'est à grand'peine que, le 8 octobre 1606, l'odieuse insurrection fut réprimée et l'ordre rétabli [1].

Or, il se trouve que les partisans du *rokosz* sont soupçonnés d'avoir entretenu des rapports secrets avec le Tsar, et même de lui avoir offert la couronne des Jagellons. Dmitri l'aurait acceptée, et, pour mener l'affaire à bonne fin, aurait consenti à faire des largesses et à prêter main-forte. Assurément l'accusation est grave, mais les preuves de son exactitude sont-elles également convaincantes? Il est vrai qu'on rencontre parfois des allusions de ce genre. Ainsi, dans une lettre au nonce Rangoni, le Père Bartch, confesseur du Roi, regrette que Dmitri ait prêté l'oreille aux flatteurs qui lui promettaient le trône de Pologne, et il calcule ses chances de pardon à la cour de Cracovie [2]. Plus catégorique et plus précis, un auteur anonyme affirme avoir entendu de la bouche même de Sigismond que Dmitri avait été sur le point d'envoyer cent mille florins aux partisans du *rokosz*, et que des Polonais avaient vu à Moscou les troupes destinées à leur porter secours [3]. Ces bruits couraient donc, au moins en haut lieu, et chacun les appréciait à sa manière : le nonce Rangoni ne les accepte que sous bénéfice d'inventaire. Wielewicki écrit sans hésiter qu'à un moment donné Dmitri a voulu « priver Sigismond de son royaume [4] ».

[1] WIELEWICKI, t. II, p. 120 à 217, donne un résumé complet de ces événements.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 230, post-scriptum autographe de Rangoni à la dépêche du 25 décembre 1606.

[3] Archives du Vatican, fonds Borghèse, IV, 81, mémoire anonyme, *De variis periculis ac miro tandem exitu motuum Regni Poloniae Rocossanorum... breve Commentarium.*

[4] TOURGUÉNEV, t. II, p. 136, n° LXXVIII. — WIELEWICKI, t. II, p. 145. —

Quelques paroles équivoques du Tsar lui-même, ses relations personnelles d'amitié ont pu accréditer ces rumeurs. En effet, l'âme du *rokosz,* son chef principal, était ce même Nicolas Zebrzydowski, dont le Prétendant avait été le prosélyte, et qui avait soutenu si bruyamment sa cause. L'enfant terrible de la faction, Stanislas Stadnicki, surnommé le Diable, était aussi ami de Dmitri, parent de Marina, frère de son maître de cour. Et tandis qu'il envoyait au Tsar de superbes chevaux en don [1], il n'avait pour le Roi de Pologne que des outrages d'énergumène.

En présence de ces faits, les soupçons énumérés plus haut passent à bon droit pour légitimes. L'idée unitaire slave acquérait de la vogue, aucune innovation n'effrayait les promoteurs du *rokosz;* ils avaient Sigismond en horreur, et les moyens extrêmes ne leur répugnaient point. Toutefois, il serait téméraire de conclure du soupçon à la réalité, et d'affirmer pertinemment que Dmitri a trempé dans le *rokosz.* Des indices, il y en a; des preuves, il n'y en a point.

Le Roi de Pologne et le Tsar de Moscou avaient tous deux une double politique. Officiellement, l'un réclamait des provinces moscovites, et l'autre se retranchait derrière les titres pour échapper aux concessions. En secret, des Russes offraient à Sigismond la couronne de Moscou, et des Polonais offraient peut-être celle des Jagellons à Dmitri. L'enchevêtrement des intérêts était à son comble, l'intrigue avait beau jeu.

Stockholm, Archives royales, fonds Brahe, 339, *causae consiliumque belli Moscovitici.*

[1] Niemojewski, p. 94.



[illegible]
[illegible]



Héliog Chauvet — Imp. A Maire

Marina

Musée Historique de Moscou

Plon Nourrit & Cie Edit

LIVRE IV

LE DÉNOUEMENT

CHAPITRE PREMIER

COURONNEMENT DE MARINA

1606, 18 mai

Règne éphémère. — Échos discordants. — Type nouveau de Tsar. — Joie de vivre et de régner. — Nouveau palais. — Charges de la cour. — Garde d'honneur. — La Russie de l'opritchnina à gouverner. — L'Église reste intacte. — Pas d'innovation scolaire. — Création du conseil d'État. — Une douma modernisée. — Son recrutement et ses membres. — Disette de renseignements. — L'absolutisme de Dmitri. — Le servage. — Les droits des propriétaires. — Les contribuables. — Questions militaires. — Chevauchée contre les Turcs. — Réformes modestes. — Fonderie de canons. — Machine infernale. — Grain d'ambition. — Commerce. — Système improvisé. — Polonais et Lithuaniens. — Anglais favorisés. — Marchands d'Augsbourg et d'Italie. — Les bijoux de la princesse Anne. — Chasse à l'ours. — Chronique scandaleuse du Kremlin. — Trente filles enceintes. — Une dose de vérité. — La belle Xénia. — Remonstrances de Mniszech. — Amendement de Dmitri. — Marina à Prondnik. — Noces de Sigismond III. — La caravane de Sambor. — Parents et amis de Mniszech. — Le personnel féminin. — Pomaski, Sawicki, sept Bernardins. — Total de deux mille. — Orchestre et bouffon. — Deux collèges de Jésuites sur le parcours. — Accueil de la Russie. — Sermon du Père Sawicki. — Rencontre avec les boïars. — Loubno et Smolensk. — Mojaïsk et saint Nicolas. — Visite d'un couvent. — Mniszech à Moscou. — État d'âme de Marina. — Entretien avec Sawicki. — Entrée dans la capitale. — Marina au couvent Voznesenski. — Audience orageuse des ambassadeurs polonais. — Appréciation du mariage de Cracovie. — Dispense. — Opinion moscovite. — Second baptême demandé par les fana-

tiques. — Les modérés se contentent des onctions. — Supercherie. — Programme officiel. — Marina au Kremlin. — Les fiançailles d'après le cérémonial. — Discours de circonstance. — A la cathédrale de l'Assomption. — Moment critique. — Refus de la communion. — Bouteille brisée. — Embarras d'étiquette. — Abstention des ambassadeurs. — Banquet de noces. — Propos de Dmitri. — Danses et tournoi. — La journée du 20 mai. — Les ambassadeurs en conseil. — Combinaison ingénieuse. — Banquet du 21 mai. — Incident avec Gosiewski. — La fête du 25 mai. — Menace de mort. — Aveu d'Olesnicki. — Les affaires. — Réponse de Dmitri.

Onze mois, c'est toute la durée du règne de Dmitri. Il a passé sur le trône comme un météore, clarté trompeuse suivie de ténèbres, histoire tragique et presque insaisissable. La partialité s'en est mêlée de bonne heure, les témoins à charge et à décharge sont également suspects ; pour comble de malheur, le temps, les guerres et le feu ont détruit la plupart des pièces à conviction. De cette phase de la vie nationale, il ne nous reste que des échos discordants.

Le rejeton douteux de Riourik n'avait rien de l'ancien Tsar moscovite. Ni par sa tournure d'esprit, ni par son caractère, ni par ses habitudes et ses goûts, ni même par son extérieur, il ne ressemblait guère aux Ivan Vasiliévitch et aux Vasili Ivanovitch. Type nouveau, d'un modelé bizarre. Au moral, Dmitri n'a pas de traits fortement accusés. Sa nature impressionnable s'est ressentie des milieux ambiants, des succès et des revers de fortune. Le même Dmitri, à différentes époques, n'est pas le même homme.

A Moscou, c'est la détente après l'épreuve qui se manifeste. La joie de vivre et de régner atteint son période, elle s'épanche dans le faste et le luxe. L'austère demeure des anciens souverains ne convenait plus au jeune maître du Kremlin. Il lui fallait quelque chose de plus décoratif et

de mieux adapté à son genre de vie facile. Une nouvelle résidence, divisée en deux corps de bâtiment, l'un pour le Tsar, l'autre pour son épouse, fut rapidement construite. Au point de vue de l'art, elle ne pouvait lutter avec les petits chefs-d'œuvre des Fioravanti et des Solari, mais elle était spacieuse, dégagée, et n'avait rien de sombre. A l'intérieur, grande richesse d'aménagement, murs doublés d'étoffes précieuses, planchers recouverts de tapis somptueux, profusion de dorures, beaux effets de lumière. L'ensemble faisait impression même sur les Polonais, et Dmitri se complaisait dans ces splendeurs. Les grandes charges de la cour avec tout l'attirail hiérarchique, emprunté naguère à Byzance, furent rétablies. Il y eut en plus une garde d'honneur recrutée exclusivement parmi les étrangers. On lui donna pour mission d'escorter le Tsar et de veiller à la sécurité de sa personne. Elle comptait trois cents hommes d'un bel aspect, et se divisait en trois compagnies, une d'archers et deux de hallebardiers. Le capitaine Jacques Margeret, l'ancien soldat de Godounov, commandait les archers qui formaient l'élite de l'élite. La richesse de leur costume ne laissait rien à désirer : manteaux de velours et de drap d'or, pertuisanes aux hampes à fils d'argent. Les deux autres compagnies, sous les ordres de l'Anglais Mathieu Knowston et de l'Écossais Albert Lancia, portaient des uniformes de drap violet, et se distinguaient par la couleur des lisérés : les uns les avaient en velours vert, les autres en velours rouge. Officiers et soldats avaient une solde élevée; on voulait s'assurer leur dévouement [1].

Du fond de son palais qui tranchait déjà du moderne, Dmitri avait à gouverner un pays arriéré et troublé. Le

[1] Margeret, p. 87. — Massa, t. II, p. 145, 148. — Russell, p. 8.

premier de tous les Tsars, il avait franchi le cercle ensorcelé, et vu de ses yeux un coin de l'Europe. Ses horizons s'étaient élargis en Pologne ; la différence avec Moscou était frappante, et rien moins que flatteuse pour cette dernière. La Russie qui avait acclamé Dmitri n'était plus une Russie primitive, aisément malléable, ou bien une Russie d'Ivan III, illuminée d'un pâle rayon de la Renaissance ; c'était la Russie de l'opritchnina, brutalement rejetée en arrière par Ivan IV, profondément atteinte et non encore guérie de ses maux, pleine de trahisons et d'intrigues, avec des partis désorientés et des éléments en fusion. L'édifice vermoulu, lézardé de toutes parts, n'inspirait à Dmitri aucune sympathie ; volontiers, il l'eût démoli à grands coups de marteau et taillé ensuite dans le neuf, mais il fallait tenir compte de l'opposition et mesurer prudemment ses forces.

A en juger d'après les causeries intimes de Poutivl, au cours de la campagne, on aurait pu s'attendre en premier lieu à des réformes scolaires et ecclésiastiques. Mais, parvenu au trône, le Tsar ne se pressait pas de les réaliser. On a vu plus haut qu'il s'est gardé de toucher à l'Église orthodoxe. Sauf les empiétements ordinaires du pouvoir civil, Dmitri ne s'ingérait pas arbitrairement dans les affaires cléricales, clergé blanc et clergé noir gardaient leurs positions respectives, les projets d'union avec Rome furent renvoyés aux calendes grecques ; il ne fut pas question de polémique avec les Latins, et le concile rudimentaire esquissé à Cracovie et annoncé à Rangoni ne quitta jamais les régions idéales. Il était également dangereux de faire trop de tapage autour de l'école dans un pays où le savant passait pour sorcier, et la science pour hérésie. En cette matière, Boris Godounov avait montré de l'initiative ; au moins avait-il envoyé quelques jeunes

gens apprendre les langues étrangères à Lubeck et à Londres, invité des lettrés du dehors à venir en Russie. Dmitri n'alla pas si loin, il se contenta de renouveler ses promesses et d'en préparer de très loin l'exécution.

Le domaine purement civil et administratif se prêtait mieux aux expérimentations que l'Église et l'école. Une des œuvres principales du nouveau pouvoir fut la création d'une espèce de conseil d'État. C'était, si l'on veut, un recul vers d'anciennes institutions, mais retouchées et modernisées. Autrefois boïars et évêques avaient eu leur part dans l'expédition des affaires. L'élite des uns et des autres, réunie dans la douma, formait le conseil intime du Tsar et tempérait discrètement son autorité. Il y avait là un germe de liberté qui s'alliait mal avec les tendances au despotisme. Aussi à mesure que le régime moscovite tournait à l'autocratie byzantine, l'importance de la douma allait en déclinant. Les lubies d'Ivan IV et les désastres des dernières années avaient troublé son fonctionnement et faussé ses ressorts. Au lendemain de la crise, une restauration était indiquée.

Il est possible que Dmitri n'ait pas eu les mains entièrement libres, et que des engagements antérieurs aient pesé sur ses décisions. Si Pierre Arcudius était bien renseigné, les libertés polonaises séduisaient les Moscovites, et d'avance ils auraient posé leurs conditions. Dmitri savait parfaitement à quoi s'en tenir, car pour forcer les portes de Moscou, il n'a pas ménagé les promesses de franchises. Le palatin Mniszech lui-même, écrivant aux boïars et aux *chevaliers* (*rytsarstvo*), les assurait qu'il aurait toujours à cœur l'extension de leurs droits. En rapprochant ces vagues indications, il paraîtrait que l'établissement du conseil d'État était une satisfaction donnée à un courant d'opinion et à des désirs bien arrêtés. La phy-

sionomie du conseil, ses quatre catégories de membres, son mode de recrutement, rappellent l'ancienne douma. La première catégorie est composée du personnel clérical, le patriarche Ignace en tête. Il occupe, à la droite du Tsar, une place d'honneur. A côté de lui, mais à distance respectueuse, siègent quatre métropolites, sept archevêques et trois évêques. Les trente-six boïars de la seconde catégorie portent des noms suggestifs. On voit parmi eux les Nagoï, à titre de proche parenté; les chefs des armées envoyées naguère contre le Prétendant, les victimes de Boris Godounov et les favoris du nouveau maître. Cette nomenclature à elle seule est déjà une page d'histoire. Enfin, dans les deux dernières catégories figurent dix-sept okolnitchi et six dvorianié. La liste des membres qui nous est parvenue est écrite de la main du secrétaire Jean Buczynski. Pour désigner le conseil, il trouve au bout de sa plume le mot de sénat, réminiscence évidemment polonaise, qui suppose quelque remaniement de l'ancienne douma. Ici s'arrêtent nos renseignements. Aucun acte émanant de ce conseil ne lui a survécu; on ne sait rien de l'étendue de ses droits, des limites de son action et, en général, de son fonctionnement[1]. En son particulier, Dmitri penchait plutôt vers l'absolutisme. Ses réponses aux boïars, rapportées par Arcudius, étaient, on s'en souvient, réservées et même évasives, et, lorsqu'il parlait au nonce Rangoni des affaires d'Église, il se comparait volontiers à un cavalier qui sait brider sa monture.

Cependant il est d'autres dispositions où se manifeste un esprit plutôt libéral. Sous le règne de Godounov, le petit peuple avait perdu ses franchises, le paysan avait été

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 207, n° 93; p. 210, n° 94. — Consulter l'excellent ouvrage de M. Klutchevski, *Boïarskaia Douma.*

rivé à la glèbe, et le chancre du servage avait fait son apparition. Quelques ordonnances de Dmitri trahissent des préoccupations d'équité et de légalité. Ainsi le père de famille ne fut plus autorisé à aliéner l'indépendance de toute sa postérité. Chacun pouvait se donner un maître selon son bon plaisir, mais tout engagement au sujet des enfants était frappé de nullité : les liens du servage restaient personnels, et des abus criants tarissaient dans leur source. Les droits des propriétaires vis-à-vis de leurs serfs furent limités, et même en certains cas complètement périmés : le maître ne pouvait garder ses paysans qu'à la condition expresse de pourvoir à leur subsistance, et si, la famine survenant, il n'avait pas de quoi les nourrir, il perdait par là même ses titres sur la propriété de leur personne. La perception des impôts, trop souvent injuste et arbitraire, fut aussi, au moins dans quelques régions, sagement réglementée, à l'avantage des contribuables, grâce à l'exclusion d'intermédiaires intéressés[1]. Sans doute, ce ne sont là que des mesures isolées. On ne saurait y voir les avant-coureurs d'une législation agraire ou d'une réforme des finances de l'État, mais les intentions humanitaires sont incontestables.

Au-dessus des questions administratives s'élevait la question militaire. Elle allait bien à la nature ardente de Dmitri, et elle semble l'avoir obsédé. D'ailleurs inévitable à la longue, elle pouvait surgir d'un moment à l'autre et devenir pressante. Les frontières de la Russie étaient constamment menacées à l'est par les Tatars, à l'ouest par les Allemands; pour ne rien dire des Polonais, avec lesquels on se trouvait officiellement en paix. L'arrière-pensée de Dmitri allait encore plus loin que le souci de la

[1] *Akty Istor.*, t. II, p. 76, 77, n°s 61, 62. — *Akty sobr.*, t. II, p. 95, n° 40.

défense nationale. La chevauchée fantastique contre les Turcs ne lui sortait pas de l'esprit; il se voyait à la tête d'une ligue antiottomane, lançant vers le Bosphore des armées victorieuses, et marchant sur les traces de Stéphane Bathory. Un vaste champ d'action s'ouvrait ici à un homme de génie. Dmitri s'en rendait compte, mais, s'il a voulu réformer, ses réformes n'ont été ni radicales, ni grandioses. Il n'a pas rêvé de nouvelle et durable création, il n'a même pas cherché ailleurs inspiration ou modèle; il s'est contenté des éléments d'occasion, des ressources offertes par le pays et du concours de quelques ingénieurs que lui aurait envoyés l'Italie ou l'Angleterre. Dans ce cercle étroit, il s'est donné beaucoup de mal. Le dressage du soldat lui tenait à cœur; il multipliait les exercices militaires, activait la fabrication des armes et des munitions. Non loin du palais s'élevait une fonderie de canons qu'il visitait souvent, et où de longues heures se passaient à faire des expériences de tir. On lui attribue même l'invention d'un nouvel engin de guerre qui a provoqué plus de légendes qu'il n'a fait de victimes. Les chroniques l'ont stigmatisé du nom funeste d'enfer ou machine infernale. Il s'agit probablement d'une de ces petites forteresses mobiles, fort en usage chez les Russes, roulant sur des madriers et abritant des tireurs, que Dmitri aura adaptée à sa façon. Ce qui frappait le plus les spectateurs, c'étaient les scènes macabres représentées sur les parements de l'engin : des monstres se livrant des batailles et de grands diables vomissant des flammes. En ce temps-là, cela suffisait pour justifier les soupçons de magie noire [1].

Un grain d'ambition se mêlait à la passion belliqueuse,

[1] Naples, Bibliothèque nationale, X, G, 12, f. 47. — NIEMOJEWSKI, p. 119. — MASSA, t. II, p. 149. — PLATONOV, *Skazanié*, p. 4.

et, sous prétexte de ligue, Dmitri songeait à se faire une position en Europe. On se souvient qu'en offrant aux Papes son épée contre les Turcs, le Tsar manœuvrait de manière à entrer dans le concert des nations occidentales. Il n'y a plus à revenir là-dessus. Un autre trait d'union avec l'extérieur, un moyen de se faire connaître et rechercher, était le commerce. Dmitri en a compris et apprécié l'importance. Les théories du libre-échange et du protectionnisme lui étaient certainement inconnues, mais il sentait d'instinct que les nombreuses entraves en usage à Moscou étaient surannées; d'autre part, les privilèges exorbitants accordés aux étrangers n'excitaient point sa défiance. Son système, si tant est qu'il en avait un, semble avoir été d'ouvrir des débouchés, d'attirer des marchands, de favoriser l'échange sur une large échelle, de toute manière, fût-ce même aux dépens des bénéfices de l'État qui, ensuite, les eût regagnés au centuple. Ainsi, aux Polonais et aux Lithuaniens, il octroyait la liberté de venir droit jusqu'à Moscou, d'y apporter eux-mêmes leurs ballots de marchandises : plus d'arrêt forcé à la frontière, plus de barrières infranchissables en route, plus de formalités dispendieuses et vexatoires. La réciproque était assurée aux Russes en Pologne.

Les Anglais, recommandés peut-être par leurs patrons indigènes, furent encore mieux partagés. Dmitri était en marche vers la capitale, qu'il s'occupait déjà de la Grande-Bretagne. Arrivé à Toula, il fit donner de ses nouvelles à l'agent anglais John Merrick, qui s'empressa de se rendre au-devant du futur souverain. A peine installé au Kremlin, le Tsar envoya des messagers à Arkhangelsk, où l'ambassadeur britannique, Thomas Smithes, se préparait à prendre la mer. On lui réclama les lettres qu'il avait reçues de Boris Godounov ; elles furent remplacées par

d'autres à l'adresse du roi Jacques Ier, avec promesse de larges concessions et annonce d'une ambassade russe à Londres. Les Anglais ne demandaient pas mieux que de profiter de ces avances : la course aventureuse de Richard Chancellor leur avait frayé le chemin de la mer Blanche, et depuis lors ils exploitaient le pays avec l'audace entreprenante qui distingue la Carthage moderne. Boris Godounov les avait comblés de privilèges au point de scandaliser les Russes, et Dmitri faisait mine de vouloir le surpasser. En effet, John Merrick obtint de lui la permission, refusée naguère à Paoletto Centurione, de circuler dans le pays, et les Anglais purent faire le commerce sans payer d'impôts [1].

En général, avec l'avènement de Dmitri, on remarque une reprise d'activité mercantile en Russie, surtout à l'époque du couronnement de Marina. Une caravane de marchands se joignit en Pologne à l'escorte de la Tsaritsa. Une autre bande se forma rapidement à Augsbourg ; son chef portait le nom éminemment juif de Nathan. Il comptait parmi ses compagnons Jean-Georges Payerle, qui devait devenir bientôt l'historien de ses propres malheurs. L'amorce du lucre attira même quelques Italiens à Moscou, comme Jean-Ambroise Cellari, de Milan. Du reste, la réputation de Dmitri était si bien établie, on le savait si dépensier, si amateur surtout de pierres dures, que la princesse Anne, sœur du roi Sigismond, ne résista point à l'attrait d'une bonne affaire. Elle envoya au Kremlin toute une collection de bijoux qu'un gentilhomme polonais était chargé de vendre au Tsar [2].

[1] Smithes, p. 91, 103. — Le Queen's College d'Oxford (n° CCCLXXXIV) possède une charte de Dmitri aux marchands anglais.

[2] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1607, 27 janvier; *Polonica*, 1608, réclamations en faveur de « Philippus Holbein, Andreas Nathan, Jacob

En dépit de ses occupations variées, Dmitri ne manquait pas de loisirs. Il prenait sa revanche des privations d'autrefois. La vie coulait douce, paraît-il, au Kremlin. Le délassement favori du Tsar était la chasse, il y montrait du courage et de l'agilité. Un jour, en présence du palatin Mniszech, il fit lâcher un ours dans les champs, et, monté sur un cheval, il le poursuivit d'abord à outrance, puis, d'un bras vigoureux, lança si bien son épieu, qu'il étendit le fauve mort à terre. Ce haut fait resta célèbre dans les annales cynégétiques de l'époque. Tous les plaisirs du Tsar n'étaient pas, tant s'en faut, du même aloi que ce royal passe-temps. Jusque-là, à Cracovie, à Sambor, pendant la campagne, on n'avait pas remarqué de faiblesse chez lui; personne, au moins, n'en a parlé. Il en fut bien autrement lorsque le pouvoir suprême lui permit de satisfaire ses lubies, et lui en donna largement les moyens. Comme tant d'autres, il ne se coucha point dans le lit des rois sans être pris du vertige. La chronique scandaleuse du Kremlin sous son règne est abondante. On s'est plu à faire de Dmitri un satrape cynique, cependant toutes ces anecdotes sont plus piquantes qu'elles ne sont authentiques. Celle des trente filles enceintes a été consciencieusement répétée par la plupart des historiens. Est-elle vraiment acceptable? C'est Isaac Massa, jeune marchand hollandais, qui prétend avoir fait la recherche de la paternité, au milieu des scènes de pillage et de sang qui vont être bientôt racontées. On l'a cru sur parole sans trop se demander comment il avait découvert ce mystère de sage-femme. Quoique ces détails tiennent visiblement du cancan, le fond en est incontestable. Des témoins sérieux déplorent les scandales du Tsar, ses par-

Beckler, Georg Peuerle (alias Joannes Georgius Baierle) mit Consorten ». — NIEMOJEWSKI, p. IX, 93.

tisans en sont aux regrets, le mot de débauche flotte dans l'air [1]. C'est au point que Mniszech lui-même se vit obligé de protester et de faire le moraliste. Il lui en coûtait d'assumer ce rôle ingrat.

On se souvient dans quel moment critique le palatin de Sandomir avait quitté l'armée de Dmitri : au lendemain d'une émeute, aux prises avec les obstacles, en face de l'imprévu. Chemin faisant, son esprit s'était rasséréné, et, arrivé à Sambor, il offrit à ses amis, les Bernardins, une bannière moscovite, brodée d'or, qui fut acceptée à titre de trophée du hetman victorieux [2]. Depuis, les événements avaient marché, et Mniszech ne paraît plus devant le Tsar qu'en suppliant. Il avait, comme toujours, des créanciers à satisfaire, des redevances à verser au Roi, en plus, les frais du mariage de Marina à couvrir, et son unique ressource était l'ancien protégé devenu son pourvoyeur. Le 25 décembre 1605, il fait un appel désespéré à la bourse de Dmitri, des chiffres éloquents se pressent sous sa plume, la détresse est extrême. Cependant, derrière le magnat ruiné et besogneux, se redresse le châtelain de Sambor. Il avait caressé des rêves de grandeur pour sa famille et sa patrie, entrevu l'alliance de la Pologne avec Moscou, et voilà que tout s'ébranle : Dmitri échappe à son beau-père, il s'insurge contre le Roi et il trahit Marina. L'émotion du palatin est à son comble, il raisonne gravement son gendre versatile, il le supplie de ménager le Roi, et il aborde enfin la question délicate qui pèse lourdement sur son cœur de père.

Des bruits étranges couraient en Pologne. Parmi les

[1] Massa, t. II, p. 152. — Niemojewski, p. 15, 118. — Wielewicki, t. II, p. 145 : « Erat, quod graves testes et rerum ejus conscii referebant, vitiis carnalibus deditus... »

[2] Sambor, Archives des Bernardins, *Acta*, f. III.

femmes moscovites, il y en avait une qui jouissait d'un renom d'esprit et de beauté incomparable, c'était la fille de Boris Godounov, Xénia. Seule, de toute sa famille, la mort et le fer l'avaient épargnée. Même les chroniques russes, d'ordinaire si moroses, lui payent leur tribut d'admiration. Soigneusement élevée par son père, initiée aux lettres, elle captivait tous les regards : carnation opulente et lactée, joues blanches et vermeilles, grands yeux noirs, cheveux d'ébène retombant sur les épaules en tresses abondantes. Or, les mauvaises langues prétendaient que Xénia habitait le Kremlin, et que Dmitri n'était rien moins qu'indifférent à son égard. Mniszech en fut alarmé; l'honneur de sa fille lui était cher, il n'admettait pas de rivale. Il demanda courageusement que Dmitri éloignât de sa demeure une princesse trop belle pour ne pas exciter des soupçons [1].

L'on ignore la réponse précise du Tsar, toujours est-il qu'il sut calmer les inquiétudes de son beau-père. Un couvent servit de refuge à Xénia, les dettes courantes de Mniszech furent soldées, et Dmitri se remit de plus belle à presser l'arrivée de sa fiancée. Tout était prêt pour la recevoir, les boïars envoyés à sa rencontre se morfondaient sur la frontière, et Marina ne paraissait toujours pas. Rude épreuve pour Dmitri, il prenait tous les tons, priait, suppliait, menaçait de partir pour le camp, rien n'y faisait [2]. On s'est perdu en conjectures pour expliquer les lenteurs de Mniszech. La vérité est qu'il attendait les réponses romaines au sujet des dispenses demandées pour Marina. Il lui répugnait de partir avec une conscience

[1] *Roussk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 621, 652. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 241, n° 112.

[2] Cinq lettres de Dmitri sur ce sujet dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 254 à 282, n°s 118, 123, 128, 131, 132.

angoissée, et il ne se mit en route qu'avec l'espoir sérieux d'être renseigné en temps utile.

Vraie migration que ce voyage du palatin de Sandomir avec sa nombreuse compagnie. Nous avons laissé Marina au milieu des fêtes, entrevoyant la couronne et versant des larmes d'adieu. Elle quitta la capitale, le 3 décembre, et se retira à Prondnik, afin de se soustraire aux embarras d'étiquette. L'archiduchesse Constance, fiancée de Sigismond, faisait le lendemain son entrée officielle à Cracovie, et la présence dans le même cortège de deux souveraines eût mis aux abois les maîtres de cérémonies. L'abstention de Marina levait leurs scrupules, facilitait leur besogne. Le mariage royal se fit, le 11 décembre 1605, avec un grand déploiement de magnificence; il fut suivi, pendant trois jours, de festins interminables à décourager un Gargantua. Vlasiev figurait parmi les convives, et ne manqua point l'occasion de faire une des siennes. Envoyé du Tsar, il exigea le pas sur le nonce. Sa demande lui paraissait légitime, et voici pourquoi : comme le cardinal Maciejowski fonctionnait en qualité de légat pontifical, il prétendait que le Pape ne pouvait avoir deux légats à la même cour, et il réduisait Rangoni au rang de simple évêque. Les Polonais eurent bientôt fait de le mettre à la raison, ils lui donnèrent à choisir entre l'abstention ou la soumission. Assagi par cette fermeté, il accepta la place désignée d'office [1].

Tandis que le Roi était tout entier à sa lune de miel, les Mniszech achevaient leurs préparatifs de départ. La caravane ne s'organisa définitivement qu'à Sambor, et elle eut, pour s'équiper, trois longs mois de temps. Par ordre exprès de Sigismond, toute action judiciaire était

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 232, f. 85.

suspendue contre le palatin de Sandomir pendant la durée du voyage [1]. Cette faveur équivalait à une approbation tombée de haut. On ne sache pas que le Roi ait suggéré des mesures de précaution, ou fait allusion aux pourparlers secrets avec les Moscovites. Rien ne troublait la sécurité des partants. Unis entre eux par les liens du sang et de l'amitié, ils ne songeaient qu'à se divertir au Kremlin. Mniszech emmenait avec lui son fils Stanislas, son frère Jean, son neveu Paul, son beau-fils Constantin Wisniowecki, Sigismond et Paul Tarlo, les trois Stadnicki, dont l'un, Martin, était le maître de cour de Marina ; un Kazanowski, un Lubomirski, un Domoracki, un Goluchowski. Autour de Marina se groupait le personnel féminin : une Herburt, une Chmelewska, les épouses des deux frères Tarlo ; une Kazanowska était maîtresse de cour [2].

L'élément ecclésiastique était copieusement représenté. Le curé de Sambor, François Pomaski, allait de son gré à Moscou. Le Père Sawicki y était envoyé par le nonce aux frais du Pape. La mission du Jésuite devait commencer au Kremlin, où sa présence aurait rappelé au Tsar l'abjuration de Cracovie. Quant à Marina, ses préférences se reportaient sur les Pères Bernardins : c'était aux amis de la jeune fille d'être désormais les aumôniers de la Tsaritsa, et de faire revivre au loin les inoubliables souvenirs de Sambor. Le palatin partageait les sympathies de sa fille, et confiait aux mêmes religieux les secrets de sa conscience. Sept Bernardins furent donc désignés pour

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 239, n° 111.

[2] Les principales sources pour le voyage de Marina et les événement qui s'y rattachent sont Niemojewski, Stadnicki (Lvov, Bibl. Bawarowski, *Dyariusz Legacyi*), Wielewicki (t. II), Dyamentowski (Tourguénev, t. II, p. 154, n° CI; *Przeglond polski,* 1867, p. 487), *Dyariusz...Poslow* (Tourguénev, t. II, p. 92, n° LXXVII). — Cracovie, Musée Czartoryski, n° 1654, f. 32 à 159, Dyamentowski (copie authentique) ; n°s 1369, 1633. — Lvov, Bibl. Ossolinski, n° 113, f. 550; n° 196, f. 104. — Anserinus.

accompagner leur fille spirituelle. Le plus connu de tous était le Père Anserinus, qui avait rompu naguère des lances avec Dmitri, et que poursuivaient maintenant de funestes prévisions. Moins en vue, mais non moins dévoué était le Père Antoine de Lublin, que la mort seule devait séparer de Marina. Le frère lai, du nom de Pierre, qui faisait partie de la bande était habile chirurgien [1]. A titre d'amis éprouvés, les Bernardins se comportaient en maîtres de la situation, et Sawicki, au moins pendant le voyage, avait quelque peu l'air d'un intrus. Aussi crut-il s'apercevoir que l'on se serait passé de lui sans trop de peine et de chagrin, impression personnelle, que nul froissement ne vint confirmer.

Le total des partants s'élevait, d'après les sources polonaises, à deux mille personnes environ et autant de chevaux. Ce chiffre considérable s'explique par le grand nombre de valets, dont l'usage voulait que s'entourassent les magnats polonais. Stanislas Mniszech ne se refusa même pas le luxe d'un orchestre, il prit à sa solde vingt musiciens, et s'adjoignit encore un bouffon, Antonio Riati, originaire de Bologne. Plus tard seulement, on s'aperçut que le choix de la valetaille avait été des plus malheureux. A l'heure des épreuves parurent l'ivrognerie, la débauche, les rixes, les duels et les meurtres. Il se trouva même une femme qui, pour cacher sa honte, coupa son enfant en morceaux et jeta sur les toits ces débris sanglants.

Le 2 mars 1606, on quitta Sambor. A voir l'entrain des partants, qui aurait supposé que c'était un départ

[1] Sambor, Archives des Bernardins, *Kronika*, f. 189, 190, 191. — Cracovie, Musée Czartoryski, *Teka Naruszewicza*, n° 108, f. 1681. — Le *frater laicus Petrus* est devenu, grâce à des copistes maladroits, *frater lascus*; d'aucuns ont essayé d'en faire un *frater Lasky*.

d'otages? Le voyage, coupé par des arrêts prolongés, se fit à petites journées. Athanase Vlasiev, qui ne se séparait plus de Marina, maudissait ces lenteurs. Pour contenter son maître, il eût voulu qu'on dévorât l'espace, et il ne s'en cachait pas. Ses instances devinrent si indiscrètes que Mniszech en fut excédé. Il porta plainte à son gendre, se réclama de ses infirmités séniles, des égards dus au sexe féminin, dont Vlasiev n'avait qu'une idée très confuse. « Nous ne pouvons cependant pas voler vers vous, » écrivait-il avec humeur ; et il n'accélérait point sa marche [1].

Deux collèges de Jésuites se trouvaient sur le parcours des voyageurs, l'un à Lublin, l'autre à Nieswiz. Le premier fut visité par Marina, le second seulement par son père, à cause d'un scrupule d'étiquette. La jeunesse scolaire chanta à pleins poumons l'héroïne du jour, en vers et en prose, en polonais et en latin. Ces accents enthousiastes furent les adieux suprêmes de la patrie à sa fille courageuse qui, pour ceindre une couronne, affrontait l'inconnu. A Orcha, les voyageurs saluèrent le dernier clocher catholique de ces parages, et, le 18 avril, après avoir traversé le pont de l'Ivate, ils entrèrent dans l'empire de Dmitri.

La Russie faisait mauvais accueil aux arrivants : le temps était triste et brumeux, l'air humide, le froid pénétrant, la route défoncée. Heureusement des ponts avaient été jetés à profusion dans les endroits marécageux, sans quoi on aurait eu de la peine à avancer. Deux jours auparavant, 16 avril, le Père Sawicki avait fait un sermon sur la conduite à tenir en terre étrangère, et, homme d'expérience, il avait exhorté ses compatriotes à vivre en paix

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 284, n° 133.

avec les Moscovites et à leur donner le bon exemple. Peine inutile ; bientôt les relations se tendirent à tel point que Mniszech fut obligé d'édicter des « articles » sévères et de nommer des juges, afin de prévenir les disputes et les rixes, et, au besoin, rétablir la bonne entente. Les Polonais avouent candidement que ces fameux articles restèrent à l'état de lettre morte. Personnellement Sawicki n'eut pas à se plaindre de sa première rencontre avec les Moscovites. Les quatre boïars, comme il les nomme, qu'il trouva dans un village, ouvrirent de grands yeux pour le voir et l'examinèrent avec soin. Leur curiosité était insatiable ; ils voulaient tout savoir par le menu : si Sawicki était grec ou latin, prêtre ou moine ; s'il y avait auprès de Marina d'autres prêtres ou d'autres moines, quel était leur rite et quel était leur nombre ? Le Jésuite ne se sentait pas en veine de confidences, et, trouvant les boïars plus verbeux encore qu'aimables, il abrégea la conversation.

Le 20 avril, rencontre officielle à Loubno. Tout avait été prévu d'avance, et disposé de manière à frapper les esprits. Les Polonais devaient s'apercevoir immédiatement qu'ils seraient désormais les hôtes d'un grand monarque. Mikhaïlo Nagoï et le prince Mosalski faisaient les honneurs de la bienvenue. Avec quelle effusion ils remercièrent le palatin d'avoir été la providence de leur Tsar ! Comme ils se prosternèrent devant Marina, trop heureux de baiser sa main tsarienne et de se mettre à ses ordres ! Le lendemain, ce fut non plus la fille du palatin, mais la fiancée du Tsar qui se remit en route, escortée de quelques centaines de cavaliers moscovites. Le peuple accourait pour la voir, les popes avec ikônes et ouailles se rangeaient sur son passage ; dans les villes, on se livrait à de bruyantes manifestations de joie.

A Smolensk, forteresse russe qui allait bientôt devenir polonaise, le Père Sawicki put admirer la milice nationale. Les stréltsy, avec leurs amples kaftans rouges et leurs longs mousquets sur l'épaule, lui parurent de gaillards soldats. Mojaïsk offrait un intérêt d'un autre genre : c'était la ville de saint Nicolas. Sawicki se fit raconter sa légende locale, montrer ses riches ikônes, et il constata la piété du peuple envers le grand thaumaturge. Comme il se servait d'un pope pour cicérone, l'envie lui vint de visiter un des couvents de la ville. Après un moment d'hésitation, les moines le reçurent, et lui offrirent de la bière et de l'hydromel. La conversation s'engage. Sawicki demande à voir l'hégoumène. « Il ne se montre pas volontiers, lui dit-on, il est toujours en prières. » Mais voilà que le dévot reclus paraît spontanément; à sa démarche titubante, à sa langue embarrassée, on devine quel est le dieu qu'il a invoqué. Sa gaieté se communique à toute la compagnie, elle devient bruyante ; Sawicki, très embarrassé, fait des efforts pour gagner la porte ; il parvient enfin à s'échapper, poursuivi par l'hégoumène, le verre à la main. Cet incident lui fit faire de sérieuses réflexions.

Cependant Mniszech avait devancé sa fille, et, le 4 mai, il vint à Moscou annoncer sa prochaine arrivée. Aussitôt il y eut des audiences, des banquets et la fameuse partie de chasse à l'ours. Quant à Marina, on lui accorda quelques jours de répit avant les fêtes. Aux portes de la capitale s'élevèrent à cet effet des tentes magnifiques. La plus spacieuse de toutes, ornée de tapisseries et d'inscriptions scripturales, fut convertie en chapelle. Chaque jour, en présence des voyageurs, on y offrait le sacrifice de la messe.

Le séjour dans cet enclos dura jusqu'au 12 mai, date

fatidique pour Marina, car elle devait ce jour-là faire son entrée à Moscou. Ses préparatifs trahissent ses secrètes dispositions, et le Père Sawicki en fut le témoin autorisé. De grand matin, tandis qu'il était encore blotti dans un berceau de feuillage, elle le fit quérir et voulut lui ouvrir sa conscience. C'était la première fois qu'elle s'adressait à lui, et dans quel moment! Après la confession, Marina entendit la messe et reçut la sainte Eucharistie. La jeune fille de Sambor reparaît dans la communiante, pleine de foi, fidèle à ses pratiques, confiante en la Providence, insouciante des obstacles. L'entretien avec le Père Sawicki la ramena à la réalité : il lui parla des promesses qu'elle avait faites en Pologne à ceux qui lui assignaient auprès de Dmitri le rôle de pieuse médiatrice, et, sachant que le Tsar était peu abordable, il demanda, en guise de faveur personnelle, des facilités de rapports avec lui. Marina ne prit conseil que de son cœur, et donna les meilleures assurances. Réconforté par ces paroles, Sawicki partit immédiatement pour Moscou, et alla se jeter dans les bras du Père Nicolas. Ensemble, ils assistèrent à l'entrée solennelle de Marina.

Le spectacle prêtait à l'illusion ; on pouvait presque rêver la fusion des Slaves. Les Moscovites l'emportaient par le nombre et la richesse de leurs costumes ; l'allure martiale et le luxe des armes distinguaient les Polonais ; mais les deux peuples rivaux oubliaient leurs discordes séculaires, marchaient sous les mêmes enseignes, se tendaient amicalement la main, acclamaient à l'envi leur commune héroïne. La jeune Polonaise, comme une fée légendaire, faisait battre les cœurs à l'unisson. Elle était gracieuse et rayonnante dans sa robe de satin blanc ; les principaux boïars entouraient son carrosse à douze chevaux pommelés, l'enthousiasme semblait régner dans la

foule. Au son des cloches et des fanfares, Marina s'arrêta devant le monastère de l'Ascension, résidence de Marfa, mère de Dmitri. C'est au milieu des nonnes moscovites qu'elle devait passer les quelques jours qui restaient jusqu'au couronnement, c'est là aussi qu'elle reçut la visite d'étiquette de Dmitri. Mais à peine fut-elle installée dans ses appartements, à peine les portes du couvent se refermèrent sur les Polonaises de sa suite, qu'il y eut des scènes de désespoir et de larmes. On était loin de la patrie, séquestré du monde entier; qu'allait-on devenir dans cette espèce de prison? Marina elle-même eut un moment d'humeur : la cuisine moscovite n'allait pas à son goût. Ces petits incidents furent portés à la connaissance de Dmitri qui s'empressa d'y remédier. La réforme culinaire se fit immédiatement, la liberté de rentrer en Pologne fut soulignée. Marina reçut un coffret avec des bijoux qu'elle distribua entre ses compagnes. Peu à peu les appréhensions se dissipèrent, et le monde féminin reprit courage. Le Tsar ne se montra inflexible que sur un seul point : il interdit le couvent au clergé latin, et aucune instance ne put lui faire changer d'avis; même le dimanche de la Pentecôte, la défense fut maintenue : la fête se passa tristement sans prêtre ni messe.

En même temps que Marina, le 12 mai, étaient arrivés les ambassadeurs de Sigismond, Nicolas Olesnicki et Alexandre Gosiewski. Les deux caravanes avaient fait route ensemble, mais à une certaine distance, afin d'éviter les encombrements aux points d'arrêt. Elles ne s'étaient réunies que pour entrer à Moscou. Désormais les hôtes polonais étaient au grand complet : les fêtes s'ouvrirent par des audiences.

Le samedi 13 mai, à dix heures du matin, le personnel qui accompagnait Marina se présenta au Tsar dans le

palais à facettes. Martin Stadnicki, en sa qualité de maître de cour, prit la parole : il prodigua le titre impérial, et Vlasiev le remercia gracieusement au nom de son maître.

Tout marchait à merveille ; il était réservé aux ambassadeurs de déchaîner l'orage. On se rappelle qu'ils avaient l'ordre exprès de ne pas fléchir sur la question des titres : autant valait provoquer une lutte. En effet, dès que le premier ambassadeur eut interpellé le grand kniaz et non le césar invincible, le visage de Dmitri s'assombrit et ses yeux lancèrent des éclairs. Il laissa cependant Olesnicki terminer son discours et présenter le message royal. Vlasiev vérifia l'adresse ; elle était défectueuse. La lettre de Sigismond — tout court — fut alors restituée à l'ambassadeur avec la remarque qu'il n'y avait pas de grand kniaz à Moscou. Cette étincelle mit le feu aux poudres.

Une ardente controverse éclata aussitôt et dura plus d'une heure : diak, ambassadeur, Tsar, parlèrent souvent à la fois, et s'apostrophèrent avec une extrême véhémence. Olesnicki avait le sang chaud et le verbe acéré, reproches et menaces alternaient dans sa bouche ; il fit entrevoir des hostilités, évoqua le spectre de la guerre, mais ne réussit pas à convaincre un homme fasciné par sa propre grandeur, n'admettant rien au-dessus de sa dignité. Malheur à ceux qui ne s'inclinaient pas devant elle ! le sabre moscovite saura les atteindre, disait Dmitri, et, au lieu de frapper les Turcs, il frappera les Polonais. L'issue pacifique de la discussion devenait de plus en plus impossible, lorsque tout à coup, après une algarade tapageuse, Dmitri proposa une transaction : Olesnicki n'aurait qu'à se dédoubler, baiser la main du Tsar non comme ambassadeur du Roi, mais comme simple gentilhomme. Subterfuge indigne du fier Polonais : il fallait rompre ou céder.

Dmitri céda; il redoutait un scandale à la veille de son mariage, et se contenta de réserver ses droits. La victoire polonaise fut complète, car on accepta même le message avec l'adresse déplaisante. Encouragé par le succès, Olesnicki n'en devint que plus intraitable, et se mit à chicaner sur les détails; mais le gardien jaloux des traditions, Athanase Vlasiev, était là pour lui donner la riposte. Vers la fin de l'audience, le calme s'étant rétabli, les ambassadeurs présentèrent leurs cadeaux, et un dîner tsarien leur fut annoncé. Loin d'être épuisée, la question des titres allait encore se compliquer.

Pour le moment, d'autres préoccupations sollicitaient le Tsar. Il lui tardait de parfaire son mariage et le couronnement de sa fiancée. A la vérité, le mariage était bel et bien conclu depuis le 22 novembre 1605. Athanase Vlasiev avait, au nom de Dmitri, échangé les promesses matrimoniales avec Marina; ces promesses constituent l'essence du contrat, et le contrat est inséparable du sacrement. C'est ainsi que le concile de Trente explique le mariage par procuration. Le cardinal Maciejowski ne l'entendait pas autrement. Le 26 novembre 1605, il annonce au Pape et au cardinal Borghèse « qu'il a béni, d'après le rite solennel de l'Église », le mariage de Marina avec Dmitri; Paul V confirme, le 14 janvier 1606, la bénédiction donnée aux jeunes époux par le cardinal, et Wielewicki note expressément que le mariage s'est fait *more principum* [1]. A Moscou, il n'y avait donc plus de contrat à faire, plus de sacrement à recevoir, mais on pouvait renouveler la cérémonie, l'entourer de tout l'éclat des pompes religieuses. Tout récemment, un cas analogue

[1] Archives du Vatican, Arm. 45, t. I, f. 208 v°; fonds Borghèse, II, 232, f. 85, 308. — *Rome et Démétrius*, p. 214, n° 9. — Wielewicki, t. II, p. 101.

s'était produit à la cour de France. Henri IV s'était marié par procuration à Florence, et, le 17 décembre 1600, après l'arrivée de la fiancée, Marie de Médicis, une grande solennité avait eu lieu à Saint-Jean de Lyon. En vue de pareille éventualité, le nonce avait pris ses précautions d'avance; il avait demandé l'autorisation de célébrer les cérémonies nuptiales même en temps de carême, si le départ de Marina pour Moscou était retardé. La dispense fut accordée, et le Père Sawicki averti de s'en servir seulement dans le for de la conscience, sans y ajouter aucune formalité judiciaire[1]. On remarquera ici la discrétion romaine : interpellé au sujet du temps prohibé, le cardinal Borghèse s'empresse d'écarter l'obstacle, mais il ne demande ni où, ni comment la cérémonie doit se faire.

Il est probable, sinon certain, que les théologiens de Moscou n'entraient pas dans ces finesses, et qu'ils considéraient tout ce qui s'était passé à Cracovie comme nul et non avenu. A leurs yeux, le vrai mariage ne pouvait être que le mariage célébré à Moscou, et, pour traiter avec eux, Dmitri aura sans doute adopté leur manière de voir. Longtemps à l'avance, il avait saisi son clergé de cette affaire délicate. Comme il passait pour orthodoxe, et que Marina était notoirement catholique, la question se posait en ces termes : « Le Tsar de Moscou peut-il épouser une Polonaise catholique? Et, si la disparité des cultes est inadmissible, quel gage d'orthodoxie la fiancée devra-t-elle donner? » Il n'était pas oiseux de le demander, car, sur ce point, la plus complète anarchie régnait dans les idées moscovites.

La question fut agitée sérieusement, et il semble bien

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 23, 37 v°; fonds Borghèse, I, 933; III, 108, f. 2.

que le désaccord portait uniquement sur la manière dont Marina manifesterait son orthodoxie : il était sous-entendu qu'elle ne resterait pas catholique. Les plus exaltés, Hermogène, évêque de Kazan, et Joseph, évêque de Kolomensk, exigeaient un second baptême. D'après eux, la *diévka* polonaise n'était ni plus ni moins qu'une païenne, indigne de porter la couronne tant qu'elle ne serait pas purifiée par la triple immersion du rite oriental. Cette opinion grotesque était une conséquence des préjugés byzantins. Tandis que les Papes, fidèles à la tradition, reconnaissaient le baptême grec, à Constantinople on se piquait de rejeter le baptême romain. La doctrine de l'Église russe était sur ce point encore chancelante. C'est seulement au concile de 1620 que la nécessité du second baptême, reniée plus tard, a été officiellement décrétée. Dmitri avait donc un terrain légal, où il pouvait prendre position et livrer bataille aux opposants. Il finit par remporter la victoire, mais elle lui coûta cher. Les chroniques ont conservé les traces de débats orageux; Hermogène fut brusquement exilé dans son diocèse de Kazan, et le Père Nicolas annonçait au Père Striveri, le 20 février 1606, que Dmitri avait heureusement calmé la tempête soulevée par « les spirituels », c'est-à-dire par le clergé, à l'occasion du mariage. Les coupables, ajoutait-il, ont été punis, mais personne n'a été mis à mort[1].

A côté des fanatiques, partisans de la répétition du baptême, et que l'on sut réduire au silence, il y avait les modérés qui se contentaient des onctions avec le saint chrême. C'était encore une manière de faire profession

[1] « Non nullas tempestates propter uxorem prudenter sedavit suorum spiritualium, sed Dei beneficio sublatae et sopitae sunt, supplicio affectis, tametsi non extremo, quibusdam. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1606, 20 février, *Czyrzowski à Striveri.*

de foi orthodoxe, et, dans l'espèce, elle présentait le triste avantage de prêter à la supercherie. En effet, le couronnement exigeait aussi des onctions, et la même cérémonie pouvait passer aux yeux des uns pour une consécration tsarienne, aux yeux des autres pour une abjuration du catholicisme. Il n'existe point de preuves que Dmitri ait adopté sciemment ce plan machiavélique, mais on peut croire, sans leur faire tort, que les intéressés ont remarqué la coïncidence. Toujours est-il que Russes et Polonais ont interprété à leur façon les onctions données à Marina, et qu'on évita ainsi l'esclandre.

Les précautions anxieuses de Dmitri redoublèrent à la veille du mariage. Le fragment du cérémonial touffu et bizarre qui est parvenu jusqu'à nous en porte l'empreinte [1]. Il annonce entre autres la communion de Marina de la main du patriarche. Personne ne s'attendait à des surprises; les plus sceptiques devaient se rendre à l'évidence, et croire à l'orthodoxie de la future souveraine.

Dans la nuit du 16 au 17 mai, à la lueur presque lugubre des torches, Marina quitta le couvent et se rendit au palais tsarien pour y prendre possession de ses appartements. Mariage et couronnement furent remis au surlendemain, 18 mai, jeudi, vigile de la Saint-Nicolas. Ce jour-là, Moscou redevint la ville sonnante. A partir de minuit, les balancements cadencés du beffroi annoncèrent aux habitants qu'ils auraient bientôt une Tsaritsa. La population se mit en fête, la troupe occupa le Kremlin, l'élite des boïars et des hôtes polonais se réunit au palais dans la salle des festins : c'est là que, d'après le programme officiel, le protopope Fedor aurait célébré les fiançailles du couple tsarien déjà marié par procuration.

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 289, n° 138.

Il faut dire que les Polonais, quoique présents, ne se sont doutés de rien, et que les Russes n'ont pas songé à constater exactement le fait. Nous savons ce qui devait se faire; nous ne savons pas ce qui s'est fait en réalité. Les discours de circonstance furent ensuite échangés dans la *granovitaïa palata*, après quoi l'on se rendit à la cathédrale de l'Assomption.

D'ordinaire rigoureusement fermée aux latins, elle leur ouvrit ses portes toutes grandes. Le cortège s'écoulait lentement comme un ruisseau d'or. Jamais en apparence Polonais et Moscovites n'avaient mieux fraternisé, et, chose inouïe en Russie, ils allaient assister au couronnement d'une femme. Marina, Polonaise, catholique, fille de sénateur et non fille de Roi, remportait la première un honneur que des Paléologues et des Jagellons eussent ambitionné en vain, et le Tsar qui l'ornait du brillant diadème passait naguère pour un moine défroqué et un mystérieux Prétendant. Le grandiose et le vulgaire, le sublime et le grotesque se confondaient dans cette cérémonie. Et quoiqu'on ne vit au dehors que joyeux empressement, de secrètes révoltes troublaient déjà le fond des cœurs, de sinistres desseins y mûrissaient.

Le patriarche Ignace, entouré d'évêques et d'archimandrites, vint à la rencontre du cortège, et le reçut à la porte de la cathédrale. Dmitri et Marina montèrent sur l'estrade préparée exprès pour eux, et l'on procéda au couronnement de la fiancée avec profusion de bénédictions, de prières et de chants liturgiques. Le patriarche fit les onctions avec le saint chrême, et posa la couronne sur la tête et les insignes royaux sur les épaules de Marina[1]. Dmitri le laissa faire; plus tard les Empereurs

[1] Dmitriévski, p. 109, 126. — Musée Czartoryski, n° 1654, f. 67 : « Konfirmarcya slubu i zamiana pierscen, potym koronacya byla, i unkcya

revendiqueront le privilège de couronner eux-mêmes les Impératrices. Assis sur leurs trônes, le Tsar et la Tsaritsa assistèrent à la messe, à l'issue de laquelle le protopope Fedor leur donna la bénédiction nuptiale : c'était le dernier mot du roman de Sambor.

La cérémonie ne se passa point sans accroc. Les Russes étaient prévenus de la communion de Marina. L'archidiacre et le protodiacre devaient, d'après le programme officiel, l'inviter publiquement à s'approcher de la Sainte Table, et Dmitri l'aurait accompagnée. D'autre part, le Saint-Office avait lancé son *veto*, et le Tsar avait promis à Mniszech de ne pas insister. Que faire dans cette impérieuse alternative? Ou plutôt qu'a-t-on fait, à quel parti s'est-on arrêté? La plupart des historiens se sont trop pressés de trancher la question. Actuellement le doute n'est plus possible. Un témoin oculaire, longtemps silencieux, a enfin jeté dans la balance le poids de sa parole hiératique. L'archevêque Arsène prenait personnellement part à la cérémonie; aucun détail ne lui échappait; or, voici comment il s'exprime dans ses mémoires : « Et après le mariage, tous deux (*Dmitri et Marina*) ne manifestèrent pas le désir de recevoir la sainte communion. Ceci contrista beaucoup les assistants, non seulement le patriarche et les évêques, mais tous ceux qui le virent et l'entendirent. Tel fut donc le premier et grand chagrin, l'origine du scandale et la source de bien des maux pour la nation moscovite et pour toute la Russie[1]. » Le témoignage est irrécusable : il part d'assez haut pour être impartial. La scrupuleuse observation des autres usages

more greco. » — La plupart des Polonais s'expriment de la même manière que Dyamentowski.

[1] Dmitriévski, p. 111, 112. — Pas un témoin oculaire n'a affirmé que Marina ait communié de la main du patriarche.

nationaux ne put racheter la hardiesse du jeune couple, ni détruire la pénible impression produite sur l'entourage. Ce n'étaient plus que des accessoires. Ainsi l'on donna du vin à goûter aux fiancés; la bouteille qui leur avait servi fut jetée à terre, foulée aux pieds et brisée en mille morceaux. Au sortir de la cathédrale, des monnaies d'or et d'argent furent jetées en aubaine à la foule qui se pressait sur le passage des souverains [1].

La journée des dupes touchait à sa fin. Les belles cérémonies du rite oriental avaient duré si longtemps, et l'heure était si avancée que le festin de noces dut être renvoyé au lendemain. On ne tint aucun compte du vendredi et de la fête de saint Nicolas. Quelques Polonais en furent scandalisés; les pieux orthodoxes hochèrent la tête. Bientôt les embarras d'étiquette absorbèrent l'attention générale. Dès que le diak Gramotine eut exhibé l'invitation aux ambassadeurs de Sigismond, ils se rappelèrent que, lors du mariage de Marina, à Cracovie, Vlasiev avait été admis à la table royale, et ils demandèrent la réciproque. Cette exigence fut soumise aux boïars qui, en vrais mandarins, la déclarèrent inadmissible. On s'imagine la fureur des Polonais. Elle n'avait d'égale que la ténacité des Moscovites. Athanase Vlasiev fut député en qualité de négociateur. Une longue discussion s'engagea; on se jeta à la figure de bonnes et de mauvaises raisons; enfin, excédés de fatigue et d'ennui, les ambassadeurs déclarèrent qu'ils n'assisteraient pas au banquet. Le palatin de Sandomir, qui avait toujours un accès de goutte à sa disposition, n'y parut pas non plus.

Le festin n'en fut pas moins très animé. Il commença

[1] KARZINKINE, p. 7, 29. — NIEMOJEWSKI, p. 50. — Les médailles portaient l'exergue : *Demetrius . Joanis . D . G . Imperator . Russiae . Anno . Aetat . Suae . 24.*

plus tard que d'ordinaire, les jeunes mariés ayant dû, selon l'usage, se purifier dans un bain. L'orchestre de Stanislas Mniszech lui donnait une allure occidentale ; pour le reste, on s'en tint aux coutumes du pays. Les popes aspergèrent le Tsar d'eau bénite; les hôtes occupèrent de simples bancs rangés autour des tables, reçurent leurs rations de pain, se livrèrent à la gymnastique des saluts et des inclinations, et, après une longue série de tostes, prirent part à la distribution traditionnelle des prunes.

Cependant le caractère officiel du banquet imposait la contrainte. Dmitri ne se sentit à l'aise que lorsqu'il eut regagné ses appartements et congédié les Moscovites de son entourage. Seul, au milieu des Polonais, il pouvait se laisser aller. La musique retentit de plus belle, des vins généreux coulèrent à pleins bords, et les langues se délièrent. On se pressait autour du Tsar, il était intarissable, parlait de tout, décochait des traits, posait en capitaine, en César, en politique, et surtout en railleur, plein de malice, ayant le mot pour rire. Le souvenir d'Alexandre le Grand hantait son cerveau, la Moscovie foisonnait de légendes sur le héros macédonien; quelque chose en restait à Dmitri. Il admirait son génie, jalousait ses conquêtes, et n'avait qu'un seul regret, celui de n'être pas contemporain du grand homme, de ne pouvoir se mesurer avec lui et lui donner des preuves d'amitié. C'était dire assez clairement qu'il se croyait lui-même de la race des guerriers d'élite. Aussi quel dédain, quel mépris n'affectait-il pas envers l'empereur Rodolphe, petit sauvageon, qui craignait de se montrer en public. Le roi de Pologne était un peu moins maltraité, mais il lui trouvait aussi des travers. Aucune dignité, si haute fût-elle, n'en imposait à Dmitri. Il se moquait doucement du Pape, épiloguait sa mule, prenait en pitié l'usage de la baiser.

Chemin faisant, il s'attaquait au curé de Sambor, son confident d'autrefois, et le tournait en ridicule. Toutes ces plaisanteries d'un goût douteux étaient dramatisées par le bouffon Antonio Riati, jaloux de battre monnaie avec ses facéties. Quant aux Polonais, bien armés pour la défense et bien dressés à la discussion, ils ne répondaient que mollement. Aucun d'eux ne trouva sur ses lèvres le mot vengeur qui eût fait cesser ce persiflage et dégagé leur patriotisme. On se voyait en présence du Dmitri de la seconde manière qui entendait être le maître chez lui, et que personne n'osait contredire.

Vers la fin de la soirée, le Tsar invita ses hôtes à danser. Stanislas Mniszech et le prince Wisniowecki ouvrirent le bal, d'autres se lancèrent à leur suite, la fougue polonaise se donna libre cours : la fête battait son plein. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, Dmitri encourageait du regard les danseurs; sa pensée inquiète cherchait un nouvel aliment; bientôt il trouva moyen de déployer son activité. Des soldats polonais remplissaient les abords du palais; le Tsar fit ouvrir les portes de la salle, adressa quelques paroles à ces braves, leur offrit à chacun un verre de vin, ordonna une distribution d'argent, et, pour l'avenir, promit des merveilles. Son discours électrisa la soldatesque. Aussitôt ils obtinrent, quoique à grand'peine, la permission d'organiser un tournoi, mais un cheval tué et un cavalier blessé, dès la première rencontre, les obligea de renoncer à cet exercice périlleux. Du reste, l'heure était au repos, les fêtes allaient recommencer.

Le lendemain, samedi 20 mai, Marina reparut, non plus en costume russe, comme le jour du couronnement, mais en costume polonais, pour recevoir les souhaits et les présents de ses nouveaux sujets. Tous y passèrent : le patriarche, le haut clergé, les boïars, le corps des mar-

chands, celui des artisans. Pendant le banquet, ce fut le tour des Lapons aux petits yeux et à la face mongole, vrais barbares, vêtus de peaux de bêtes avec le poil en dehors. Tandis qu'on déposait aux pieds de Marina des objets d'art et des pelleteries qui parurent aux Polonais de médiocre valeur, son père tenait conseil avec les ambassadeurs. Une nouvelle invitation de Dmitri était à prévoir, et par suite une nouvelle difficulté de préséance. Fallait-il encore s'éclipser, et ne risquait-on pas d'exaspérer le Tsar? Ses volontés impérieuses se heurtaient violemment contre les ordres du Roi. Comment les concilier? La parole altière de Dmitri résonnait encore aux oreilles de Mniszech. « Si l'Empereur lui-même, avait-il dit, venait à Moscou, je ne l'admettrais pas à ma table.» Et, d'autre part, les ambassadeurs du Roi avaient défense expresse de transiger. En désespoir de cause, ceux-ci s'en remirent à Mniszech.

Grâce à son savoir-faire, un moyen terme fut enfin trouvé, lorsque Vlasiev vint renouveler son obsédante invitation. Olesnicki obtint une place à la droite du Tsar, mais à une petite table, dressée spécialement pour lui. Dmitri sauvait le principe, seul avec Marina il occupait la table d'honneur, et Olesnicki voulait bien se contenter des apparences. Quant à Gosiewski, simple adjoint, on trouva plus facilement une place correspondante à son rang. Cette grosse difficulté ayant été écartée, les ambassadeurs se rendirent au banquet du dimanche 21 mai. Leurs yeux y furent plus satisfaits que leurs estomacs, la vaisselle étant d'or et d'argent, et la cuisine très rudimentaire. Pauvres gastronomes que ceux de Moscou! ils se contentaient d'un menu grossier pourvu qu'il fût abondant : la quantité des mets l'emportait sur leur délicatesse. Un incident se produisit qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses. Oubliant ses rancunes, Dmitri porte la

santé de Gosiewski, grand honneur pour lui; mais voici le revers de la médaille. Le Tsar exige que l'ambassadeur quitte sa place et vienne le remercier. Ne serait-ce pas compromettre la dignité du Roi de Pologne? Son représentant le craint et ne bouge pas. Buczynski alarmé lui souffle à l'oreille : « Au nom du ciel, avancez; sinon il y aura scandale. » Et le Polonais s'exécute.

Cette avanie n'était pas la seule que Dmitri réservait à ses hôtes. Après trois jours de relâche, le 25 mai, lorsque les fêtes reprirent leur cours, le Tsar avertit gracieusement Olesnicki que ce jour-là il n'y aurait ni césar ni ambassadeur; de la sorte, on tournait la difficulté et on faisait trêve à l'étiquette. La parole du souverain fut prise au sérieux. Olesnicki se laissa faire, céda le pas au premier venu, et, à son tour, se mit à danser sans ôter sa toque. Mais Dmitri ne l'entendait pas ainsi. Il fit signe à Martin Stadnicki d'approcher, lui déclara qu'il côuperait la tête à ceux qui garderaient leur toque, et l'envoya porter ce message au malheureux danseur. L'accent du Tsar, son geste, son regard, n'admettaient pas la contradiction. Olesnicki se le tint pour dit, et, dénudant son crâne, avoua tristement qu'il n'y avait plus d'ambassadeur, mais qu'il y avait encore un césar.

Les affaires ne marchaient guère mieux que les plaisirs. Malgré tous leurs déboires, les ambassadeurs ne renonçaient pas à leurs illusions, et s'en tenaient à la lettre de leur mandat. Le même jour, 25 mai, ils eurent, au palais, une conférence avec les boïars qui leur opposèrent une sourde, mais vive résistance. La croisade contre les Turcs était en cause. Olesnicki décerna d'abord avec onction de pieux éloges à Dmitri, et multiplia ensuite ses questions sur le plan de guerre, sur le nombre des effectifs, sur l'époque de l'entrée en campagne. Les boïars furent

choqués de cette curiosité indiscrète, ils ne livraient pas à la légère leurs secrets d'État. Au lieu de discuter sérieusement, on n'échangea que des reproches et des sarcasmes. Sur l'heure, rapport fut fait à Dmitri qui se réserva de vider lui-même la question avec les ambassadeurs. Il comptait sur un temps qui ne serait plus à lui, sous ses pas s'ouvraient des abîmes.

CHAPITRE II

LA CATASTROPHE

27 mai 1606

I. Préludes d'une évolution. — Un adversaire irréconciliable. — Conspirations découvertes. — Lettres des aumôniers. — Opinion des Carmes. — Le libertinage des Polonais. — Témoignage de Martin Stadnicki. — Dmitri jugé par Niemojewski. — Renseignements du Père Sawicki. — Lettre de Dmitri à Decio Striveri. — Audience de Sawicki. — Incertitude et anxiété. — Préparatifs des vêpres siciliennes. — Vasili Chouïski, l'âme du complot. — L'entourage de Dmitri. — Les complices. — Les victimes. — Conspirateurs déchiquetés. — Conjectures. — Symptômes alarmants. — Démarche de Mniszech. — Scepticisme de Dmitri. — — Dernière soirée. — Les bijoux de la princesse Anne. — La nuit du 26 au 27 mai. — Au son des cloches. — Sécurité de Dmitri. — Chouïski jette le masque. — Envahissement du Kremlin. — Basmanov assassiné. — Les moments suprêmes de Dmitri. — Aveux de Marfa devant le cadavre. — Dmitri et Basmanov exposés au Lobnoïé Miésto. — Scènes macabres. — Crémation grotesque. — Marina au milieu de ses femmes. — Osmolski tué. — Héroïsme des Polonaises. — Les boïars dégagent Marina. — Tous les Polonais en danger. — La maison des aumôniers assiégée. — Sawicki à l'ambassade. — Entrevue avec le Père Nicolas. — Séparation. — Retour au calme. — Nombre des victimes. — Le curé de Sambor. — Dialogue de Foscarini avec le Roi. — Aveux de Sigismond. — Soranzo donne des nouvelles de Prague. — Ses conjectures téméraires. — Impression à Rome. — Oraison funèbre de Dmitri par le cardinal Borghèse.

II. Élection de Vasili Chouïski. — Explication de la manœuvre électorale. — La tache de sang — Les crimes de Grichka Otrépiev. — Dmitri d'Ouglitch. — Transporté à Moscou. — Miracles et canonisation. — Aveux de Marfa. — Prépotence et servilisme. – Les Moscovites déliés du serment par Job. — *Gramoty* officielles et littérature officieuse. — Affaires polonaises. — Trois groupes. — Soldats polonais. — Position des ambassadeurs. — Négociations avec les boïars. — Un coup de foudre. — Captivité. — Les Mniszech. — Spoliés de leurs biens. — Le négrillon

I

Les fêtes du Kremlin n'étaient que le brillant prélude d'un dénouement effroyable. Si le Tsar avait des partisans entièrement dévoués à sa cause, il avait aussi des ennemis implacables qui méditaient sa perte. Trompeuses étaient les apparences d'accalmie; le feu de la révolte couvait sous la cendre, ne projetant qu'à de rares intervalles sa sinistre lueur. Toutefois ces indices ne laissaient pas d'inquiéter les plus clairvoyants.

La clémence de Dmitri envers le prince Vasili Chouïski, l'enquêteur d'Ouglitch, lui avait valu un adversaire perfide et irréconciliable. Le complot, ourdi dès le mois de juillet 1605 et avorté, n'était que partie remise.

Au mois de septembre de la même année, on découvrit de nouveaux conspirateurs qui menaçaient la tranquillité

publique. « Quelques popes ont été arrêtés, écrit le Père Nicolas; des peines plus ou moins graves leur ont été infligées. L'un d'eux, soumis à la torture, a fait des aveux. On l'avait soudoyé pour empoisonner le Tsar, et c'est en lui donnant la sainte Eucharistie qu'il devait commettre le régicide. » Autre sujet de crainte : un attirail de magie avait été trouvé au palais, personne ne savait qui avait jeté le mauvais sort; mais on recherchait activement le coupable. A la même époque, le Père André, renchérissant sur son collègue, déclarait que tout était encore « plein de dangers » .

On se rappelle qu'à propos de son mariage avec Marina, Dmitri avait dû pareillement sévir contre le clergé. Le Père Nicolas en parle, dans sa lettre déjà citée du 20 février 1606, au Père Striveri. Les mesures de rigueur paraissaient d'autant plus nécessaires que, soit pour le même motif, soit pour tout autre, une vive opposition contre le Tsar se manifestait aussi dans le monde laïque. Intrigues, soulèvement, répression, le Père Nicolas n'en dit pas plus long, mais il en dit assez pour faire comprendre qu'on traversait une crise périlleuse[1].

Les missionnaires carmes qui se trouvaient alors de passage à Moscou ne jugeaient pas la situation autrement. Dmitri leur avait donné le choix de partir immédiatement pour la Perse ou d'attendre jusqu'après Pâques. Ils préférèrent se mettre en route dès le 22 mars, car, dit l'histoire de leur Ordre en résumant leur pensée, la domination de Dmitri était chancelante, chaque jour voyait surgir contre lui de nouvelles factions, et les plus perspicaces redoutaient non sans motif qu'il ne fût violem-

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, 1605, 21 septembre, *Czyrzowski à Acquaviva, Lawicki au même;* 1606, 20 février, *Czyrzowski à Striveri.* — Notre collection, 1606, 20 février, *le même au même.*

ment privé de la couronne ou enseveli sous les décombres du trône [1].

L'apparition des Polonais avec Marina précipita les événements. Les arrivants étaient nombreux, bien armés, bien montés, et se comportaient comme en pays conquis. De leur propre aveu, il y eut un grand débordement de prépotence et de vie animale. Des abus scandaleux se pratiquaient en plein soleil, sans pudeur et sans vergogne. L'élite polonaise chantait, dansait, banquetait au Kremlin, au son d'une musique étrangère et bruyante; elle faisait bande à part et ne se confondait point avec les Moscovites; on la trouvait exclusive et encombrante. Pires que les maîtres étaient leurs valets. Il y avait parmi eux des gens de sac et de corde qui se livraient à des excès de tout genre, profanaient les églises orthodoxes, faisaient du tapage dans les rues, et outrageaient les filles honnêtes. Le philétisme de Martin Stadnicki ne l'a pas empêché de juger sévèrement ses compatriotes. Les Polonais, dit-il, exaspéraient les Moscovites par leur libertinage; ils les traitaient en très humbles sujets, les injuriaient, les querellaient, et, en état d'ivresse, insultaient les femmes mariées [2].

Ce qu'il y avait de plus inquiétant, c'est que le Tsar lui-même n'inspirait guère la même confiance qu'autrefois. Le Dmitri de Rangoni, le Dmitri du Père André était méconnaissable. Une transformation radicale s'était opérée en lui; elle se trahissait par des facéties triviales, des prétentions déplacées et un fatal aveuglement. Un gentilhomme polonais a brossé ainsi le portrait du tsar Dmitri en 1606 : ambitieux, hautain, ne souffrant aucune remarque même de la part de ses confidents, épris de

[1] *Hist. gen. Fr. Disc.*, t. II, p. 140.
[2] Lvov, Bibliothèque Bawarowski, Stadnicki, f. 16 v°.

l'art militaire, jaloux d'être un capitaine célèbre, peu soucieux d'entendre louer d'autres que lui, aimant à se vanter et à se mettre en scène; d'une nature aimable, mais prime-sautière; aussi prompt à s'irriter qu'à s'apaiser; plus généreux en paroles qu'en réalité; aimant le luxe autour de lui et chez les autres, d'un genre de vie modéré; abhorrant l'ivrognerie, mais soupçonné d'avoir d'autres faiblesses. D'ailleurs, intelligence ouverte, peu d'instruction, grande volubilité de parole, partisan du progrès, sans ardeur pour les choses de la foi; professant la religion russe, mais non à la manière du peuple [1].

Les renseignements recueillis par le Père Sawicki ne lui apprirent rien de plus consolant. L'ancien confesseur du Tsar dut s'avouer que son pénitent était singulièrement perverti. S'il n'exerçait point la magie noire, comme d'aucuns le soupçonnaient, il était certainement possédé par le démon de l'orgueil et de la volupté. De fins observateurs le dépeignaient sous les traits suivants : très adonné aux plaisirs énervants; n'admettant aucune supériorité; se croyant au-dessus de tous les princes d'Occident; destiné à étonner le monde par des exploits d'Hercule, à devenir le grand maître des armées chrétiennes, le chef suprême de la croisade, le vainqueur du Croissant, entiché à l'excès de sa dignité usurpée d'empereur; présumant de son savoir et de son adresse; se complaisant dans son omnipotence comme si son règne devait être éternel; sans respect pour le Pape, dont il avait recherché la protection, et, envers le Roi de Pologne, plein d'une aversion qui tournait à l'hostilité belliqueuse. Sawicki jette ici, en passant, le mot énigmatique cité plus haut, étincelant comme une lame d'épée : Dmitri,

1. Niemojewski, p. 118.

dit-il, cherchait à priver Sigismond de son royaume [1].

Le prince ainsi transformé ne devait pas sentir d'attraction pour le Jésuite polonais, confident jadis de ses secrets, et qu'il avait, devant Dieu, pris à témoin de ses intentions droites et pures. Cependant une audience privée fut accordée à Sawicki, le 25 mai. Peut-être les instances de Marina ont-elles pesé sur la décision de Dmitri. S'il ne frayait pas avec les Jésuites comme naguère, il ne voulait pas non plus les écarter complètement, et cette nature complexe admettait les plus étranges compromissions. Le 23 février, il avait adressé au Provincial de Pologne, Decio Striveri, une lettre qui débutait par ces paroles emphatiques : « Attendu que les intérêts des Révérends Pères résidant en notre Empire, ceux de la Compagnie de Jésus tout entière, ceux même de la sacro-sainte Église romaine, exigent l'arrivée et la présence de Votre Révérence; nous l'avertissons d'entreprendre ce voyage, conformément à son devoir et à sa piété, avec une extrême diligence, et de se rendre auprès de nous avec la plus grande célérité possible : ainsi fera-t-elle l'expérience de notre bienveillance envers la Compagnie de Jésus et de notre bienveillance envers elle [2]. » Decio Striveri ne parut jamais à Moscou, mais, en recevant Sawicki, Dmitri essaya de faire honneur à ses engagements.

Au jour marqué, le Jésuite est introduit auprès du prince. Resté seul avec lui, il lui baise la main et débite les compliments d'usage. Réponse exubérante : Dmitri se dit heureux de revoir un ancien ami; le mot de gratitude tombe de ses lèvres; il n'a pas oublié ses promesses, la bonne volonté ne lui manque pas. Une lettre de Claude

[1] Wielewicki, t. II, p. 145.

[2] Cracovie, Bibliothèque Jagellonienne, n° 5, f. 635. — *Rome et Démétrius*, p. 170, n° 12.

Acquaviva, général de la Compagnie de Jésus, quelques menus objets de dévotion, entre autres des tablettes d'or et d'argent, munies d'indulgences, envoyées par le Pape et frappées à son effigie, sont acceptés avec reconnaissance. Après quoi, Dmitri se lève de sa chaise, se met à arpenter sa chambre, et, comme Sawicki restait immobile, il le prend par le bras, l'entraine à sa suite, et le fait marcher avec lui. La conversation s'anime, elle roule sur des sujets religieux, et, saisissant la balle au bond, Sawicki déclare qu'il est envoyé pour s'entendre avec le prince, prendre ses ordres, les mettre, autant que possible, à exécution. A ces mots, l'initiateur pressant et hardi de Poutivl reprit un instant la parole : un collège doit surgir à Moscou, surgir immédiatement, avec des élèves et des professeurs appelés du dehors. Beau projet que l'on allait discuter, lorsque, changeant brusquement de conversation, Dmitri se mit à parler de son armée : cent mille hommes sont réunis sous les drapeaux, un signe de sa main les fera marcher, lui-même est encore indécis : il ne sait si c'est contre les Turcs ou contre d'autres qu'il les lancera. Et puis immédiatement, sans transition aucune, il se répand en plaintes véhémentes contre Sigismond qui pousse l'audace jusqu'à lui refuser son titre impérial. A ces paroles articulées d'un ton vibrant d'indignation succéda un court, mais pénible silence. Sawicki se demandait s'il n'y avait pas une secrète association d'idées entre l'armée en campagne et le Roi de Pologne, et, sans insister davantage, il se retrancha dans un souhait banal : « Espérons, dit-il, que la Providence ne permettra jamais d'inimitié et de discorde entre des princes si puissants. » Restait encore une question personnelle à régler : fallait-il retourner en Pologne ou rester à Moscou? La réponse de Dmitri fut si positive et si prompte, que

Sawicki s'enhardit à demander une faveur : celle de se présenter au palais chaque fois qu'une audience lui paraîtrait nécessaire. Le Tsar y consentit immédiatement, et, ouvrant la porte, appela un secrétaire polonais, l'un des Buczynski probablement, et lui donna des ordres en conséquence. Puis, comme le jour était à son déclin et qu'il voulait encore visiter sa mère, il congédia gracieusement le Jésuite après l'avoir gardé plus d'une heure, et lui promettant une longue et prochaine audience. Malgré cette condescendance de bon augure pour l'avenir, Sawicki ne pouvait se défendre contre de funestes pressentiments. Incidents de voyage, procédés des Moscovites, tout lui paraissait étrange, tout le troublait; et, à eux deux, le Père Nicolas et lui, ils se posaient anxieusement la question comment on sortirait de cette épreuve?

Le péril était plus grand et plus proche qu'ils ne le croyaient. Laissant les Polonais à leurs plaisirs, les ennemis de Dmitri organisaient en secret de nouvelles vêpres siciliennes. L'âme du complot était Vasili Chouïski avec ses deux frères Dmitri et Ivan. Tous trois avaient été rappelés de l'exil, et ils ne furent pas plus tôt admis à la cour qu'ils recommencèrent leurs intrigues. La mission de Bézobrazov avait été leur œuvre; ce qu'ils avaient annoncé à Sigismond allait, sous leur impulsion personnelle, se réaliser à la lettre.

Dmitri était entre leurs mains l'instrument inconscient de son propre malheur. Son règne ne réalisait pas l'idéal des boïars de vieille souche, dont le sang avait coulé à flots sous Ivan IV, que Boris Godounov n'avait pas réhabilités, et qui se relevaient fièrement avec leurs implacables prétentions. Autour du nouveau souverain se groupaient les Nagoï, à titre de parenté, des parvenus qui rappelaient les séides d'Ivan le Terrible, des Polonais

hérétiques ou autres. La bande qui était au pouvoir ne valait que par son chef, elle ne tenait pas aux entrailles du pays, la tradition séculaire ne l'illuminait pas de son rayonnement. Les rejetons de Riourik devaient se dire qu'elle usurpait leur place, et qu'ils étaient eux-mêmes indignement maltraités.

Cette disposition des esprits indiquait suffisamment aux Chouïski où ils devaient chercher des complices. D'après le témoignage du prince Volkonski, ils en trouvèrent dans l'élite de la société jusqu'à trois cents [1]. C'était le noyau du complot qui étendait au loin ses ramifications. Les Chouïski disposaient d'un nombreux personnel et savaient se faire écouter et comprendre. Ils n'étaient pas à leur coup d'essai. L'esprit de révolte et d'opposition se répandait autour d'eux, et quelques pages sanglantes des chroniques en ont gardé le souvenir. Ainsi le diak Timofeï Osipov et Piotr Tourguénev apparaissent avec l'auréole du martyre pour avoir résisté à Dmitri et sacrifié leur vie à leurs convictions. Même parmi les stréltsy, défenseurs d'office du Tsar, il se trouva des mécontents. Il ne leur manquait qu'un chef résolu pour monter un coup, et, tandis qu'ils le cherchaient, ils furent trahis, jugés sommairement et condamnés. Les principaux coupables payèrent leur audace de leur tête, et des frères d'armes les mirent en pièces avec une cruauté barbare. Quant à la plèbe moscovite, cette grande oublieuse, on pouvait être sûr que son enthousiasme pour Dmitri ne l'empêcherait point, à un moment donné, de grossir les rangs de l'émeute [2].

Rien n'a transpiré du travail intérieur de préparation

[1] Appendice, n° III. — Platonov, *Otcherki*, p. 286 et suiv.
[2] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 74. — Massa, t. II, p. 154. — Popov, *Izbornik*, p. 417.

qui a dû être poussé activement. On en est réduit à des conjectures et à des versions peu autorisées. Les bruits odieux jetés dans la foule, afin de perdre le Tsar, faisaient de lui un aventurier, un apostat, qui a usurpé le trône pour trahir les Moscovites, livrer leur pays aux Polonais et leur Église aux latins. On en revenait ainsi aux accusations de Boris Godounov, et on répétait tout bas ce qu'il avait proclamé publiquement, mais sans succès [1].

Organisé sur une vaste échelle, le complot ne pouvait se tramer sans éveiller quelques soupçons. Des indiscrétions furent commises. On surprit des signes alarmants. Les avertissements en temps utile ne manquèrent pas à Dmitri. Le 24 mai, le bruit d'un prochain massacre se répandit parmi les Polonais. La peur les saisit un moment, mais ils continuèrent à s'amuser et ne prirent aucune précaution; ils ne songèrent même pas à se rapprocher les uns des autres, car on les avait dispersés dans la ville, ce qui, en cas de danger, paralysait leur défense. L'assurance imperturbable de Dmitri renforçait la leur. Le Tsar ne parlait de rien moins que de punir sévèrement les propagateurs de nouvelles troublantes. Toutefois, le 26 mai, à la recrudescence des rumeurs sinistres, les Polonais chargèrent quelques-uns des leurs d'en parler en haut lieu et d'obtenir une enquête. Vaine démarche : « Il n'y a aucun motif, leur dit-on, de s'émouvoir. Dmitri est tellement aimé des Moscovites que récemment, sur de simples soupçons, sept traîtres ont été écharpés par le peuple et déchiquetés avec les dents. » Malgré la sécurité de ces courtisans, le palatin de Sandomir essaya lui-même de dessiller les yeux à son gendre, et de le mettre, au moins,

[1] Les derniers jours de Dmitri ont été décrits principalement d'après Wielewicki, t. II, p. 144; Niemojewski, p. 68; Stadnicki, f. 15; Russell, p. 20 et suiv.

sur ses gardes. « Les précautions, lui dit-il, n'ont jamais fait de mal à personne. » Dmitri reprit avec humeur : « Au nom du Ciel, ne me parlez plus de cela. Je connais l'Empire que je gouverne, personne ne m'en veut, et je suis le maître de la vie et de la mort. » Le billet d'un Allemand qui dénonçait la tuerie du lendemain ne fit pas plus d'impression que la parole de Mniszech. Pour mieux tranquilliser les Polonais, Dmitri envoya un secrétaire auprès de la soldatesque renouveler ses menaces contre les trembleurs. Le même secrétaire se rendit ensuite chez les ambassadeurs de Sigismond, et s'entretint avec eux jusqu'à une heure avancée de la nuit. La sincérité de Dmitri ne saurait être mise en doute. Il ne croyait pas au péril, laissait Marina préparer un bal masqué, et s'accordait à lui-même d'innocentes distractions. Toute la soirée du 26 mai fut consacrée à Stanislas Niemojewski, porteur des bijoux de la princesse Anne. Le noble courtier étala devant Dmitri des topazes, des émeraudes, des rubis, des colliers de perles et des chaînettes de diamants. Le Tsar se complaisait dans le scintillement des pierreries, fit apporter ses propres trésors, discuta en amateur, et exprima le désir de garder quelque temps le coffret de la princesse [1]. Bientôt son aveugle confiance allait être démentie : l'heure du massacre était fixée, le sabre aiguisé, le signal convenu.

Dans la nuit du 26 au 27 mai, lorsque les Polonais étaient en proie au sommeil, le prince Vasili Chouïski fit occuper militairement les portes du Kremlin après avoir fait entrer dans la ville une partie de l'armée campée au dehors. Aux premières lueurs de l'aube, les mêmes cloches qui naguère avaient annoncé les triomphes du Prétendant

[1] Les bijoux de la princesse Anne furent ensuite restitués à qui de droit. — NIEMOJEWSKI, p. 321.

appelèrent les conjurés à l'œuvre sanglante. Leur voix d'airain ne se répandait plus en joyeux carillons, et un grondement sinistre précipitait leurs envolées. Le Tsar sortit de sa chambre, et demanda quelle était la cause de la sonnerie. Stylé d'avance, André Bonah, qui montait en ce moment la garde, répondit qu'un incendie venait d'éclater. Dmitri donna l'ordre de porter secours et rentra tranquillement chez lui. En attendant, la ville se mettait en émoi; les habitants accouraient de toutes parts, les uns initiés au complot, les autres suivant machinalement le courant, ou se laissant tromper par les faux bruits répandus contre les Polonais. Vasili Chouïski domine la foule, et, jetant le masque, se met ouvertement à la tête de l'émeute. Il pénètre au Kremlin sans trouver de résistance, et se dirige vers la demeure du Tsar. Un seul homme, brave entre tous, accourt au-devant de lui, et s'efforce de l'arrêter; mais le fidèle Basmanov est aussitôt terrassé, couvert de blessures, et mis à mort sur le seuil même du palais. Le premier sang versé grise les assaillants, leur fureur se déchaîne aussi bien que leurs convoitises, ils se précipitent à la recherche de Dmitri.

Celui-ci avait fini par comprendre l'imminence du danger; de la parfaite sécurité, il passe à la consternation, s'approche d'une croisée, voit de loin la foule houleuse, revient à Marina qu'il venait de quitter, en criant : « Trahison, mon cœur, trahison! » Et, sans songer à défendre son épouse, ne trouvant pas lui-même de défenseur, il s'en va errant de pièce en pièce, et arrive à une fenêtre d'où il y avait moyen de s'échapper. Tandis qu'il hésite, les conjurés le surprennent; un d'eux le culbute et le précipite en bas. Dmitri se casse une jambe dans sa chute et perd connaissance. Des stréltsy le ramassent et le portent au palais. C'est pendant ce trajet que, reprenant

les sens, il en aurait appelé au peuple, essayé, mais en vain, de gagner la soldatesque, et de se faire défendre contre Chouïski : sa cause était perdue. Les boïars qui dirigeaient le complot l'entourent, le comblent d'outrages, lui reprochent d'avoir usurpé la couronne, le traitent de moine apostat Grichka Otrépiev. L'indignation qui les anime fait pressentir un dénouement fatal. Le premier de tous, Valouiév loge une balle dans le corps de la victime ; les autres l'achèvent à coups de sabre.

Encore tout chaud, le cadavre est traîné hors du palais. Les lugubres croque-morts s'arrêtent devant le couvent de l'Ascension, et font comparaître la tsaritsa Marfa. Sommée de se prononcer sur la personne de Dmitri, elle ne donne d'abord qu'une réponse évasive. « Vous le savez mieux que moi, » dit-elle. Après de nouvelles et plus vives instances, elle déclare, les yeux fixés sur la dépouille sanglante, que Dmitri n'était pas son fils, et elle se donne à elle-même, à ses larmes de joie, à ses caresses maternelles, un honteux démenti. Les conjurés ne demandaient pas autre chose. Armés de cette réponse, ils transportent le fils désavoué de Marfa au Lobnoïé Miésto, et, là même où Chouïski l'avait proclamé vrai fils d'Ivan IV, ils le jettent, spolié de ses vêtements, sur des planches, et l'exposent aux outrages de la populace. Aux pieds de Dmitri, dont le visage était recouvert d'un masque trouvé chez lui, gisait le cadavre de Basmanov : leur amitié recevait ainsi la funèbre sanction de la mort. Autour d'eux, trois jours durant, se passent des scènes hideuses et macabres, et ce n'est qu'après avoir odieusement maltraité Dmitri qu'on l'enterre loin de la ville, au milieu des champs, hors de toute enceinte sacrée. Mais l'ombre du Tsar assassiné troublait les esprits. On crut voir au-dessus de sa tombe des clartés nocturnes et mystérieuses. Des

regrets et des plaintes se firent timidement entendre. Les ennemis de Dmitri résolurent alors d'en finir pour de bon avec son exécrable mémoire. Le cadavre est déterré, posé sur un char ignominieux, promené dans les rues de la capitale, et jeté sur un bûcher préparé exprès hors de la ville. Les flammes eurent bientôt dévoré ce qui restait de Dmitri, mais ses cendres parurent encore menaçantes. Il importait de les détruire. Mêlées avec de la poudre, on en chargea un canon, et elles furent dispersées aux quatre vents. « De cette manière, disait-on, l'usurpateur maudit ne pourra même pas ressusciter au jour du jugement dernier. » Cette crémation grotesque se passait le 9 juin. Revenons au 27 mai.

Pendant que Dmitri expirait sous les coups de ses adversaires, Marina courait aussi les plus grands dangers. Des haines ardentes poursuivaient la Polonaise et s'acharnaient à la faire périr. Dans le premier moment de frayeur, aux cris répétés d'alarme, elle s'était élancée, à peine vêtue, hors de son lit, pour se réfugier auprès de ses femmes qui occupaient des pièces plus reculées. Cette fuite fut son salut. Les conjurés, trouvant l'appartement désert, allèrent enfoncer d'autres portes, lorsque, sur le seuil d'une des chambres, Osmolski, sabre au clair, leur barra le passage. Il fallut percer la poitrine du vaillant serviteur et passer sur son corps pour pénétrer au milieu des Polonaises ahuries et tremblantes, mais héroïques en face de l'épreuve. Les conjurés réclamaient Marina; personne ne trahit l'infortunée souveraine, personne ne la livra à ces forcenés. Les boïars eurent le temps de venir la dégager, et la mettre en lieu sûr ainsi que les femmes de son entourage. Une seule d'entre elles, Panna Chmelewska, vénérable matrone, avait été blessée; elle mourut quelques jours après des suites de sa blessure.

Dans toute la ville, il n'y avait plus de sécurité pour les Polonais, à moins de précautions spéciales. Disséminés dans différents quartiers, surpris à l'improviste, ils apprirent en même temps et la mort violente de Dmitri, et le péril dont ils étaient menacés. Le temps leur manqua pour concentrer leurs forces, et opposer une résistance vigoureuse à la plèbe avide de pillage et de sang. Les mieux partagés furent ceux qui surent le mieux se défendre, ou que la troupe eut ordre de protéger. Tel fut le cas des ambassadeurs : les boïars prirent soin de faire cerner leur demeure, et de les mettre à l'abri d'une attaque. Le palatin de Sandomir et Constantin Wisniowecki, plus exposés que les autres, barricadèrent leurs portes, armèrent leurs gens, et soutinrent de véritables assauts. Des scènes analogues se répétèrent sur quelques autres points de Moscou.

Les deux aumôniers subirent les mêmes épreuves, mais ils eurent la vie sauve. Le jour du tumulte, Sawicki se trouva seul à la maison. La demeure des Jésuites fut assiégée par la populace, et brutalement envahie avec effraction des portes. Une défense sérieuse étant impossible, Sawicki s'esquiva dans la maison voisine occupée par des marchands lithuaniens. Les Moscovites s'en aperçurent, et comme ils exigeaient l'extradition de la victime, on leur ferma la bouche avec de l'or. Dans la soirée, Gosiewski envoya chercher son bon et ancien ami qu'il voulait couvrir de son immunité personnelle, et, dès le lendemain, droit fut fait à sa demande. Escorté de boïars et de sbires, Sawicki traversa les rues de la capitale, bravant de farouches regards, et parvint heureusement au logis des ambassadeurs, où Gosiewski le reçut à bras ouverts. Le Père Nicolas ne tarda point à rejoindre son collègue. La veille de l'émeute, il s'était rendu auprès

des soldats polonais. C'est avec eux qu'il passa la sanglante journée du 27 mai, et, grâce à l'intervention des ambassadeurs, il put ensuite se faire conduire chez le Père Sawicki. L'entrevue des aumôniers ne dura guère longtemps. Le Père Nicolas n'entendait point déserter son poste, ni abandonner ses braves soldats; il alla donc se joindre à eux, et partager, quel qu'il fût, leur sort jusqu'au bout. Quant au Père Sawicki, chargé d'une autre mission, il resta, de même que le Père Anserinus, avec les ambassadeurs.

Cependant les chefs du complot ne se souciaient pas de provoquer une guerre avec la Pologne, à force de représailles contre les hôtes polonais. Lorsque la grande victime eut expié les crimes qu'on lui imputait, lorsque le trône de Monomaque fut de nouveau vacant, ils se firent un devoir de calmer l'effervescence générale, et de maîtriser la populace qu'ils avaient eux-mêmes débridée. Vers la fin de la journée du 27 mai, la capitale reprenait sa physionomie habituelle, sauf les nombreuses patrouilles qui circulaient dans les rues ou gardaient les maisons. Les désordres n'avaient duré que quelques heures, mais le sang avait coulé à flots. Plus de cinq cents Polonais, paraît-il, furent passés au fil de l'épée : gentilshommes, soldats, simples valets et la plupart des malheureux musiciens. Parmi les victimes, on comptait le curé de Sambor, François Pomaski. Il était encore à l'autel, achevant sa messe, revêtu des ornements sacerdotaux, lorsque la foule fit irruption dans sa demeure et se précipita sur lui et sur les siens. Grièvement blessé dans la mêlée, il ne survécut que deux jours à cette odieuse bousculade.

La nouvelle de la catastrophe moscovite ne parvint en Pologne que tardivement, vers la fin du mois de juin. L'ambassadeur de Venise, Alvise Foscarini, nous a con-

servé, chaudes et vivantes, les premières impressions du roi Sigismond. Sa mission à la cour de Cracovie était terminée, il avait représenté le Doge au mariage royal, fixé les bases des relations mutuelles entre les deux pays, et, le 1er juillet 1606, à son audience de congé, il sut avec une finesse vraiment italienne se faire raconter toute l'histoire de Dmitri. Diplomate doublé d'un juge d'instruction, il s'insinue adroitement par des questions préméditées, de manière à pénétrer dans le vif même du sujet. Sa dépêche, très détaillée, nous permet de refaire son dialogue avec le Roi [1]. Cinq jours auparavant, le bruit s'était répandu à Cracovie que Dmitri avait été traitreusement assassiné par un valet, que la plupart des Polonais partis avec Mniszech avaient été mis à mort. C'était vrai d'après les uns, et faux d'après les autres. Foscarini demande à Sigismond ce qu'il faut en penser.

Le Roi. — Il y a du vrai dans cette nouvelle. Elle a été donnée par un voïévode moscovite. Sa lettre a été envoyée en Livonie et adressée au chancelier Léon Sapieha qui me l'a fait parvenir. Le message annonce le retour de cinq cents Polonais. Je ne sais si ce chiffre représente la totalité des survivants. Dmitri a été poignardé le lendemain de la fête de la Trinité, le troisième jour après ses noces. L'assassin est un homme qui a déjà conspiré contre lui, qu'il avait jeté en prison pour le faire décapiter, et qu'il avait ensuite gracié à la prière des Polonais. J'ai averti le palatin de Sandomir, avant son départ, de ne pas exposer tant de vies polonaises, de ne pas affronter tant de dépenses; mais, entraînés par l'amour des nouveautés et l'espoir de s'enrichir, ni lui ni la noblesse qui l'accompagnait n'ont voulu m'écouter. Je ne

[1] Venise, Archives d'État, *Polonia*, II.

sais s'ils ont donné occasion à cet incident, je ne sais même pas si le palatin Mniszech et mon ambassadeur ont été épargnés. J'avais envoyé un représentant à Moscou, non seulement pour assister aux noces de Dmitri, mais aussi pour faire renoncer celui-ci aux titres qu'il s'arrogeait d'Empereur, de César Auguste, de duc de Livonie. Je ne pouvais approuver ces prétentions sans me faire de tort à moi-même et sans en faire à d'autres princes. Aussi bien, afin de le guérir de cette fantaisie, je me proposais de porter ces questions à la prochaine Diète, sans l'assentiment de laquelle on ne peut rien décider.

Foscarini. — Pour ce qui est de l'ambassadeur, il est évident qu'il a dû être épargné.

Le Roi. — Je n'en suis pas sûr, cette nation étant barbare.

Foscarini. — Quelle pourrait avoir été la cause de tous ces événements?

Le Roi. — Je ne le sais pas au juste. Il est certain qu'avant de partir Dmitri a abjuré le schisme grec, et qu'il s'est fait secrètement catholique. Peut-être l'aurait-on découvert à Moscou. Il faut ajouter à cela qu'il n'était pas le vrai fils d'Ivan IV, ni le frère de Fedor. Lorsque le palatin de Sandomir est venu me parler de cette affaire, je lui ai dit de ne pas s'en mêler, de ne pas compromettre la République; mais il n'a pas voulu céder. Entré une première fois en Moscovie, il a été repoussé à main armée, et c'est à peine s'il a pu se réfugier dans une forteresse qui s'était volontairement rendue à lui. Cependant comme le bruit persistait que Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV, le palatin essaya encore une fois de lui venir en aide; il réunit des effectifs, pénétra dans le pays, et, cette fois, l'armée reconnut Dmitri pour son vrai souverain. Monté sur le trône, il voulut, en récompense des ser-

vices rendus par le palatin, prendre sa fille pour épouse.

FOSCARINI. — Si la nouvelle de la mort de Dmitri se vérifie, ce sera un grand coup non seulement pour la Pologne qui perd tant de gentilshommes et des sommes si considérables, mais aussi pour toute la chrétienté, car Dmitri avait annoncé au Pape l'intention d'entreprendre une croisade contre les Turcs.

LE ROI. — Il est vrai qu'il en a été question. A ce propos, le nonce avait même, au nom du Pape, envoyé son neveu à Moscou; celui-ci est revenu chargé de présents, et s'en est allé à Rome. Les deux Jésuites qui se trouvaient auprès de Dmitri l'entretenaient aussi dans cet ordre d'idées, mais il est difficile de dire ce qu'on pouvait espérer de tout cela.

FOSCARINI. — La mort de Dmitri est tout de même regrettable, car il aurait toujours été l'allié de la Pologne.

LE ROI. — On ne pouvait se fier à lui. J'avais perdu tout espoir en ses bons offices. Il se montrait insolent, et les rapports d'amitié avec lui devenaient impossibles.

Foscarini pouvait être content. De la bouche même du Roi il avait appris la substance du fait, ses origines, ses conséquences possibles. Il va sans dire que Sigismond ne se livre pas complètement, il expose à l'ambassadeur de Venise sa politique officielle, et il cache soigneusement le dessous des cartes; mais le grand secret lui échappe malgré lui : Dmitri, dit-il, n'est pas le vrai fils d'Ivan IV. Ses doutes ont donc disparu, son opinion est fixée, il sait qu'un aventurier occupe le trône de Moscou, c'est avec lui qu'il traite d'égal à égal, c'est à lui qu'il envoie des ambassadeurs. Foscarini n'a pas l'air de s'en offusquer le moins du monde; il ne songe même pas à s'enquérir des circonstances atténuantes.

Peu à peu la nouvelle funèbre se répandit dans les

cours qui s'intéressaient aux péripéties moscovites. A Prague, l'ambassadeur de Venise, Francesco Soranzo, constate, le 21 août 1606, qu'elle provoqua des regrets universels. Dmitri passait pour un bon prince, favorable à l'Église romaine et désireux de servir la chrétienté. Ici, l'occasion était excellente de mettre en scène les Jésuites que la Seigneurie exilait de Venise pour le crime impardonnable d'avoir observé l'interdit papal. Avec une parfaite assurance, ce sont eux que Soranzo rend responsables de tous les malheurs. Au milieu d'un peuple superstitieux et très attaché à ses coutumes, ils auraient pressé Dmitri de rompre avec la religion nationale, d'établir publiquement le rite romain, et de célébrer son mariage avec une Polonaise, en grande pompe, à la manière latine, dans une cathédrale enlevée aux orthodoxes. L'émeute et les meurtres n'auraient été que les conséquences de ces inqualifiables témérités. Plus pressé d'édifier le Doge que de contrôler les faits, le charitable Soranzo en conclut que les Jésuites sont partout les mêmes, qu'ils s'ingèrent mal à propos dans les affaires d'État, et que Dmitri a été leur victime aussi bien que Sébastien de Portugal [1].

Au Vatican, la mort imprévue de Dmitri fit d'autant plus d'impression qu'on s'y attendait moins. Le Tsar n'était déjà plus, que le Pape approuvait l'érection d'un collège de Jésuites à Orcha, sous le haut patronage du Roi de Pologne et au profit des Moscovites, qu'il s'entretenait longuement avec Alexandre Rangoni sur d'autres projets du même genre. Le 12 août, le cardinal Borghèse faisait encore pour Dmitri des vœux de longévité et de zèle intense ; c'est seulement vers la fin du mois que des

[1] *Ibidem*, *Germania*, XXXVI. — Cappelletti, p. 145, n° 85.

nouvelles inquiétantes se répandirent. Elles furent bientôt démenties, puis confirmées derechef. Le 9 septembre, les dépêches romaines expriment la crainte qu'on n'ait à répandre des « larmes infinies », et le 23, le cardinal Borghèse fait en ces termes l'oraison funèbre du défunt : « Le malheureux échec de Dmitri est une preuve nouvelle de l'instabilité des choses humaines. Qu'il plaise au Seigneur de recevoir son âme au ciel, et de nous accorder aussi la même grâce [1]. »

II

La Russie ne porta pas longtemps le deuil de Dmitri. Le cadavre de la victime gisait encore inhumé sur le Lobnoïé Miésto que le prince Vasili Chouïski était déclaré, le 29 mai, Tsar de Moscou, et couronné le 11 juin, sans grande solennité, sans fête populaire, et, pour ainsi dire, à la dérobée. Grigori Volkonski, envoyé auprès du Roi de Pologne, pour annoncer l'avènement du conspirateur, lui expliquait ainsi le mystère de cette prompte élection : Chouïski aurait gagné les boïars par des promesses ; il n'aurait même pas reculé devant une « distribution de provinces », sauf à se soustraire ensuite à ses engagements sous prétexte de ménager le peuple. Sigismond se souvint, au bon moment, de cette manœuvre électorale, et en fit part au nonce Simonetta [2]; et, si les détails du récit ne pèchent point par l'exactitude, le fond en est incontestablement vrai. Une coterie a élevé Chouïski au trône, la

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 64 v°, 70, 80 v°, 87 v°, 90.
[2] Voir l'Appendice, n° III.

même coterie l'a renversé. Son règne éphémère n'a été qu'une suite de cabales et d'intrigues, d'autant plus funestes que la question sociale débordait sur la question politique.

Le nouveau pouvoir devait avant tout, pour se légitimer, laver le Kremlin de sa tache de sang, et faire passer l'assassinat de Dmitri pour une juste et nécessaire vengeance. La besogne était ingrate et rude, mais non irréalisable. On avait sous la main les enquêtes de Boris Godounov, d'autres renseignements étaient venus s'y joindre, quelques innovations de Dmitri se présentaient sous un jour odieux. Enfin, des perquisitions avaient été faites au palais, et l'on avait trouvé dans les tiroirs de Dmitri des lettres compromettantes. Cela suffisait pour dresser contre lui un réquisitoire en règle et le perdre à jamais dans l'affection du peuple.

Plus d'une fois, les habitants de Moscou furent convoqués officiellement et initiés aux décevants secrets de leur ancien Tsar. Au milieu des troubles, la plèbe avait acquis la conscience de sa force; il fallait compter avec elle, la prémunir contre les séductions et l'attacher au pouvoir. Les plus attardés apprirent avec stupeur que leur défunt maître n'était ni le fils d'Ivan IV, ni souverain légitime. Les mêmes boïars qui avaient prêté serment à Dmitri juraient avec égale assurance qu'il n'était autre que le moine apostat Grichka Otrépiev. On racontait ses origines, son histoire, ses péripéties; une longue série de crimes lui était imputée, en dernier lieu l'alliance coupable avec la Pologne, et l'envahissement, à main armée, de la Moscovie. C'en était fait de la sainte Russie, s'il eût régné plus longtemps : le trésor de l'État dilapidé, des provinces aliénées, l'Église orthodoxe persécutée, le joug du latinisme imposé à la nation, tous les

boïars passés au fil de l'épée, tel était l'avenir que cet intrus préparait à ses sujets. Et ce n'était pas là une vaine fiction ou une supposition téméraire. On produisait en témoignage des lettres du Pape, de Rangoni, des Jésuites, du palatin de Sandomir. Rien que le fait matériel de cette correspondance devait paraître suspect et inspirer de légitimes appréhensions. Quant à l'hécatombe des boïars, on avait eu soin d'en arracher l'aveu à Buczynski [1].

Toutefois ces spécimens d'éloquence ne parvenaient pas à calmer le peuple. Des scènes de désordre se reproduisaient de temps en temps. Il importait de frapper l'imagination populaire et de réagir puissamment contre ses écarts. Chouïski eut un trait de génie. Il y avait à réparer soit un oubli, soit une grave négligence de Dmitri. Pendant ses onze mois de règne, il n'avait pas touché au petit cadavre d'Ouglitch. Le fils de Marfa avait été enseveli à l'église de la Transfiguration avec tous les honneurs dus à un descendant des Tsars, et personne ne troublait son dernier sommeil. D'aucuns prétendent que de sinistres mesures avaient été projetées, mais que l'énergique opposition de Marfa et la crainte d'un scandale les avait fait échouer. Quoi qu'il en soit, à l'inverse de Dmitri, Chouïski se prévalut immédiatement de l'illustre trépassé. Il envoya quérir ses restes et les fit transporter dans la capitale. A la tête de la députation se trouvait Philarète Romanov avec deux frères Nagoï. Ces oncles accommodants reniaient à nouveau le Dmitri de Sambor, et adoptaient décidément pour neveu le Dmitri d'Ouglitch.

Une page d'histoire fut, à cette occasion, refaite selon les exigences du moment. L'enquête de Chouïski, en 1591,

[1] Moscou, Archives principales, *Polski st. sp.*, 26, f. 1 à 2. — Russell, p. 33. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 296, n° 140.

avait établi que le fils de Marfa, dans un accès d'épilepsie, s'était donné lui-même la mort. Suicide involontaire, il est vrai, mais choquant, qui ne servait plus les besoins de la cause, et qu'une auréole de victime eût remplacé avec avantage. Il fut donc convenu que Boris Godounov avait décrété l'assassinat de l'enfant, et que, sur son ordre, d'odieux sicaires avaient immolé « l'agneau immaculé ». Cette correction, d'ailleurs vraisemblable, était surtout opportune à cause des scènes qui allaient se produire.

Lorsque le cadavre fut exhumé en présence de Philarète Romanov et de ses compagnons, une odeur exquise s'en dégagea aussitôt. Il se trouvait en état de parfaite conservation, chairs tendres et fraîches, vêtements intacts, la chaussure à peine légèrement entamée, des noisettes dans le creux de la main au lieu du fameux couteau de l'enquête. Tout cela tenait déjà du prodige; mais voilà que l'enfant se met, fort à propos, à faire des miracles, des miracles de premier ordre et en grand nombre. Philarète en donna la nouvelle à Chouïski, qui fut au comble de la joie.

Les reliques du nouveau thaumaturge furent transportées à Moscou. Le 13 juin, Tsar, peuple et clergé se rendirent à leur rencontre. On les déposa dans la sépulture des souverains, à Saint-Michel, et les miracles recommencèrent immédiatement. Désormais, plus de doute sur la sainteté de Dmitri. Chouïski donna l'ordre d'établir en son honneur une fête ecclésiastique. Et, comme l'enfant ne pouvait passer pour un confesseur de la foi, il fut élevé au rang de martyr. Étrange martyr, dont le sang ne témoignait que la cruauté des assassins.

Tout ceci se passait sous les yeux de Marfa. Elle prenait part à la cérémonie. Les honneurs rendus à son fils

étaient autant de reproches qu'on lui adressait. Son repentir s'exhalait en aveux. Pauvre femme! Livrée au sauvage Ivan IV, persécutée par Boris Godounov, elle disait avoir été terrorisée par Dmitri; de là ses feintes et mensongères complaisances envers lui. Vasili Chouïski et le haut clergé se laissèrent toucher. Ils accordèrent publiquement à cette malheureuse, plutôt hallucinée que coupable, un généreux pardon. Leur but était atteint. Ils avaient suffisamment édifié le peuple sur le tsar intrus. Le ciel et la terre condamnaient l'usurpateur, et, du fond de sa tombe, le vrai fils d'Ivan IV lançait contre lui des anathèmes et des miracles [1]. Succès éphémère et chèrement acheté. La canonisation improvisée de Dmitri doit être rangée parmi les plus tristes incidents de l'époque. On ne mérite point, par le seul fait d'avoir été assassiné, les palmes du martyre. Les miracles sur commande sont plus que suspects. L'arrière-pensée de Chouïski est trop évidente, et les évêques n'ont fait preuve que d'une extrême complaisance.

Du reste, cet imposant appareil n'eut pas d'effet durable sur le peuple. Les troubles se renouvelaient périodiquement, et le pouvoir se voyait à court d'expédients. Dans un moment d'accalmie, en février 1607, Chouïski, soutenu par ses partisans, essaya d'un dernier appel à la conscience orthodoxe. A cet effet, l'ancien patriarche Job, l'homme lige de Boris et la bête noire de Dmitri, fut tiré du fond de sa retraite et invité à se rendre dans la capitale. Lorsqu'il parut à la cathédrale de l'Assomption, il y trouva une foule nombreuse présidée par le nouveau patriarche Hermogène. Du haut de l'ambon,

[1] *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 78. — *Roussk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 877, 899. — Les miracles de Dmitri ont été mis en doute par des contemporains.

l'archidiacre donna lecture de la requête des Moscovites. Le remords les avait envahis : ils avaient trahi les serments prêtés à Boris Godounov et à Fedor, ensuite hasardé un serment sacrilège à l'usurpateur Dmitri. Le patriarche Job les avait liés ; à lui de les délier, eux et tous les Russes, présents et absents, vivants et morts. Au point de vue canonique, la requête était un hors-d'œuvre. Le nouveau patriarche avait les mêmes pouvoirs que l'ancien, et même, à supposer la substitution légitime, il était le seul à les avoir. Mais Chouïski n'avait cure de ces subtilités; il voulait seulement resserrer les liens qui l'unissaient aux Moscovites et les rendre de plus en plus sacrés. Dans sa réponse préparée d'avance et promulguée immédiatement, Job accordait un large pardon et insistait sur la fidélité à Vasili Chouïski. De ses lèvres tremblantes, le vieillard émotionné jeta ensuite dans la foule des paroles de paix qui furent vite oubliées et de sages conseils qui ne furent pas suivis [1].

Le Tsar n'en travaillait pas moins à son œuvre conciliatrice. Il payait de sa personne à Moscou, et, par ses messages, il atteignait les provinces les plus reculées. Des plumes habiles racontaient l'histoire de Grichka Otrépiev, les aveux de Marfa, les merveilles du néothaumaturge, commentaient les droits de Vasili à la couronne, et, d'un bout à l'autre de la Russie, ces *gramoty* se lisaient dans les églises et se publiaient par les voïévodes. A côté des pièces officielles, on eut soin d'organiser une littérature officieuse qui prenait son mot d'ordre au palais, et propageait dans le pays l'opinion qu'on voulait faire prévaloir. Les meilleurs écrivassiers de l'époque se mirent en campagne, et, plus fidèles à la consigne que jaloux d'exac-

[1] *Akty... Arkh. Exp.*, t. II, p. 148, n° 67.

titude, ils s'étudièrent à brûler de l'encens en l'honneur de Chouïski. La plupart de ces panégyriques n'ont profité que médiocrement à l'histoire. Le plus remarquable de tous est l'*Izvète de Varlaam,* sur lequel nous reviendrons. Lors même de leur apparition, ces écrits eurent plus de succès littéraire que d'influence pratique et efficace. Ils étaient lus, copiés, abrégés, transformés de toute façon, mais on se pressait beaucoup moins de se ranger sous le drapeau de Chouïski [1].

Absorbé par d'incessantes luttes intérieures, le Tsar avait encore à s'occuper des affaires du dehors, dont la plus pressante était l'affaire polonaise. La catastrophe du 27 mai avait tout bouleversé et créé une situation nouvelle, pleine de malentendus et de contradictions. Le roi Sigismond, qui avait eu tant à se plaindre de Dmitri, passait pour son meilleur ami, et, par un étrange sophisme, on lui reprochait d'avoir prêté main-forte à celui que naguère les Russes eux-mêmes avaient appelé à régner sur eux. Il y avait loin de ces griefs à une déclaration de guerre, mais l'occasion était bonne de pêcher en eau trouble, d'autant plus que les Polonais présents à Moscou pouvaient servir d'otages.

Ces malheureux furent tout d'abord soumis à un savant triage. La jeune veuve du Tsar avec son père, ses parents et son entourage, les deux ambassadeurs avec leur suite, les simples soldats formèrent trois groupes distincts, auxquels, sauf les apparences, on appliqua les mêmes procédés [2].

Le dernier groupe était de tous le plus encombrant.

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 302, n° 144 et suiv. — Platonov, *Otcherki*, p. 316; *Drevner. Skaz.*, *passim*.

[2] Cracovie, Musée Czartoryski, 1654, f. 39 et suiv. — Niemojewski, p. 97 et suiv. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 329 et suiv., n°s 157 à 159. — Tourguénev, t. II, p. 92, n° LXXVII. — Wielewicki, t. II, p. 152.

Volontiers on eût renvoyé en Pologne tant de bouches inutiles, mais le parti de la prudence l'emporta. Les débris de l'armée d'invasion subirent environ trois ans de captivité. Le Père Nicolas, inséparable de ses ouailles, ne rentra à Cracovie que le 13 février 1609. Il se félicitait d'avoir pu, pendant cette longue épreuve, offrir tous les jours le sacrifice de la messe, administrer les sacrements à ses compagnons et soutenir leur courage, à la grande approbation des Moscovites [1].

Si on ne lâchait pas les soldats, à plus forte raison fallait-il garder les ambassadeurs. Leur mission n'ayant plus de but, ils demandaient à partir sur-le-champ, mais prévoyant qu'ils seraient, en Pologne, des témoins à charge, les boïars s'y opposaient énergiquement, et dissimulaient leur opposition sous les dehors de la légalité. Le droit sacré de la représentation étrangère ne devait pas souffrir d'atteinte franche et directe. Cette tactique fut adoptée dès la première séance du 6 juin. Ce jour-là les ambassadeurs furent appelés au palais. Encore sous la sanglante impression du massacre, vivement préoccupés de leur propre sort, tout leur parut sombre et attristant. Un lugubre silence régnait à l'intérieur; sur les visages on lisait l'effarement. Le prince Mstislavski présidait le conseil improvisé des boïars. Deux frères Chouïski, les Golitsyne, un Nagoï, un Romanov, un Tatistchev, l'assistaient. La veille encore prosternés aux pieds de Dmitri, ils se redressaient de toute la hauteur de leur taille, et s'érigeaient en accusateurs de leur ancien maître. La transition était si brusquement fantastique qu'elle faisait l'effet d'un rêve. Mstislavski entrant bien dans son rôle, lut un long réquisitoire, où le tsar Dmitri était identifié

[1] Notre collection, 1609, 14 février, *Czyrzowski à Acquaviva*

avec Grichka Otrépiev, et la part des responsabilités arbitrairement établie. Pas d'autres coupables, bien entendu, que les Polonais. Smirnoï Otrépiev les avait officiellement prévenus que c'était son neveu Grichka qui jouait au Prétendant; une seconde ambassade avait confirmé cette première information. Loin d'en tenir compte, ils avaient, au mépris de la trêve, prêté sciemment leur concours à un aventurier. De là, tous les malheurs.

Il ne fut pas difficile aux ambassadeurs de combler les lacunes de cette exposition et d'en présenter la contre-partie. « Des Moscovites ont été les premiers, dirent-ils, à jurer que Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV, et vous, boïars, vous l'avez pressé de venir, vous l'avez couronné, vous lui avez prêté serment de fidélité. Pourquoi faites-vous aux Polonais un crime d'avoir marché sur vos brisées ? »

La question ainsi posée, l'embarras devenait mutuel. Ni les uns, ni les autres ne disaient la vérité entière. A tout prendre, les Moscovites faisaient la plus triste figure. Les malices de Tatistchev n'y remédièrent point. Le prince Mstislavski, plus versé dans l'ascétisme, s'en prit aux péchés des hommes, et leur attribua tous les désastres. Ces réflexions ne touchèrent que très peu les ambassadeurs; des soucis personnels les tourmentaient. Ils demandèrent à partir immédiatement, et il fut convenu que rapport en serait fait au Tsar. Comme les boïars ne s'y prêtaient que mollement, les ambassadeurs inquiets présentèrent quelques jours après une requête vigoureusement motivée pour accélérer le départ.

Mais quelle profonde et amère déception n'eurent-ils pas à subir ! Le 15 juin, l'agaçant Tatistchev vint leur fatiguer les oreilles avec les paperasses de Dmitri. Lecture faite, il leur annonça que le prince Volkonski et le diak

Andreï iraient en Pologne régler les causes pendantes; quant à eux, ambassadeurs, ils attendraient à Moscou le retour des envoyés russes. Ces paroles furent pour les Polonais un coup de foudre. Ils comprirent qu'ils étaient prisonniers; leurs protestations ne servirent de rien; la force brutale l'emportait. Une indicible tristesse s'empara de ces malheureux. Au lieu d'une courte absence, les voilà condamnés à un séjour prolongé, loin de la patrie, loin de la famille, avec des affaires en souffrance et des intérêts compromis. Et dans quelles conditions allaient-ils traîner leur existence? Mal logés, entassés, hommes, chevaux et bagages, dans d'étroites demeures; mal nourris, et ne pouvant manger à leur faim; surveillés comme des malfaiteurs, privés de communications avec le dehors, condamnés à ne jamais sortir, ne respirant qu'un air renfermé ou infect, les enfants de la libre Pologne se voyaient réduits à un dur esclavage. A force d'adresse et de ruse, ils parvenaient à se procurer des nouvelles, à échanger quelques lettres; Nicolas de Mello leur envoyait de Solovetsk de longs messages, escomptant d'avance leur protection pour recouvrer la liberté; mais toutes ces informations ne leur apportaient que peu ou point de réconfort. Leur vie s'écoulait chagrine et monotone, en lutte perpétuelle avec leurs geôliers, les yeux fixés sur la Pologne, d'où le mot de la délivrance tardait à venir.

Marina et le palatin Mniszech n'eurent pas non plus à se louer de leur sort. On mit un sordide empressement à les dépouiller de leurs biens. Les objets de prix ainsi qu'une somme considérable d'argent furent confisqués; les écuries du palatin durent livrer leurs chevaux, les vins généreux de sa cave servirent à ses spoliateurs. La rapacité des boïars ne s'arrêta point devant le deuil de

Marina : on lui enleva non seulement les bijoux reçus de Dmitri, mais ceux encore qui lui appartenaient en propre. En sortant du palais qui l'avait hébergée si peu de jours, elle n'emporta rien de ses richesses ; à peine lui fit-on l'aumône de quelques chemises. Son premier mot, lorsque après de vives instances elle fut enfin réunie à son père, résonne comme un éclat de rire au milieu des larmes que répandaient tant de malheureux. « Je voudrais, dit-elle, qu'on me rendit mon négrillon plutôt que mes bijoux et mes parures, et cependant j'en avais tant! » L'épreuve tombait sur une âme exubérante de jeunesse et de vie ; l'insouciante Polonaise défiait la fortune avec une téméraire audace. La fortune accepta le défi.

On raconte que Mniszech, même après la catastrophe, ne se départit pas de l'étiquette tsarienne observée aux jours d'éphémère grandeur, et qu'il entoura sa fille des égards dus à la souveraine. Cette comédie avait une doublure très sérieuse : il s'agissait de conserver sur la tête de Marina la fuyante couronne. Comme le naufragé qui s'accroche à une dernière planche de salut, Mniszech se prévalait du serment prêté à Marina pour lui obtenir la régence. Les marques extérieures de respect devaient y préparer les esprits. En même temps, au dire de Sigismond, il se livrait auprès des boïars à d'actives démarches dans ce sens. Ce rêve fut bientôt dissipé : on ne voulait pas de femme au pouvoir. Encore plus étrange est le renseignement recueilli par l'archevêque Arsène : le projet aurait été formé de trancher les difficultés à l'aide d'un mariage politique, et d'unir la veuve de Dmitri avec Vasili Chouïski [1]. Le nouveau Tsar renonça effectivement au célibat qui lui avait été imposé par Godounov, mais

[1] Voir l'Appendice, n° III. — Dmitriévski, p. 139, 232.

ses préférences se portèrent sur une Moscovite. Les Polonais n'étaient pas en faveur, et Mniszech allait en faire une nouvelle expérience.

Il fut soumis à un interrogatoire. Les boïars voulaient aller au fond des choses, scruter les motifs de sa conduite envers Dmitri et la nature de ses rapports avec lui. Pour dévoiler la vérité, le moment était fait exprès. Prisonnier, incertain de son sort, accusé de connivence avec un aventurier, Mniszech n'avait qu'à révéler l'authenticité de Dmitri pour démolir ses adversaires. L'envie ne lui en manquait certainement pas; il y allait de son honneur, de sa sécurité, de l'avenir de sa fille. Aussi bien ses affirmations tranchent-elles de l'absolu; mais ses preuves sont faibles. On s'aperçoit aisément qu'il a puisé à la même source que Wisniowecki, c'est-à-dire qu'il a cru Dmitri sur parole. En fait de témoins polonais, il n'avait à citer que le Livonien de Sapieha et le prisonnier de Pskov; aucune autre investigation n'avait été tentée. Et cependant il avait encore beau jeu vis-à-vis des boïars. Je ne voulais, disait-il, que le triomphe de la vérité et de la justice; je n'aurais jamais franchi la frontière, si les Moscovites n'eussent appelé Dmitri, pris les armes pour sa cause et mené la campagne. Et puis, comme les ambassadeurs, il apostrophait les boïars : « Pourquoi l'avez-vous couronné? Pourquoi lui avez-vous prêté serment? » On se gardait bien de répondre à ces questions importunes; le refrain de Grichka Otrépiev servait d'échappatoire, et le sens moral était déjà tellement émoussé que les parjures des Nagoï faisaient autorité et figuraient en dernier appel[1].

Tandis que ces colloques se poursuivaient sans aucun

[1] *Sobr. Gos Gram.*, t. II, p. 294, n° 140.

résultat pratique, le palatin et sa fille restaient sous la surveillance de leurs gardiens. Le 25 juin, on leur assigna pour demeure l'ancienne maison d'Athanase Vlasiev, tombé en disgrâce et relégué dans l'intérieur du pays. Ils n'y firent pas long séjour. Vers la fin du mois d'août, tous les Polonais, sauf les ambassadeurs, reçurent l'ordre de quitter Moscou. Le palatin avec sa fille et ses plus proches parents, les Bernardins, y compris le Père Anserinus, furent transportés à Iaroslav. C'était l'exil renforcé, avec ses privations et ses souffrances, et sans aucune lueur d'espoir. Ce changement avait pour cause les difficultés croissantes de la situation.

III

Les boïars avaient beau réduire l'apparition et les succès de Dmitri à une simple intrigue polonaise, les événements leur infligeaient de cruels démentis. Le malaise avait des origines domestiques, toutes les classes de la population en souffraient; l'intervention étrangère était sollicitée par les désastres nationaux. La tourmente qui se déchaînait sur la Russie ne permettait pas d'en douter.

L'on était encore sous le coup de la catastrophe du 27 mai, les églises retentissaient d'anathèmes contre Grichka Otrépiev, lorsqu'une étonnante nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers toute la Russie : le tsar Dmitri n'a pas été assassiné, il est sain et sauf, il se prépare à rentrer au Kremlin. Avec l'existence présumée de Dmitri, ses origines tsariennes étaient forcé-

ment remises en question. Que fallait-il penser de tout cela ?

Le 12 août 1606, le Père Bosgraven, fidèle correspondant de Possevino, lui annonçait dans la même lettre l'assassinat de Dmitri et sa réapparition. La légende poignait à peine. Les Moscovites, au dire de Bosgraven, n'en croyaient rien. Les Polonais se partageaient en deux opinions contraires. Les uns faisaient chorus avec les Moscovites; les autres prétendaient qu'averti du complot, Dmitri s'était échappé à la faveur de la nuit, et que le fer des conjurés n'avait atteint que son remplaçant. De là, tant de soins, y compris la crémation, pour rendre le contrôle impossible. Avant de fermer sa lettre, Bosgraven alla derechef aux renseignements, et il conclut ainsi : « Deux Jésuites arrivent en ce moment de Vilna; ils affirment de la manière la plus positive que c'est bien Dmitri qui a été tué. Donc, nul doute à cet égard [1]. »

Malheureusement les scrupules du Père Bosgraven ne se rencontraient pas toujours ailleurs, et les petites gens surtout succombaient aisément à l'appât du merveilleux. Un marchand italien, Francesco Talamio, nous fera saisir ces hallucinations sur le vif. Retour de la foire d'Iaroslav, en Galicie, il rapportait à ses clients des marchandises et des nouvelles. L'histoire de Dmitri servait de gros morceau. A l'entendre, le Tsar, plein de vigueur et de vie, était à Sambor, au couvent des Bernardins, bien caché et soigneusement gardé. Son odyssée se racontait ainsi. Trois personnages mystérieux avaient traversé le pays. A un moment donné, l'un d'eux, qu'on entourait d'égards, prit une voiture et ne la quitta plus ; mais on vit cette voiture, escortée de deux cavaliers, arriver à Sambor. Ici

[1] Notre collection, *Bosgraven à Possevino*, lettre autographe.

les traces des voyageurs se perdent, et une transformation subite s'opère au château. La palatine Mniszech, jusque-là plongée dans la douleur, sèche ses larmes et devient souriante. Une de ses femmes de service se rend à la foire, et révèle en secret, la malheureuse, que le motif de cette joie est la présence de Dmitri à Sambor. Sous les yeux de Talamio, un ennemi juré du Tsar, qui aurait préféré le voir pendu, est obligé d'avouer qu'il est sauvé. D'ailleurs, les partisans du Rokosz le proclament hautement. Des preuves si décisives éblouissent le crédule Italien, et il se trouve des hommes plus crédules encore pour l'écouter et le croire.

La même histoire, agrémentée de variantes, après avoir circulé dans le peuple, remontait jusqu'aux sommets de la société. Le P. Bartch eut l'occasion de s'en convaincre, et même d'y prêter personnellement la main. C'était juste l'époque où une députation de Séversk traversait Kiev, et s'en allait à la recherche de Dmitri avec la parfaite assurance de le trouver au fond de quelque château. L'évêque de la ville, Kazimirski, en fit part au P. Bartch, bien qu'il fût persuadé lui-même de la mort de Dmitri. Quelques anciens officiers de l'armée d'invasion soutenaient crânement la version opposée. Un certain Walewski et son serviteur Sigismond Kriposki se donnaient pour les mieux renseignés, et, en effet, aucun détail ne les embarrassait, ils n'étaient jamais à court de noms propres. Soumis par le P. Bartch à une espèce d'interrogatoire, ils racontèrent que Dmitri avait deux sosies, l'un se nommait Borkowski, l'autre était un neveu de Mosalski. Sauf la fameuse verrue, ils lui ressemblaient à s'y méprendre. Aussi, lorsque le Tsar voulait jouir de sa liberté, il collait à l'un d'eux une verrue postiche sur le nez, lui cédait ses insignes et le tour était joué : personne

ne se doutait de la substitution. Ainsi en fut-il, le 27 mai: Dmitri se fit remplacer par Borkowski, et tandis que celui-ci tombait sous les coups des conjurés, il prenait lui-même la fuite et partait de Moscou au grand galop de son cheval. Le reste de l'histoire n'était pas moins étrange que le commencement. Des accès de méfiance survenaient parfois au P. Bartch, mais une coïncidence qu'il jugeait providentielle le frappait vivement : « Dmitri n'a eu que des succès, disait-il, tant qu'il a été reconnaissant envers « son grand bienfaiteur » le roi de Pologne, dès qu'il s'est montré ingrat la fortune l'a trahi. » Sous l'empire de ces impressions diverses, le Père crut devoir communiquer au nonce tous les détails du récit en y ajoutant deux restrictions : il s'en remettait aux narrateurs de la vérité des faits et en déclinait la responsabilité; il demandait, par excès de prudence, le secret sur son nom.

La relation du P. Bartch portait à leur comble les incertitudes de Rangoni. Déjà il avait sous les yeux celle de Francesco Talamio. Le silence de Sawicki et d'Anserinus qui parlaient de la catastrophe sans rien dire de Dmitri lui paraissait aussi singulièrement significatif. Le 31 octobre 1606, c'est le P. André qui lui écrit une lettre triomphante. Très affligé des événements moscovites, l'ancien aumônier avait fait une excursion à Sambor, mais, au lieu de Dmitri en chair et en os, il n'y avait trouvé, hélas! qu'une amère déception. Sa tristesse se changea en joie, lorsqu'un officier vint le trouver à Lvov, et lui montrer un message de la palatine Mniszech. Elle donnait pour certaine la conservation de Dmitri, et dans le monde militaire son opinion prédominait. Le P. André en était dans le ravissement.

Ces bruits prenaient tant de consistance qu'un Bernardin des plus cotés fut envoyé de Cracovie à Sambor

avec mission officielle d'y faire une sérieuse enquête. Il en rapporta une pièce contresignée par ses confrères, et attestant que Dmitri ne se trouvait pas dans leur couvent : on ne l'avait pas revu depuis son départ. Mais plus le Tsar était insaisissable, plus d'aucuns s'acharnaient à le faire ressusciter. Le 5 janvier 1607, veille de l'Épiphanie, Jean Bilczinski, ex-secrétaire de Dmitri, arrive d'Iaroslav à Lvov, et vient trouver le P. André, son père spirituel d'autrefois. Il jure que Dmitri est sauvé, que sa cause gagne du terrain, que Marina l'attend avec impatience; il parle longuement de son séjour auprès des Mniszech, et le bon P. André de rouvrir son cœur à l'espérance, et de reprendre ses projets moscovites [1].

Les fluctuations de la nonciature se reproduisaient au Vatican. Rangoni y envoyait toutes les pièces qui tombaient entre ses mains, rendait compte des enquêtes et des opinions en cours, et, selon la note qui prévalait, le cardinal Borghèse, passant d'un extrême à l'autre, se préparait à toutes les éventualités. Il se demandait surtout pourquoi, étant donnée l'existence du Tsar, celui-ci tardait tant à paraître au grand jour? On lui insinuait discrètement que l'ingratitude présumée envers le roi de Pologne pourrait en être la cause. Le cardinal anticipait alors sur les mesures à prendre pour amener la réconciliation, sur les brefs que l'on adresserait à Sigismond, et de pieux conseils étaient prodigués d'avance à Dmitri : qu'il montre du repentir, qu'il ne s'entoure plus d'hérétiques, qu'il cherche en tout la gloire de Dieu. Dans les instructions du 18 novembre 1606 au successeur de Ran-

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 499, *Relatione d'un mercante italiano; Moscovitica* (relation du P. Bartch); 1606, 2 septembre, *Rangoni au cardinal Borghèse;* 31 octobre, *Lawicki à Rangoni.* — II, 230, 1605, 25 et 28 septembre, 25 novembre, *Rangoni au cardinal Borghèse.* — II, 234, 1607, 12 janvier, *Lawicki à Striveri.*

goni, c'est la désespérance qui reprend le dessus. L'on constate tristement que, depuis la mort de Dmitri, tous les projets d'union avec Moscou sont compromis, et l'on insiste sur l'idée de Rutski et la réforme des Basiliens. Cependant les derniers mots de la pièce trahissent encore des hésitations [1].

Du reste, rien d'étonnant si en Pologne et à Rome on ne parvenait pas à y voir clair. Contrairement à l'opinion du P. Bosgraven, les Moscovites eux-mêmes ne savaient à quoi s'en tenir. Mikhaïl Moltchanov, favori de Dmitri, semble avoir été un des premiers à lancer la déconcertante nouvelle de l'assassinat manqué. Les bruits recueillis par Talamio à la foire d'Iaroslav n'étaient qu'un faible écho de ceux qui circulaient parmi les Moscovites, troublaient les esprits et se propageaient avec une incroyable rapidité. Une maladresse de Vasili Chouïski facilita l'explosion de la mine depuis longtemps préparée. A peine élu, il avait exilé dans des provinces lointaines les plus chauds partisans de son prédécesseur, et, pour adoucir la peine, conféré à quelques-uns d'entre eux des postes élevés dans l'administration. Tel fut le cas du prince Grigori Chakhovskoï. Dévoué à son ancien maître, entreprenant et actif, on commit la faute de le nommer voïévode à Poutivl. Autant valait le mettre à la tête des plus fidèles tenants de Dmitri, et lui fournir tous les moyens désirables d'organiser un soulèvement. Il en profita habilement, arbora le drapeau du tsar Dmitri, annonça sa prochaine apparition, et appela aux armes tous les Moscovites. Ces paroles produisirent dans les foules un effet magique.

Les événements qui se passèrent alors jettent une vive

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 93 v°, 97, 102 v°, etc.

lumière sur l'état social de la Russie à cette époque. Elle avait à expier les fautes politiques d'Ivan IV et de Boris Godounov et leurs abus de pouvoir. Chakhovskoï n'eut qu'à reprendre en sous-œuvre les agissements de Dmitri : Cosaques et miséreux, vagabonds et proscrits répondirent à son appel et se rangèrent sous ses ordres. La question dynastique n'était le plus souvent qu'un prétexte ; on courait au pillage en quête de licence. Les déshérités du sort et de la fortune dont on avait essayé de faire l'avant-garde contre les Tatars devenaient l'avant-garde de l'émeute ; le pauvre s'insurgeait contre le riche, l'opprimé contre l'oppresseur ; la revanche sociale jetait son cri de guerre. Un bras de fer, dirigé par un coup d'œil d'aigle, eût peut-être enrayé le mouvement ; Vasili, entouré de traîtres, n'avait ni l'un ni l'autre.

Les Polonais n'ignoraient rien de ce qui se passait chez leurs voisins. Ils s'y intéressaient d'autant plus qu'ils étaient en mesure de fournir des alliés aux combattants. Le Rokosz touchait à sa fin, la Livonie était pacifiée, les spadassins de profession restaient sans ouvrage ; quel séduisant dérivatif pour eux qu'une promenade militaire en Russie ! Le prétexte s'offrait de lui-même : des compatriotes massacrés ou détenus captifs donnaient bien le droit d'exercer des vengeances et des représailles, de se dédommager par la rapine et le butin. Aussi bien des bandes nombreuses se formèrent en peu de temps, et des capitaines en renom les dirigèrent vers les plaines moscovites. Le plus redoutable de ces condottieri était Alexandre Lissowski, moitié brigand, moitié général, audacieux, endurant, rapide comme l'éclair, sans rival dans l'art d'organiser des razzias, de répandre au loin la terreur, et de fondre sur l'ennemi à l'improviste. Le prince Roman Rozinski et Jean-Pierre Sapieha se mirent aussi en cam-

pagne, mais ils se piquaient de faire la grande guerre et de livrer des batailles en règle. Quant aux Cosaques, ils se prêtaient à tout. L'ataman Zaroutski n'eut qu'à faire un signe, et les sabreurs du Don et du Dniéper se mirent à son service. De toutes parts, on se donna rendez-vous en Russie; autant de contingents pour l'armée de l'émeute.

Cependant le nom qui avait servi à soulever les masses devait tôt ou tard, à moins de passer pour un fantôme, finir par s'incarner. Il tardait aux fauteurs du mouvement de produire leur héros et de se grouper autour de lui. De jour en jour, l'embarras allait grandissant. Dmitri ne revivrait pas de ses cendres, les initiés le savaient bien; mais où trouver l'aventurier capable de jouer son rôle et de servir de mannequin? Après bien des tâtonnements, un sujet ayant les aptitudes requises fut enfin découvert. Encore un mystérieux personnage! Des récits fabuleux circulent sur son compte. Wielewicki en fait un ancien secrétaire de Dmitri. Sans emploi depuis la mort du patron, recueilli par un pope de Mohilev, il porta le trouble dans son ménage. Le mari outragé se vengea à coups de fouet, et rendit son hôte à la liberté et à la misère. Poussé à bout par la détresse, celui-ci s'en vint à Starodoub, se fit passer, on ne sait trop comment, pour Dmitri, fut reconnu officiellement comme tel, et prit le commandement de l'armée [1]. A la vérité, il n'entendait rien à la guerre, mais des hommes du métier étaient là pour le conseiller et le diriger. Au prix de quelques revers et après beaucoup d'épreuves, il parvint avec sa troupe, en 1608, jusqu'à Touchino, à douze verstes de Moscou, et y fixa sa résidence. Transformé d'abord en camp fortifié, ce bourg, qui devait devenir si tristement célèbre, prit

[1] Wielewicki, t. II, p. 239.

bientôt les apparences d'une ville. Des forces imposantes y étaient réunies, leur ravitaillement attirait un nombreux personnel, et, à côté des marchands qui faisaient leur commerce, il y avait des traîtres qui mettaient aux enchères leur honneur. Touchino tenait la capitale en échec, si bien que le surnom de brigand de Touchino (*Touchinski vor*) est resté à Dmitri II.

Désormais la Russie était en proie à l'anarchie. Le tsar Vasili avait bien remporté quelques victoires, sévi contre ses adversaires, jeté à l'eau Bolotnikov, un des chefs de l'émeute, pendu l'ignoble Pétrouchka, fils présumé de Fedor, mais il n'avait pas réussi à frapper un grand et dernier coup. Le pays restait en feu, profondément divisé, ouvert aux incursions hostiles, sans confiance dans le Tsar, à la merci des aventuriers, livré aux pires inspirations de sa fureur. Les dangers de la situation n'échappaient point à Vasili, et, s'il n'avait jamais désiré la guerre contre la Pologne, il inclinait maintenant de plus en plus vers la solution pacifique. Les circonstances le servirent à merveille.

Le prince Volkonski, que nous avons vu précédemment partir pour Cracovie, n'y avait rien conclu et rien obtenu. Aux premières questions sur la catastrophe moscovite, il avait répondu avec humeur que Dmitri était réellement mort, mais que les Polonais sauraient le faire ressusciter. Cette entrée en matière ne promettait rien de bon, et, en effet, l'unique résultat de la mission russe à Cracovie fut l'envoi d'une mission polonaise à Moscou. Drucki-Sokolinski et Witowski, députés à cet effet, arrivèrent au Kremlin le 22 octobre 1607. Malgré l'intérêt évident qu'il y avait à faire vite, les Moscovites ne renoncèrent pas à leurs traditions routinières, et traînèrent les négociations en longueur, au grand désespoir d'Olesnicki et de Go-

siewski. Excédés d'ennui et fatigués d'attendre, ceux-ci menacèrent un jour leurs geôliers de se frayer à main armée un passage jusqu'à la frontière et se mirent à faire leurs préparatifs. Il fallut, pour les calmer, que les boïars intervinssent.

Cependant les difficultés sans cesse renaissantes rendirent Vasili plus conciliant, et, le 23 juillet 1608, une trêve de trois ans et onze mois put être conclue. La condition principale visait la mise en liberté de tous les Polonais détenus en Moscovie. De son côté, la Pologne s'engageait à ne point prêter main-forte au brigand de Touchino. Les droits respectifs des deux nations seraient ainsi redressés; Vasili n'aurait à combattre que l'ennemi domestique privé de l'appui étranger, et, par conséquent, moins redoutable. Mais la trêve n'existait que sur le papier; en réalité les adversaires ne désarmaient point, les traîtres poursuivaient leur œuvre ténébreuse, et Sigismond III méditait la guerre. Encore un peu de temps, et l'orage éclatera.

Pendant les pourparlers Mniszech et sa fille avaient été rappelés d'Iaroslav à Moscou. Ils devaient, les premiers, bénéficier du nouvel accord, et l'on stipulait d'avance que Marina renoncerait à ses titres tsariens. Le palatin arrivait ainsi à un tournant de sa vie agitée, et un paisible avenir s'ouvrait à sa vieillesse. Il n'avait qu'à rentrer à Sambor, rendre sa fille à la vie privée, reprendre sa place au foyer domestique, ses fonctions administratives et ses causeries avec les Pères Bernardins. Est-ce la fatalité, est-ce l'ambition qui l'a empêché de le faire immédiatement?

Aussitôt après la conclusion de la trêve, les Mniszech quittèrent Moscou avec Olesnicki et Gosiewski. Une escorte de cinq cents cavaliers les accompagnait, car un

guet-apens était toujours à craindre, même en suivant des sentiers de traverse. En dépit des précautions, il y eut une alerte. A un moment donné, pour éviter les embuscades, l'escorte voulut rebrousser chemin et sacrifier deux ou trois jours en vue d'une sécurité plus grande. L'affaire fut chaudement discutée, mais les deux ambassadeurs ne parvinrent pas à s'entendre, et chacun agit à sa guise. Gosiewski adopta sans méfiance la proposition des Moscovites; son ami Sawicki se rangea de son côté, et ni l'un ni l'autre n'eurent à s'en repentir. En revenant sur leurs pas, ils rencontrèrent de nouveaux renforts, et, quoique avec un léger retard, ils arrivèrent heureusement à la frontière polonaise. Par contre, Olesnicki et les Mniszech, n'ayant pas consenti à perdre leur temps en circuits, poursuivirent leur route dans la même direction qu'auparavant et tombèrent en plein dans le piège. Du fond de Touchino, Dmitri guettait assidûment sa proie, car s'emparer de Marina valait mieux pour lui que gagner une bataille. A supposer qu'elle le reconnût pour son époux, quel prestige n'y aurait-il pas gagné! Qu'il y ait eu secrète connivence ou non, toujours est-il qu'un fort détachement de cavaliers surprit les voyageurs, les arracha sans peine à leur escorte, et les remit entre les mains de Jean-Pierre Sapieha, qui les dirigea sur Touchino. De la sorte, au lieu de regagner la Pologne, les Mniszech, le père et la fille, restèrent aux portes de Moscou.

L'incident, gros de conséquences, n'était, au dire du nonce de Cracovie, qu'un « artifice » du palatin. Le Roi partageait cette manière de voir, et, en décembre 1608, il dévoilait lui-même au nonce les visées ambitieuses du malheureux père. « Mniszech reste auprès de Dmitri, disait Sigismond, pour lui donner plus de crédit, lui

accorder la main de sa fille dès qu'il sera parvenu au trône, et le faire profiter du serment prêté naguère à Marina. » D'autre part, le message du 22 août 1608, adressé à Mniszech par Dmitri, a paru suspect aux historiens, et, d'un commun accord, ils ont accusé le palatin d'avoir provoqué et facilité le passage de sa fille à Touchino. Mais, à la vérité, s'il y a eu des hésitations dans sa conduite, il les a rachetées par son retour en Pologne, et il les a expliquées dans son discours à la Diète de 1611. Le Roi était présent, il ne tenait qu'à lui de rectifier l'orateur ou de lui donner un démenti, mais, comme toujours, il préféra ne pas intervenir et laisser les sénateurs vider entre eux leurs querelles [1].

Même incertitude au sujet de Marina. A-t-elle été sacrifiée ? S'est-elle condamnée elle-même à courir les aventures ? Fille de magnat, a-t-elle spontanément partagé sa couche avec un imposteur ? Ou bien l'y a-t-on forcée par les menaces et la violence ? Cette phase de la vie tourmentée de Marina est une des plus mystérieuses. Témoin oculaire de la première entrevue, Jean-Pierre Sapieha n'en rapporta qu'une pénible impression : l'ancienne Tsaritsa aurait reçu froidement le nouvel aspirant au sceptre de Moscou. Un serviteur d'Olesnicki, à son retour de Touchino, racontait la même scène avec des détails émouvants : blessée dans son orgueil de femme, sous l'empire d'une répulsion invincible, Marina aurait brandi un couteau, visé son propre cœur et jeté ce cri de navrant désespoir : « Plutôt la mort. » Ces nobles et trop courtes résistances, mélange de fiers sentiments et de

[1] *Akty..., Zap. Rossii*, t. IV, p. 264, n° 177. — *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 336, n° 160. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 226, 1608, 5 octobre, *Simonetta à Borghèse.* — Appendice, n° III. — WIELEWICKI, t. II, p. 277. — Cracovie, Bibl. Jagellonienne, 102, f. 457.

funestes résolutions, sont restées inconnues à Martin Stadnicki. Le maître de cour naguère si obséquieux rejette avec dédain, mais sans bonnes preuves, la honte de l'initiative sur son infortunée parente. Elle aurait envoyé des messages à Touchino, concerté la rencontre, et, travestie en hussard, serait allée se jeter dans les bras de Dmitri. Si ce n'est pas vrai, c'est, au moins, romanesque [1].

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à cette époque Marina traversa une crise redoutable, et qu'elle en sortit transformée. Maîtresse d'un imposteur, a-t-on dit. Une partie de cette flétrissure peut probablement lui être épargnée. Ils étaient libres tous deux, les empêchements canoniques ne les atteignaient point; un Bernardin, le Père Antoine, était là. En sa qualité d'aumônier, il a pu s'attribuer une juridiction très étendue, et conférer le sacrement aux fiancés [2]. D'aucuns ne verront peut-être dans le mariage régulier qu'une circonstance aggravante de plus; personnellement pour Marina c'était une inconséquence de moins. Quant au reste, elle apparaît méconnaissable. L'école du malheur ne lui a pas profité. Les brusques revirements de la fortune ont déséquilibré ses forces morales. Son âme ardente s'est exaltée dans l'isolement et l'exil. Marina s'est repliée sur elle-même, elle s'est senti du ressort et, jetée bon gré, mal gré, dans l'inconnu, elle a témérairement accepté son rôle, au risque

[1] Stockholm, Archives royales, fonds Brahe, 349, f. 8 v°. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 226, 1608, 8 novembre, *Simonetta au cardinal Borghèse*. — Lvov, Bibl. Bawarowski, STADNICKI, f. 29 et suiv.

[2] Le journal de la nonciature de Cracovie (*Relazioni del Nunzio*) porte cette note : « Si crede sia maritata (*Marina*) con finto Demetrio per mano d'un frate Bernardino; et è nel campo di Demetrio, benchè il palatino padre scrive che sarà presto in Polonia e la lasciarà in qualche castello. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, IV, 274, f. 95 v°.

d'y perdre son bonheur. Naguère si déférente envers ses parents, envers son oncle, le cardinal Maciejowski, dont elle voulait faire son conseiller et son guide, elle tient tête à son père et ne se laisse pas fléchir. En janvier 1609, le palatin fit ses adieux à sa fille, et partit de Touchino sans appeler sur elle les bénédictions paternelles. Que s'était-il passé entre eux ? on ne le sait. La pauvre enfant envoya plus tard à son père une lettre d'excuses et de regrets, et, mêlant la vanité à la piété filiale, elle promettait de s'amender et réclamait du velours noir pour ses robes. Au fond de ce cœur si étrangement ballotté, l'affection familiale survivait aux plus amères déceptions, les quelques lettres de l'année 1609 en portent l'empreinte. L'illusion de la grandeur ne quittait pas non plus la souveraine déchue. Elle écrivait au nonce de Cracovie comme si elle était encore au Kremlin, en passe d'exécuter les beaux projets formés naguère en Pologne. Et les Bernardins de Sambor ornaient le maître-autel de leur église avec des chandeliers en argent offerts, en 1609, par la « Czarowa » Marina. Le palatin Mniszech, quoique éloigné de sa fille, lui gardait cependant un fidèle souvenir. Au cours de la Diète de 1611, vivement attaqué par ses collègues, accusé d'ambition et d'égoïsme, il retrouva les accents d'un père pour plaindre son enfant. Ses prétentions avaient été modestes : il aurait voulu voir Marina tomber aux pieds du Roi, accepter un domaine en échange d'une couronne et rentrer dans la vie privée. Fort de sa conscience, il avait, à Touchino, démasqué l'imposteur. Mais ses conseils n'avaient pas été suivis. Revenu en Pologne, il avait correspondu avec sa fille; qui pourrait lui en faire un reproche ? Et il s'apitoyait sur le sort d'une Polonaise, qu'il était prêt à sacrifier au bien de la patrie, et que la patrie ne devrait pas oublier. Les

lettres du palatin à Marina sont malheureusement perdues pour nous. Quant à celles que Dmitri adressait à Mniszech, on y reconnaît l'aventurier pressé d'arriver au trône, offrant à autrui des sommes et des provinces qu'il ne possédait pas encore lui-même [1].

A Rome, la lumière au sujet du second Dmitri ne se fit que tardivement. Le cardinal Borghèse ne cessait de recevoir des renseignements contradictoires, sa pensée flottait incertaine au milieu de ces racontars; toutefois l'espoir lui était cher que le premier Dmitri reparaîtrait un jour, et qu'il se montrerait assagi par l'épreuve et plein d'une ardeur nouvelle. Que ne pourrait-on pas attendre d'un néophyte repentant! Rangoni et, après son départ de Cracovie, son successeur reçurent tour à tour des confidences de ce genre, provoquées le plus souvent par leurs propres dépêches, qui variaient au gré de l'opinion prédominante.

Vers la fin de l'année 1606, traversant l'Autriche pour rejoindre son poste, le nouveau nonce de Pologne, Simonetta, apprenait en route que Dmitri avait échappé à la mort, et qu'il préparait une revanche. Après un an environ de séjour à Cracovie il n'en savait pas plus long, si ce n'est que parfois on lui affirmait le contraire. Au cours du mois d'octobre 1607, une lettre d'Olesnicki, datée de Moscou, adressée au Roi, rendait la vie à Dmitri et faisait autorité, mais le mois n'était pas écoulé encore que la mort du même Dmitri paraissait déjà plus vraisemblable. Le 25 novembre, les chances s'équilibraient des deux côtés, et, après s'être évertué à les peser exactement, le nonce dégageait sa responsabilité. «Dieu veuille, disait-il,

[1] Voir la correspondance de Mniszech, Marina et Dmitri II dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. II, p. 336 à 373. — Sambor, Archives des Bernardins, *Acta*, f. III. — Cracovie, Bibl Jagellonienne, 102, f. 457.

que Dmitri soit en vie, mais la nouvelle ne me semble pas bien fondée. »

A quelques semaines d'intervalle, sur le déclin de l'année 1607, encore un revirement. Deux jeunes fils du palatin de Sandomir, Nicolas et Sigismond, arrivent à Rome, accompagnés de leur précepteur, et se présentent au Vatican. Ces messagers de Sambor exhibent un écrit de leur mère, la palatine annonce qu'elle a reçu une lettre autographe de Dmitri. Quelque rassurant que fût ce témoignage de première main, le cardinal Borghèse n'en poursuivit pas moins ses recherches, et Paul V ne cessa point de recommander les prisonniers à Sigismond, car Mniszech et sa fille étaient alors détenus à Iaroslav. Le Pape les jugeait dignes d'un meilleur sort, et, à deux reprises, le 5 juillet 1607 et le 1er juillet 1608, il pressa délicatement le Roi d'intervenir en leur faveur. Toute l'année 1608 se passa en pourparlers stériles et en explorations plus ou moins infructueuses. Mniszech n'obtint sa liberté qu'en 1609, et la vérité sur Dmitri ne fut connue avec certitude que lorsque le Roi de Pologne se décida enfin à parler clair. A la veille d'une campagne contre la Russie, il importait de constater que le soi-disant Dmitri n'était qu'un misérable aventurier [1].

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 90 et suiv.; fonds Borghèse, II, 234; Arm. 45, t. III, f. 27 v°, n° 73; t. IV, n° 46.

LIVRE V

LES POLONAIS AU KREMLIN

CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE CONTRE MOSCOU

1609-1618

I. Évolution politique en Pologne et au Vatican. — Avances des Moscovites. — Commission secrète du prince Volkonski. — Renouvelée par un autre émissaire. — Une proie de facile capture. — La question financière. — Position de Simonetta. — Une campagne au Vatican. — Projets et souvenirs. — La guerre de Moscou motivée par Sigismond III. — Chose jugée à Rome. — Pas d'examen et pas d'informations. — Le Vatican inféodé à la cause polonaise. — Point de vue du cardinal Borghèse. — Envoi du Pape. — Désirs du Roi. — Assauts de la Reine. — Ses larmes et son haussement d'épaules. — Wolski à Rome. — Refus des subsides. — Procédés ingénieux. — Embarras de Paul V. — Sa détresse financière. — Sixte-Quint et Stéphane Bathory. — Aveux du Pape. — Réponse soufflée au nonce. — Ambassade polonaise d'obédience. — Paul Wolucki en est chargé. — Ses instructions. — Faveurs du Pape. — Il accorde un subside de quarante mille écus. — Dépit du Roi. — Un blâme rétrospectif. — Le Père Bembo et les cadeaux du cardinal Borghèse.

II. Guerre contre Moscou. — Motifs de confiance de Sigismond III. — Départ de Cracovie. — Passage de la frontière. — Jolkiewski, héros de la guerre. — Le plus avisé des conseillers. — Victoire de Klouchino. — Réaction à Moscou. — Déposition de Vasili Chouïski. — Sa retraite forcée au couvent. — Wladyslaw élu Tsar. — Ambassade russe envoyée à Smolensk. — Occupation de Moscou par Jolkiewski. — Son triomphe au camp de Smolensk. — Dmitri II s'enfuit à Kalouga. — Embarras de Marina. — Sa lettre à Sigismond III. — Marina rejoint Dmitri. — Tou-

I

L'année 1609 marque une évolution de la politique polonaise, dont celle du Vatican ressentit le contre-coup et suivit l'impulsion. L'idée d'alliance ou d'union slave qui flottait parfois dans l'air finissait toujours par prendre une allure belliqueuse. Aussi bien l'amitié problématique de Sigismond avec Dmitri, premier du nom, dégénéra en guerre contre Moscou.

Jamais encore les circonstances n'avaient mieux servi les Polonais. D'abord, les Moscovites eux-mêmes semblaient venir à Sigismond, et désirer le rapprochement des deux peuples. L'on se rappelle que, dès la fin de 1605, Bézobrazov avait fait des avances au nom de certains boïars, désireux d'en finir au plus tôt avec Dmitri. Depuis,

ces négociations n'avaient jamais été interrompues, elles se tramaient à la sourdine, et en sens inverse des négociations officielles. Il n'y avait pas de diplomatie secrète, Louis XV n'en avait pas encore donné le modèle, mais le plus souvent les mêmes individus se chargeaient sans scrupule de la double besogne : ce qu'ils avaient dit publiquement, ils le désavouaient à huis clos. Ainsi en fut-il l'année 1606, lorsque le prince Volkonski vint annoncer l'avènement de Vasili Chouïski et engager la Pologne à le reconnaître. Rien de plus correct que cette démarche. Seuls quelques initiés furent mis au courant du mystère. En petit comité, Volkonski déclara que les boïars étaient résolus à ne pas tolérer Vasili Chouïski sur le trône, et qu'ils accepteraient volontiers Sigismond lui-même ou son fils Wladyslaw. Partisan de cette substitution, l'envoyé moscovite tenait à voir de ses yeux le jeune prince, et l'on s'arrangea de manière à le contenter.

Quelque temps après, un autre émissaire parut au Wawel, dépêché par les mêmes boïars et nanti des mêmes propositions. Avec une sincérité sans pareille, il avoua que Dmitri, deuxième du nom, avait été inventé pour ennuyer Chouïski, et il pressa le Roi de rapprocher ses armées de la frontière : aussitôt on lui aurait enseigné le moyen de s'emparer du pays sans opposition et sans tapage. Un léger effort de mémoire eût suffi à Sigismond pour se rappeler que les Moscovites refaisaient les discours adressés naguère au Prétendant. Il y avait là une précieuse indication. Tous ces renseignements nous viennent du nonce Simonetta qui les tenait de la bouche même du Roi [1].

Les appels réitérés des Moscovites échauffaient d'autant

[1] Voir plus haut, p. 266, et l'Appendice, n° III.

plus la tête de Sigismond que des Polonais censés compétents lui représentaient la Russie comme une proie de facile capture. Livrée à l'anarchie, déchirée par les partis, mise à feu et à sang par des étrangers, quelle résistance pourrait-elle opposer à la furieuse bravoure polonaise? Du fond de sa prison, Olesnicki annonçait au Roi qu'à la suite des révoltes incessantes plus de cent mille hommes avaient péri durant les dernières années; que des villes entières étaient dépeuplées et désertes, que Chouïski manquait de troupes et d'argent, que ses adversaires l'emportaient sur lui et penchaient vers le Roi de Pologne [1]. D'autres, abordant le côté pratique de la question, insistaient sur la prise immédiate de Smolensk, forteresse importante, toujours ardemment convoitée par les Polonais lorsqu'elle tombait entre les mains des Russes. On se flattait de voir s'ouvrir ses portes d'elles-mêmes rien qu'à l'approche des escadrons libérateurs.

Au fond, le Roi envisageait la guerre contre Moscou comme une simple question de convenance et d'opportunité. Fils d'une Jagellon, il ne doutait point de ses droits imprescriptibles sur la Russie; la trêve récente passait pour caduque surtout depuis que Chouïski s'était replié sur la Suède de Charles IX, et la grande idée de propagande religieuse renforçait encore les autres arguments. Restait à résoudre la question matérielle. Aurait-on les ressources suffisantes pour mener à bonne fin une guerre qui, en mettant les choses au mieux, serait quand même dispendieuse? Et, si le pays se refusait à les fournir, les aurait-on par ailleurs? Le recours au Pape s'offrait ici comme unique expédient. Paul V, il est vrai, n'avait rien donné à Dmitri, et Dmitri ne lui avait rien demandé;

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 234, 1607, 7 octobre, *Simonetta à Borghèse.*

mais était-ce une raison de reculer? Pourquoi, du moins, ne pas sonder le nonce?

Simonetta ne possédait pas au même degré que Rangoni la confiance de Sigismond. Le chapeau cardinalice, refusé constamment à l'évêque de Reggio, jetait du froid entre le Vatican et le Wawel, et la position du nonce à la cour de Pologne s'en ressentait. Toutefois, faisant trêve aux soupçons, le Roi s'épanchait de temps à autre avec lui, l'entretenait de ses projets d'avenir, des événements de Moscou, et il était facile à l'œil exercé d'un diplomate de surprendre des velléités belliqueuses. Le nonce était persuadé, dès l'année 1607, que Sigismond méditait la guerre, et que cette pensée le hantait depuis longtemps. Des confidences expresses survinrent en 1608. En même temps que la campagne militaire contre Moscou, le Roi entreprenait au Vatican une campagne pacifique avec le but avoué d'obtenir des subsides. Ses meilleurs alliés furent la reine Constance, son épouse, et le maréchal de cour Nicolas Wolski.

Le Roi prenait la question de haut : avant de parler finances, vers le 6 décembre 1608, il exposait au nonce ses projets, ses droits, et évoquait des souvenirs. Quelque vingt-cinq ans auparavant, Sixte-Quint, sans même toucher à son fameux coffre-fort du château Saint-Ange, avait donné de l'or en abondance à Stéphane Bathory. Parcimonieux à l'ordinaire, il se réservait pour les grandes causes qu'il savait soutenir avec une éclatante libéralité. Sigismond espérait trouver dans le Pontife de la famille Borghèse un nouveau Sixte-Quint, moins en fonds peut-être, mais tout aussi magnanime. Il posait en continuateur de l'œuvre de Bathory, toujours digne de sympathies, présentement plus facile que naguère, et, avant de tirer l'épée, il faisait sa royale profession de foi : son but serait

constamment la gloire de Dieu qu'il entendait propager au prix même de son sang. Sur les lèvres de Sigismond, ces paroles n'étaient pas une vaine formule d'étiquette, elles rendaient bien ses intimes convictions, et formaient la base de son programme [1].

Revenant à plusieurs reprises sur le même sujet, le Roi en développa les détails à Simonetta. Plus tard, dans une lettre au Pape, il résuma en quelques lignes l'ensemble des causes qui l'avaient déterminé à porter la guerre en Russie. Son langage était celui d'un croisé, doublé d'un justicier et d'un vengeur. « Quoique je ne doute pas, écrivait-il à Paul V, le 30 octobre 1610, que les motifs de ma campagne contre Moscou ne soient connus de Votre Sainteté, cependant, pour les mettre plus en lumière, il sera opportun de les reprendre ici brièvement. En voici l'énumération : la propagation de la religion chrétienne orthodoxe et l'avantage de mes États, l'intégrité des provinces et la conservation des villes frontières, dont l'ennemi, paraît-il, préparait la ruine par des machinations secrètes, le patrimoine des Rois de Pologne traîtreusement entamé par le tyran Vasili Ivanovitch, enfin la tyrannie de tant d'imposteurs qui, aveuglés par la passion de régner, se faisaient passer pour descendants des kniaz de Moscou, ravageaient le pays comme des brigands bardés de fer, et remplissaient la campagne des tombeaux de leurs victimes, non sans grave vexation des sujets de mon Royaume, et non sans préjudice insigne et atteinte à mes droits de succession dans la lignée des kniaz de Russie [2]. »

Beaucoup de choses en peu de mots! Histoire natio-

[1] *Ibidem*, fonds Borghèse, II, 226, 1608, 6 décembre, *Simonetta à Borghèse.*

[2] Rome, Archives Boncompagni, E, 7, lettre originale. — Voir aussi Lubienski, p. 153; Theiner, t. III, p. 316, 1609, 25 octobre.

nale, origine princière, droit et légalité, justice distributive, événements contemporains, la lettre du Roi embrassait tout cela et tournait à l'apologie. Mais, il faut bien le souligner, la matérialité des faits et leur portée juridique ne furent pas examinées à Rome. Elles passèrent immédiatement à l'état de chose jugée. On s'en remettait sans discussion et sans scrupule à la parole de Sigismond. Personne ne songea à l'*audiatur et altera pars*. Il est vrai que, réfractaire aux exemples de Boris Godounov, Chouïski avait négligé d'éclairer le Pape sur la situation. On était donc à Rome dans la plus complète ignorance sur les dispositions des Moscovites, et toute l'affaire n'apparaissait au Vatican qu'à travers le prisme polonais. La conséquence de ce défaut d'informations, joint aux vives sympathies qu'inspirait le roi de Pologne, fut un brusque abandon de la routine traditionnelle d'alliance entre Russes et Polonais que Paul V lui-même avait préconisée plus d'une fois. La politique papale se désintéressait de la substance du conflit entre les deux nations, elle acceptait le fait accompli de la déclaration de guerre, et s'inféodait à la cause polonaise. Sigismond se donnait pour l'élu des Moscovites, son caractère et ses principes offraient des garanties sérieuses, ses efforts rentraient dans les desseins de Rome : on fit des vœux pour ses succès comme on en avait fait pour ceux de Dmitri. Le cardinal Borghèse, oubliant la question nationale, s'attacha exclusivement à ce point de vue. Il écrivait, le 3 janvier 1609, qu'aucune entreprise ne pouvait être ni plus glorieuse ni plus méritoire que la conquête de Moscou ; il admirait la grande âme capable d'une si pieuse résolution, et appelait sur elle les faveurs célestes. Deux ans après, la couronne de Moscou sur la tête de Sigismond lui semblait le meilleur gage d'un renouvellement reli-

gieux des Moscovites. Les mêmes sentiments se retrouvent dans les brefs pontificaux. Dans la nuit de Noël de l'année 1609, Paul V, après avoir béni, selon l'usage, le glaive et la toque, envoya ces insignes militaires à Sigismond : chevalier de l'Église, il combattrait le bon combat [1].

Le roi de Pologne se disait très touché de ces marques de bonté, quoiqu'elles lui parussent encore trop platoniques. Il avait à couvrir d'énormes dépenses, ses ressources étaient maigres, il lui fallait non des paroles, mais de grosses sommes d'argent. Aussi, tant que durèrent les entrevues personnelles avec le nonce, il ne cessa d'insister sur l'urgente nécessité des subsides. Après son départ, ce fut le tour de sa royale épouse.

Très dévouée à sa nouvelle patrie, la reine Constance, quoique Autrichienne, avait su se faire aimer des Polonais. Les vertus de son illustre mère, Marie de Bavière, revivaient en elle, comme aussi sa ténacité industrieuse et intelligente. Simonetta s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à forte partie. La Reine posait en principe indiscutable que le Pape aiderait le Roi, et se donnait l'air de ne pas pouvoir en douter. Il s'agissait seulement de convaincre le père affectueux de la détresse de son bien-aimé fils. Sitôt que le nonce balbutiait quelques excuses, la Reine lui reprochait aimablement sa partialité, reprenait ses discours, et arrivait à l'invariable et fatale conclusion. « Je ne saurais croire, disait-elle, étant donnée l'importance de la noble conquête à faire pour le bien de la chrétienté, de la religion et du Saint-Siège, je ne saurais croire que le Pape pût refuser à la Majesté de mon Roi

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 280 v°, 285 v°; Arm. 45, t. V, p. 46 v°, n° 128. — THEINER, t. III, p. 327, 328, n°ˢ CCLV, CCLVI. — Rome, Archives Boncompagni, E, 37, 1611, 7 février, *Simonetta à Borghèse*.

des secours généreusement accordés, dans des circonstances moins graves, à tant d'autres princes. » A bout de paroles, la Reine se servait de moyens plus efficaces. Un jour, ses yeux se remplirent de larmes qu'elle avait de la peine à retenir; une autre fois, au grand ébahissement du nonce, la fille respectueuse du Pape haussa ses royales épaules. Gracieux ou pressants, ces assauts féminins durèrent pendant toute l'année 1610. A partir de février 1611, la Reine ne parla plus de subsides, et ne demanda que des prières, en inculquant assidûment que dans toutes ses entreprises, le Roi avait pour objectif « la gloire de Dieu, l'exaltation et la propagation de la sainte religion catholique ». Au nonce à faire la sourde oreille, et à ne pas y voir allusion ou reproche [1].

La reine Constance n'était pas seule sur la brèche. Un des plus intimes confidents de Sigismond, Nicolas Wolski, se donnait aussi beaucoup de mal pour faire délier au Pape les cordons de sa bourse. Il entreprit même, à cet effet, le voyage de Rome, et exposa de vive voix à Paul V « les causes de l'entreprise de Moscou, le titre de la prétention du Roi, l'espoir d'une heureuse réussite, l'avantage qui en reviendrait à la chrétienté en général, et en particulier à la Pologne ». Le Pape reçut le maréchal avec distinction, le combla personnellement de faveurs, le chargea de porter le glaive et la toque à Sigismond, et, sans rien donner lui-même, promit ses bons offices à Venise, à Florence et dans la lointaine Lorraine. Le refus était trop courtois pour permettre à Wolski de se décourager. Sitôt qu'il fut hors de Rome, il se mit à harceler de lettres le Pape et les cardinaux. De même que la Reine, il

[1] THEINER, t. III, p. 324. — Rome, Archives Boncompagni, E, 35, 1610, 30 janvier; E, 36, 1610, 18 août; E, 37, 1611, 7 février, *Simonetta à Borghèse.*

s'en tenait à un petit plan préconçu. Son point de départ était la marche providentielle des événements. « La grâce de Dieu se voit clairement, écrivait-il de Florence à Paul V, le 15 mars 1610, quand un si grand empire se met à la dévotion de Sa Majesté avec facilité, sans effusion de sang, et, pour ainsi dire, d'un consentement général. » Et tandis que la Russie épuisée et meurtrie succombait aux attaques de ses ennemis, il s'extasiait sur la « douceur » des moyens mis en œuvre pour arriver à une entente cordiale. Son unique préoccupation, après cette belle découverte, était de faire partager à Paul V les mérites et la gloire de Sigismond, en donnant à celui-ci de l'argent, bien entendu. Il se désolait de voir le Pape insensible à cet honneur, et les princes chrétiens oublieux des intérêts de la foi. La réflexion lui suggérait ce réconfort que Dieu enverrait des secours par telle voie qui lui plairait[1].

L'insistance de Sigismond mettait le Pape et ses ministres dans le plus cruel embarras. Certes Paul V n'avait pas marchandé son approbation aux plans grandioses du Roi; il voulait bien qu'un souverain catholique fût maître de Moscou, mais il eût préféré que la campagne se fît aux frais de la Pologne, sans obérer les finances rien moins que florissantes du Vatican. Il se plaignait d'avoir, à son avènement, trouvé des caisses presque vides et d'être opprimé par de lourdes charges. Le plus clair de ses revenus était absorbé par le péril turc, comme on disait alors. Il fallait mettre l'Allemagne et l'Italie en état de défense contre le Croissant, et ne pas oublier Avignon, exposé,

[1] Archives du Vatican, *Polonia,* 174, f. 33 v°. — Huit lettres de Wolski à Paul V, aux cardinaux Borghèse, Lanfranco et à Simonetta aux Archives du Vatican, *Polonia,* 37 A, f. 232, 344, 358, et aux Archives Boncompagni, E, 40.

après l'assassinat d'Henri IV, aux coups de main des huguenots. De tous côtés affluaient vers Rome des demandes d'argent. Le Pape ne savait comment suffire aux anciens engagements, et il lui répugnait d'en contracter de nouveaux.

Dès le début, on avait essayé de couper à Sigismond l'herbe sous le pied, afin qu'il n'eût pas à se réclamer d'un spécieux précédent. « Stéphane Bathory, écrivait le cardinal Borghèse au nonce, le 10 janvier 1609, promettait de faire la guerre au Turc et non au Moscovite, et c'est pour cela que Sixte-Quint l'assurait de son concours, et lui a même envoyé une lettre de change de vingt-cinq mille écus. » La mémoire trahissait quelque peu celui qui traçait ces lignes, car, d'une manière ou d'une autre, Moscou entrait pour une large part dans les projets de Bathory; mais l'heure n'était pas à des souvenirs historiques plus exacts[1]. Il s'agissait de motiver des refus et de les rendre acceptables. Paul V avouait franchement que ses ressources financières ne correspondaient point à sa bonne volonté, et, en guise de compensation, il multipliait les souhaits de victoire et les marques de sympathie. Les mêmes répliques étaient soufflées à l'oreille du nonce, et, en les lui transmettant, le cardinal Borghèse l'encourageait à soutenir vaillamment la lutte. En Pologne et à Rome on variait à l'infini le refrain, les uns pour demander des subsides, les autres pour les refuser[2].

En 1611, les traces des négociations se perdent, mais il est certain que celles-ci furent reprises, au moins à l'occasion de l'ambassade d'obédience. Sigismond III

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 173, f. 282. — Voir t. II, p. 291 et suiv. — Wierzbowski, *Materyaly*, p. 264, n° 382.

[2] Theiner, t. III, p. 328, n° CCLVI. — Archives du Vatican, *Polonia*, 174, f. 60 v°, 1610, 29 mai, *Borghèse à Simonetta*.

l'avait remise d'année en année pour éviter les frais considérables qu'elle entraînait. Aux instances du nonce il opposait des réponses évasives et parfois des malices. « J'enverrai un chanoine à Rome, dit-il un jour, comme ambassadeur. » Simonetta écarta courtoisement cette hypothèse. Enfin, l'année 1613, l'évêque de Jitomir, Paul Wolucki, fut officiellement chargé de cette mission de haute étiquette et d'affaires. Des amis indiscrets trahirent longtemps à l'avance le secret de ses instructions. Au sujet de la guerre de Moscou, le Roi tenait à convaincre Paul V de la justice et de l'équité de sa cause, des avantages d'un ordre supérieur qui en résulteraient. La crainte que des jaloux ne jetassent des ombres sur ses intentions l'obligeait à en proclamer hautement la droiture. En dépit des obstacles, il voulait continuer résolument la guerre, vaincre l'obstination des Moscovites et les obliger à traiter. Le Pape était gracieusement averti que, dans le domaine religieux, quelques concessions en faveur des orthodoxes seraient peut-être nécessaires, du moins au début, et qu'elles seraient ensuite rachetées avec usure. Silence complet sur les subsides. La suppression des annates et le droit de lever une contribution sur le clergé figuraient seuls sur le papier, mais le Pape n'y gagnait rien, car il était entendu qu'on pousserait la pointe de vive voix[1].

En effet, la question fut agitée, et même avec succès. Cédant au désir royal, le Pape accorda non seulement les autorisations financières demandées, mais exhorta encore les évêques richement dotés de la Pologne à s'exécuter de bonne grâce. Et pour renforcer la parole par l'exemple, il donna lui-même une somme de quarante mille écus qui

[1] Rome, Archives Boncompagni, E, 38, 1611, 29 décembre, *Simonetta à Borghèse;* E, 39, 1612, 22 juin, *Baroffi au même.*

fut mise à la disposition du cardinal Montalto, protecteur de la Pologne, le 10 août 1613[1]. La reconnaissance du Roi n'égala point la libéralité pontificale. Le cardinalat de Rangoni, recommandé par Wolucki, n'ayant pas été agréé, le protecteur obstiné de l'ancien nonce s'en ressentit si vivement que tout le reste lui parut peu de chose. L'aigreur et le dépit s'accumulaient dans son âme, il présentait sans cesse son candidat, et le Pape, pour échapper à une mise en demeure, se voyait obligé de récapituler « les faveurs particulières accordées au Roi de Pologne », et il n'avait garde d'oublier les sommes données ou procurées pour la guerre de Moscou[2]. Ce rappel était un reproche, dont le sens fut plus tard ouvertement indiqué. En 1617, à propos de certains bruits qui circulaient à Cracovie, le cardinal Borghèse adressa au nonce, le 8 avril, ces paroles de blâme rétrospectif : « Le Roi a montré si peu de gratitude des subsides qui lui ont été accordés autrefois qu'une nouvelle demande de sa part serait inconcevable. » Et il combla d'éloges le représentant papal pour avoir su décourager de trop hardis quémandeurs. Désormais, il n'y avait plus rien à espérer du Vatican. Sigismond n'insistait pas sur l'argent, mais il ne lâchait pas son protégé. Trop dévoué à l'Église, trop fidèle à ses principes pour s'insurger contre le Pape, il s'en prenait à l'homme de confiance de Paul V, et déversait sur lui son humeur. Retour de Rome, le Père Bembo

[1] Theiner, t. III, p. 356, n° CCLXXXII. — Cracovie, Musée Czartoryski, n° 320, f. 327.

[2] Minute autographe du Pape : « Alcuni favori particolari che S. S. ha fatto al Re di Polonia... Per la guerra di Moscovia S. S. gli ha dato un buon sussidio pecuniario. Ha dato licenza ai vescovi et prelati del regno che contribuiscono al Re per la medesima causa et esortatili a farlo, di che S. M. ricevè notabil ajuto. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 67, f. 71.

n'osa même pas présenter au Roi les cadeaux du cardinal Borghèse : il savait pertinemment qu'ils ne seraient pas acceptés [1].

II

Si le Pape était plus généreux en paroles qu'en subsides, les Polonais ne se pressaient pas non plus d'apporter leur obole. Lorsque, l'année 1609, le Roi déclara la guerre à Moscou, la plupart des sénateurs approuvèrent son dessein, mais la Diète ne vota point d'impôts extraordinaires. Sigismond entreprenait la campagne à ses risques et périls : ce procédé ne manquait pas de hardiesse. Mon unique confiance, disait-il au nonce, la veille du départ, est dans le secours d'en Haut [2]. Mais peut-être comptait-il trop sur les renseignements de ses affidés et sur les promesses du parti polonisant de Moscou. Il ne voyait devant lui que deux ennemis : Vasili Chouïski et Dmitri II, un Tsar qui périclitait sur son trône et un imposteur qui n'y était pas encore parvenu. On pouvait se flatter de les écarter, mais triompher de l'un et de l'autre n'était pas encore parfaire la conquête du pays : c'était seulement l'ébaucher. La grande aberration du Roi, ébloui par un succès éphémère, a été de n'avoir pas compris que derrière Vasili et Dmitri, derrière les boïars polonisants et les tourbes séditieuses, il y avait une Russie fortement soudée à son passé, hostile à l'étranger,

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 358, 1617, 8 avril, Dépêche du cardinal Borghèse. — Wielewicki, t. III, p. 247.

[2] Rome, Archives Boncompagni, E, 34, 1609, 3 août, *Simonetta à Borghèse*. — Archives du Vatican, *Germania*, 114 A, 1609, 17 août, *le même au même*.

saine et forte, résignée au sacrifice, capable d'endurance et d'héroïsme. La guerre fut plus longue et plus rude, le résultat moins durable qu'on ne l'avait prévu ou supposé.

Le 28 mai 1609, le Roi quitta Cracovie qu'il ne devait plus revoir pendant les vingt-trois ans de règne qui lui restaient encore, et se dirigea avec son épouse et le prince Wladyslaw vers la capitale de la Lithuanie. Pour être plus à la portée des nouvelles, la Reine, pendant toute la durée de la campagne, fixa son séjour à Vilna. Le nonce crut devoir s'y transporter aussi. Plus de deux mois furent consacrés aux derniers préparatifs. Le Roi ne fit ses adieux à la Reine que le 18 août, après quoi il se mit à la tête de son armée et partit pour Orcha. Fin septembre, lorsque les Polonais, par un temps humide et brumeux, traversaient la frontière moscovite, un rayon de soleil dissipa tout à coup les nuages qui couvraient le ciel, et enveloppa l'armée d'une atmosphère lumineuse. Des cris d'enthousiasme retentirent de toutes parts; on acclamait le Roi et le présage de bon augure [1].

Il serait superflu de refaire ici encore une fois l'histoire de cette campagne. Elle a été déjà racontée avec savoir et talent [2]. Quelques points saillants doivent être seulement relevés en vue de la connexion avec la politique pontificale.

Le héros de la guerre moscovite aussi bien que le plus avisé diplomate dans les conseils du Roi fut Stanislas Jolkiewski, grand hetman de Pologne, vétéran des légions victorieuses de Bathory, ami et frère d'armes de

[1] Wielewicki, t. III, p. 7 et suiv. — Theiner, t. III, p. 313.

[2] On peut consulter Ilovaiski, Kostomarov, *Smoutn. Vr.*, Platonov, *Otcherki*, Niemciewicz, Wierzbowski, *Materialy*, t. II; parmi les anciens : Arsène (éd. Dmitriévski), Kobierzicki, Widekind. — Nous tiendrons compte surtout des dépêches de Simonetta.

l'immortel disparu. Il n'approuvait pas l'expédition, mais, appelé à y prendre part, il remplit brillamment son devoir de citoyen et de soldat. C'est à lui qu'échut en partage la plus difficile mission. Le Roi s'était chargé d'assiéger Smolensk, et il détacha de son armée Jolkiewski pour rallier les bandes polonaises dispersées en Russie, offrir la bataille à Chouïski et, au besoin, à Dmitri. L'entreprise était périlleuse, car il fallait s'enfoncer dans le pays au risque d'être cerné par un ennemi plus nombreux; mais, en cas de réussite, elle promettait de sérieux avantages. Frapper un grand coup d'audace n'était pas pour déplaire à Jolkiewski. Ayant été à bonne école, il sut se prévaloir de ses hardis éclaireurs et du service d'espionnage. Grâce à ces précautions, le 4 juillet 1610, l'armée moscovite, campée à Klouchino, fut surprise à l'improviste. Elle était composée de Russes, de Suédois, de Français et d'Allemands. Dmitri Chouïski et Jacques de la Gardie se partageaient le commandement. En proie à un profond sommeil, capitaines et soldats ne se réveillèrent qu'au bruit des trompettes polonaises qui sonnaient la charge. La journée fut chaude, la victoire de Jolkiewski complète, et le butin énorme. Canons, drapeaux, or et argent, vêtements, fourrures précieuses, tout fut abandonné dans le camp par les fuyards. Les mercenaires français et allemands passèrent en partie aux gages des Polonais. Quant aux Suédois, une convention spéciale leur permit de reprendre, avec tous les honneurs de la guerre, le chemin de leur patrie. Après cette défaite, le Tsar restait sans armée.

La victoire de Klouchino réagit sur Moscou. Menacée de deux côtés à la fois, par Jolkiewski, campé à Mojaïsk, et par Dmitri, qui s'était empressé d'accourir, la capitale se soulevait contre Chouïski. L'heure fatale approchait rapidement pour l'expert en trahison; la peine du

talion allait lui être appliquée; à son tour, il deviendrait victime des traîtres. Les meneurs cachèrent habilement leur jeu; tous les Moscovites furent convoqués; un mot d'ordre circula dans la foule; la déchéance de Chouïski devint le cri général sanctionné par la volonté du peuple. Le Tsar ne trouva point de défenseurs autour de lui et n'opposa aucune résistance. S'inclinant devant le verdict populaire, il descendit sans gloire d'un trône qui n'était pas fait pour lui, et se dépouilla des insignes tsariens. Peut-être espérait-il par une prompte soumission échapper aux représailles. Il en fut autrement. Le 7 juillet, à quatre heures de l'après-midi, les boïars vinrent lui annoncer qu'il aurait à endosser le froc et à s'ensevelir dans un monastère : c'était un arrêt de mort civile [1]. A cette nouvelle exigence, l'énergie de Chouïski se réveilla; ses protestations furent vives et pressantes; il ne céda qu'à la force brutale, et, tandis qu'un moine lui rasait la tête, un laïc, d'après la légende, récitait à sa place la formule de la profession qu'il s'obstinait à ne pas prononcer. Arraché violemment au monde, sa vie publique était brisée pour toujours, ses malheurs allaient commencer. Sa femme dut aussi s'enfermer dans un couvent. Ses deux frères, Dmitri, le vaincu de Klouchino, et Ivan, furent gardés à vue.

Tandis que les Moscovites mettaient si cavalièrement leur Tsar à la retraite, Jolkiewski entretenait des intelligences avec la capitale, et se tenait au courant des événements. Le 2 août, il constatait l'existence de trois factions, l'une se déclarait pour un Tsar national, l'autre pour Dmitri, la troisième était entièrement dévouée à

[1] D'après Simonetta, qui s'en tient à Jolkiewski, c'est le même jour, 7 juillet, que Chouïski a été déposé du trône et interné dans un couvent. — Rome, Archives Boncompagni, E, 36, dépêche du 9 août 1610.

Wladyslaw. Elle avait pour chef le prince Mstislavski, le plus en vue de tous les boïars, le plus riche en biens de fortune et en quartiers de noblesse. Lors même qu'elle n'eût pas été la plus forte, cette troisième faction était la mieux partagée, Mstislavski étant à la tête du gouvernement provisoire qui avait succédé à Chouïski. Dès lors, il était facile de prévoir ce qui arriverait. Quelques lettres furent échangées avec le camp de Jolkiewski; il y eut des entrevues et des négociations. Wladyslaw l'emportait sur ses concurrents; on offrait la couronne au prince latin pourvu qu'il se laissât rebaptiser : la Russie ne se soumettrait qu'à un Tsar orthodoxe. Pour ne pas se heurter à une résistance insurmontable, le hetman ne voulut pas résoudre cette question délicate, il la réserva au prince lui-même et à son père; mais il sut y mettre tant de bonne grâce et d'habileté qu'un traité, à ratifier ensuite par Sigismond, put être conclu avec les Moscovites. La clause principale de l'accord projeté était de nature à bouleverser l'histoire des peuples slaves : elle confiait à un Polonais, installé au Kremlin, les destinées des Russes. Et, sans attendre la réponse de Sigismond, les Moscovites commencèrent par prêter serment à Wladyslaw. Ce fut seulement après cette solennité qu'ils envoyèrent une ambassade au camp de Smolensk pour discuter avec le Roi tous les articles du traité.

Le grand hetman n'était pas encore au bout de ses triomphes : sous l'influence de la peur que lui inspiraient les bandes de Dmitri et la populace mobile de Moscou, le parti polonisant l'invita à occuper militairement la capitale, Jolkiewski ne demandait pas mieux. Le 9 octobre 1610, il put dater du Kremlin sa lettre au Roi, et lui annoncer son étonnant et pacifique succès. Il était si bien le maître de la situation que Vasili Chouïski fut

retiré de son couvent et ses deux frères de leur prison pour lui être livrés. C'était à lui de décider de leur sort. Les trois rejetons de l'illustre famille n'avaient plus rien à espérer de leurs compatriotes.

Bien que sa présence fût nécessaire à Moscou, Jolkiewski se crut obligé de partir pour le camp de Smolensk. Rien ne serait fait tant que le Roi n'aurait pas approuvé l'élection de Wladyslaw, et il y avait là des hésitations à craindre et des obstacles à prévoir. Le hetman s'en doutait bien, et il tenait à entretenir Sigismond de vive voix. On le vit donc, le 8 novembre, arriver au camp royal, traînant à sa suite Vasili Chouïski. L'ex-tyran, comme l'appelle Simonetta, était assis sur une charrette et attestait au loin les malheurs de sa patrie. Les jours suivants furent consacrés aux affaires. Malgré les éloges dont le Roi combla l'heureux vainqueur, celui-ci s'aperçut bientôt que son traité de Moscou ne serait jamais autre chose qu'une cote mal taillée.

Vers la fin de la même année 1610, disparut un autre ennemi de Sigismond, Dmitri II, qui était aussi un danger pour la Russie; mais sa disparition, en facilitant la concentration nationale, profita aux Moscovites plus qu'aux Polonais. Le mariage avec Marina n'avait ni relevé le prestige ni anobli le moral de ce triste aventurier. Au dire même de ses partisans, il restait toujours le même personnage, ignorant, borné, ivrogne, se rendant odieux à tous ceux qui l'entouraient. Encore s'il avait eu quelqu'une de ces vertus militaires qui électrisent les masses! mais le courage le plus vulgaire lui faisait défaut, et il en donna lui-même la preuve. Lorsque Sigismond eut franchi la frontière moscovite, il se mit en rapports non avec Dmitri, mais avec les bandes qui étaient sous ses ordres. Les agents polonais qui vinrent à Touchino refusèrent

même crûment de traiter avec l'imposteur. S'entendre directement avec des compatriotes ou des Russes leur paraissait préférable. Cette suprême injure ouvrit les yeux à Dmitri : les boïars et la soldatesque ne lui inspiraient plus confiance. En butte à des vexations quotidiennes, il se laissa envahir par la peur, et, sans se concerter avec qui que ce fût, à l'insu de Marina, il prit la fuite, le 6 janvier 1610, et alla se réfugier à Kalouga. Au point de vue stratégique, le choix était excellent.

A Touchino, l'on fut plutôt surpris qu'ému de l'escapade de Dmitri, mais pour Marina le coup fut accablant. Seule et sans appui, qu'allait-elle devenir au milieu de ces ferrailleurs indisciplinés? Une de ses premières pensées fut pour son ancien maître. Le souvenir de la bienveillance royale vivait dans son cœur; elle croyait à la noblesse des sentiments, et, dans son message du 16 janvier 1610, elle fit un chaleureux appel à ceux de Sigismond. Cruellement éprouvée par l'infortune, se soumettant aux décrets de la Providence, cette jeune Polonaise, ensevelie au fond de Touchino, a su emprunter les accents d'un grand vaincu. J'ai tout perdu, écrit-elle au Roi, fors l'équité de ma cause et mon droit sur la Moscovie, fondé dans le couronnement, assuré par les titres d'hoirie, sanctionné par un double serment. Et, loin d'exiger une réhabilitation, elle s'en remet à la clémence du Roi, à sa justice, à sa bonté. Pour elle-même, pour sa famille, elle ne demande qu'une généreuse compensation; libre au Roi de poursuivre son entreprise moscovite [1]. Cette lettre parvint certainement aux mains de Sigismond; on ne sache pas qu'il y ait répondu. Et la besogne n'eût pas été

[1] Simonetta a envoyé le texte latin de cette lettre au Pape (Rome, Archives Boncompagni, E, 35). Il faut se méfier des traductions italiennes publiées par Ciampi et autres.

facile, car, en même temps qu'elle traçait ces lignes, Marina songeait aux moyens de rejoindre Dmitri. On s'en doutait à Touchino, et on la surveillait de près; mais elle sut tromper la vigilance de ses gardiens. Le 2 mars, revêtue d'un costume militaire, accompagnée de quelques dévoués serviteurs, elle s'enfuit à son tour, et se rendit d'abord à Dmitrov auprès de Jean-Pierre Sapieha. Le malheur exaltait son courage. Travestie comme elle était, on lui permit de haranguer la soldatesque. Sa chaude parole, ses larmes, ses adjurations, lui gagnèrent des partisans, et c'est avec ce nouveau renfort qu'elle parvint à Kalouga.

Vers la même époque, c'est-à-dire dans le courant de mars 1610, le camp de Touchino fut complètement évacué. Après la fuite de Dmitri et pendant que Marina préparait la sienne, les négociations déjà entamées officieusement avec le Roi aboutirent à un traité qui assurait la couronne à Wladyslaw, mais dont la valeur obligatoire était problématique. Livrées à la pire des anarchies, les bandes de Touchino se dispersèrent de différents côtés. Le gros des Cosaques se dirigea vers Kalouga pour y reprendre la vie d'aventures. Quant aux Polonais, ils préférèrent pour la plupart s'entendre avec Sigismond et se soumettre à son autorité. Touchino redevenait désert, le mouvement et la vie se transportaient dans la nouvelle résidence de Dmitri [1].

En dépit de ses mécomptes, l'imposteur n'abandonnait pas la partie et ralliait encore des partisans. Au lendemain de Klouchino, il reprit courage et, tandis que Jolkiewski avançait vers la capitale par Mojaïsk, il s'en alla camper à Kolomenskoïé. Si grande était alors la pertur-

[1] Platonov, *Otcherki*, p. 424, 622, note 165.

bation, si extrême la détresse de Moscou, que les rêves les plus fantastiques semblaient pouvoir se réaliser. Et sans l'intervention de Jolkiewski, qui sait ce qui serait arrivé? Mais après la déposition de Chouïski, l'on convint que le grand hetman offrirait la bataille à Dmitri. Celui-ci l'apprit assez à temps pour se sauver. Il regagna Kalouga où l'attendait une mort tragique.

Le 22 décembre 1610, Dmitri ne se possédait pas de joie. Quelques petites forteresses lui avaient signifié leur soumission. Pierre Ourousov lui annonça qu'il avait rencontré et battu des patrouilles polonaises. Pour fêter ces heureux incidents, une chasse fut organisée dans les environs de la ville. Dmitri s'y rendit accompagné de Moscovites et de trois cents Tatars. Ces derniers avaient pour chef ce même Pierre Ourousov qui, sous les dehors du dévouement, cachait un âpre désir de vengeance. Jeté naguère en prison, le Tatar y avait conçu les plus sombres desseins, et, quoique gracié par son maître, appelé à un poste d'honneur, il ne renonçait pas à la revanche. L'occasion se présenta ce jour-là. Lorsque les chasseurs eurent fait halte pour se livrer à de copieuses libations, Ourousov, qui avait tout prévu et disposé d'avance, fit signe à ses Tatars; aussitôt ils se jetèrent sur Dmitri, le mirent en pièces à coups de sabre, et s'enfuirent précipitamment après avoir maltraité et blessé les Moscovites, trop inférieurs en nombre pour se défendre. Ceux-ci s'estimèrent heureux d'échapper au massacre et apportèrent à Kalouga la funèbre nouvelle.

Exaspérés par ce meurtre, les partisans de Dmitri passèrent au fil de l'épée une centaine de Tatars qui, étrangers au complot, étaient restés dans la ville. Le même sort allait atteindre les Polonais, lorsqu'on parvint à calmer l'effervescence populaire. Personne ne montra

une douleur plus intense que Marina. Affolée par cette perte imprévue, se trouvant dans un état avancé de grossesse, elle se plaignait amèrement de son sort et demandait à partager celui du disparu. Ses larmes se séchèrent à la naissance d'un fils qu'elle confia aux Moscovites de son entourage, et qui était censé devenir l'héritier de l'Empire. Le nonce recueillit le bruit qu'il avait été baptisé d'après le rite grec, et qu'il avait reçu le nom d'Ivan Dmitriévitch [1]. Marina n'eut qu'un instant de répit. L'avenir lui tenait en réserve les plus dures souffrances.

Au milieu de tous ces événements, tandis que Jolkiewski se couvrait de gloire et pénétrait à Moscou, le Roi lui-même ne pouvait se vanter d'aucun brillant fait d'armes. Peu de jours passés devant Smolensk lui avaient suffi pour se convaincre combien il avait été mal renseigné. Au lieu de s'ouvrir d'elles-mêmes, comme on l'avait fait espérer, les portes de la forteresse se fermèrent hermétiquement. L'on se vit en présence de gros murs de pierre, surmontés de trente-huit tours, d'un abord difficile, à travers les collines et les vallées. Les sommations des Polonais furent rejetées avec un suprême dédain. Il fallut se résigner à un siège en règle, élever des approches et livrer des assauts. Des mois entiers se passaient ainsi sans que l'on parvînt à briser la résistance des assiégés. Aussi bien, des conseillers avisés pressaient le Roi de quitter la place, de marcher droit sur Moscou, de réunir son armée à celle de Jolkiewski, déjà maître du Kremlin, et de s'établir avec le prince Wladyslaw au cœur même du pays. La hardiesse de l'idée plaidait en sa faveur, mais le Roi se faisait un point d'honneur de ne pas bouger

[1] Rome, Archives Boncompagni, E, 37, dépêche du 19 février 1611.

avant d'avoir pris Smolensk. Les assiégés mettaient la même obstination à se défendre. Que de fois les Polonais essayèrent de forcer l'entrée, d'escalader les murs, d'incendier la forteresse! Les Russes étaient toujours là pour les repousser. Ils se laissaient décimer par le feu de l'ennemi, par les privations, les maladies, et tenaient toujours bon. Les rares transfuges, au teint jaune et aux membres gonflés, témoignaient de l'héroïsme que les autres, quoique également éprouvés, mettaient au service du devoir. Cependant, vers le milieu de l'année 1611, le 13 juin, pour ne pas comparaître les mains vides à la Diète, Sigismond résolut de tenter un assaut général. Une mine habilement préparée fit sauter un pan de muraille et ouvrit une large brèche. La forteresse fut vigoureusement attaquée de quatre côtés à la fois. Sitôt que les assiégeants y pénétrèrent, elle se changea en une mer de feu et de sang qui rendit la résistance impossible. Le voïévode Chéïne, enfermé dans une tour, ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Bientôt le drapeau polonais flotta sur les murs de Smolensk. Les Russes subissaient une glorieuse défaite et la fortune se déclarait pour leurs ennemis. Le Roi se donna la satisfaction de dater le parchemin envoyé à Paul V, le 25 juin, *ex arce mea Smolensco,* ce qui lui valut, ainsi qu'à la reine Constance, les vives félicitations du Pape [1].

Désormais, Sigismond pouvait rentrer en vainqueur. Vilna lui offrit les premières congratulations. La Reine et le prince Wladyslaw vinrent à sa rencontre hors de la ville, des arcs de triomphe proclamèrent ses exploits, le

[1] Le double de la lettre de Sigismond porte la date du 26 juin 1611. — Rome, Archives Boncompagni, E, 7. — Les lettres du Pape dans THEINER, t. III, p. 347, n° CCLXVII; Archives du Vatican, Arm. 45, t. VII, f. 11 v°, n° XXIX.

nonce Simonetta lui adressa un discours, les élèves des Jésuites déclamèrent des poésies. La fête se termina par un *Te Deum* solennel à l'église des Bernardins. Elle n'était que le prélude des ovations enthousiastes de Varsovie. Le point culminant fut l'exhibition du Tsar captif et de ses deux frères. Jolkiewski les recommanda dans une émouvante péroraison à la clémence royale, et le Roi les félicita d'être tombés entre les mains d'un chrétien et non d'un tyran. Pauvre consolation pour Vasili Chouïski, condamné à voir la ruine de son œuvre, à servir de trophée au vainqueur, à incarner en sa personne l'abaissement de Moscou devant la Pologne.

Ceci se passait le 19 octobre 1611, sous les yeux de la Diète réunie à Varsovie depuis le 27 septembre. Elle avait à se prononcer sur les affaires de Moscou, et le vote des impôts dépendait de son autorité. Aussi Sigismond avait-il depuis longtemps et avec grand soin préparé le terrain. Ses instructions aux diétines présentaient la question sous un jour séduisant. Les succès obtenus servaient de gage pour une conquête définitive de la Russie. Le Roi promettait de ne pas en faire un fief ni pour lui, ni pour son fils. Toute nouvelle acquisition tournerait au profit de la République et, si quelques sacrifices étaient nécessaires, ils seraient compensés par des avantages incalculables [1].

Ce langage contribua au revirement de l'opinion publique, et l'on s'en aperçut dans le vote du Sénat. En 1605, lorsque la voix de Zamojski retentissait encore, la majorité des sénateurs s'était prononcée contre la guerre de Moscou. Le 8 octobre 1611, les vingt-trois sénateurs présents, y compris le palatin Mniszech, furent

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, 37, A, f. 384, *Instructio Sigismundi III*. — Rome, Archives Boncompagni, E, 7, 1611, 12 juin, *Sigismond III à Wolski;* E, 40, 1611, 2 août, *Wolski à Paul V.*

unanimes à l'approuver. Après avoir décerné des éloges au Roi, ils décidèrent que l'*impresa di Moscovia*, comme l'appelait le nonce, devait être absolument poursuivie; qu'il fallait en faire part aux princes chrétiens et surtout à Sa Sainteté, lever de grosses contributions, payer les soldes arriérées, et pourvoir aux exigences futures.

Le zèle de quelques sénateurs alla encore plus loin. Ils rappelèrent à leurs collègues que le Roi avait, de ses propres deniers, dépensé pour la guerre un million cent mille florins, — c'est le chiffre donné par le nonce, — et que la République devait lui en tenir compte. La proposition était délicate, car elle soulevait une question de principes. Le Roi n'avait-il pas outrepassé les limites de la légalité, en déclarant la guerre sans l'assentiment de la Diète? Et ne fallait-il pas prévenir ces abus de pouvoir en promulguant à ce sujet une nouvelle constitution? Les plus rigides l'entendaient ainsi, mais il se trouva des sénateurs conciliants qui ne voulurent rien innover et justifièrent la conduite du Roi. On fit valoir le serment qu'il avait prêté de revendiquer les provinces usurpées, et, ajoute sommairement le nonce, « beaucoup d'autres graves raisons. » La majorité était complètement gagnée au Roi et à sa politique. Le discours prononcé par le grand chancelier à l'issue de la votation en fournit l'éclatant témoignage. S'adressant aux députés des diétines, Laurent Gembicki, évêque de Wladyslawia, les adjura de marcher sur les traces des sénateurs, d'être unanimes dans les suffrages sur la guerre de Moscou, de ne pas contrecarrer les desseins merveilleux de la Providence qui aboutiraient peut-être à un vaste empire sarmate, gouverné par un seul prince, animé d'une seule croyance, catholique et sainte. Ces éloquentes paroles ne persuadèrent les auditeurs qu'à demi. La Diète approuva la guerre; quant aux subsides,

elle en vota de très médiocres; encore une partie fut-elle, à titre de compensation, attribuée au Roi. L'*impresa* n'en fut pas moins poursuivie [1].

III

Sigismond battait en brèche la Russie de deux manières : avec les armes et par la diplomatie. Les opérations militaires ne l'empêchèrent pas de négocier avec les boïars polonisants, quoique sans grand espoir de succès. Le point d'achoppement était l'élection de Wladyslaw. C'est à lui que les Moscovites avaient prêté serment, et c'est lui qu'on réclamait. Mais Sigismond ne le laissait point partir; son dessein fermement arrêté était de se substituer, ne fût-ce qu'au début, à son fils, et de s'emparer temporairement du pouvoir. Encore moins avait-il hâte de se prononcer sur les conditions religieuses imposées au futur Tsar. Ce n'est qu'au dernier moment que le Pape fut consulté, et ses réponses mettent en lumière la politique romaine.

En tergiversant ainsi, le Roi jouait gros jeu. Les événements eux-mêmes se chargèrent de l'en avertir. Après le départ de Jolkiewski, en avril 1611, pendant les fêtes de Pâques, des scènes sanglantes s'étaient passées à Moscou. Les habitants en avaient assez des Polonais, ils voulaient être maîtres chez eux et se débarrasser de leurs hôtes incommodes. Ceux-ci le soupçonnaient, et, moins insouciants que ne l'avait été Dmitri, aux premiers signes de soulèvement ils sortirent du Kremlin, mirent le feu aux

[1] *Ibidem*, E, 38, 1611, 8 octobre, *Simonetta à Borghèse*, deux dépêches.

quatre coins de la ville, se livrèrent au pillage et au massacre, et rentrèrent dans la citadelle avec un riche butin d'objets précieux et de ravitaillement. Désormais, la garnison polonaise était en pays ennemi et devait s'attendre à des représailles, car ce n'était pas seulement Moscou, mais la Russie entière qui se ressaisissait. La laure de la Trinité, après avoir victorieusement repoussé les assauts de Sapieha et de Lissowski, et résisté à un long et terrible siège, se mettait à la tête du mouvement national. Des messages aux paroles de feu partaient du couvent et enflammaient le pays jusque dans ses dernières profondeurs. Tous les hommes de bonne volonté étaient appelés à prendre les armes, à chasser l'étranger, à comprimer l'anarchie, à ressusciter sans retard la patrie agonisante. L'appel était d'autant mieux entendu qu'il s'adressait au sentiment religieux mis en éveil par la candidature d'un Latin au trône moscovite. Les défenseurs surgissaient de sous terre, rivalisaient d'enthousiasme, et se ralliaient autour d'un Minine et d'un Pojarski. Tandis que les Polonais célébraient à Varsovie leur triomphe éphémère, l'armée russe s'improvisait spontanément, se concentrait aux abords de Moscou, prêtait main-forte aux habitants, et cernait étroitement les Polonais du Kremlin.

La réaction prenait déjà des proportions grandioses que Sigismond se croyait toujours en mesure de la réprimer. Il finit cependant par comprendre que le nom de Wladyslaw sonnait mieux que le sien, que l'élu devait se rendre au milieu des électeurs, et, après avoir ordonné à Chodkiewicz, hetman de Lithuanie, de se rapprocher de Moscou, il se décida, vers la fin de 1612, à y mener lui-même son fils. Si grandes étaient encore ses illusions que, n'ayant pu réunir des forces considérables, il partit accompagné d'une escorte plutôt que d'une armée. Il en

fut pour ses frais. Arrivé à Viazma, on lui apporta la nouvelle que la garnison du Kremlin, exténuée de fatigue, de privations et de faim, avait capitulé. La ville et la citadelle étaient entièrement entre les mains des Russes; on ne pourrait plus les prendre entre deux feux, ni avoir des intelligences dans la place.

N'importe, avec l'obstination qui le caractérisait, le Roi n'en avança pas moins jusqu'à Volok-Lamsk, et là seulement ses yeux s'ouvrirent à la lumière. L'arrivée de Wladyslaw ne ressemblait en rien à l'entrée d'un souverain dans són empire. Quelle différence avec la marche triomphale de Dmitri! Au lieu de venir à sa rencontre, les populations se renfermaient dans leurs cités, et les cités lui refusaient le libre passage. Les émissaires envoyés à Moscou furent éconduits, et, pour traiter avec eux, il ne se trouva point de boïars polonisants. Sigismond se vit alors aux portes d'une capitale hostile, avec une armée dérisoire et un Tsar désavoué par ses sujets, en butte au froid qui commençait à sévir, et sans moyens assurés de ravitaillement. Sur le bord de l'abime, il en mesura la profondeur, et sa résolution fut bientôt prise : il regagna la Pologne avec son fils Wladyslaw, quitte à lui faire reprendre plus tard le projet abandonné.

La retraite du Roi de Pologne fut le salut de la Russie. Au milieu d'un effroyable désordre, malgré les luttes des partis, les plus ardentes compétitions, elle parvint à se donner un Tsar et à clore la période anarchique de l'interrègne. Le choix tomba sur le jeune Mikhaïl Romanov qui fut couronné à Moscou en juillet 1613. Cette élection frappait le prince Wladyslaw de déchéance. Les boïars s'empressèrent de le signifier à Sigismond, en lui proposant la paix et l'échange des prisonniers. De ce nombre était le père du Tsar, l'archevêque Philarète, envoyé à

Varsovie comme ambassadeur et traité là-bas en captif. L'épreuve était dure pour la piété filiale[1].

Avant de terminer ces négociations avec la Pologne qui se compliquèrent d'une nouvelle guerre, Mikhaïl dut songer à un autre compétiteur qui était encore au berceau. Le fils de Marina avait été proclamé Tsar à Kalouga ; Marina s'entendait avec Zaroutski, et Zaroutski était homme à tout entreprendre et à tout oser. Son nom s'est déjà rencontré dans les pages précédentes. Il était ataman des Cosaques du Don, et ne maniait bien que le sabre. Partisan de Dmitri II, comblé de bienfaits par lui, il joua un rôle pendant l'interrègne, et, après l'élection de Mikhaïl Romanov, se déclara pour le fils de Marina. Traqué et battu par les partisans du nouveau pouvoir, il se réfugia à Astrakhan, d'où il ameutait contre Mikhaïl les Tatars et les Perses. On parvint cependant à le déloger de la ville, et il s'enfuit avec Marina, le petit Ivan et quelques centaines de Cosaques. Des troupes furent lancées à sa poursuite avec ordre de s'emparer de lui mort ou vif. Les fuyards ne se pressèrent pas suffisamment. Ils furent rejoints, et, lorsqu'ils se virent cernés, ils livrèrent Zaroutski, Marina, son fils Ivan et, dit le document russe, le moine Nicolas. Pas de merci pour de si grands coupables! Zaroutski fut empalé à Moscou. Quant à Marina, ses traces se perdent. A-t-elle péri d'une mort violente? A-t-elle traîné, au fond d'un cachot ou d'un couvent, une lamentable existence? Personne ne le sait. Les Bernardins ont conservé la tradition qu'elle a été jetée à l'eau, de même que tous les siens, y compris le Père Antoine, son aumônier, dont le dévouement ne se démentit jamais[2].

[1] *Sobr. Gos. Gram.*, t. III, p. 22, n° 7.
[2] *Akty Ist.*, t. III, p. 23, n° 23 et suiv. — Cracovie, Musée Czartoryski,

Du reste, depuis son mariage avec Dmitri II, tout est mystère dans la vie de Marina. La secousse avait été évidemment trop forte pour une enfant énervée par l'exil et victime d'un affreux désastre. L'histoire a été pour elle aussi cruellement rigide que la vie : Polonais et Russes l'ont à l'envi accablée des plus sanglants reproches. La pieuse fille de Sambor n'est plus qu'une femme sans pudeur, sans vertu, d'un patriotisme douteux, d'une ambition effrénée, prête à tout sacrifier pour conserver à son fils la décevante couronne. Aveuglée par ses rêves de folle grandeur, elle aurait rejeté avec dédain les offres gracieuses de Sigismond III, préféré à une vie paisible, mais sans gloire, la poursuite téméraire de la fortune. A vrai dire, les procédés de Marina témoignent plutôt contre elle : fougueuse amazone, déguisée en cavalier, entourée de Cosaques, elle galope sur les grands chemins, et s'en va relancer des aventuriers. Mais qui nous dira jusqu'à quel point elle était libre ou contrainte? Entraînée par ses lubies ou prise dans un fatal engrenage? Après sa lettre au Roi du 16 janvier 1610, judicieuse et digne, sa voix est étouffée. On ne sait plus avec une certitude suffisante quels sont les propos qu'elle a tenus, les promesses qu'on lui a faites ou les menaces avec lesquelles on l'a intimidée. Entre Sambor et Astrakhan, il y a des abîmes : encore la jeune femme qui les a franchis dans les plus dures et les plus terribles conditions peut-elle se prévaloir de circonstances singulièrement atténuantes. L'équité exige qu'on lui en tienne compte, au moins jusqu'à plus ample informé.

Teka Naruszewicza, 108, f. 196 v°. — Le Père Antoine est peut-être identique au moine Nicolas. — D'après Rostowski (p. 284), le fils de Marina se trouvait, en 1626, au collège des Jésuites de Vilna, protégé par le Roi et Léon Sapieha.

Quoi qu'il en soit de la fin mystérieuse de Marina, sa disparition de la scène du monde fut pour Mikhaïl Romanov un danger et un souci de moins. Issu d'une société profondément troublée, son pouvoir se raffermissait peu à peu, et, tandis que la Russie entière passait sous son drapeau, Sigismond n'admettait point qu'une si belle province lui échappât. A ses yeux, Mikhaïl n'était qu'un fils de pope, d'origine médiocrement illustre, qu'un enfant incapable de gouverner le pays, porté au trône, en dépit des grands, par d'obscurs électeurs. Un comble d'iniquité, disait-il, que cette élection, Wladyslaw étant le seul vrai maître de la Russie, auquel on a prêté serment, que les principaux boïars ne cessent de réclamer et qui, sans les intrigues de quelques meneurs, porterait déjà la couronne, et ferait entrer son empire dans le concert européen.

Telle était l'idée que Sigismond se formait de la Russie, au lendemain de l'interrègne, lorsque la haine du Polonais et du Latin atteignait son période. Et il en faisait l'objet de ses confidences à l'empereur Mathias que les Russes, fatigués de se battre, avaient choisi pour intermédiaire vis-à-vis de la Pologne. L'Empereur prit son rôle au sérieux. A travers de longues dissertations sur les chances variables de la guerre, il insinuait discrètement que la reconnaissance de Mikhaïl serait le meilleur moyen d'obtenir la paix. Cette proposition exaspérait Sigismond. Il multipliait ses lettres, faisait écrire Wladyslaw, soupçonnait l'impartialité de l'Empereur, et finalement acceptait une intervention dont l'efficacité lui paraissait douteuse. Le 6 avril 1616, après l'échec complet des négociations, il put se vanter que toutes ses prévisions s'étaient réalisées, et qu'il n'y avait rien à attendre de ces barbares de mauvaise foi, comme il appelait certains Moscovites.

Une sourde menace se dissimulait dans ces paroles, et, en effet, quatre mois après, le 23 juillet, Sigismond annonçait à l'Empereur que la Diète avait approuvé la guerre contre Moscou [1].

Une ardeur belliqueuse s'emparait de la jeunesse polonaise. Elle s'élançait à la suite de Wladyslaw qui, cette fois, se mettait lui-même à la tête de l'armée, trop heureux de se soustraire ainsi à la surveillance paternelle. Une fois parti, il avouait vouloir plutôt mourir que reprendre sa vie monotone de Varsovie. Se tailler un royaume dans le Nord était pour lui tout à la fois mettre fin à ses tribulations domestiques et s'assurer une glorieuse indépendance [2]. Ses visées ambitieuses allaient jusque-là, et, partageant les illusions de son père, il crut devoir s'en ouvrir au Pape, et lui demander des dispenses étrangement prématurées.

Le conquérant improvisé s'attendait si bien à être couronné au Kremlin qu'il voulait régler d'avance les détails de la cérémonie. Sa position était analogue à celle de l'infortuné Prétendant, à la différence près que l'un était cryptocatholique, tandis que l'autre professait ouvertement sa religion. De même que son prédécesseur, Wladyslaw craignait d'offusquer par le déploiement des pompes latines le sentiment religieux des orthodoxes. Son idéal était de monter sur le trône des Tsars sans trahir sa conscience et sans attrister ses nouveaux sujets. Trouver ce moyen terme, tel était le problème que l'entourage du prince cherchait à résoudre. Les uns penchaient vers le rigorisme ; les autres, et de ce nombre était le Père Bembo,

[1] Vienne, Archives d'État, *Polonia*, 1613, 14 avril, 1615, 11 mai, 1616, 6 avril, 23 juillet, *Sigismond III à Mathias*.

[2] Cracovie, Musée Czartoryski, plusieurs manuscrits importants sur cette guerre, voir nos 2726, 2763.

prédicateur du Roi, opinaient en faveur des plus larges concessions. Tous convinrent qu'il fallait s'adresser au Pape, lui soumettre le cas, et s'en tenir à sa décision : c'était reprendre le chemin déjà battu par Mniszech à propos de Dmitri. L'initiative en revint personnellement à Wladyslaw. A la veille de recevoir le baptême du feu, il convenait à un prince catholique de s'armer de la bénédiction pontificale. Le jeune guerrier la demanda au Pape, le 6 avril 1617, afin, disait-il, de servir dignement la religion et la patrie. Ce premier message ouvrait la voie à un autre, daté du même jour, et ayant trait au couronnement[1]. Le prince tient la plume, mais il est inspiré par son père, et voici à peu près comment il s'exprime.

« Mes ancêtres, dit Wladyslaw, ont compris de quelle haute importance serait « la restitution » de la Moscovie à la République chrétienne et à l'Église catholique, mais la plupart du temps les moyens d'y travailler leur ont fait défaut; c'est présentement que les circonstances prennent une tournure plus favorable : l'ancienne dynastie est éteinte, toutes les classes de la société ont voté mon élection, et, malgré de longs retards, un nombre considérable de Moscovites m'est resté fidèle. On a donc décidé de mettre ces avantages à profit, d'étendre les limites non seulement de la Pologne, mais aussi de la République chrétienne et de la foi catholique, et je m'empresse d'obéir à la vocation divine et à la volonté de mon père. »

Sur le seuil de cette brillante carrière, une sérieuse difficulté se présente. A l'occasion du couronnement, les Russes, très attachés à leurs traditions, peuvent élever des exigences qu'il est nécessaire de prévoir. Ici, en homme bien informé sur la valeur des rites et leurs rap-

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 74, f. 32; II, 68, f. 478.

ports avec les dogmes, Wladyslaw formule nettement sa double pétition. En premier lieu, et d'une manière absolue, il désire qu'on lui accorde pleine liberté de se conformer aux rites de l'Église grecque-unie : un évêque de ce rite l'aurait couronné, et il aurait reçu la Sainte Eucharistie sous les deux espèces. En second lieu, et dans l'hypothèse qu'on lui imposerait un évêque orthodoxe, le prince fait appel à l'indulgence papale, il demande conseil et lumière.

Le message de Wladyslaw soulevait des questions nationales et religieuses d'une extrême gravité. Le recours au rite grec-uni ouvrait une ère nouvelle de rapprochement : entre le souverain catholique et l'empire orthodoxe surgissait tout à coup un point de contact. De part et d'autre, on eût observé les mêmes cérémonies extérieures, et l'unité liturgique eût facilité l'entente mutuelle sur les dogmes. Ce compromis s'inspirait du concile de Florence, dont celui de Brest n'avait été que la répétition. Mais l'ampleur exceptionnelle de cette innovation ne semble pas avoir été saisie à Rome. On jugea plus à propos d'en faire un simple cas de conscience, et de se placer au point de vue strictement théologique. Néanmoins, Paul V voulut s'occuper lui-même de cette requête; il fit compulser des documents, et soumit le dossier au Saint-Office. En juillet 1617, les trois points suivants furent proposés au sacré tribunal : 1° En vue du bien général de la République chrétienne, Wladyslaw peut-il se laisser couronner par un évêque orthodoxe? 2° Peut-il recevoir la Sainte Eucharistie sous les deux espèces? 3° Et, en cas d'extrême nécessité, se conformer à tous les autres rites?

Ainsi présentés, ces doutes n'offraient rien de nouveau ou d'inattendu, et, pour les résoudre, il n'y avait qu'à consulter les récentes décisions provoquées par Sigis-

mond III et Dmitri. Le Saint-Office y puisa effectivement ses inspirations, sauf à remonter ensuite jusqu'aux conciles de Laodicée, de Carthage et de Latran. Leurs décrets s'accordaient avec les mesures prises dernièrement, les plus célèbres docteurs les confirmaient de leurs suffrages, saint Herménégilde les avait scellés de son sang. Il y avait là matière à disserter; aussi la réponse du Saint-Office fut-elle très documentée et résolument négative sur les trois points. Et cependant les inquisiteurs romains ne répondaient pas à tout : la double hypothèse de Wladyslaw n'en faisait à leurs yeux qu'une seule; ils supposaient toujours que l'évêque en cause était orthodoxe, et semblaient oublier qu'il pouvait être grec-uni [1].

La réponse très complète du Pape combla cette lacune. Paul V maintenait d'abord dans toute sa rigueur la décision du Saint-Office pour le cas où l'évêque appelé à couronner le prince serait orthodoxe. En pareille occurrence, disait-il, le Saint-Siège s'abstient de donner des dispenses ou des autorisations quelconques. Si l'évêque était grec-uni, le Pape voulait bien qu'il fonctionnât au couronnement, et qu'à cette occasion Wladyslaw reçût la Sainte Eucharistie sous les deux espèces. La concession romaine était donc limitée à une seule et unique fois; encore l'accordait-on à regret, car le Pape ne cachait pas le fond de sa pensée. Ses préférences étaient acquises au rite latin, et, à supposer que ce fût possible, il désirait qu'un évêque latin donnât les onctions royales, que Wladyslaw fît la communion à la latine, et qu'il n'y eût aucune dérogation à l'usage. D'avance, il désignait pour cette cérémonie l'évêque de Jitomir, André Lipski, et lui conférait tous les pouvoirs nécessaires. Un Latin, élevé sur le trône

[1] Rome, Archives du Saint-Office, IV, f. 94 et suiv.

moscovite et entouré de sujets orthodoxes, — il n'y avait point là de quoi choquer le Pape. Il croyait même que cette innovation ne souffrirait aucune difficulté, si l'on savait s'y prendre. Mais pas plus que le Saint-Office, le Pape n'élargissait la question : le cas particulier était résolu, l'avenir de l'union en restait là. Et sur le point principal, on opposait au prince polonais les mêmes fins de non-recevoir dont Dmitri avait dû se contenter.

Pendant qu'on délibérait à Rome, Wladyslaw s'était mis en campagne. Le Pape ne voulut pas lui donner directement la réponse, et se borna à le prévenir qu'elle lui serait communiquée par la nonciature. Des précautions minutieuses furent prises pour insinuer au prince qu'on avait épuisé les concessions, et surtout pour lui ôter l'envie d'insister. Ainsi le nonce de Cracovie, Francesco Diotallevi, évêque de Sant-Angelo, reçut l'ordre de ne montrer à personne le texte de la dépêche papale, d'en extraire seulement le contenu, et de le transmettre à Wladyslaw sur une feuille séparée et non signée. Des intermédiaires complaisants se chargèrent de faire apprécier la nature et l'étendue de l'autorisation accordée, et tout marcha à souhait. Wladyslaw se trouvait alors à Viazma; il venait de remporter quelques succès militaires, et se livrait, quoique prématurément, à des espérances radieuses. Excellentes dispositions pour tout recevoir en bonne part : ainsi en fut-il des décisions pontificales [1].

Du reste, le prince royal de Pologne n'eut jamais l'occasion de s'en servir. Sans armée suffisante, malgré le contingent des Cosaques, sans ressources pécuniaires, il ne put s'emparer de Moscou. Ses assauts ayant été victo-

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 68, f. 480; II, 225, f. 169; II, 241, 1617, 1er septembre, *Diotallevi à Borghèse;* II, 427, f. 183 v°; II, 74, f. 54.

rieusement repoussés, il se vit obligé d'entamer des négociations, et, le 1er décembre 1618, vieux style, une trêve de quatorze ans fut conclue à Déoulino. Les conditions en étaient plus avantageuses que les Polonais ne pouvaient l'espérer. Ils gardaient des places fortes aussi importantes que Smolensk, Novgorod Séverski, Tchernigov, sans compter les autres. L'état d'épuisement auquel se voyaient réduits les Moscovites les rendait conciliants. Ils obtinrent cependant la mise en liberté de Philarète Romanov, père du Tsar, et quelques forteresses leur furent restituées. L'honneur était sauf, la querelle nationale n'était pas vidée.

CHAPITRE II

UN PEU DE CRITIQUE

Problème historique. — L'enfant mystérieux chez Boris Godounov. — Apparition de Dmitri. — Dédoublement de l'opinion publique. — Les auteurs protestants. — Défenseurs de Dmitri. — Son propre récit à Wisniowecki. — Importance de la pièce. — Erreur de Kostomarov. — Authenticité du récit. — Preuves. — Points principaux. — Défaut de la cuirasse. — Discrétion constante de Dmitri. — Silence de Mniszech. — Épreuve et contre-épreuve. — Conclusion. — Conjectures sur Dmitri. — Sa nationalité d'après sa lettre à Clément VIII. — Déduction philologique confirmée par l'histoire. — Attaches avec le monde clérical et idée du patriarcat. — Enquête du patriarche Job. — Dmitri identifié avec Grichka Otrépiev. — Tergiversations éphémères de Boris Godounov. — Unanimité des sources russes. — *L'Izvète de Varlaam*. — Double fait confirmé par une épigraphe. — Les trois étapes. — Valeur de l'Izvète. — Témoignage du prince Katyrev-Rostovski. — Compénétration de l'Izvète avec le rapport de Wisniowecki. — Traits de la vie de Dmitri. — La famille Otrépiev en 1671. — Le tsar Alexis fait droit à sa requête. — Trois mémoires de Léon Sapieha. — Son opinion sur Dmitri. — Conforme à celle des Russes. — Rywocki et Rostowski. — Objection. — Témoignage des aumôniers et de Margeret. — Solution acceptable. — Les dessous du *samozvanstvo*. — Les aveux de Dmitri. — Leur caractère moscovite. — Don d'assimilation doublé de souplesse. — Manque d'originalité. — Phases religieuses. — Initiative vis-à-vis de Rome. — Condescendance des Papes. — Responsabilité de Sigismond III. — L'œuvre de Dmitri brusquement interrompue. — Funestes conséquences de ses plans avortés.

L'époque néfaste qu'il est convenu d'appeler temps des troubles, — *smoutnoïé vrémia*, — et qui comprend les premières années du dix-septième siècle, est dominée, à son début, par un personnage mystérieux, connu sous le nom contesté de Dmitri, dont les pages précédentes ont

narré les péripéties. Qui était-il? Vrai fils d'Ivan IV ou aventurier de génie? Grichka Otrépiev ou tout autre? Voilà la question qui s'agite depuis trois siècles, et qu'il n'a pas encore été possible de résoudre victorieusement. Une reprise de ce problème historique, quelque mince qu'en puisse être le résultat, et quelles que soient les redites inévitables, s'impose par la force des choses. Le fait est capital en lui-même, et la physionomie des événements ne saurait ne pas s'en ressentir.

Dmitri d'Ouglitch semblait prédestiné à mystifier les historiens. Quelques années après sa disparition, lorsque le trône de Moscou était de nouveau vacant par la mort de Fedor, en 1598, un espion polonais rapportait à Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie, que Boris Godounov gardait dans sa maison un enfant d'une ressemblance frappante avec Dmitri, et destiné à jouer le rôle de celui-ci. A ce propos, un malheureux aurait été même soumis à la torture, et certains boïars, anxieux de l'avenir, lui auraient arraché l'aveu qu'il avait assassiné Dmitri sur l'ordre de Godounov [1]. Le Tsarévitch était donc censé mort, et ces bruits étranges étaient oubliés depuis longtemps, lorsque l'énigmatique Dmitri parut en Pologne. Immédiatement l'opinion publique se dédoubla. Les uns saluèrent dans le Prétendant le rejeton du Tsar terrible; les autres le traitèrent d'intrus et d'usurpateur. Il fut un moment où la Russie entière s'inclina devant lui, où toute l'Europe l'admira. Après sa chute, la réaction fut d'autant plus violente que l'esprit de parti envenima la discussion. Le Tsar éphémère avait été en rapports avec le Pape, le nonce de Cracovie et les Jésuites. On avait mis la main sur leurs correspondances, et celles-ci, au grand scandale

[1] *Archiwum Domu Sapiehow*, t. I, p. 177, n° 214.

des Moscovites, avaient été publiquement dénoncées. Quelques auteurs protestants, allemands, anglais, hollandais, firent aussitôt de Dmitri une espèce de monstre d'invention cléricale, chargé d'introduire la foi romaine en Russie. Le thème se prêtait à des variations multiples, on ne se fit pas faute de les exploiter, et pendant quelque temps la cause du vrai Dmitri périclita. Mais ses nouveaux défenseurs nous assurent qu'ils n'ont pas encore dit leur dernier mot, et si jamais ils produisent des preuves convaincantes, on leur rendra les armes sans tergiverser. A l'heure qu'il est, une autre conclusion se dégage des sources qui nous sont connues, et il semble certain que Dmitri n'était pas le fils d'Ivan IV.

Essayons de déchiffrer ce mystère. Tous les témoignages favorables à l'identité de celui que nous continuerons à appeler Dmitri avec Dmitri d'Ouglitch, dernier rejeton du Tsar terrible, se réduisent à un seul : au récit que Dmitri lui-même a fait au prince Adam Wisniowecki, et que celui-ci, sous forme de rapport, a transmis au Roi. Cette pièce de première importance n'a jamais été replacée dans son cadre, ni appréciée à sa juste valeur. M. Kostomarov l'a connue d'après la version altérée de Towianski; il ne s'est pas donné la peine de remonter jusqu'au texte du Vatican, publié par Nowakowski, quoique avec des omissions et avec la fausse date de 1606, et la portée historique du récit lui a paru médiocre[1]. Il n'en est pas tout à fait ainsi. Entendons-nous bien d'abord sur l'objet du litige. Il ne s'agit pas de véracité : le récit est évidemment controuvé en plusieurs points. Il ne s'agit pas de polémique sur son auteur : un autre que Dmitri a pu l'inventer. La question se pose plutôt en ces termes : le récit attribué à

[1] Kostomarov, *Kto byl*, p. 35.

Dmitri est-il bien celui qui a été présenté à Sigismond, communiqué aux sénateurs, et qui a servi de base aux débats ultérieurs? Si tel est le cas, nous aurions entre les mains ce qu'on pourrait appeler le passeport de Dmitri et son état civil; celui, du moins, qu'il s'appropriait.

Or, le témoignage de Rangoni est, à ce sujet, explicite. Le 8 novembre 1603, s'étant procuré le rapport de Wisniowecki, fidèlement traduit du polonais en latin, il l'envoie sans tarder à Rome, et, dans sa dépêche du 2 juillet 1605, il le reproduit en italien avec des coupures et des variantes, en ajoutant quand même que son texte est conforme « parole pour parole » au récit de Dmitri présenté à Sigismond par le prince Wisniowecki [1].

Mais Sigismond et Rangoni avaient-ils sous les yeux la même pièce? Impossible d'en douter. Il suffit de comparer la lettre circulaire du Roi aux sénateurs, du 15 février 1604, où il résume l'histoire de Dmitri, et les réponses des sénateurs, surtout celle de Baranowski, évêque de Plock [2], avec le récit attribué par Rangoni à Dmitri, pour se convaincre qu'il s'agit toujours du même document, tant il y a de ressemblance de part et d'autre.

La première opération à faire est donc celle-ci : reconnaître l'existence d'un récit sur les aventures de Dmitri qui a circulé dans les sphères officielles polonaises, et que Rangoni a fait parvenir au Vatican, le 8 novembre 1603. Cette date à elle seule est un trait de lumière. A ce titre, la priorité chronologique sur tous les récits du même genre, y compris celui de Towianski, appartient au texte primitif du Vatican. Cette simple remarque abrège de beaucoup le travail de la critique. Elle nous transporte sur le sommet de la montagne d'où le regard plonge dans

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, a. — Appendice, n° I.
[2] Moscou, Archives de la Justice, *Lit. Metr.*, *Nov. Kn.*, t. 55, f. 87.

la vallée. Sous nos yeux jaillit la source qui s'en va rouler ses eaux au loin. En effet, tous les récits postérieurs qui identifient Dmitri de Sambor avec Dmitri d'Ouglitch ne sont que des reproductions du rapport de Wisniowecki. On les reconnaît à leur air de famille, ils portent l'estampille et ne sont que trop fidèles à leur original : prolixes ou discrets, selon qu'il est l'un ou l'autre. Il suffira donc d'analyser le récit de Dmitri pour atteindre en même temps tous ceux qui l'ont copié, résumé, amplifié ou quelque peu transformé. Or, quelle est la valeur de cette pièce? A ne considérer que sa provenance, elle n'en a aucune : c'est Dmitri lui-même qui plaide sa propre cause. Le bénéfice de l'impartialité ne saurait lui être gratuitement accordé. Sa déposition vaut ce qu'elle vaut ; il importe de l'examiner de plus près.

Rappelons d'abord les circonstances qui ont présidé à son apparition. Elle a été faite sur la demande du Roi, désireux d'être renseigné à fond, au moment où Dmitri venait de se déclarer Tsarévitch et avait le plus besoin de secours royal. Rien ne l'empêchait de dire la vérité entière, ne fût-ce qu'en secret, au petit nombre de ceux qui s'intéressaient à son sort; tout, au contraire, l'engageait à parler sans réticences, à donner des preuves convaincantes de ses origines tsariennes. Son avenir dépendait de ses confidences. On aurait pu s'attendre à un exposé très complet et débordant d'évidence; au lieu de cela il est plein de mystères, de sous-entendus, d'artifices oratoires et de lacunes intentionnelles.

Une première et étrange impression est produite par l'absence non seulement de piété, mais encore de pudeur filiale. L'enfant présumé d'Ivan se révèle âpre censeur de son père. Tyrannie et volupté, voilà les reproches qu'il adresse crûment au Tsar terrible, qui a tué de sa main

son fils aîné, profané le mariage, peuplé de ses femmes les monastères, foulé aux pieds la vertu. Accusations véridiques, mais qu'on eût supprimées sans inconvénient.

Au point de vue historique, l'anomalie qui crève les yeux est l'entrelacement de grossières erreurs avec des détails très exacts, peu connus même en Russie et certainement ignorés en Pologne. De ce nombre est le deuil qui avait, en 1553, attristé Ivan IV; son premier-né, Dmitri, victime d'un malheureux accident, s'était noyé dans les eaux de Biélozéro [1]. Le fait est rapporté par le diak Timofiéev, on le trouve chez Massa, mais ailleurs il est rarement mentionné. L'auteur du récit donne également les noms de quelques femmes d'Ivan : Anastasie Romanov, Maria la Circassienne, Marfa Sobakine, Anna Kotlovski, Maria Nagoï; il sait qu'un mariage fantastique avait été projeté en Angleterre, et les trois villes données en apanage à Dmitri lui sont parfaitement connues. Avec quel étonnement ne lit-on pas sur la page suivante que Fedor a abdiqué, qu'il s'est retiré au couvent de Saint-Cyrille, et que ses « tuteurs » ont été mis à mort par Boris Godounov!

Si ces erreurs sont volontaires, elles ne peuvent être expliquées que par la haine de Godounov. Car c'est contre lui qu'est dirigée la pointe, et c'est bien lui qu'on se propose de démolir. Il paraît ici sous les mêmes traits que dans les chroniques postérieures et les écrits officieux du temps de Vasili Chouïski. On lui attribue les mêmes desseins, les mêmes rancunes, les mêmes crimes, tout en faisant la part de son talent et de son intelligence astucieuse. Élevé par le crédit de sa sœur Irina, tout-puissant sous le règne de Fedor, follement ambitieux et impatient

[1] Platonov, *Drevner. Skaz.*, p. 138, note 3.

de ceindre la couronne, il ne voyait entre lui et le trône qui allait devenir vacant qu'un seul obstacle, Dmitri d'Ouglitch, l'héritier légitime. Il résolut de s'en défaire.

Parvenu à ce point, le récit change d'allure et les précautions oratoires deviennent de plus en plus visibles. Les noms propres cités tantôt si complaisamment sont éliminés avec un soin jaloux, et à travers les lignes perce la crainte de ne pas trouver créance. L'accusation que les chroniques élèveront plus tard contre Godounov se retrouve ici en toutes lettres : avant de suborner des sicaires, il a essayé d'un empoisonnement qui n'a point réussi. Quant à la scène du meurtre, elle est racontée en détail : elle se passe nuitamment, le « précepteur » anonyme de Dmitri a été averti du péril, un « cousin » du Tsarévitch est placé dans son lit, les sicaires le tuent, Dmitri est sauvé. Pas un traître mot de la fameuse enquête, dont le narrateur a toutefois connaissance. Car Boris Godounov est mis en scène immédiatement; il intervient pour tromper Fedor, il le persuade que Dmitri s'est donné lui-même la mort dans un accès d'épilepsie. Or, cette découverte avait été précisément le principal résultat de l'enquête dirigée par Vasili Chouïski. Mais ce nom semble voué au silence; l'homme est dissimulé de même que son œuvre, bien que Kléchnine et le métropolite Gélase soient nommés, non en qualité d'enquêteurs, mais comme délégués pour assister aux funérailles de Dmitri. En attendant, le précepteur anonyme s'occupe de l'enfant que Boris croit enfoui sous terre. Voyant la mort approcher, il le confie à un homme sûr, encore anonyme. L'homme sûr meurt aussi après avoir conseillé à son pupille, déjà adolescent, d'endosser le froc et de se cacher dans les couvents. Dmitri se conforme si bien à cet avis,

que ses traces disparaissent complètement. Il paraît en Pologne comme le *Deus ex machina* de l'ancienne tragédie. Les trois dernières étapes sont seules indiquées : Ostrog, Hoszcza, Brahim, et ce renseignement nous servira plus tard de point de repère.

Mais l'auteur du récit se rend compte du défaut de la cuirasse. Il prévoit les objections qu'on lui pourra faire, et, par des réponses préventives, il s'étudie à en émousser la portée sans toutefois atteindre son but, les incohérences étant trop évidentes. Ainsi, lorsque la mère serrait dans ses bras le cadavre, comment n'a-t-elle pas reconnu que c'était celui d'un étranger? Le cadavre était livide, dit le récit, et la mère affolée. S'il y a eu substitution, un autre enfant, celui qui a été tué à la place de Dmitri, a dû disparaître. Comment ne s'est-on pas aperçu de cette disparition? Une trentaine d'enfants, dit encore le récit, ont été tués dans la bagarre, et l'enfant substitué passa pour avoir été de ce nombre. Enfin, voici l'étrange motif que l'on donne pour expliquer la venue de Dmitri en Pologne : il a été reconnu, rien qu'à son royal aspect, pour fils de Tsar ; un moine quelconque a eu cette espèce d'intuition ; dès lors la présence en Russie devenait dangereuse, il a fallu prendre la fuite.

Si défectueux que soit ce récit, sa valeur historique n'en est pas moins incontestable. Dmitri a fait sien le rapport de Wisniowecki, il s'en est prévalu et, l'ayant pris pour drapeau, il a démasqué ses batteries. Nous sommes autorisés à conclure qu'en dehors des preuves mentionnées par le prince Adam, il n'en avait pas d'autres en faveur de ses origines tsariennes, et qu'il tenait plutôt à faire disparaître ses vestiges en Russie qu'à les faire retrouver. On comprendra maintenant la sentence énigmatique de Léon Sapieha à la Diète de 1605 : un vrai Tsaré-

vitch, disait le chancelier, eût trouvé d'autres moyens de se faire connaître.

Et, loin de se départir de cette discrétion, Dmitri, durant tout le cours de sa vie, lui est resté imperturbablement fidèle. Sa formule favorite se résumait en peu de mots : soustraction merveilleuse aux embûches de Godounov et protection admirable de la Providence, le reste était passé sous silence. Que de fois les plus belles occasions ne l'ont-elles pas sollicité de faire une déclaration retentissante ! Il a toujours préféré glisser rapidement sur les phases de sa vie antérieure. Lorsqu'il eut à se faire connaître au Pape, il s'en remit au nonce Rangoni pour les détails, et lui-même, dans sa lettre du 24 avril 1604, il se renferma en de vagues affirmations. Tant que Boris Godounov occupait le trône, ce mutisme se laissait encore expliquer par la crainte de représailles; mais, après la mort du rival, à la veille du triomphe, au moment du couronnement, pourquoi ne pas faire luire la vérité dans toute sa splendeur? Et cependant les proclamations aux Moscovites [1], les discours de Dmitri restent aussi sobres de détails que précédemment; aucune allusion aux hommes qui ont bien mérité de l'enfant d'Ouglitch, aux monastères que celui-ci a visités.

Le palatin Mniszech n'est guère plus expansif que son gendre. Défenseur intrépide du vrai fils d'Ivan IV, il semble dominé plutôt par une foi aveugle que par une conviction raisonnée. Chaque fois, du moins, qu'il est mis en demeure de s'expliquer, son plaidoyer est affirmatif, mais creux et fuyant. On peut dire que Mniszech a subi l'épreuve et la contre-épreuve, car ce sont tour à tour les Russes et les Polonais qui l'ont pris à partie. Au

[1] *Akty... Arkheogr. Exp.*, t. II, p. 76, n° 26; p. 89, n° 34; p. 92, n° 37, etc.

lendemain de la catastrophe du 27 mai 1606, les boïars exigeaient de leur prisonnier les plus complets aveux. Quel triomphe n'eût-ce pas été pour lui de confondre ses auditeurs, de justifier brillamment sa conduite, de sauvegarder les droits de Marina! Il n'aurait eu qu'à donner la preuve irréfragable des origines tsariennes de Dmitri, il ne l'a point fait : il en a seulement appelé aux Moscovites et à leur initiative. On lui disait : « Prouvez que Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV; » il ripostait : « Vous l'avez reconnu pour tel, » et la parole expirait sur ses lèvres. Quelques années après, un nouvel assaut est livré à Mniszech, cette fois par des Polonais qui traitèrent leur compatriote avec moins d'égards que les Russes n'en avaient montré à un étranger. C'était en 1611, au cours de la célèbre Diète de belliqueuse mémoire Un jour, l'équipée moscovite de Mniszech fut rudement critiquée. Adam Stadnicki, castellan de Kalisz, ouvrit le feu par une attaque virulente, le vice-chancelier Kryski vint à la rescousse. Le palatin de Sandomir fut accusé d'égoïsme, de cupidité, presque de trahison pour avoir patronné un imposteur et compromis le pays. Le Roi et l'élite de la noblesse étaient présents. On jetait à Mniszech ces injures au visage, et il était si peu disposé à les supporter, qu'il eut avec Stadnicki une vive altercation. Mais lorsque son tour vint de se défendre, il ne réussit qu'à mettre ses auditeurs de Varsovie dans le même embarras que ceux de Moscou. Le mariage de Marina à Cracovie et les ambassades polonaises au Kremlin attestaient les anciennes sympathies envers Dmitri, Mniszech s'en fit une arme contre ses adversaires, il leur porta des coups vigoureux, sans jamais aborder de front la question principale [1].

[1] Cracovie, Bibliothèque Jagellonienne, n° 102, f. 457.

Désormais, la lumière commence à se faire. Nous avons sous les yeux les dépositions des premiers témoins, qui sont les mieux renseignés et les plus intéressés à la réussite de l'entreprise. Il en résulte avec la dernière évidence que ni Dmitri, ni le palatin Mniszech, ni le prince Wisniowecki, n'ont jamais démontré d'une manière péremptoire ou même simplement convaincante, que le Tsar de 1605 était le vrai fils d'Ivan IV. S'ils n'ont pas fourni cette preuve, c'est qu'ils ne l'avaient pas; s'ils ne l'avaient pas, c'est qu'il n'y avait pas moyen de l'avoir. En présence de ces faits, dans l'état actuel des travaux historiques, il faut convenir que les origines tsariennes de Dmitri ne sont pas suffisamment prouvées. Au contraire, tout porte à croire que Dmitri de Sambor n'était pas identique à Dmitri d'Ouglitch.

Assurément, pour rendre cette conclusion inattaquable, il faudrait pouvoir désigner par son vrai nom et avec certitude celui qui se faisait passer pour Dmitri. C'est ici que les difficultés s'accumulent. Quels flots d'encre n'ont-elles pas fait couler! Que d'hypothèses n'a-t-on pas hasardées! Il eût été fastidieux et inutile de les énumérer. N'est-on pas allé jusqu'à faire de Dmitri un bâtard du roi Stéphane? Et la passion de la chasse n'a-t-elle pas été invoquée comme un trait d'atavisme? Franchement, à prendre ce signe au sérieux, la recherche de la paternité deviendrait embarrassante, tant il y a de princes qui se sont distingués par leurs exploits cynégétiques. Par bonheur, il y a d'autres données d'une vertu plus éclairante que ces conjectures futiles.

Et d'abord on peut se demander de quelle nationalité était Dmitri? Russe ou Polonais? Même là-dessus les témoignages ne s'accordent pas. La lettre de Dmitri à Clément VIII, du 24 avril 1604, conservée aux Archives du

Saint-Office, à Rome, et récemment produite au grand jour, est peut-être le seul document qui puisse trancher la question. Entièrement autographe, en langue polonaise, transmise au Pape par le nonce Rangoni, elle a été écrite le 18 avril, jour de Pâques, et datée du 24. C'était au lendemain de l'abjuration. Pour ne pas trahir son secret, Dmitri ne voulut point assister aux offices, et consacra ses loisirs à la rédaction d'une lettre au Pape qu'il présenta au nonce, le 24 avril, avec de modestes excuses au sujet de la calligraphie et du style. De son côté, Rangoni ajoute que la traduction latine du texte polonais a été faite par le Père Sawicki, lequel, « spontanément et par ordre du nonce, » surveillait toute cette affaire [1]. La collaboration d'un Polonais est suffisamment indiquée par ces mots, et certaines anomalies du message de Dmitri seront ainsi facilement expliquées. Car il a été soumis, phrase par phrase, lettre par lettre, à un examen savant et minutieux; une comparaison a été établie avec les chartes russes et polonaises de la même époque; toutes les ressources de la philologie ont été épuisées, et voici le résultat auquel on est parvenu : ce n'est pas le même personnage qui a fait toute la besogne; le rédacteur n'est pas identique au copiste : l'un est Polonais, l'autre est Moscovite [2].

En effet, le rédacteur possède à fond la langue polonaise, et en connaît même les secrets. Les mots se pressent en nombre devant lui pour expliquer sa pensée, il en saisit les nuances délicates, son choix ne se fait pas au hasard, la convenance est parfaite et la propriété du discours ne laisse rien à désirer. Le style a de l'ampleur; la

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 107. — *Rome et Démétrius*, p. 186, n° 12.

[2] Baudoin de Courtenay, *Strona*. — Ptaszycki, *Pismo*. — Nous résumons ici l'analyse de M. Ptaszycki.

recherche exagérée de précision se traduit en redondance de synonymes et cumul d'épithètes, bien qu'il y ait aussi une visible tendance à donner un tour artificiel à la phrase, à l'arrondir en période, fût-ce même au prix de sa clarté. Quant à la syntaxe, il n'est pas une locution qui ne soit correcte et conforme à l'usage ; certains idiotismes témoignent même d'une connaissance approfondie, théorique et pratique, de l'ordonnance des phrases. On peut dire que le rédacteur de la lettre est pénétré de l'esprit de la langue, tant il excelle dans le domaine de la grammaire, tant il sait varier les formes, tant il soigne son orthographe. En somme, au point de vue de la composition, le message est incontestablement l'œuvre d'un lettré, et d'un lettré polonais.

Que si l'on considère ensuite l'agencement et la facture extérieure, l'impression est bien différente. Celui qui tient la plume, trace les lettres, s'applique à les bien former, et qui pourtant écrit d'une main mal assurée, corrige et retouche, n'est pas un homme habitué à l'écriture polonaise. Malgré la peine qu'il se donne visiblement, il ne réussit pas à vaincre toutes les difficultés, et des fautes élémentaires, qui dévoilent ses origines ethniques, échappent à sa plume. Sous l'empire de la routine, sa main revient spontanément aux formes spéciales qu'elle s'est habituée à façonner ; d'instinct, elle obéit à l'oreille dressée à une prononciation particulière. Or, les formes préférées du copiste sont des formes moscovites, et sa phonétique est une phonétique moscovite. D'un bout à l'autre du message, ces singularités se reproduisent constamment et systématiquement. Force est d'avouer que ce n'est pas l'effet du hasard, mais la conséquence d'une habitude invétérée. Le copiste, sans le vouloir, trahit sa nationalité.

La déduction philologique est confirmée par l'histoire. Le Père Sawicki, qui, au témoignage de Rangoni, surveillait le travail de Dmitri, était versé dans la langue polonaise, ses succès oratoires à Cracovie en sont la preuve ainsi que les quelques livres de sa composition. C'est lui évidemment qui s'est chargé de la rédaction. Quant à la graphique, elle est l'œuvre de Dmitri, puisque c'est lui qui a écrit et signé le message, comme l'atteste encore Rangoni, et l'œuvre étant moscovite, son auteur — on ne saurait conclure autrement — l'était aussi.

Une autre circonstance de la vie de Dmitri doit être admise comme certaine : ses attaches avec le monde monacal doublées d'une conception très nette du patriarcat. Le 24 avril 1604, il avoue spontanément à Clément VIII avoir longtemps séjourné dans les couvents. Ses confidences de Poutivl sur les moines, leur genre de vie, la nécessité des réformes, trahissent d'elles-mêmes l'ancien pensionnaire des cloîtres; pour être si bien renseigné, il fallait avoir fréquenté ce milieu. Censeur rigide des monastères, Dmitri était partisan du patriarcat de Moscou. Chose étrange! Personne ne lui avait parlé de l'abolir, l'union des églises ne l'exigeait pas, c'est de lui-même qu'il exprime ce désir au nonce de Cracovie. Que de rapprochements se pressent ici : Job avait joué un grand rôle sous Boris Godounov, Dmitri s'est empressé de se pourvoir d'Ignace, et il a tiré parti de sa déférence obséquieuse. Tout cela se tient; si longtemps à l'avance il insistait sur le maintien du patriarcat, c'est qu'il n'ignorait point quels services un patriarche peut rendre au Tsar.

Ces considérations préliminaires nous mettront peut-être sur les traces de celui que nous cherchons. En janvier 1605, sous le coup de la frayeur inspirée par le Pré-

tendant, le patriarche Job fit une enquête officielle, et crut avoir découvert que le prétendu Tsarévitch n'était autre que Grichka Otrépiev [1]. Des témoins se présentèrent qui refirent l'histoire du mystérieux personnage : elle n'était rien moins qu'édifiante. Naguère attaché au service des Romanov, il s'était fait moine pour éviter la peine de mort, et après avoir vagabondé de couvent en couvent, il s'était fixé dans celui du Miracle à Moscou, avait reçu l'ordre du diaconat et exercé auprès du patriarche l'emploi de copiste. Victime à nouveau de ses mauvais penchants, coupable des plus noirs méfaits, et sur le point d'en subir le châtiment, il s'était enfui en Pologne avec Varlaam Iatski et Misaïl Povadine, deux moines du même couvent du Miracle. On avait aperçu les fugitifs à Kiev, ils avaient visité le prince d'Ostrog; enfin, à Brahim, Grichka Otrépiev s'était déclaré tsarévitch Dmitri.

Les résultats de l'enquête furent ratifiés par Boris Godounov, et il prit des mesures en conséquence. Mais agissait-il à tâtons ou bien sous l'empire d'une forte et ferme persuasion. Au gré de M. Kostomarov, le nom de Grichka Otrépiev aurait été jeté dans la foule à tout hasard. Pour convaincre d'imposture un prétendu Tsarévitch, le meilleur moyen était de l'identifier avec un autre personnage : le Kremlin affolé se serait rabattu sur un moine vagabond quelconque. L'ambassade de Smirnoï Otrépiev à Cracovie est invoquée comme preuve à l'appui de ces incertitudes. Boris Godounov n'aurait même pas osé donner son émissaire pour l'oncle de Grichka, comme il l'était en réalité, et Smirnoï n'au-

[1] *Akty... Arkhcogr. Exp.*, t. II, p. 78, n° 28. — La généalogie de Grichka Otrépiev a été publiée plus d'une fois avec des variantes notables.

rait eu d'autre mandat que celui de sonder le terrain [1].

La preuve de M. Kostomarov n'est guère concluante, car les chroniques russes et les dépêches de Rangoni témoignent à l'unisson que Smirnoï a hautement proclamé ses liens de parenté avec Grichka. Loin de redouter la confrontation avec son neveu, le malheureux oncle l'exigeait à tout prix, et, si elle n'a pas eu lieu, c'est grâce au refus péremptoire des Polonais. Par contre, les procédés du Prétendant, comme on l'a vu plus haut, ont été, à cette occasion, autrement louches que ceux de Boris Godounov. Il savait qu'on le faisait passer pour Grichka, il savait que Smirnoï le guettait à Cracovie; un démenti lui paraissait nécessaire : il l'a donné en termes équivoques, se bornant à constater que Smirnoï n'était pas l'oncle du « Tsarévitch ». Cependant quelques traces d'hésitation, d'un caractère particulier, apparaissent aussi chez Boris Godounov. Il n'a jamais essayé de mettre en avant un autre nom que celui de Grichka, — et ceci est à noter, — mais il semble avoir eu des moments de trouble et d'angoisse où il s'est dit : le vrai Dmitri est-il réellement mort? Aussi bien il représentait à l'empereur Rodolphe que le Prétendant n'aurait, en vertu des lois canoniques, aucun droit au trône, quand même il serait fils d'Ivan IV, tandis que Smirnoï avait promis, cette hypothèse se vérifiant, soumission et appui de toute sorte. Le seul dilemme qu'on pourrait attribuer à Godounov serait donc celui-ci : ou Grichka ou Dmitri. Encore s'en servait-il seulement vis-à-vis des étrangers, comme moyen de défense, à de rares intervalles, sans jamais le formuler nettement, et le hasardant plutôt comme une supposition étrange et incroyable.

[1] Kostomarov, *Kto byl*, p. 2.

A part ces tergiversations éphémères, les sources russes proclament toutes d'une seule voix que Dmitri n'était autre que le moine défroqué Grichka Otrépiev [1]. Contemporaine de Boris Godounov, cette version est parvenue jusqu'à nous à travers les partis les plus opposés. Parmi les témoignages qui la reproduisent, il en est un, connu sous le nom d'*Izvète de Varlaam*, qui se rapporte à l'époque de Chouïski et qui mérite d'être mentionné spécialement. A deux reprises, M. Kostomarov l'a examiné, et, dans sa seconde critique, il est revenu sur quelques erreurs de la première, mais un terme de comparaison lui a toujours manqué [2].

Et d'abord qui est ce Varlaam ? Varlaam est un moine, on ne sait trop de quel monastère, grand amateur de pèlerinages. C'est lui et Misaïl Povadine qui ont accompagné Grichka Otrépiev lorsque celui-ci passa la frontière moscovite. Le patriarche Job l'atteste, Varlaam le confirme : ils sont partis tous trois ensemble, et leur première étape, après Kiev, a été Ostrog, chez le prince Constantin.

Or ce double fait, le voyage de Grichka avec Varlaam et Misaïl et leur présence à Ostrog, est indéniable. Une preuve, respectée par le temps, en existe au monastère Zagorovski en Volhynie [3]. On y conserve une traduction slavonne de saint Basile, archevêque de Césarée, imprimée à Ostrog, en 1594, ornée des armoiries du prince Constantin, et munie d'une inscription révélatrice ainsi conçue : « L'an de la création du monde 7110, le 31e jour

[1] La plupart des anciennes sources russes ont été rééditées par M. Platonov; elles forment le t. XIII de la *Rousk. Ist. Bibl.* — Le même auteur en a donné un excellent commentaire dans *Drevner. Skaz.*

[2] *Rousk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 18. — Kostomarov, *Kto byl*, p. 20; *Smoutnoé Vrémia*, t. II, p. 62.

[3] Dobrotvorski, p. 56 à 73.

du mois d'août, ce livre de Basile le Grand nous a été donné à nous Grigori (Tsarévitch de Moscou) avec les frères Varlaam et Misaïl par Constantin Constantinovitch, nommé au saint baptême Vasili, par la grâce de Dieu, illustrissime prince d'Ostrog, voïévode de Kiev. » Les mots « Tsarévitch de Moscou » ont été ajoutés plus tard et tracés d'une autre main ; il n'y a pas à s'en prévaloir, mais, en dépit de cette amputation, l'épigraphe prouve quand même que Varlaam a réellement voyagé avec Grichka et Misaïl, et qu'au mois d'août 1602, ils se sont trouvés auprès du prince d'Ostrog.

Plus pressant est peut-être encore le raisonnement qui ressort de la comparaison entre l'*Izvète* de Varlaam et le rapport de Wisniowecki. A la vérité, il est sûr que le tsar Dmitri est identique à l'homme qui s'est révélé Tsarévitch à Brahim après avoir séjourné à Hoszcza et à Ostrog. Wisniowecki nomme expressément, sur le témoignage de Dmitri lui-même, ces trois points d'arrêt. Or, il paraît également sûr que l'homme de Brahim, Hoszcza et Ostrog est identique à Grichka Otrépiev. L'*Izvète* est formel à ce sujet. Ces trois étapes indiquées par Varlaam et avouées par Dmitri nous semblent d'une importance exceptionnelle. Elles rattachent l'histoire de Dmitri à celle de Grichka Otrépiev, elles comblent la lacune qui se faisait sentir dans cette odyssée mystérieuse et permettent d'identifier le Tsar avec le moine défroqué. La jonction est là, c'est là que les deux récits s'entrelacent. Si cette circonstance n'a pas été suffisamment relevée, c'est que le rapport de Wisniowecki n'a jamais été replacé à sa vraie date. Pour mieux apprécier la coïncidence, il faut se rappeler que les deux témoignages partent de deux pôles opposés : Varlaam tient Dmitri pour Grichka, Dmitri se donne pour vrai Tsarévitch, et, l'un à l'insu de l'autre, ils identifient

le personnage énigmatique avec le voyageur qui a parcouru les trois étapes au temps marqué. Assurément, lorsque Varlaam rédigeait son écrit, en 1606, il ne s'attendait pas à le voir confirmé par les aveux que Dmitri avait faits dès l'année 1603, et dont rien ne prouve que Varlaam ait eu connaissance. Tout le poids de la démonstration réside dans cette compénétration des deux témoignages.

La valeur de l'*Izvète* est rehaussée par une circonstance qui lui donne l'autorité d'un témoignage indépendant, et c'est là le terme de comparaison que M. Kostomarov a négligé. Varlaam raconte qu'il a prévenu le Roi des agissements du soi-disant Tsarévitch, et qu'il a été envoyé à Sambor avec un certain Iakov Pykhatchev. Dmitri les aurait fait passer pour des sicaires soudoyés par Boris, Iakov aurait été mis à mort; quant à Varlaam lui-même, il aurait été jeté dans les fers et délivré par Marina après le départ de Dmitri. Quelque obscur que soit ce récit, le fait principal qui s'en dégage est confirmé par Mniszech lui-même. Le 18 septembre 1604, il écrit à Rangoni de Skalata en Podolie que Boris a lancé des assassins sur les traces de Dmitri, qu'un Moscovite a découvert le complot, et qu'il a subi la peine capitale à Sambor [1]. La phrase de Mniszech est mal faite; ce n'est pas le délateur qui aura été supplicié, mais qu'un Moscovite l'ait été il le dit clairement. Voici maintenant le point à relever : les chroniques russes ne savent rien de cette exécution; les Polonais, sauf Mniszech, ne la mentionnent pas, et si Varlaam en a eu connaissance, c'est qu'il avait à sa disposition des sources inaccessibles à d'autres.

Cependant on peut être bien renseigné et ne pas se

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90 b, f. 232. — *Rome et Démétrius*, p. 201, n° 1.

montrer impartial. Varlaam prête aux soupçons par ses arrière-pensées, ses procédés artificiels, ses attaches au pouvoir du jour. Aussi n'avons-nous cité que des faits qui se laissent contrôler, et à côté du partisan des Chouïski mettrons-nous le représentant d'une autre faction. Le prince Katyrev-Rostovski était apparenté aux Romanov et partageait leurs opinions politiques. Sa position au Kremlin était brillante. Signataire de la charte d'élection de Boris Godounov, il a assisté au mariage de Dmitri avec Marina en 1606, et, deux ans après, à celui de Vasili Chouïski avec une de ses parentes. Ces nouveaux liens n'influèrent pas sur sa manière de penser. La fidélité à ses convictions lui valut des déplacements et des épreuves et, beau-frère du tsar Mikhaïl, il ne revint à Moscou qu'en 1613. Les mémoires qu'il nous a laissés sont hors de pair. Ils se distinguent par leur style relativement sérieux et sobre, leur ton modéré et leur tendance à se maintenir au-dessus des coteries. C'est la parole d'un contemporain intelligent, honorable, à même de savoir ce qui se passe derrière les coulisses, et qu'on ne saurait accuser gratuitement de mauvaise foi ou d'imposture. Une seule fois il s'épanche en longue et emphatique diatribe, et c'est pour lancer des anathèmes contre Dmitri. A ses yeux, le Prétendant n'est que le moine défroqué du couvent du Miracle, Grichka Otrépiev, et il se fait contre lui l'écho de l'indignation générale [1].

Les observations suggérées par les chroniques russes nous permettent d'établir leur parfait accord sur la personne du Prétendant, malgré leurs sympathies politiques et leur inspiration très différente. En effet, les partisans

[1] *Roussk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 559 et suiv. — PLATONOV, *Drevner. Skaz.*, p. 203. — La même opinion est partagée par Dmitri Pojarski, *Schreiben*, p. 3.

des Chouïski et des Romanov ne font que répéter, en y ajoutant des variantes, ce que Boris Godounov avait été le premier à proclamer par la bouche de son patriarche Job. Et cependant les Godounov, les Chouïski et les Romanov n'avaient pas d'intérêts communs, une entente durable n'a jamais existé entre eux, et, s'ils se rallient à la même opinion, ce n'est certainement pas en vertu d'un parti pris d'avance.

La vie de Dmitri offre des traits qui servent à illustrer les chroniques. L'on se rappelle qu'avant même d'entrer dans la capitale, il avait pris une mesure d'une gravité exceptionnelle et peu conforme à son programme ordinaire : le patriarche Job avait été frappé d'exil. La bonne intelligence avec le clergé était nécessaire à Dmitri, l'édification des orthodoxes lui tenait à cœur, et il n'a pas affronté cet acte impopulaire sans un grave et puissant motif. Évidemment il voulait s'épargner l'entrevue avec le patriarche, et l'on se demande s'il ne craignait pas d'être reconnu. Le couvent du Miracle eut aussi des représailles à subir, mais ici des divergences se produisent dans les sources : les unes parlent de simple dispersion des moines, les autres les font passer par de mauvais traitements. L'archevêque Arsène, judicieux observateur, raconte que deux archimandrites suivirent le patriarche Job dans son exil, et l'un d'eux fut celui du couvent du Miracle. Il n'est plus possible de vérifier tous ces détails ni d'en déduire une conclusion précise, mais l'impression générale n'en subsiste pas moins que Dmitri appréhendait ce monastère et ne tenait pas à voir son archimandrite [1].

[1] Popov, *Izbornik*, p. 212. — *Roussk. Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 652. — Dmitriévski, p. 100. — A noter cependant qu'à cette époque le couvent du Miracle semble avoir changé d'archimandrite.

Même du sein de la famille Otrépiev, quelques voix sont parvenues jusqu'à nous, sans que leur date tardive fasse tort à leur valeur. Désormais, le nom de Grichka Otrépiev était entaché d'infamie, chaque année l'Église renouvelait ses anathèmes contre l'usurpateur, et il passait dans le peuple pour un apostat, un hérétique, et le pire ennemi de Moscou. Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la catastrophe de 1606, et la famille Otrépiev était encore en butte aux outrages : on lui reprochait d'avoir produit un monstre. Ces cruelles réminiscences lui semblaient d'autant plus intolérables qu'elle se piquait de dévouement envers les Tsars légitimes, et qu'elle croyait avoir bien mérité de la patrie sur les champs de bataille. Le meilleur moyen de se soustraire à ces insultes était une rénovation onomastique. Les Otrépiev se rappelèrent fort à propos qu'ils avaient encore d'autres noms de famille, et, en 1671, ils demandèrent au tsar Alexis de reprendre une de leurs anciennes appellations. Leur requête respire l'abattement et la tristesse, ils ressentent profondément les coups qu'on leur porte, et bien qu'ils cherchent à les parer, l'idée ne leur vient même pas de désavouer leur parenté avec Grichka transformé en Dmitri. Le fait est éclatant, avéré; ils l'acceptent sans tergiverser, mais en séparant leur cause de celle du Prétendant, et en se faisant un mérite des persécutions qu'il leur a fait souffrir. Ils attestent que Smirnoï a été envoyé à Cracovie en vue d'une confrontation avec son neveu, que plusieurs membres de la famille ont dénoncé publiquement le soi-disant Tsar, qu'ils ont été à cause de cela punis, traqués, exilés en Sibérie, d'où ils n'ont été rappelés que par Vasili Chouïski. Les Otrépiev plaidaient une bonne cause, droit fut fait à leur demande : le tsar Alexis les autorisa à porter dorénavant

leur ancien nom de Nélidov. Le temps et l'oubli firent le reste [1].

Jusqu'ici, la parole a été aux Moscovites. Écoutons maintenant les Polonais. Le roi Sigismond a déclaré, on s'en souvient, que Dmitri n'était pas le fils d'Ivan IV; Léon Sapieha nous dira qui il était réellement. Les renseignements ne manquaient pas au chancelier de Lithuanie. La police intérieure était à ses ordres, la diplomatie n'avait pas de secrets pour lui, Smirnoï et Ogarev l'avaient entretenu de leurs commissions. Il est vrai que Sapieha jouait double jeu : lors de la Diète, en 1605, l'opposition l'avait compté dans ses rangs et, au mariage de Marina, il avait comblé Dmitri de pompeux éloges. Plus tard, après l'apparition du second Dmitri, à l'époque de la guerre contre Moscou, il revint sur le même sujet, et découvrit le vrai sens de son discours énigmatique à la Diète. Trois de ses mémoires se rapportent à ce sujet [2]. L'un d'eux est particulièrement remarquable, autographe, adressé au Roi, et contenant l'histoire détaillée de Dmitri. Peut-être sera-t-on surpris de voir que Sapieha s'accorde parfaitement avec les Moscovites; telle est l'harmonie mutuelle qu'on peut se croire en présence d'une simple reproduction d'assertions étrangères. Cependant, même dans ce cas, il faut admettre qu'il y a eu un contrôle, et le mémoire en porte effectivement les traces reconnaissables. Ainsi, après avoir identifié Dmitri avec Grichka Otrépiev, fils de Bogdan, moine par dépit et non par vocation, attaché pendant deux ans au patriarche Job en qualité de diacre, Sapieha ajoute qu'il était *syn boïarski,* et non, comme d'aucuns le voudraient, de basse extraction. Le rapport de Wisniowecki n'est pas mentionné expressé-

[1] Scepkin, *Kratk. Izv.*, p. 9.
[2] Moscou, Archives principales, *Metrika V. K. Lit.*, 1554-1615, Liasse I.

ment, mais c'est bien lui qui est caractérisé en ces deux mots : l'histoire racontée par Dmitri pour se légitimer était d'une « astuce grossière ». Son crédit lui venait plutôt des Moscovites qui saluaient en lui le vrai fils d'Ivan IV, soit par haine de Boris Godounov, soit par aveugle attachement à l'ancienne dynastie. Suivent les marques de fausseté : avant que le prétendu Tsar entrât dans sa capitale, probablement à Toula, des Moscovites le reconnurent pour l'ex-moine et l'ex-diacre Grichka Otrépiev. Il était déjà en possession du trône, lorsque des popes et des laïques proclamèrent hautement son imposture. Du nombre de ces trouble-fête était son propre oncle. Dmitri se vengeait et se défendait par des arrêts de mort et de bannissement. En vain avait ils assayé de séduire son oncle par des promesses ; n'y ayant pas réussi, il l'exila au loin de manière à faire disparaître ses traces. Sapieha se donnait pour convaincu par ses preuves, il s'en servait pour convaincre le Roi. Aussi bien son panégyriste, le jésuite Jean Rywocki, lui fait-il un mérite d'avoir été constamment hostile à Dmitri, d'avoir résisté à ses desseins et conseillé de ne pas lui venir en aide [1]. Et, pour le dire ici en passant, l'historien de la Compagnie de Jésus, en Lithuanie, le Père Rostowski, tient également le tsar Dmitri pour Grichka Otrépiev [2].

Quelles difficultés peut-on opposer aux témoignages concordants des Polonais et des Moscovites? Une des plus sérieuses nous vient des deux aumôniers, les Pères Nicolas et André. De Poutivl, ils communiquaient à leur provincial Decio Striveri, le 8 mars 1605, la nouvelle sui-

[1] Saint-Pétersbourg, Bibl. publique, Lat., O, IV, 16, f. 39. — Le manuscrit de Rywocki a été imprimé, mais la plaquette est d'une rareté extrême.

[2] Rostowski, p. 207.

vante : « On a amené aussi Grichka Otrépiev, sorcier dangereux, célèbre dans toute la Moscovie, que Godounov fait passer auprès des siens pour le prince qui vient de Pologne avec les Liakhs, et cherche à s'emparer du trône de Moscou, et il fut manifeste aux Moscovites qu'un autre était Grichka Otrépiev, un autre Dmitri Ivanovitch. » Les aumôniers racontent le fait avec une parfaite assurance; on reconnaît à leur accent qu'ils n'en doutent pas; la scène a dû se passer sous leurs yeux. Margeret parle aussi d'un Grichka Otrépiev, distinct de Dmitri, qui aurait été exilé à Iaroslav et que l'on aurait ensuite complètement oublié. A première vue, l'objection est spécieuse, mais les chroniques en donnent une solution acceptable : il paraît que Dmitri faisait porter par un autre le nom de Grichka Otrépiev. De cette manière, la bonne foi des aumôniers, celle de Margeret, ont pu être surprises [1]. Il faut cependant avouer que la réponse manque de précision, car les chroniques ne sont pas entièrement d'accord sur l'individu qui aurait rendu ce service à Dmitri. Il y a là un point obscur qu'il n'est pas encore possible d'éclaircir, et il n'est certainement pas le seul.

A supposer que l'identité entre Dmitri et Grichka Otrépiev soit complètement prouvée, la question se dresse comment un moine en rupture de ban avec son patriarche a pu entraîner à sa suite toute la Russie et poser sur sa tête la couronne tsarienne. Les motifs d'ordre général ont déjà été rapidement indiqués ailleurs : c'est l'anarchie sociale qui a produit le *samozvanstvo*. Il est plus difficile de découvrir quels sont, en particulier, ceux qui se servent de Dmitri et se dissimulent derrière lui. Une vaste et savante intrigue a été certainement ourdie,

[1] *Rome et Démetrius*, p. 203, n° 3. — MARGERET, p. 156. — *Roussk Ist. Bibl.*, t. XIII, col. 48, 156.

mais les principaux meneurs ont si bien caché leur jeu, qu'on en est réduit aux conjectures.

Une source d'informations jusqu'ici peu exploitée est celle des propres aveux du Prétendant. Si elle n'est pas abondante, au moins a-t-elle l'avantage d'être authentique. Malgré sa parole facile, Dmitri savait se posséder. Jamais il ne s'est trahi, à peine s'est-il livré au nonce Rangoni. C'était à Cracovie, en 1604. L'heure opportune d'entrer en campagne avait sonné, et le roi Sigismond ne se pressait pas d'intervenir ou même de laisser faire. Dmitri brûlait d'impatience, et, pour convaincre Rangoni des suites funestes qu'auraient les retards, il lui découvre les côtés critiques de sa position. Il avait un parti à Moscou, ce parti faisait de vives, mais secrètes instances afin qu'il parût au milieu d'eux, l'on s'exposait en tergiversant à un double danger : lassitude succédant à l'ardeur, ou bien surprise de la trame par le pouvoir et représailles immanquables. Une préoccupation plus singulière encore était celle de la disparition de Boris Godounov. « S'il vient à mourir, disait Dmitri, et que je sois encore en Pologne, un autre pourrait être mis à ma place. » Il fallait donc se dépêcher, lutter de vitesse avec les événements imprévus, et ne pas laisser surgir de rivaux. Presser la solution, c'était s'en assurer le bénéfice : Dmitri rêvait de marcher droit sur Moscou, de faire son entrée au Kremlin, de ressaisir la couronne et le sceptre de ses pères. Cette intronisation était chez lui à l'état d'idée fixe, presque de vision. Il en parlait avec une assurance étonnante, comme d'une chose déjà concertée, prévoyant les détails et prenant des mesures en conséquence. Son grand souci était de donner le signal, de planter son drapeau sur la frontière, le reste se ferait tout seul. Il s'attendait à des triomphes faciles et certains.

Rangoni remplissait ses dépêches de ces confidences sans les approfondir et sans pouvoir les vérifier. Assurément, il serait téméraire de forcer la note et de faire dire à Dmitri des choses qu'il n'a pas dites, mais en comparant les paroles qui lui échappent comme par hasard avec les événements qui se sont déroulés dans la suite, l'on arrive à soupçonner un plan combiné d'avance, et ce plan trahit des origines moscovites plutôt que polonaises, de même que, dans son exécution, les Moscovites ont plus de part que les Polonais.

Dès le début, l'étrange histoire racontée à Wisniowecki fait l'impression d'une bonne leçon moscovite qui a été mal apprise et mal débitée. De là ce mélange de vrai et de faux, de quelques faits généralement peu connus et de grossières erreurs. L'inspirateur du récit sait parfaitement ce qu'il veut dire et ce qu'il veut taire. Ainsi, l'enquête d'Ouglitch est passée sous silence, les enquêteurs sont censés avoir été envoyés aux funérailles du Tsarévitch, et, tandis que Gélase et Kléchnine sont nommés expressément, Vasili Chouïski, qui jouait le rôle principal, n'est pas mentionné du tout. Est-ce un oubli involontaire, ou bien n'a-t-on pas cherché à dissimuler le promoteur de l'intrigue?

La première idée exprimée par Dmitri, très élémentaire, très simple : enrôler Cosaques et Tatars et marcher sur Moscou, a une senteur de terroir qui trahit ses origines. Elle fait abstraction des Polonais, de l'union des Églises : elle est purement politique, ou si l'on veut, dynastique. Le roi Sigismond et le chancelier Zamojski, ne connaissant pas le fond des choses, l'ont à juste titre taxée de chimérique et d'absurde. Aussi, les amis polonais de Dmitri ont-ils élargi son idée primitive : cette transformation est visible, indéniable est l'apport de

l'élément occidental, auparavant il n'y avait aucune trace de prosélytisme ou de croisade. Mais lorsqu'on en vient à l'exécution, par un singulier revirement, les Polonais s'effacent et leurs projets passent à l'état d'utopie, tandis que les plans jugés naguère insensés s'incarnent, grâce aux Moscovites, dans la réalité. Et puis, tout arrive comme Dmitri l'avait prévu, ses discrètes allusions sont autant d'oracles qui se vérifient. Rien qu'à la nouvelle de son apparition, les populations s'ébranlent, le simulacre de résistance s'évanouit, Boris Godounov disparait, le chemin de Moscou est libre, le couronnement se fait au Kremlin. De si magnifiques succès, prédits d'avance, atteints sans trop de peine, ne supposent-ils pas de multiples intelligences dans la place?

Que si les Moscovites ont suggéré des idées à Dmitri et des moyens d'action, celui-ci y a mis aussi beaucoup du sien; au service de la périlleuse entreprise, il a épuisé son génie d'aventurier. Son cerveau n'était pas fait comme celui des autres; il y logeait d'étonnantes contradictions sans se donner la peine de les examiner. Nature fruste, mais riche, dont les aptitudes et les talents étaient plutôt en surface qu'en profondeur, et dont la qualité maîtresse qui dégénérait souvent en travers semble avoir été le don d'assimilation doublé d'une extrême souplesse. En effet, on ne voit pas qu'il ait jeté dans le peuple quelque féconde levure, qu'il ait eu lui-même un idéal grandiose, personnel, dont il fût passionnément épris. Ses rêves de dignité impériale, de croisade ottomane, d'hégémonie militaire sont en partie les produits d'une fantaisie surexcitée, en partie ils se retrouvent dans les traditions du Kremlin et les inspirations de l'entourage. Le projet favori de Dmitri, dont il ne se lassait jamais de parler et qu'il a tenté de réaliser, la diffusion des lumières et l'érec-

tion des écoles, n'offre rien d'original ou de fortement pensé, soit dans sa conception, soit dans son application pratique. Le modèle à copier était sous ses yeux, il l'avait vu en Pologne, et il voulait charger les Jésuites de le reproduire en Russie, d'établir des collèges et des académies. Assurément, il faut savoir gré à Dmitri d'avoir compris l'importance de la civilisation et résolu d'en faire profiter ses États, mais ces vastes desseins ne portaient point la marque du génie, ils flottaient dans sa tête comme des souvenirs recueillis au dehors.

La souplesse de Dmitri s'est montrée particulièrement dans les phases religieuses qu'il a traversées. On a vite fait de dire qu'il était indifférent et hypocrite, qu'il a joué toute sa vie une comédie sacrilège; ce jugement sommaire ne tient pas assez compte des évolutions successives du Prétendant. Au début, s'il avait un avantage évident à faire sa cour au roi de Pologne et au Pape en se prêtant à l'abjuration, il s'exposait du même coup à de graves dangers vis-à-vis des Moscovites qui le surveillaient de près et avaient les Latins en horreur. Le calcul risquait donc de porter à faux. D'autres facteurs moins entachés d'égoïsme sont intervenus ici. L'atmosphère ambiante, l'entraînement de l'exemple, des discours savants et pieux, l'affection d'une Polonaise, agissaient sur Dmitri. Lui-même semble avoir partagé la faiblesse qu'il reprochait tant aux Moscovites : un attachement superstitieux aux rites extérieurs. Pèlerinages, bénédictions, grands signes de croix, reliques, icônes, telles étaient les manifestations préférées de sa piété. Sous l'empire de ces circonstances, il a pu chercher dans l'abjuration une planche de salut et un gage de succès. Le cœur humain est susceptible des plus étranges aberrations : lors même qu'on s'est engagé dans une folle entreprise, la vérité en

impose, et, pour prendre sa revanche, la conscience s'abuse.

Tant que dura l'épreuve, Dmitri resta fidèle aux sentiments que, sur le point de quitter Cracovie, il avait exprimés à Rangoni avec une componction touchante. Pendant toute la campagne de Moscou, surtout aux jours de crise, en face du malheur, même après le départ de Mniszech, lorsqu'il n'y avait plus personne pour le surveiller et l'encourager, il frayait souvent avec les aumôniers, se recommandait à leurs prières, acceptait des reliques, affectionnait les sacrements, promettait de bâtir des églises et de se confesser la veille du couronnement. Abandonné des hommes, il se repliait sur Dieu, et, dans ces accès spiritualistes, qui nous fera exactement le départ de la sincérité et de la simulation?

C'est au lendemain du triomphe que se produisit la réaction. Le favori de la fortune tourna au libertin, le libertin trancha du sceptique et de l'indifférent. Sans doute, les premiers germes de ces penchants vicieux rongeaient depuis longtemps le cœur de Dmitri, mais leur croissance avait été naguère combattue, comprimée par des impressions contraires; à Moscou, rien ne les empêchait plus de se développer, la grandeur aveuglait le Tsar. Sa souplesse apparaît encore dans ses prodiges d'équilibre entre catholiques et orthodoxes. Sauf quelques rares exceptions, le clergé russe, au témoignage d'Arsène, n'avait pas à se plaindre de son nouveau maître : il était entouré d'égards, comblé d'honneurs et de présents royaux. D'autre part, les Jésuites ne voyaient en tout cela que prudence extrême, les Carmes se disaient enchantés de leur réception, Alexandre Rangoni donnait les meilleures espérances pour l'avenir. Évidemment, Dmitri mesurait si bien ses courtoisies et ses paroles que

des deux côtés on se faisait des illusions sur son compte.

Ce trait de caractère doit être spécialement relevé en vue des rapports avec le Saint-Siège. Dmitri en a pris non seulement l'initiative, mais il les a singulièrement facilités, en offrant aux Papes son concours, en s'appropriant leurs idées et leur programme. Le fait était inouï. Malgré toutes les velléités réelles ou illusoires de rapprochement, aucun Tsar n'avait encore admis dans toute leur étendue les principes de la politique pontificale; Dmitri a été le premier à s'en prévaloir et à se concilier ainsi l'amitié romaine. Il s'y prenait avec finesse et habilement. Aux yeux du nonce Rangoni il faisait miroiter le cardinalat, juste récompense de ses bons procédés; aux Jésuites il montrait de loin une Russie parsemée de collèges et d'églises, aux Carmes il assurait le libre passage de la Perse, avec les Papes il était intarissable sur la paix religieuse et l'unité mondiale.

Le Saint-Siège s'émut de ces déclarations répétées. Clément VIII avait d'abord flairé en Dmitri un nouveau Sébastien de Portugal, mais cette première impression défavorable avait été atténuée par la nouvelle inattendue de l'abjuration. Deux conclaves successifs détournèrent complètement l'attention romaine des événements qui se passaient dans le monde slave. Lorsque Paul V se rappela Dmitri, celui-ci avait déjà conquis l'approbation publique par sa brillante réussite. A voir avec quelle facilité il s'était emparé du trône, avec quel enthousiasme le peuple l'avait acclamé, on était tenté de croire qu'un Tsar légitime pouvait seul obtenir de si éclatants succès. Aussi bien les plus flatteurs renseignements sur Dmitri vinrent de tous côtés à Rome. Le Pape était d'autant plus disposé à les prendre au sérieux que l'abjuration de Dmitri servait de garantie à sa sincérité. On se disait

peut-être qu'à moins d'être un monstre, un homme si épris du salut de son âme et qui avait donné tant de gages de piété ne saurait être un abominable imposteur ou un aventurier criminel. Tout concourait ainsi pour favoriser les illusions : et les sentiments exprimés par Dmitri, et l'accueil qui lui était fait par les Moscovites, et les rapports envoyés sur lui.

Une grande part de responsabilité incombe à Sigismond III. S'il n'est pas possible de préciser à quel moment et de quelle manière le roi de Pologne a formé son opinion sur Dmitri, toujours est-il qu'en 1606, lors de la catastrophe, ses hésitations avaient cessé : il savait déjà pertinemment à quoi s'en tenir, et tout porte à croire que cette conviction n'était plus de date récente. Cependant on ne voit pas qu'avant l'audience avec l'ambassadeur de Venise, il ait jamais trahi son secret ou mis en garde le Saint-Siège. Après avoir protégé sous main le Prétendant et l'avoir laissé faire, Sigismond traitait avec le Tsar de puissance à puissance, échangeait avec lui des ambassades et ne laissait transpirer aucun soupçon. Même réserve dans ses lettres à Paul V lorsque celui-ci lui faisait l'éloge de Dmitri, et lui recommandait chaudement la cause du nouveau Tsar. Sigismond répondait par des protestations de dévouement et des assurances de concours empressé. Le programme séculaire du Vatican entrait ainsi en voie d'exécution, et, si quelque chose a pu émousser la rigueur de l'enquête pontificale et troubler le regard des enquêteurs, c'est assurément l'espoir d'un facile succès d'union.

Quant à Dmitri, ce n'est pas seulement sa personne qui reste dans la pénombre de l'histoire, c'est aussi son œuvre, brusquement interrompue, laissée à l'état d'ébauche, dont le caractère est problématique. En particulier,

il serait téméraire de hasarder ne fût-ce que des conjectures sur l'issue probable des négociations engagées avec Rome. Le terrain était certainement mal préparé, des obstacles formidables se dressaient de tous côtés, et Dmitri, après les premiers épanchements de ferveur, ne consultait plus que ses intérêts personnels et les besoins de sa politique. Pour ne s'en tenir qu'à la réalité, il est sûr que les plans avortés de Dmitri, vrais ou faux qu'ils aient été, ont eu les plus funestes conséquences, et qu'ils ont élargi les abîmes qui existaient déjà entre le Kremlin et le Vatican. Le bruit se répandit que le Tsar avait juré de latiniser subrepticement la Russie, les projets d'union furent interprétés dans le sens d'une destruction violente de l'Église orthodoxe, la présence des Polonais augmenta les soupçons, les lettres du Pape et de Rangoni servirent de preuve irréfragable, le souvenir de cette tentative se confondit avec celui des malheurs dont « le temps des troubles » a été si fécond, de graves erreurs historiques s'accréditèrent à la faveur des préjugés, et les anathèmes lancés contre Dmitri atteignirent ses complices et ses fauteurs, réels ou présumés.

APPENDICE

I

RANGONI A PAUL V

(Archives du Saint-Office, IV, f. 68 à 81 v.)

Beatissimo Padre,

Dopo l'haver baciato humilmente i piedi di Vostra Santità, in essecutione de' commandamenti fattimi dall' Illmo Signore Cardinale Valenti in nome della Santità Vostra, mando della persona et propensione di Demetrio Moscovita particolare et pieno ragguaglio, nel quale se per mia debolezza non sarà l'ordine et methodo, ch'io vorrei degno della Santità Vostra, si troverà almeno ogni sostanza et verità di quello, che in simile proposito è successo sin qui, et pervenuto alla notitia mia, conforme all'infrascritta storia.

L'anno 1603, circa il fine d'ottobre, fù riferito a questo Ser^{mo} Re, che un Moscovita, nomato Demetrio, s'era scoperto figluolo del Gran Duca Giovanni di Moscovia [1], et che si trovava in casa d'un duca Visniewicz [2] nella Russia soggetta al Regno di Polonia, et che concorrevano molti Moscoviti prencipali a riconoscerlo per Prencipe loro hereditario; onde S. M., volendo certificarsi del tutto e vietare i tumulti a quelle confine, commandò al duca Visnovicz (*sic*) che facesse venire il Moscovita a se, ma

[1] Ivan IV le Terrible.
[2] Prince Adam Wisniowecki.

prima rimetesse particolare informatione del caso et della pretensione sua, la quale conforme alla propria narrativa di Demetrio, di parola in parola, fù del tenor che segue.

Giovanni, figluolo di Basilio, Gran Duca di Moscovia, dopo che fù coronato prencipe, prese per moglie Anastasia della famiglia de Romanovii, della quale hebbe primo figluolo Demetrio, che casualmente in fascie insieme con la nutrice si sommerse nel lago Albo, mentre suo padre trionfava dei Casamesi (*sic*, lisez Casanèsi). Morta poscia Anastasia, dopo haver partoriti due altri figluoli, Giovanni et Teodoro, s'accasò con Maria Circassa, quale repudiata, come alcune altre, tutte che fece rinchiudere in monasterii, finalmente sposò Maria, figluola di Teodoro Naggio dell' ordine senatorio, con cui non havendo per molti anni generati figluoli, diffidandosi della misericordia di Dio, mentre era travagliato dalla guerra che gli faceva il re Stefano[1], datosi in prede alla tirannide, amazzò Giovanni, suo figluolo maggiore, dopo qual misfatto gli nacque della medesima moglie questo Demetrio, che per ragione naturale pretende spettarsi a lui il prencipato di Moscovia.

Caduto poi in una grave infirmità, et conoscendosi soprastare la morte, ordinò tutori all'uno et all'altro figluolo, Teodoro et Demetrio : a Teodoro per chè, se bene già haveva moglie, l'aiutassero col consiglio et prudenza loro a governare, come quello che era poco atto da se stesso a questo carico; a Demetrio, acciò insieme con la madre havessero cura d'educarlo sino all'età provetta, havendogli assegnate tre provincie, Visliviense, Dimitrioviense et Herodocense[2], col dare ancor d'esse la cura agl'istessi tutori.

Morto Giovanni, Gran Duca, a Teodoro toccò il prencipato come maggiore, il quale a persuasione della moglie ascrisse nell' ordine senatorio Borisso, presente Gran Duca, fratello di lei. Questo d'ingegno acuto et astuto, acquistata la gratia del prencipe et luogo nel senato, entrò in pensiero di farsi prencipe ancora, et dall'hora inanzi comminciò a pensare modo di levarsi dei piedi il prencipe Teodoro et dar la morte a Demetrio fanciullo, et tantò più per chè il senato decretava di serrare la moglie di quello in un monasterio per esser sterile. A Teodoro di sua natura inclinato alle cose sacre et al culto divino facilmente persuase che, lasciata la cura del ducato, si facesse religioso nel convento di San Cirillo, il che havendo egli essequito senza

[1] Stéphane Bathory, roi de Pologne.
[2] Ouglitch, Dmitrov et Gorodets.

saputa de suoi tutori, a quelli diede ancor la morte Borisso, acciò non interrompessero i suoi dissegni.

Dopo che Brina[1], moglie del Prencipe, senza contraditione ottenne l'assoluta podestà di governare a Borisso, suo fratello, il quale, havendo conseguito l'intento suo, si diede ancora a pensare via di levare dalla mezza Demetrio, che col tempo havrebbe potuto impedire i suoi pensieri, et per chè la cosa gli riuscisse meglio, avvelenò secretamente i tutori di quello, havendone posti in nome del Prencipe in loco loro altri, con l'aiuto de quali sperava d'attosiccare ancora il fanciullo, il che senza dubbio gli saria successo, se dal maestro di quello, che già haveva presentito il loro mal animo non fosse a ciò stato provisto con dire spesse volte al fanciullo il pericolo in che si trovava, et l'acerbo fine che doveva havere la vita sua, mentre non si guardasse, le quali cose erano molto bene considerate dal putto, come quello ch'era d'ingegno vivo.

Non essendo riuscito il primo disegno a Borisso subornò alcuni scelerati, che di notte assaltassero la camera del fanciullo et l'ammazzassero in letto, il che facilmente sarebbe riuscito, se il mastro soddetto, presentito il negotio, non havesse divertito il pericolo col porre nel letto di Demetrio un'altro fanciullo, suo parente, della medesima età, il quale da quei scelerati fù occiso in cambio, et per questa via salvato Demetrio. A questo rumore si svegliorno quei di casa, et, credendo esser stato morto Demetrio, si diedero a cercare gl'homicidi, et trovatigli li tagliorno in pezzi, nel qual tumulto dicono essersi trovati morti trenta fanciulli, nel numero de quali pensavano fosse anche quello, che in se stesso haveva ricevuta la morte machinata a Demetrio.

Si sparse subito la voce di questa sceleragine. La madre mandò un messo, che ne desse nuova al Prencipe, credendo essere il suo figluolo, non conoscendolo per le ferite. Ma Borisso, intento a levar ogni sospetto di sè stesso, tolte le lettere al messo sodetto, significò al Prencipe il fatto altrimente di quello che era seguito, cioè che Demetrio soprapreso da mal caduco s'era ucciso da sè stesso, et che così sanguinolente s'era trovato nel letto. Sentì il Prencipe gran dispiacere di questo caso et commandò che il cadavero fosse posto nella sepoltura de suoi antichi, ma il Patriarca[2], così instrutto da Borisso, dicea non convenirsi che uno, che si fosse data la morte da sè stesso, fosse posto nella sepoltura degl'unti di Dio. Non havrebbe mancato il Prencipe della do-

[1] L'épouse de Fedor, sœur de Boris Godounov, s'appelait Irina.
[2] Patriarche Job.

vuta pietà verso il fratello morto, se da Borisso con una certa arte non fosse stato rimosso dal viaggio che egli havea ordinato a Vethlicia [1] a dargli sepoltura, per chè Borisso faceva ogn'opera possibile che il Prencipe non venisse in cognitione d'una così atroce ribalderia. Per il che mandò Gelasio, metropolita chrusliciense [2] et Andrea Celestino [3] a fare il funerale, quali, speditisi di quest'officio, mandorono la madre di Demetrio, che fosse tenuta sotto buona custodia in un monasterio, et gl'altri servitori di Demetrio parte fecero morire, et parte diedero bando dal regno, et fecero decapitare due cento della terra, come che senza saputo del Prencipe havessero usata violenza alli servitori di Demetrio.

Fra tanto il mastro di cui si è detto di sopra, come con ogni diligenza havea salvato Demetrio dalla morte, così cominciò a pensar modo di far sì che non fosse da alcuno conosciuto, nel che mentre stava vigilante, sopragiunto da infirmità, della quale in breve se ne morì, et volendo provedere alla salute del fanciullo, fece chiamare a se un huomo fidato dell'ordine equestre, al quale esposto tutto il fatto, come era seguito, raccomandò Demetrio con ogni caldezza. Questo, come fedele amico, accettato prontamente il carico, ritenne il putto in casa sua secretamente, ma alla fine sendo vicino a morte, persuase a quello, che era fatto giovanetto, che per evitare ogni pericolo entrasse in qualche monasterio col far ivi vita monastica. Accettò volontieri questo amico conseglio Demetrio, et vestitosi l'habito monachale, et in quello passato molto tempo et vista tutta la Moscovia, sendo stato da un frate del medesimo ordine conosciuto et dall' andare et dai costumi heroici, pensò non dover più indugiare per il pericolo eminente, si ritirò in Polonia, ove prima stette secretamente appresso il Sr Gabriele Choiski [4] celando quello, che dopoi venuto appresso il duca Visnievicz ha professato palesemente d'esser Prencipe di Moscovia.

Non ostante la qual narrativa, havendo inteso il Re, che presso il cancelliere di Littuania [5] fosse un Livonese, quale captivato nella guerra del re Stefano in Livonia, era stato deputato con altri a servire Demetrio all'hora d'età di X o XII anni, et si vantava di doverlo conoscere mentre l'havesse veduto, deliberò

[1] Ouglitch.
[2] Gélase, métropolite de Kroutitsk.
[3] André Kléchnine.
[4] Gabriel Hoyski.
[5] Léon Sapieha.

mandarlo colà, ove gionto alla presenza di quello, come senza significata cosa alcuna fù riconosciuto da lui per il già suo servitore, così egli riconobbe Demetrio al neo che ha sul naso, et all'una mano, che ha alquanto più corta dell'altra, et si riconobbero ad altri segni, che tra di loro dicevano raccordarsi ciascheduno, che l'altro havea sul corpo.

Tutto che riferto a S. M. scrisse di nuovo fosse condotto a Cracovia, ove gionse nel principio di marzo, accompagnato dal Visnievicz sodetto [1] et dal palatino di Sandomiria suo suocero [2], come havendo desiderato particolarmente ch'io intervenissi ad un convito ch'egli poco dopo il suo arrivo fece a senatori, che si trovavano in corte, mi diede commodità di vedere la prima volta Demetrio, qual sedeva ad altra tavola nell'istessa stanza in compagnia d'alcuni quasi incognito, così pochi giorni dopo lo condusse a visitarmi, il che fece egli con molta cortesia et riverenza, dicendo d'haver un pezzo fà desiderato, ma non prima che all'hora potuto venire a me, come rappresentante in questo regno la persona del gran Padre, non solo per raccomandarmi i suoi servitii et uffitii, ma per espormi, come fece a lungo, il stato suo, ben che sapesse essermi ben noto, et pregarmi a raccomandarlo al Santo Padre [3], acciò che non solo volesse pregare il signor Iddio per la giustitia della causa sua, ma anco coll'autorità et potenza sua promuoverlo et sollevarlo, sendo proprio et consueto di S. S., come universale pastore, di diffendere et aiutare gl'oppressi; et dilatotosi molto nell'essaggerare, che gli premeva di veder sè stesso defraudato da un servitore di suo padre del regno con insidie machinate contro la vita sua, delle quali Dio l'haveva liberato, et la patria tiraneggiata con tanta crudeltà da colui, mi fece strettissima instanza di esser raccomandato alla protettione di Nostro Signore, et aiutato anco presso il Re, al quale alcuni giorni prima haveva baciata la mano privatamente in camera presente solo Mgr Vescovo di Cuiavia, all'hora vicecancelliere [4], et il vescovo di Varmia, ch'era gran segretario [5], il maresciale del regno [6], et il Voina, notarò di Littuania, con dire a S. M. in sostanza, che dubitava non avvenisse a lui, come al figluolo di Crese, che non parlò mai, se

[1] Rangoni se trompe ici : il a été question plus haut non du prince Constantin, mais du prince Adam Wisniowecki.

[2] Georges Mniszech.

[3] Clément VIII.

[4] Pierre Tylicki.

[5] Simon Rudnicki.

[6] Sigismond Myszkowski.

non quando dal gran sforzo del dolore di vedere il padre posto da Ciro in estremo pericolo impetrò la voce, così egli non havendo potuto parlare sin' hora, che raccordandosi de passati pericoli, et della miseria del stato presente, et della patria travagliata et occupata non da gran Prencipe come era Ciro, ma da persona bassa, vile, et suddito suo, per il gran cordoglio faceva sforzo chiamando la voce, et l'acquistava per pregare S. M. a compatirgli et aiutarlo a recuperare il suo legitimo dominio, et che simili cose erano occorse altre volte a gran prencipi, et erano stati sollevati da altri re, et, essemplificando particolarmente delli re di Polonia, soggiongeva che non haveria mancato a lui di ricorrere ad altri, ma che non haveva voluto confugere se non a S. M., la potenza, benignità et pietà della quale gl'era così ben nota, che sperava fosse per abbracciar la difesa della causa sua giustissima, promettendo a S. M. gratitudine, et considerando che forsi Dio per mezzo suo al Re, al Regno et alla Christianità volesse fare qualche gran benefitio. Sopra che da Mgr vicecancelliere, a nome di S. M., gli furno risposte parole amorevoli in forma, non potendo il Re scopertamente et assolutamente rissolvere in cose simili senza il parere de senatori, a quali subito scrisse per intenderlo.

La maggior parte erano da principio contrarii alla pretensione di Demetrio et la tenevano per favola, nondimeno alcuni, anco gravi, dopo haver havuto in voce da lui buon conto del caso suo, et essaminato il Livonese, stimorono tutto esser vero, et concorsero nella commune opinione favorevole a Demetrio. Et il palatino di Cracovia[1] particolarmente ne restò così bene persuaso, che s'offerse d'andar seco mentre se gli dassero danari, et aiutarlo quando quei popoli dicessero da dovero di volerlo, et in modo che S. M. non potesse esser convinta di saperlo.

Il gran cancelliere[2], che diceva ciò essere materia delle comedie di Terentio di riconoscere i figluoli, et il castellano di Cracovia[3] con altri senatori, suoi amici, adversarono sempre, et ancor che mostrassero farlo per zelo del ben publico, con dire che quando quei tentativi non fossero riusciti haverebbero tirato tutto il peso della guerra adosso il regno, et che era meglio aspettare la dieta con la quale si haveria potuto fare qualche certa deliberatione, et che il trattenere qui Demetrio era instromento per contener meglio in offitio et obligarsi Borisso; nondimeno

[1] Nicolas Zebrzydowski.
[2] Jean Zamojski.
[3] Janus d'Ostrog.

erano creduti muoversi più tosto per private passioni. Il cancelliere per avventura per non volere che gli fosse levata la gloria da altro capitano, che saria stato necessario dare a Demetrio, mentre se gli fossero dati aiuti segreti, et non aperti con la dieta, nel qual caso saria toccato a lui, come capitano generale, o pure per chè gli dispiacesse che egli si valesse di persona non sua amorevole, come era il palatino di Sandomiria; et il castellano per chè forsi non lo vedesse volontieri trattare impresa tale senza favore del palatino di Kiovia, suo padre [1], al quale prima ricorso non puote persuadere di esser quello, che si faceva, nè ricevere da esso quell'honore et aiuto che chiedeva.

S. M. sostenne di modo sospese sempre l'instanze de senatori che, non pregiudicando punto al buon governo del regno (se bene non volse acconsentire al partito sodetto proposto dal palatino di Cracovia) favori nondimeno, si può dire notabilmente, Demetrio, quale tuttavia instando, anco presso di me, d'esser lasciato andare alli confini, ove potesse spiare et sollecitare gl'ànimi de Moscoviti, et proseguire la pretensione sua, a cui teneva per sicuro che ogni distanza et dimora haveria apportato gran pregiuditio, poichè i suoi fautori non vedendolo comparire haveriano potuto esser ingannati da qualche voce sparsa, ch'egli fosse morto, overo essi scoperti da Borisso correr pericolo della propria vita, fù licentiato dalla sodetta Maestà con donativi di ricche vesti et collana d'oro coll'effigie regia, alcune centinaia d'ongheri contenti et assegnamento d'alcune milla fiorini et parole di molta sua sodisfattione.

Egli mentre si fermò in Cracovia, ove fù accarezzato assai, notando il politico vivere de Polacchi, et pio respetto le devotioni, che vedeva in quei giorni quadragesimali, hor in una, hor in altra chiesa, et gl'essercitii spirituali, che facevano ne gl'oratorii, a quali era condotto dalli palatini di Sandomiria et Cracovia, col quale per segno di pietà fù incognito a chiedere elemosina al Re, a me et ad altri per i poveri, secondo l'uso, et nell'habito della confraternità della Misericordia, prese molta delettatione et edificatione, et, ben chè fosse non poco tenace nel scisma, proponendo dubbii sopra la processione dello Spirito Santo, l'autorità del Pontefice et altri, si mostrò però più tosto desideroso che retroso a sentir discorrere sopra la verità; il che inteso et osservato da me furono subordinati padri Giesuiti, cioè il Padre Savicio, all'hora superiore di Santa-Barbara, et il Padre Grodicio, predicatore, a visitarlo et procurare di levarlo

[1] Prince Constantin d'Ostrog.

della cecità dell'errore et ridurlo alla conoscenza della vera fede.

Tutto che successe così felicemente et per diligenza di quei Padri, et per zelo de palatini sodetti, che finalmente, dopo essersi confessato dal Padre Savicio, la mattina del 24 di aprile 1604, mentre venne a salutarmi per la sua partenza, che seguì l'istesso giorno sul tardi, volse udire la messa mia, et essere communicato et confirmato da me segretamente in camera già preparata assai decentemente per simile attione, che passò veramente con evidenti segni di sincera devotione et allegrezza sua per il lume ricevuto della santa fede et cognitione dell'indubitato et universale Pastore, sopra che, in presenza delli sodetti palatino di Sandomiria et Padre Savicio, passò meco molte parole in rengratiamento al Signor Dio per così segnalato benefitio, et, genuflesso avanti di me, dicendo, che confessava l'autorità di Nostro Signore et voleva sempre in ogni stato soggiacere et obbedire a Sua Santità, conoscendo così dover fare ogni fedele christiano, promise di far partire dal scisma et unire li suoi popoli del rito greco, et battezar altri, che sono Maumettani et gentili, se mai poteva, come non desperava, recuperare la sede paterna, soggiongendo che non diceva ciò per interesse alcuno, nè per arte, come ben Dio sapeva; et che non potendo baciar i piedi a Nostro Signor volea baciarli a me, come suo luogotenente, et tentò di farlo in effetto, ma io con cortesia lo schifai. Oltre di ciò mi diede una lettera scritta et sottoscritta in polacco di sua propria mano a S. S., alla quale come ad ogni buon fine mandai insieme la traslatione in latino fatta dell'istessa lettera dal Padre Savitio, così hora mando copia di detta translatione et del breve che gli fù risposto.

Io, dopo l'essermi assicurato della costante sua pietà, non tralasciai d'accarezzarlo, honorarlo, et dargli tutti quei segni d'amorevolezza, che stimai convenienti; *et mostrandosi inclinato d'haver sacerdote appresso di sè, come giudicai a proposito per tenerlo in fede, così scrisse al Padre Provinciale de Giesuiti*[1], *che gli ne provedesse due, quali andorno con lui*[2], *et vi stanno sino ad hora accarezzati da lui*[3], et adoperati non solo nel confessarsi, ma nel farsi leggere anco lettioni di rettorica et dialettica, quali non ha potuto continuare più di tre giorni, poichè quei Moscoviti, vedendolo così star rinchiuso con quelli, et parendogli che per la confidenza che mostrava con essi fosse troppo

[1] Decio Striveri.
[2] Nicolas Czyrzowski et André Lawicki.
[3] Lignes soulignées dans l'original. Il en est de même des suivantes.

latino, cominciavano a titubare, come fecero anco un pezzo fà, quando volsero si dichiaresse fermo nella religione greca, et si communicasse con loro, *se bene tornò poi segretamente a confessarsi con sodetti Padri, quali usono ogni circonspettione,* come furono avvertiti nel partir suo di quà, et essi conoscono esser necessario in simile occasione.

Col'istesso termine dispensai seco dell'astenersi da cibi quadragesimali, allegando esso in conscienza che siano troppo nocivi alla sanità sua.

Sopra una cosa sola recusai discorrere, ne pigliare ressolutione, se, quando piacesse a Dio restituirlo al prencipato hereditario, potesse nella coronatione, come è usanza in Moscovia, communicarsi da scismatici, et risservai tutto alla dechiaratione di S. S., quale per l'Illmo Sr Cardinale San Giorgio, sotto li XV di maggio dell'anno sodetto 1604 fece rispondere, che come da simile dubbio le pareva di riconoscere la candidezza dell' animo suo, così non si saria mancato di dargli la solutione che desiderava, dopo che la materia si fosse portata et discussa nella Congregatione del Santo Offitio.

Egli, quando fù qui, promise et dechiarossi che, se mai poteva recuperare il suo stato, voleva aiutare il Re a rihavere il regno di Svetia non solo a sue spese, ma con la persona propria bisognando, et aggiongono alcuni, che oltre la pace et amicitia perpetua prometesse anco restituire al regno di Polonia il ducato di Severia, che anticamente solea essere al gran ducato di Littuania soggetto.

Al palatino di Sandomiria, oltre il fare la santissima unione, quale egli ha così diligentemente favorita, che ne merita gran lode, dicono habbia promesso gran quantità di danari, non solo per ristorarlo dalle spese fatte da lui con molto sconcerto in promuovere la causa sua, ma per ricompensarlo anco dell'amorevolezza usatagli, et de servitii, che con la propria persona et de figluoli gl'ha fatto nel principio della guerra, combattendo con gran pericolo, et insieme di maritarsi con una sua figluola [1], alla quale mentre è stato in casa del sodetto palatino prese forsi qualche affetione.

Onde per interessi privati et publici tutti sperano sommamente qui quei progressi che desiderano, quali se piacerà al Signor Dio per far misericordia particolar a quei popoli di liberarli da tanta tirannide et barbarie ridurre a felice compimento, ancor che ne bisogni si soglia ben spesso promettere più di

[1] Marina Mniszech.

quello si vuole, et anco si può osservare, come potria avvenire ad esso, massime rispetto la restitutione del ducato di Severia, che non gli saria forsi permessa da Moscoviti, nientedimeno non potria che aspettarsi bene notabile non solo per Svetia, che non saria poco, ma rispetto il scisma, che in Moscovia ha si gran nido et quasi si può dire la propria sede, poichè se bene nel principio converrà andar destro, tuttavia egli è così ardito, et s'è dechiarato così rissoluto che non par ragione di dubitar molto, solendo dir'egli, che i Greci sono ignoranti, et assomigliare i Moscoviti ad un cavallo, che si lascia guidare a volontà d'altrui, se chi lo cavalca è bene esperto, et discorreva che haveria voluto, convocati quei principali, invitare a disputare insieme i suoi metropoliti et i Latini, et poi giudicare egli, che questi intendessero meglio la verità, come in effetto fanno, et così con destrezza tirarli ad aderire all'opinione sua come megliore. In una cosa parea premesse assai per reputatione della Moscovia, et è, che trovandosi un patriarcha residente, constituito da altro patriarcha greco, che fù pochi anni sono là in tempo di Borisso, qual si chiama constantinopolitano[1], vorria fosse confirmato in perpetuo, o almeno sin che Constantinopoli starà nelle mani del Turco, contro il quale si mostra volonteroso di portare l'armi un giorno, il che facendosi saria di non poca consequenza, sendo tanta la potenza del Moscovito, che è temuta dall'istesso Turco, quale dicono prendesse in gran stima, che il re Stefano potesse non solo prevalere al Moscovito nella recuperatione che fece di Livonia et Polozka, ma havesse ardire di penetrare tanto dentro nella Moscovia contro un Gran Duca così potente et di forze così temute dal sudetto Turco, et che ne gl'interregni habbia cercato sempre di escluderlo particolarmente dalla corona di Polonia. Anzi il chiaus mandato poco fà dalla Porta, trovatosi qui quando sono comparse l'ultime buone nuove di Demetrio, inteso che sia stato aiutato et desiderato da Polacchi, n'ha mostrata malinconia et sdegno grandissimo, argomento che egli fosse per reportare pessima nuova al Gran Signore.

Partito ch'egli fù di Cracovia se n'andò verso Leopoli col palatino di Sandomiria, ne cui beni fermatosi pochi mesi col'aiuto suo et del duca Visnievicz congregò alcuni milla soldati coi quali dopo l'haver acquetato il castellano di Cracovia, che se le volea opporre sotto pretesto che gl'haveria dato gran danno nel

[1] Le patriarcat de Moscou a été érigé par Jérémie II, en 1589, sous le tsar Fedor.

passare per i suoi beni, andò alli confini, ove concorrendo a lui Moscoviti in buon numero et principali, che gli diedero in mano alcuni luoghi et città, se bene non senza difficoltà et qualche necessità di combattere, diede quel felice principio alla pretensione sua, che andò sempre migliorando, ancor che impedito dalla partita che fecero da lui 800 cavalli polacchi scelti, quali nel tempo che dovea seguire la prima battaglia che, se bene più favorevole, fù nondimeno sanguinosa all'essercito di Demetrio, ritornorono in regno, come sospettò egli (che facendolo sapere al Re et a me per confidenti suoi, che mi portorno lettere credentiali, se ne dolse assai) et fù commune opinione, subornati per opra del gran cancelliere et del castellano di Cracovia, che parimente erano creduti ancor d'haver sparsa voce in Moscovia della conversione di Demetrio per ingelosire i Moscoviti ch'egli, impossessato del gran ducato, non fosse subito per sforzarli a mutare il rito et religione loro con intentione di pregiudicare all'essito dell'impresa, la quale con riso soleva il cancelliere predicare per tanto difficile che, se mai fosse riuscita, soggiongea, si dovessero gettare nel fuoco tutte l'historie che per gli anni a dietro sono state scritte delle cose del mondo, et attendere a leger solamente quella, che si componesse di questo fatto del palatino di Sandomiria.

Fra tanto havendo penetrato Borisso che qui in regno fosse Demetrio, et che pretendesse il suo stato, non sapendo che per anco fosse entrato in Moscovia, mandò un ambasciatore al Re [1], quale in Varsovia hebbe publica udienza in senato, ove disse esser stato mandato dal suo signore per intendere se li preparamenti di Demetrio (quale nominò ladro, ariano, incantatore, apostata et figluolo d'un calzolaio), ad infestar la Moscovia erano di volontà del Re et del senato? Ne sapendo meno egli, che di già si fosse tanto avanzato, poichè già molti mesi era partito di là, et da questi ciò gl' era tuttavia celato, fece instanza fosse impedito, et si castigassero li fautori et aderenti suoi per segno che il Re et il senato non gli consentissero, et quando no, minacciava et soggiongeva che il suo signore ne daria parte al Papa romano, all' Imperatore et a tutti i prencipi di Christanità [2], et protesteria che la colpe del sangue christiano, che si spargerebbe, saria tutta di S. M., alla quale rese da quel Gran Duca lettere bravatorie,

[1] Postnik Ogarev. — Rangoni passe ici sous silence l'envoi de Smirnoï Otrépiev, mais il en parle dans ses dépêches.

[2] Boris Godounov a adressé des lettres à Clément VIII et à l'empereur Rodolphe II en novembre 1604. — Vienne, Archives d'État, *Russica*.

sopra che gli fù riposto, che il Re non havea mandato suoi soldati ad introdurre Demetrio, delle pretensioni del quale, quando era qui in regno, haveva voluto informarsi per avvisarne il Gran Duca, et intendere da lui se veramente fosse della stirpe ducale, ma che egli, ciò penetrato, se n'era fuggito a Cosacchi Zaporiensi; che haveva commandato fossero puniti quelli che andassero al lui soccorso, et che Demetrio, se fosse trovato in regno, si saria trattenuto et significato al suo signore, quale sendo così potente potria prenderlo con tutti suoi seguaci in Moscovia, soggiongendo che se vorranno i Moscoviti servar la tregua faranno l'istesso i Polacchi.

Nell' istesso tempo fù mandato altro ambasciatore pur Moscovita prencipale [1] da Demetrio, ma non fù giudicato bene admetterlo. Onde all' hora fù fatto trattenere in certo luogo del regno sin dopo la dieta, che intesi i continuati buoni progressi suoi, fù pensato di chiamarlo da S. M., quale lette le lettere scritte ultimamente sotto li 25 di maggio al palatino di Sandomiria [2] della improvisa morte di Borisso, dell' essercito che l'haveva riconosciuto per prencipe hereditario, et giuratogli fedeltà, et dell' instanza che gli facevano che affretasse la coronatione, per la quale dovea partir l'istesso giorno verso la città di Mosca, come più diffusamente si contiene nelle copie che costì si mandarono a giorni passati, et stanno congionte qui a dietro, l'ha richiamato, sollecitato, et mandato ad incontrare con honore et gionse hier sera condotto dal palatino sudetto, et si chiama duca di Starodobo et palatino di Kiarniow [3]. Del modo con che si doverà admettere all' udienza regia, tratterà S. M. con questi senatori, alcuno de' quali assai principale et grave saria di parere che da S. M. fosse scritto a capitani, che habitano ne confini di Moscovia, che stiano provisti ad aiutare, bisognando, la fortuna di Demetrio, — segno evidentissimo dell' ottimo senso di S. M. et tutti questi signori.

Varie nuove da tre giorni in quà si sono sparse, l'una che la moglie di Borisso [4] col aiuto de suoi parenti et senatori beneficati da lui instasse per l'elettione del figluolo d'età d'anni XIV [5], quale essendo tutto riempito di timore dall' haver inteso, che Demetrio fosse vicino, et havesse forze et applauso, affermano

[1] Prince Ivan Tatev.

[2] Archives du Saint-Office, IV, f. 64. — Niemcewicz, t. II, p. 356.

[3] Tatev, ancien voïévode de Tchernigov, descendait des princes Starodoub par les Riapolovski. Il eut sa première audience vers le 12 juillet 1605, et repartit le 19.

[4] Maria Grégoriévna, fille de Maliouta-Skouratov

[5] Fedor Borisovitch.

ricusò di volere aspirare al gran ducato, non ostante le minaccie et violenza, che usa la madre, qual morta per il dolore di vederlo tanto ritroso, soggiongono, che detto figluolo habbia mandati suoi ambasciatori a giurare fedeltà a Demetrio, quale dovesse coronarsi alli V o 6 di luglio.

Altri avvisano di Danzica, che fosse prevalso il figluolo di Borisso et Demetrio profligato, ciò che pare tanto meno verisimile, quanto più sono sospetti gl' avvisi di Danziscani heretici, et contrarii a tutte quelle cause, dalle quali si può sperare qualche bene alla santa Chiesa, et publicati da certo Armeno, che ha sparse sempre voci contrarie a Demetrio; oltre che dall' istessa città ha scritto qui a Mgr Vice-Cancelliere [1] un suo servitore, che per via di Lubecca s'intendesse, che le cose di Demetrio passassero felicemente, onde prevale et vive più che mai la speranza d'ogni bene, aspettandosi d'hora in hora lettere, che ne diano qualche certezza, che da tutti i buoni viene desiderata.

È Demetrio d'anni XXIV in circa, sbarbato, di buona presenza, bruno in faccia, con un neo sul naso al pari dell' occhio destro, con mano lunga et bianca fatta di modo, che da inditio di nobiltà, et oltre l'essere vivacissimo di spirito, eloquentissimo et ben creato, nell' andare et trattare ha veramente del grande, et ha sempre mostrata inclinatione d'imparare lettere, et singolar modestia et prudenza in tollerare et coprire varie necessità sue. È così cupido di gloria, che quando se gli diceva, che facendo la santissima unione, et mandando l'obedienza al Pontefice, oltre il gran merito, che acquisteria presso il Signor Iddio di porre il sicuro l'anima sua et di tanti suoi sudditi, saria in molto stima presso tutti i prencipi del mondo, et che se ne scriverebbero historie, et si dipingeria l'effigie et attione sua nel palazzo pontificio, ove sono rappresentate opere egregie d'altri grandi imperatori et re, ascultava con gusto mostrando di dover sentir piacere che ciò succedesse. È ardito et corraggioso di modo in guerra, che dicono molte volte s'ingolfasse tanto nell' essercito nimico, che una volta particolarmente, dopo essersi ritirati i suoi, egli fosse cercato alcune hore senza sapersi ove fosse, quando ritornò tutto lasso con la spada nuda insanguinita in mano. Et riferiscano, che sempre che esce in battaglia soglia porsi genuflesso in terra, et orando verso il Cielo dire : Signore, tu che conosci tutto, se giusta è la mia causa aiutami et diffendemi, se ingiusta descenda sopra di me la tua giustitia. Et avvertito a guardarsi dall' insidie et tradimenti, sia solito respondere : Dio

[1] Mathias Pstrokonski.

che mi ha liberato dal coltello mi defenderà; et veramente se ne sono veduti miracolosi segni, sendo più per providenza divina che per opra humana, non solo da ogni pericolo in battaglia liberato, ma riusciti vani i tentativi di alcuni sicarii, che due volte s'è inteso esser stati subordinati da Borisso ad ammazarlo.

Ogni giorno di festa mentre era qui presente dopo la capella regia, ove soleva venire, come incognito, instava d'abbocarsi meco, et ricercavami di favore col Re et senatori, et io come l'aiutai sempre, così quando è stato absente è ricorso a me, mostrando principalmente confidenza et speranza nell' intercessioni mie, le quali ha trovate prontissime, se bene con ogni riguardo, sì rispetto Borisso, che prevalendo non havesse potuto pigliare pretesto di partirsi dalla riverenza che mostrava al Pontefice romano, il che mi faceva scrivergli, quando occorreva et senza suo disgusto, lettere non sottoscritte da me, nè col mio sigillo, come anco rispetto i senatori del regno, che gl' erano contrarii, chè non potessero restare offesi, ch' io m'ingerissi in simili affari, et quanto bene si sia conservata sempre la sudetta confidenza si può conoscere dalle lettere scrittemi da lui, copie delle quali mando qui annesse, con quella delli XIII di maggio non prima ricevuta che cinque o sei giorni sono [1].

Egli fù avvisato della morte della felice memoria di papa Clemente VIII, et della creatione di papa Leone XI. Hora quanto più presto si potrà, s'avviserà dell' assontione al pontificato di Vostra Beatitudine et di quando egli continuando nel buon proposito potrà sperare dalla benigna et paterna volontà sua, et se gli raccorderà secondo l'opportunità quello che sarà giudicato conveniente et espediente per maggior gloria di Dio, honore, et consolatione della Santità Vostra, alla quale, non restandomi che pregare lunghissima et felicissima vita, bacio di nuovo con profondissima riverenza i santissimi piedi. Di Cracovia, li 2 di luglio 1605.

Di Vostra Beatitudine

Umilissimo et devotissimo servitore
Claudio Rangone, Vescovo.

Au dos : Relatione delli successi di Demetrio.

[1] Le dossier du Saint-Office, IV, f. 56 à 59, contient la copie de six lettres de Dmitri à Rangoni. Elles portent les dates suivantes : 12 juin, 12 juillet, 11 septembre 1604; 18 janvier, 14 avril, 13 mai 1605. Quelques-unes ont déjà été imprimées

II

MÉMOIRE DE POSSEVINO A PAUL V [1]

(Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 24, f 246.)

Doppo le due volte, che mi convenne andare al Gran Duca di Moscovia[2], et poi che segui la pace[3] fra lui et la Polonia, lasciai al padre del presente Gran Duca[4] alcuni scritti cavati da Gennadio, patriarca di Constantinopoli, sopra il primato della Chiesa, in lingua rutena, onde l'arcivescovo di Rostov, de' più dotti di Moscovia, si convertì, et per questo fù relegato dalla corte al mio partire, et, come mi fù riferito, fatto morire[5]. Alcuni colloquii in pubblico hebbi col Gran Duca, i quali sono inseriti ne'miei Commentarii della Moscovia, et di essi si ha luce di quali materie, et come debbono insinuarsi.

Et perchè quel Gran Duca non era cattolico, nè vi propendeva, si come è il presente, procurai che nella Livonia si fondassero collegii in Riga et in Derpato[6], contiguo alla Moscovia, et vi si fondasse il vescovato di Vinda[7], il quale andai a porvi.

Questa Livonia sendo piena di Moscoviti et di heretici, procurai dal re Stefano, che desse un'entrata per un piccolo seminario di giovinetti ruteni, i quali bene instituiti nella fede cattolica servissero d'interpreti ai nostri[8] di Derpato per aiutare i Moscoviti, i quali ordinariamente habitano con botteghe et

[1] Ce mémoire est écrit entièrement de la main de Possevino. Il est intitulé : *Per aiutar la Moscovia*, et se rapporte aux premiers mois de l'année 1606, ayant été rédigé après le départ de Marina pour Moscou et avant la catastrophe du 27 mai 1606.

[2] Possevino s'est rendu deux fois auprès du tsar Ivan IV, en 1581 et 1582. Il le trouva d'abord à Staritsa, puis à Moscou.

[3] La trêve entre Ivan IV et Stéphane Bathory fut conclue à Kivérova Gora, le 15 janvier 1582.

[4] Possevino était persuadé que Dmitri était le vrai fils d'Ivan IV.

[5] David, archevêque de Rostov, a été disgracié en 1588, mais les écrits de Gennade n'y étaient pour rien.

[6] Actuellement Iouriev.

[7] Le diocèse de Venden a été fondé en 1585 et supprimé en 1798.

[8] Le mot *nostri* désigne les Jésuites de Dorpat.

case quasi vicino alle mura di Derpato per traficare con Livonesi pelli, cere, miele et altre cose, delle quali è un continuo mercato.

Adesso ch'è bene propenso Demetrio, a nostri di Derpato bisognerebbe inculcare, che attendessero al medesimo intento, che lasciai che si eseguisse, havendo io la cura di molti seminarii, che per ordine di Gregorio XIII fondai in Germania, Moravia, Prussia, Lituania et Transilvania.

Tanto pei Ruteni, quanto per gli heretici, feci stampare sei mila catechismi in lingua rutena, nell'estonica, et altri che sono diversi per disseminare anco nei confini di Moscovia, et andare penetrando inanti coll'aiuto di Dio.

In Vilna di Lituania, dove moltissimi sono Ruteni del rito moscovitico, lasciai fondato il collegio o seminario de Ruteni, dove puosi alcuni Moscoviti. Et se in questo si procedesse secondo gli ordini ch'io lasciai secondo la mente della santa memoria di Gregorio XIII, nè vi si ponessero di altre nationi, buon numero di operarii si somministrerebbe per aiutar la Moscovia. La cagione che mi mosse di proporre a Gregorio XIII che non in Svetia, mà fuori di quel regno si piantassero seminarii per aiutar i Goti et Svedesi, milita molto più hora per aiutar la conversione della Moscovia.

Et quella cagione et modo che si tenne per Svetia fù perchè, non osando affato il Re [1], che abiurò in mie mani, di far manifesta mossa della religione cattolica, mi concedesse, ch'io lievassi di mano in mano giovini studiosi, i quali mandassi et menassi a seminarii di Brunsberga et di Moravia, si come mentre vi fui ne cavai a poco a poco cinquanta, et dapoi se ne sono cavati altri, i quali senza la molestia de'suoi parenti heretici potessero studiare et stabilirsi cattolici, si come si è fatto. Mà perchè il Sr Cardinale Dietristano [2] ha voluto divertire una parte delle assegnazioni fatte al seminario di Olmuzzo in favore del seminario del suo vescovato, quindi è che anco la mente di Gregorio XIII et gli ordini da me lasciati sono defraudati, et converebbe riporre ne'primi principii il tutto.

Non sarà hora difficile ciò che tentai in Moscovia col padre di Demetrio, cioè che fuori di Moscovia si mandino in Polonia o Lituania et anco in Italia, prima sotto pretesto d'imparare diverse arti come pittura ed altro, alcuni giovinetti, i quali, col-

[1] Jean III Vasa.

[2] Reste à savoir si le cardinal François Dietrichstein n'était pas autorisé par qui de droit à agir ainsi

tivati anco ne'studi et fede cattolica, vi ritornino poi per dimesticare quella natione, per la quale si può penetrare per terra in Persia et all'Indie.

Trattai di ottenere dal padre di Demetrio che vi si mandassero mercanti cattolici et numero di artefici cattolici con conditione che, si come quel Gran Duca haveva conceduto che gli Inglesi et Germani heretici potessero dimorarvi essercitando la loro impietà, i cattolici che manderei potessero essercitar la pietà cattolica.

Procurai patenti pel libero passo nell'Asia a nome della Sede Apostolica [1], di che poi ella si è servito, et tutto questo è nelle casse delle mie scritture, le quali aspetto da Pesaro.

Con lasciare anco libri in ruteno pertinenti alla religione cattolica al padre di Demetrio, et con quel che in pubblico ragionai fù tale la mossa di Moscoviti, che Gieremia, patriarca di Constantinopoli, andò in Moscovia per tenergli nel loro scisma [2]. Et se si fossero tenuti i soprascritti modi con seminarii già fatti, et che sono in essere, et con disseminar buoni libri, la cosa sarebbe ita più oltre.

Adesso, se piace a Dio conservarci Demetrio, molte porte possono aprirsi ad una destra et efficace propagatione della fede cattolica.

Prima, cavare, como ho detto, alcuni buoni ingegni di Moscovia, et fargli ben fondare nella religione cattolica, buoni costumi et dottrina.

Nel medesimo tempo aprire qualche scuola per i Pollacchi dentro Moscovia, perchè l'essempio pian piano tirerà i giovinetti moscoviti a disiderio di studi, di premii che si danno ec.

Il potere per i Pollacchi celebrare la messa et ministrare i sacramenti et predicare, si come hanno fatto i due nostri Padri [3] nell'essercito et in Moscua, è di grande conseguenza.

L'intendere Demetrio la lingua latina [4] gioverà molto, perchè altri l'imparino, colla quale occasione i giovini moscoviti si coltiveranno.

[1] Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, f. 420.

[2] Possevino était mal renseigné, et victime de ses illusions. Le patriarche de Constantinople Jérémie II vint, en effet, à Moscou, en 1588, mais ce fut surtout pour demander des subsides. Le patriarcat de Moscou fut érigé à cette occasion, en 1589.

[3] Czyrzowski et Lawicki, aumôniers des Polonais de l'armée de Dmitri.

[4] Cette assertion est inexacte. Dmitri ne savait probablement pas le latin. Le nonce Rangoni disait qu'il avait un grand désir d'apprendre cette langue. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 90, b, f. 87

Il P. Andrea Lavicio scrivendomi che Demetrio desiderava da me qualche cosa stampata con dedicatione a lui, gli ho mandato l'aggiunto libretto, di cui piacerà a Vostra Santità leggere l'epistola dedicatoria [1].

L'essere la Grande Duchessa [2] cattolica et tanto propensa ad ogni bene, et havendo condotto grande comitiva di cattolici seco, può essere col divino aiuto occasione di grandi beni.

I titoli che si danno al Gran Duca, de'quali piacque alla Santità Vostra hieri dimandarmi, sono dove ho segnato le carte dell'aggiunto libro.

Fra tanto i brevi et ogni altra cosa pertinenti ai mezzi di aiutar la Moscovia et al modo che dee tenersi da chi si mandasse dalla Sede Apostolica sono nelle dette scritture, le quali aspetto.

[1] Il existe dans notre collection la minute autographe d'une lettre de Possevino à Dmitri. Elle est datée du 10 juillet 1605, et il y est question d'un livre présenté au Tsar. Peut-être est-elle visée ici.

[2] Marina Mniszech partit pour Moscou, accompagnée d'environ deux mille personnes.

III

LE NONCE SIMONETTA AU CARDINAL BORGHÈSE

(Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 226.)
Autographe.

Mando a Vostra Signoria Illma le aggionte scritture datemi da Sua Maestà, che sono relationi del castellano Malagoski e degli altri ambasciatori che furono mandati a Demetrio intorno allo stato de le cose di Moscovia, et una lettera del capitano di Lukovia [1] a Monsignor refferendario Firlei.

Et al'hora S. M., raccommandandomi la segretezza, m'ha detto che l'ambasciatore [2], mandato già dal Suiski [3] a la M. S. a darle nuova del'assontione sua a quel prencipato mosco, le palesò, che trecento di quei primati furono i congiurati ne la morte di Demetrio, fra quali era il Suiski, il quale per opera loro fù eletto prencipe, data prima la fede di distribuir fra loro quelle provincie; ma, fatto prencipe, non si curò di sodisfargli, destramente saputosi ajuttare col popolo, che contradisse alla sodetta promessa divisione, onde esso ambasciatore havea anco di commissione d'essi primati supplicato S. M. perchè volesse essere il loro signore, o in vece sua dare il Prencipino, suo figliuolo [4], che altrettanto erano pronti d'accettare le serenissime loro persone, quanto rissoluti di non voler tolerare a modo alcuno l'imperio del Suiski. Et essendosi detto ambasciatore lasciato intendere, che volontieri haverebbe veduto il Prencipino, S. M. destramente gli lo fece vedere in mandandolo da le stanze sue a quelle della Ser^ma Regina, cui profondamente et con molto affetto si inchinò l'ambasciatore, che ne partì consolatissimo.

In oltre S. M. mi ha detto che non molto tempo dapoi da li medesimi primati le stato fatto sapere, che un tale di loro, del

[1] Capitaine ou staroste de Lukow, était Paul Mniszech, neveu du palatin de Sandomir.

[2] Prince Grigori Volkonski.

[3] Tsar Vasili Chouïski.

[4] Prince Wladyslaw.

quale S. M. non si ricorda il nome, fù l'inventore del nuovo Demetrio [1], solo per travagliare il Suiski. Onde di novo hanno pregato la M. S. a volere con soldatesca o essa venire, o mandare il prencipino alli confini solamente, che le haverebbono insegnato il modo e la forma di impadronirsi senza molto strepito di quel prencipato, si che S. M. pensa hora gagliardamente a l'impresa, e di novo mi ha pregato, ch'io voglia supplicare V. S. Ill[ma] a volere intercedere presso Sua Santità per il sussidio già scritto.

Mi ha ancora detto S. M. che il palatino di Sandomiria si trattiene con la figliuola in Moscovia per conservare credito al Demetrio presso alli Moscoviti et altrove, per vedere pure quel che potesse portar il tempo e l'occasione a beneficio di lui con dissegno di dargli la figliuola per moglie in evento che acquistasse il prencipato, la quale come già coronata, et a cui hanno anco i Moscoviti giurato fedeltà, maggiormente a lui facilitasse il bene impossessarsene, come non haveva mancato il palatino di proporre secretamente a Moscoviti che si contentassero di dare a lei il governo di quel prencipato, a cui però fù assolutamente risposto di non voler imperio di donne. Et perfino a V. S. Ill[ma] humilissimamente bacio le mani, e prego da Dio ogni maggior desiderata prosperità. Di Cracovia, li 13 di dicembre 1608.

[1] Il s'agit de Dmitri, deuxième de ce nom.

BIBLIOGRAPHIE

I

MANUSCRITS

CRACOVIE, Bibliothèque Jagellonienne, 5,102. — Musée Czartoryski : 320, *Panowanie Zygmunta III* ; 1369, *Historya Dimitria Cara Moskiewskiego y Maryny Mniszkowny* ; 1633, *O Dymitrze Iwanowiczu* ; 1654, f. 39 à 159, DYAMENTOWSKI, *Gody Moskiewskie*, 1604-1609 ; 2101, *Poselstwo od Dymitra Iwanowicza, Cara Moskiewskiego, wzaiem od Zygmunta III* ; 2726, *Wladyslawa Krolewicza wyprawa do Moskwy*, 1620 ; 2763, *Diarius Expeditiey moskiewskicy dwuletny Krolewica Wladislawa anno Dni MDCXVII pisany przez Jakuba Sobieskiego, commisarza teyze expeditiey* ; *Teka Naruszewicza*, 108, f. 155 à 169 v°, *Extractum ex Archivo Conventus Leopoliensis Patrum Berardynorum*.

FLORENCE, Archives d'État, fonds Médicis, 933, 4295 ; fonds Urbino, Cl. I, Div. G, f. CLXXI, CCXIX.

KAZAN, Académie ecclésiastique, 18, *Solovetski Sbornik*.

LVOV, Archives des Bernardins, *Chronica Cypriani* DAMIRSKI, *Chronica Bernardini* KALISKI. — Archiwum Krajowe Aktow Grodzkich i zemskich, 331, *Inducta Querelarum Castrensium Sanocensium*. — Bibliothèque Bawarowski, Marcin STADNICKI, *Dyaryusz Legacyi od Dymitra Cara Moskiewskiego*. — Bibliothèque Ossolinski, 113, f. 550 à 605, *O Moskwie, O Weselu Dymitra, Cara* ; 196, f. 104 à 174 v°, *Process powodzenia Dimitra Iwanowicza*.

MANTOUE, Archives Gonzaga, Busta 559.

MOSCOU, Archives du Ministère des Affaires étrangères, *Metrika V. K. Litovskago, Snochénia Polchi s Rossiéiou*, 1554-1615, Liasse I ; *Polski Stateiny Spisok*, 26, 30. — Archives du Ministère de la Justice, *Litovskaïa Metrika, Novyia Knigi*, 53, 54, 55.

NAPLES, Bibliothèque Nationale, X, G, 12, *Relationi di Pollonia et Moscovia*, f. 47 à 56 : *Raguaglio a qualunque si voglia persona che volesse*

andare o mandare in Moscovia secondo raguaglio del viaggio fatto l'anno 1610 (lisez 1605-1606).

OXFORD, Queen's College, CCCLXXXIV.

PARIS, Bibliothèque nationale, fonds français, 15967. — Notre collection, *Diarium du P. Lawicki* (*Missio Moscovitica anno* 1605); 1605, 13, 20 février, Sawicki à Possevino; 8 mars, Czyrzowski et Lawicki à N. N.; 11 mars, La Blanque à Possevino; 17 mars, Czyrzowski et Lawicki à N. N.; 15 avril, Lawicki à Acquaviva; 9, 13 mai, Czyrzowski à Striveri; 15 mai, Sawicki à Possevino; 22 mai, Czyrzowski à Acquaviva; 22 mai, Lawicki à Striveri; 23 mai, Czyrzowski au même; 23 mai, Lawicki à Acquaviva; 12 juin, Sawicki à Possevino; 15 juin, Czyrzowski à Striveri, Lawicki au même; 19 juin, Sawicki à Possevino; 10 juillet, le même au même; 10 juillet, Possevino à Dmitri (minute autographe); 17 juillet, Sawicki à Possevino; 24 juillet, le même au même; 26 juillet, Striveri au même; 4 août, *Nova Moscovitica*; 13 septembre, Striveri à Possevino; 21 septembre, Czyrzowski à Striveri, Lawicki au même; 29 décembre, Czyrzowski au même; 31 décembre, le même à Acquaviva; 1606, 10 février, 18, 22 avril, Lawicki à Acquaviva; 29 avril, bref de Paul V, *Salvator noster*; 29 juillet, Skarga à Acquaviva; 12 août, Bosgraven à Possevino; 1609, 14 février, Czyrzowski à Acquaviva.

ROME, Archives Boncompagni, E, 7, *Paolo V, Lettere scritte nel di lui pontificato*; E, 34, 1609, Simonetta à Borghèse; E, 35, 1610, janvier-mai, le même au même; E, 36, 1610, juin-novembre, le même au même; E, 37, 1611, janvier-mai, le même au même; E, 38, 1611, juin-décembre, le même au même: E, 39, 1612, Simonetta et Baroffi au même; E, 40, *Lettere spettanti agl'interessi del Regno di Polonia colla corte di Roma dall'anno* 1609 *fino à tutto* 1613. — Archives Doria Pamphilj, fonds Aldobrandini, VII, 1605, 23 janvier, Paul Simon à San-Giorgio; 14 août, Arcudius à Paul V, le même à San-Giorgio (lettres autographes non classées). — Archives du Saint-Office, IV, *Dubia aliqua seu Errores Schismaticorum super quibus dispensari petunt Demetrius, Moschorum Dux, Marina ejus sponsa, et Wladislavus Sigismundus, Poloniae Princeps, electus Moschorum Dux,* 1604 *ad* 1619. — Archives du Vatican, Armario XI, t. 121, 124; Armario XLV, t. I à XII, *Pauli V Epistolae ad Principes viros et alios; De Casu Demetrii* (feuillets non classés); *Germania*, 114 A, 1609, Simonetta à Borghèse; *Miscellanea*, t. III, *Istruttioni; Pauli V Brevia*, t. XIII, 1619; *Polonia*, 37 A, 1609-1610, Simonetta à Borghèse; *Polonia*, 173, 1605-1609, *Del Secretario Malacrida a li Nuntii in Polonia;* 174, 1609-1611, Lanfranco et Borghèse à Simonetta; 217, 1615, Borghèse à Diotallevi; 218, 1616, le même au même; 219, 1619, le même au même; fonds Borghèse, I, 237, 238, 633, 933, 1605-1609, *A diversi di Malacrida;* II, 13, 24, 38, 64, 65, 66, *Venezia*, 67, *Scritture di mano di Paolo V*, 68, 74, 1616-1617, *Polonia*, 157, 221, *Lettere del Nuntio in Polonia nel* 1615 *in cifra circa il cardinalato di Mgr Rangoni*, 223, 1607, Rangoni et Simonetta à Borghèse, 225, 1617, Diotallevi à Borghèse, 226, 1608, Simonetta à Borghèse, 230, 1606, Rangoni et Simonetta à Borghèse, 232, 1605, Rangoni à Borghèse, 234, 1607, Simonetta à Borghèse, 241, 1606, *Polonia, Varia*, 335, 338, 358, 1615-1617, *Al Nuntio di Polonia*, 427, *Instruttione et lettere scritte*

a Mgr Nuntio in Polonia dal **1614** *al* **1621**, **435** (identique à *Polonia*, **173**), **499**, *Polonia et Russia*; III, 7, c. **1605-1607**, *Lettere di diversi a Paolo V*, **90**, a, **1603**, dépêches de Rangoni, **90**, b, **1604**, item, **90**, c, **1605**, item, **108**, **1606**, *Polonia*, **112**, **129** (en partie identique à **90**, a); IV, **21**, **1606-1607**, *Polonia*, *Lettere del re Sigismondo*, **79**, **1608**, Simonetta à Borghèse, **81**, **233** (résumé de *Polonia*, **173**), **274** (f. **58** à **100**), **1606-1609**, *Relazioni del nunzio pontificio in Polonia*.

Bibliothèque Chigi, L, III, 57.

Saint-Pétersbourg, Bibliothèque publique, Autographes, **63**, t. II, **1604-1630**, *Lettres et rescrits originaux de Sigismond III, roi de Pologne; Latynskaïa* (roukopis) O, IV, **16**, *Idea magni Herois seu illustrissimus Dominus D. Leo Sapieha, Palatinus Viln., supremus M. D. L. Bellorum Dux, etc., panegyrice descriptus a R P. Ioann. Rywocki, Soc. Jesu; Polskaïa*, F, IV, **119**; *Raznoiazytchnaia*, F, IV, 85.

Sambor, Archives des Bernardins, *Acta seu Monumenta diversa ex duobus vetustissimis Protocollis conventus istius Samboriensis, sub tempus tertiae Visitationis canonicae mediis diebus Augusti Anno Christi* **1780** *absolutae, collecta et in unum volumen istud compillata.* (*Kronika Samborskiego Klasztoru O. O. Bernardynow*).

Stockholm, Archives royales, fonds Brahe-Wrangel, **339**, *Causae consiliumque belli Moscovitici*; **349**, **1608-1612**, *Diarium Joannis Petri Sapieha, capitanei Uswiatensis.*

Venise, Archives d'État, *Germania*, *Dispacci*, an. **1605**, XXXVI. — *Polonia*, II.

Vienne, Archives d'État, *Polonica*, **1603**, **22** août, Rangoni à Rodophe II; **1605**, cardinalat de Rangoni; **1608**, *Gesuch oesterreichischer Unterthanen* (Philippus Holbein, Andreas Nathan, Jacob Bechler, Georg Peuerle mit Consorten) *bei Rudolf II*; **1613**, **14** avril, **1615**, **11** mai, Sigismond III à Mathias; **1615**, 8 octobre, Mathias à Sigismond III; **1616**, **6** avril, **23** juillet, Sigismond III à Mathias, Wladyslaw au même et à l'impératrice Anne; **1620**, cardinalat de Rangoni. — *Russica*, *Geheime Instruction* (sans date), **1597**, **1598**, Rapports de Dohna; **1600**, *Responsum legati Mosci in negotio secreto matrimonii*; **1604**, *Relation von Logau*; **1605**, **7** janvier, *Gutachten Heinrichs von Logau*; **1607**, **27** janvier, Rodolphe II à Vasili Chouïski; **1607**, mai, Vasili Chouïski à Rodolphe II.

II

IMPRIMÉS

Akty Istoritcheskïé, Saint-Pétersbourg, t. II, III, **1841**.

Akty otnosiastchïésia k Istorii Zapadnoi Rossii. Saint-Pétersbourg, t. IV, **1851**.

Akty sobrannye... Arkheografitcheskoï Expéditiou. Saint-Pétersbourg, t. II, **1836**.

Anserinus, *Podróż Maryny*... dans *Przyjaciel Ludu*. W Lesznie, t. I, 1842.

Archiwum Domu Sapiehów. Lwow, t. I, 1892.

Archiv für Slavische Philologie. Berlin, t. XX, 1898, t. XXI, 1899, t. XXII, 1900.

Bantych-Kamenski (N.-N.), *Obzor vnechnikh snochenij Rossii*. Moskva, 1894-1897, 3 vol.

— *Pérépiska mejdou Rossiéiou i Polchéiou po 1700 god*. Moskva, 1862, 3 vol.

Barezzo Barezzi, *Relazione della segnalata et come miracolosa Conquista del paterno Imperio conseguita dal Sereniss. Giovine Demetrio Gran Duca di Moscovia l'anno 1605, con la sua Coronazione, et con quel che ha fatto doppo che fù coronato, l'ultimo dì di luglio, fin a questo giorno. Raccolta da sincerissimi auuisi per Barezzo Barezzi*. In Firenze, appresso il Guiducci, MDCVI. — Réimpression du prince K. M. Obolenski dans *Inostrannyé Sotchinénia i Akty*. Moskva, 1847.

Baudoin de Courtenay (J.), *Strona jenzykowa origynalu polskiego listu « Dymitra Samozwanca » do Papieza Klemensa VIII*. W Krakowie, 1899.

Biélov (E.-A.), *O smerti Tsarévitcha Dimitria* dans *Journal Min. Nar. Prosv*. Saint-Pétersbourg, juillet-août 1873, t. CLXVIII, p. 1 à 44, 277 à 320.

Boldakov (J.-M.), *Sbornik materialov po rousskoï Istorii natchala XVII viéka*. Saint-Pétersbourg, 1896.

Bond (Edward-A.), *Russia at the close of the sixteenth century, Comprising the treatrise « Of the Russe Common Wealth », by D. R. Giles* Fletcher; *and The Travels of Sir Jerome* Horsey. London, MDCCCLVI.

Borsza (Stanislaw), *Wyprawa Czara Moskiewskiego Dymitra do Moskwy* dans *Rousek. Ist. Bibl.*, t. I.

Bussow (Conrad), *Chronicon Moscoviticum* dans *Rerum Rossicarum Scriptores exteri*, t. I.

Canaye, *Lettres et Ambassade de Messire Philippe Canaye, seigneur de Fresne*. A Paris, MDCXXXV-VI, 3 vol.

Cappelletti (Cav. P Giuseppe), *I Gesuiti e la Repubblica di Venezia*. Venezia, 1873.

Ciampi (Sebastiano), *Bibliografia critica*. Firenze, 1834-1842, 3 vol.

— *Esame critico con documenti inediti della Storia di Demetrio di Iwan Wasiliewitch*. Firenze, 1827.

Cornet (Enrico), *Paolo V e la Repubblica Veneta*. Vienna, 1859.

Darowski (Adam), *Przyczynek do dziejów Samozwanca* dans le *Kraj*, n° 47, 1898.

Dmitriéwski (A.), *Arkhiépiskop Elassonski Arsénij i Memouary ego iz rousskoï Istorii*. Kiev, 1899.

Dobrotvorski (Amvrosi), *Svédénia o Knigié Vasilia Vélikago* dans *Zapiski imp. arkheol. Obstchestva*, t. II. Saint-Pétersbourg, 1856.

Du Perron (Cardinal), *Les Ambassades et Négociations*... Paris, MDCXXXIII.

Golichowski (Norbert), *Pamiontka... Jana z Dukli*. Lwow, 1886.

— *Upominek... Bernardynów*. Lwow, 1re et 2e partie, 1859.

Grochowski (Stanislaus), *Piesni na Fest uciesżny wielkim dwiema Narodom Polskiemu y Moskiewskiemu.* W Krakowie, 1606.

Hirschberg (Aleksander), *Dymitr Samozwaniec.* We Lwowie, 1898.

Historia generalis Fratrum Discalceatorum Ordinis B. Virginis Mariae de Monte Carmelo. Romae, t. II, MDCLXXI.

Ilovaïski (D.), *Smoutnoé Vremia Moskovskago Gosoudarstva.* Moskva, 1894.

Izviète Startsa Varlaama dans *Roussk. Ist. Bibl.*, t. XIII.

Jolkiewski, *Zapiski Getmana Jolkiewskago o Moskovskoï voïnié.* Saint-Pétersbourg, 1871.

Karamzine, *Istoria Gosoudarstva Rossijskago.* Saint-Pétersbourg, 1818-1829, 12 vol.

Karzinkine, *O medaliakh tsaria Dimitria.* Moskva, 1889.

Klutchevski (V.), *Boïarskaïa Douma drevneï Rousi.* Moskva, 1882.

Kobierzycki (Stanislaus), *Historia Vladislai Poloniae et Sueciae Principis.* Dantisci, 1655.

Kognowicki, *Zycia Sapiehów y listy od monarchów.* W Warszawie, 1791, 3 vol.

Kostomarow (Nikolaï), *Kto byl pervyi Ljédimitri?* Saint-Pétersbourg, 1864.

— *Smoutnoé Vrémia Moskovskago Gosoudarstva.* Saint-Pétersbourg, 1883.

Kronika Miasta Sambora. Sambor, 1891.

Listy Stanislawa Zolkiewskiego, 1584-1620. W Krakowie, 1868.

Lubienski, *Stanislai Lubienski, Episcopi Plocensis, Opera posthuma historica, historica-politica.* Antverpiae, MDCXLIII.

Margeret, *Estat de l'Empire de Russie et Grand Duché de Moscovie.* Paris, 1860.

Massa (Isaac), *Histoires des guerres de la Moscovie* (1601-1610). Bruxelles, 1866, 2 vol.

Moukhanov, *Sbornik Moukhanova.* Moskva, 1836.

Mutinelli (Fabio), *Storia arcana ed anneddotica d'Italia racontata dai veneti ambasciatori.* Venezia, t. III, 1858.

Niemcewicz (J.-M.), *Dzieie Panowania Zygmunta III.* W Wroclawiu, 1836, 3 vol.

Niemojewski, *Pamientnik Stanislawa Niemojewskiego* (1606-1608), wydal Aleksander Hirschberg. We Lwowie, 1899.

Nowakowski (Franciszek), *Zródla do Dziejów Polski.* W Berlinie, 1841, 2 vol.

Orzelski, *Bezkrólewia ksiang osmioro.* Petersburg i Mohilew, 1856, 3 vol.

Palitsyne (Avrami), *Skazanié o Osadié Troitskago Serguiéva Monastyria.* Moskva, 1822.

Pierling, *Barezzo Barezzi ili Possevin?* dans *Rousskaïa Starina.* Saint-Pétersbourg, octobre 1900.

— *Lettre de Dmitri dit le Faux à Clément VIII.* Paris, 1898.

— *Rome et Démétrius d'après des documents nouveaux.* Paris, 1878.

— *Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dmitri de Moscou* dans la *Revue des Questions Historiques.* Paris, octobre 1894.

PLATONOV (S. F.), *Drevnérousskia Skazania i Poviésti o Smoutnom Vréméni XVII viéka*. Saint-Pétersbourg, 1888.
— *Otcherki po istorii Smouty*. Saint-Pétersbourg, 1899.
— *Skazanié o Samozvantsié po spiskou Moskovskago Poublitchnago Mouseïa*, n° 3141. Saint-Pétersbourg, 1895.
Polnoé Sobranié Rousskikh Liétopiseï. Saint-Pétersbourg, 1846-1859, 8 vol.
POPOV (Andreï), *Izbornik*. Moskva, 1869.
— *Obzor Khronografov Rousskoï Rédaktsii*. Moskva, 1866.
Przeglond polski, W Krakowie, 1867.
PTASZYCKI (S. L.), *Despoty Zénovitchi* dans *Rousskaïa Starina*. Saint-Pétersbourg, t. XXI, 1878.
— *Pismo pervago Samozvanca k Papié Klimentu VIII*. Saint-Pétersbourg, 1899.
REGEL (W.), *Analecta Byzantino-Russica*. Petropoli, 1891.
Rerum Rossicarum Scriptores Exteri a Collegio Archaeographico editi. Petropoli, 1851-1868, 2 vol.
ROSTOWSKI (Stanislaus), *Lituanicarum Societatis Jesu Historiarum libri decem*. Parisiis, 1877.
Rousskaïa Istoritcheskaïa Biblioteka izdavaëmaia Arkheografitcheskoiou Kommissiéou. Saint-Pétersbourg, t. I, 1872, t. XIII, 1891.
Rousskaïa Liétopis po Nikonovou spiskou. Saint-Pétersbourg, t. VIII, 1792.
ROVINSKI (D.-A.), *Podrobny Slovar rousskikh gravirovannykh portretov*. Saint-Pétersbourg, t. I, 1886, t. II, 1887.
RUSSELL (William), *La Légende de la vie et de la mort de Démétrius, grand-duc de Moscovie, traduite nouvellement l'an* 1606. A Amsterdam, chez Corneille Nicolas, à l'enseigne du livre à escrire (1).
— *Récit du sanglant et terrible massacre arrivé dans la ville de Moscou ainsi que la fin effrayante et tragique du dernier duc Démétrius*, 1606. Traduit par le prince Augustin Galitzin, Paris, MDCCCLIX.
SCEPKIN (E.-N.), *Kratkia Izvestia o Ljédimitrii I*. Odessa, 1900.
— *Wer war Pseudodemetrius I?* dans *Arch. für Slav. Phil.* Berlin, t. XX, 1898, t. XXI, 1899, t. XXII, 1900.
Schreiben des Fürsten Dmitri Michailowitsch Posharsky... 20 juni 1612. Saint-Pétersbourg, 1840 (éd. Adelung).
SÉRÉDONINE, *Sotchinénié Djilsa Fletchera*. Saint-Pétersbourg, 1891.
Scriptores Rerum Polonicarum. Cracoviae, t. VII, 1881, t. X, 1886, t. XIV, 1889, t. XVII, 1899.
SMITHES, *Sera Tomasa Smita Poutéchestvié... v Rossii*. Traduction russe de M. Boldakov, Saint-Pétersbourg, 1893.
Sobranié Gosoudartstvennykh Gramot i Dogovorov. Moskva, 1819-1894, 5 vol.
SOLOVIEV (Sergeï), *Istoria Rossii s drevneïchikh vremen*. Moskva, 1854-1879, 29 vol.

(1) La *Légende* et le *Récit* sont des traductions du même original anonyme. Les renvois du texte se réfèrent au *Récit*.

Theiner (Augustinus), *Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae Gentiumque finitimarum Historiam illustrantia*. Romae, 1860-1864, 4 vol.

Tolstoy (George), *England and Russia*, 1553-1593. Saint-Pétersbourg, 1875.

Tourguénev, *Historica Russiae Monumenta*. Petropoli, 1841, 2 vol.

— *Supplementum ad Historica Russiae Monumenta*. Petropoli, 1848.

Tsvétaïev (D.), *Maria Vladimirovna i Magnus Datski* dans *Journal Min. Nar. Prosv*. Saint-Pétersbourg, t. CXCVI, 1878.

Turkawski (Marcel), *Dymitr carewicz w Polsce* dans *Przeglond Lwowski*. Lwow, t. XXIII, XXIV, 1882.

— *Wesele Maryny Mniszchówney, ibidem*, t. XXIV, 1882; t. XXV, 1883.

Vannozzi, *Delle lettere miscellanee del Sig. Bonifatio Vannozzi*, t. II. In Roma, MDCVIII.

Widekind (Johannes), *Historia Belli Sveco Moscovitici decennalis. Holmiae, MDCLXXII*.

Wielewicki (Joannes), *Historici Diarii Domus professae Societatis Jesu Cracoviensis*. Cracoviae, 1881-1899, 4 vol. dans *Scriptores Rer. Pol.*, t. VII, X, XIV, XVII.

Wierzbowski (Fedor), *Materialy k Istorii Moskovskago Gosoudarstva v XVI i XVII stolétiakh*. Varchava, t. II, 1898, t. III, 1900.

— *Materyaly do Dziejów Pismiennictwa Polskiego*. Warszawa, t. I, 1900.

Zabczyc (Jan), *Zegnagnie Oyczyzny moznej Cesarzowej Moskiewskiey* W Krakowie, 1606.

— *Mars Moskiewski Krwawy*. W Krakowie, 1606.

— *Posel Moskiewski*. W Krakowie, 1605.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA LÉGENDE D'UN EMPEREUR

CHAPITRE PREMIER PRÉLIMINAIRE

LA FIN D'UNE DYNASTIE

CHAPITRE II

L'APPARITION MYSTÉRIEUSE

1601-1604

CHAPITRE III

L'ABJURATION

1604

CHAPITRE IV

DIPLOMATIE ET POLITIQUE

1604-1605

LIVRE II

LA CAMPAGNE DE MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

VICTOIRE ET DÉFAITE

1604-1605

CHAPITRE II

MARCHE VICTORIEUSE VERS MOSCOU

1605

LIVRE III

L'APOGÉE

CHAPITRE PREMIER

COURONNEMENT DE DMITRI

1605, 31 juillet

CHAPITRE II

DMITRI ET LES PAPES

1604-1606

CHAPITRE III

DMITRI ET LA POLOGNE

1605-1606

LIVRE IV

LE DÉNOUEMENT

CHAPITRE PREMIER

COURONNEMENT DE MARINA

1606, 18 mai

CHAPITRE II

LA CATASTROPHE

27 mai 1606

LIVRE V

LES POLONAIS AU KREMLIN

CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE CONTRE MOSCOU

1609-1618

CHAPITRE II

UN PEU DE CRITIQUE

APPENDICE

PARIS. IMPRIMERIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1523.

